

**De la
correspondance
de Fléchier avec
mme Des
Houlières et sa**

Antonin Fabre

LIREGRATUITEMENT.COM

**De la correspondance
de Fléchier avec mme
Des Houlières et sa fille**

Antonin Fabre

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

De la correspondance de Fléchier avec mme Des Houlières et sa fille

Dans ces derniers temps, on s'est beaucoup occupé de réclier : des érudits curieux, de célèbres critiques, des jeunes d'un intérêt délicat et exercé l'ont ; j'ai tour à tour l'objet de leurs recherches de leurs travaux. En 1813, M. Taschiercau publiait dans la revue rétrospective (1) une admirable correspondance de Fléchier avec M^{me} de la Yieu (une âme fort spirituelle, liée avec les beaux esprits du temps : Bonart, Huel, Meilard et M^{me} de Cudéry. En 1841, M. Jonod, bibliothécaire de Clermont, éditait pour la première fois les Mémoires

(1) *Revue rétrospective*, vol. I. p. 171-172. Les lettres de Fléchier à M^{me} de la Yieu se trouvent à la bibliothèque d'Arsonal, manuscrits de Clairart, vol. MM, p. 107 et suiv., recueil in-folio.

sur les Grands Jours d'Auvergne (2), on rendait un nom ainsi à Fléchier une popularité inattendue. A cette occasion, dans des articles justement remarqués, MM. Sainte-Beuve et Ch. Lamoignon, et après eux M. H. Taine (3), ont apprécié le talent si souple, si varié, si gracieux du futur prélat ; et c'est avec une sorte de prédilection qu'ils ont parlé d'un auteur qui se révélait alors sous un jour tout nouveau pour eux.

Mais lorsque tout est dit, il reste encore quelque chose à dire ; et, quand on veut s'en donner la peine, on peut glaner après les habiles d'entre les modernes (3). Ainsi presque personne n'a par-

lé des relations de Fléchier avec M^{me} Des Houlières et sa fille : M. Ch. Labitte n'en a pas dit un seul mot, et c'est à peine si, une fois ou deux, M. Sainte-Beuve cite le nom

(1) En 1856, on a fait une seconde édition de cet ouvrage ; la première était épuisée et manquait depuis longtemps : Mémoires de Fléchier sur les Grands Jours d'Auvergne en 1665, avec une introduction par M. Sainte-Beuve ; 1 vol. in-12. Paris, L. Hachette,

(2) M. Sainte Beuve, Portraits contemporains[^] vol. III ; Causeries du lundi, t. XV : cet article a servi d'introduction à l'édition des Grands Jours publiée chez M. Hachette en 1856. M. Charles Labitte, Revue des Deux-Mondes, 15 mars 18/5 : la Jeunesse de Fléchier. M. H. Taine, Fléchier, Mémoires sur les Grands Jours ; Essais de critique et d'histoire, 1 vol. in-12. Paris, L. Hachette, 1866.

(3) La Bruyère, chap. I, Des ouvrages de l'esprit; édition classif[^]ue de M. [iémardinquer, p. 7. Paris, Dézobry, 186 '4.

de ces deux femmes distin[^]-ués à cùté de celui de Fléchier. M. Tabbé Delacroix le premier, dans son intéressante histoire de l'évêque de iNinies, a louclié cette question; mais à cause, sans doute, du plan qu'il s'étiit tracé, il a passé Ic'i[^]èrement sur ce sujet et n'a fait que l'effleurer (1). Kt cependant, M^{me} Des Houlières et sa fille ont joui de leur temps d'une assez grande réputation pour qu'il nous ait paru important d'étudier les rapports établis entre le doux abbé et les femmes poètes. Comme on eût dit au dix-huitième siècle, celles-ci tenaient chez elles bureau d'esprit; loir petit cercle, sans avoir rien de bien orig-inal , avait son cai-Mctère propre: il est utile de le faire connaître. Kn[^]nierre ou-

verte avec Buileau, partisan déclaré de Tabbi' d'Aubi^iiaç, hostile à la nouvelh' <"cole qui «grandit, il a son programme, son mot d'Ordre, en quelque sorte, et se vante de continuer les traditions gab.ntes mises en honneur [nw rii('»lel de lUimbouillet. <* il y a en, dit M. Sainte-Heuse, toute une école poétique, au XMi' siècle et an commencement du xviii', [nmi larpiolhv ;'i cei'fains éi^ards rssfMitiels . le vi.'.cle

I) îliitûirc de Fléchier^ par M. A. Melacroix. 1 vol. iii-8'. Pari<. li. (îiraïul, iSfiâ. Sur les relations de FI>"cl)j«M' avec M'" IW's Ihuilirrt's, voyrz ("t onvr.iire. p. '21 s ot suiv.

— IY —

(lo Louis XIV n'a pas existé; elle se continue avec le t>o ut Louis Xlii et de la première régence, et finit à la seconde, sous la Motte et Fontenelle. Elle part de Voiture, Saint-Evremond; elle est assez d'accord avec la première manière de La Fontaiue ; elle se cantonne, durant Boileau et Racine, à l'hôtel Bouillon, chez les Nevers, les Des Houlières, Hesnault. Pavillon, Charles Perrault; voici l'anneau trouvé avec Fontenelle (1). » Quelle fut l'attitude de Fléchier au milieu d'une telle société, dans un salon de véritable opposition littéraire? Ami de Chapelain, protégé de Conrart, admirateur lui aussi de M^" de Scudéry, prit-il part 'à la lutte engagée, ou bien se tint -il discrètement à l'écart, sans se mêler à un débat qui allait peu à son caractère pacifique et conciliant? De plus, le tour précieux, l'amour du bel esprit, chez Fléchier, ne fut-il qu'une concession faite à la mode, qu'un goût passager de jeunesse et qui disparut dans la suite, lorsque de plus graves travaux réclamèrent son application et ses soins; ou bien demeura-t-il toujours fidèle à ses premières admirations, et ne répudia-t-il jamais le genre qu'il avait cultivé d'abord? Voilà ce

(1) Portraits de femmes[^] p. 317.

que nous voudrions préciser à l'aide d'une correspondance en grande partie inédite et adressée par Fléchier à M^{'''} Des lloulières.

Ces lettres, au nombre de plus de cent cinquante, sont toutes autog'raplies ; elles se trouvent actuellement entre les mains de M. L. de Buzonnière, archéologue distingué, auteur d'un fort bon ouvrage sur la ville d'Orléans (1). C'est avec une rare obligeance qu'il nous a livré sans réserve cette correspondance que nous publions entièrement pour la première fois; nous le prions d'agréer ici l'expression publique de notre gratitude pour sa bienveillance et sa généreuse libéralité à notre égard. Nous remercions encore tous ceux qui, par leurs communications ou leurs avis, nous ont facilité l'exécution d'une tâche quelquefois assez difficile {'!). Ou'il nous soit permis, en particulier, de rendre hommage à la mémoire du savant et reizretté doven de la fa-

(I) Histoire architecturale de la ville d'OrUam; "1 vol. in-S. l'ai'is. V. Didron, 18/i9.

('2} La reconnaissance nous fait un devoir de noninuM* surtout M. L. lUvtii:nrre, autrefois professeur de rhétorique au lyci'c» de Muies, aujourd'lnii inspecteur d'Académie à Alger; M. L. Klit'inie, notre ancien maître à l'école {\{is Carmes, professeur sujipléant ù la Sorbonne; M. Ed. Sénemaïul, arcliiviste du département des Ardennes; M. Au^'. ^oël, professeur de rhétori(iue au lyeét» de Versailles; et cnlin notre collègne et ami M. Ueulet, pr««r<>st'nr de philosophie au petit séuïinaire île Taris.

culte des lettres de Paris, M. Jos.-Vict. Le Clerc. C'est lui qui nous avait engagé à entreprendre une étude sur Fléclhier : aussi serions-nous ingrat si nous allions oublier avec quelle bonté, vers les dernières années de sa vie, il voulait bien s'intéresser à notre travail, nous soutenir de ses encouragements et nous éclairer de ses conseils.

ni: \A

CORRESPONDANCE DE FLÉCHIER

AVEC M[^]"- DES HOULIERES ET SA FILLE

CHIAIMTIU: PUKMIKU

'• Des Houlit'M'Ps m'to on IC.'*8. — Llle étiidio les lottros, cultivo la poésie et lu pliilosopiic — Kllc s'attache de préférence aux doctrines de (îassendi. — Son voyag:o à Bruxolles. — Condé et \r' Des MoL'irres. — Knibarras des aflairos domestiquas de \r" l)os lldulifi'cs. — De la liai'dicsse de ses sollicitations auprès ilu roi. — Ksp"it clia^i'in do M"" Des llouliores; causes de cette tristesse.

Avant d'arriver à la correspondance de Fléchier avec "" Des Houlières, nous devons parler de cete loinnie, lèbre autrefois, et saluée par ses contemporains du ,re plus flatteur (juc mérité de dixième muse. Comme. un talent remaifuable elle joignit cependant de gra\es •lauts, on ne s'inrpiélo j)lus L,nière do st\s oMivres imirfaites, il est Niaï, mais beaucou() moins à dédaigner l'on ne pense, a On s'est impatienté à la lin contre ses 'tils mou-

tons toujours ramenés,») a dit M. Sainte-Beuve ; on s'est lassé de ces bergers l'I (W cv^s ber-

gères qui veulent raisonner sans cesse, et qui songent bien moins à C'être simples et naïfs qu'à faire briller leur esprit; enfin, on s'est ennuyé de ces pâles et froides idylles qui n'ont absolument rien du naturel, de la grâce et de la fraîcheur de celles de Théocrite. Malgré ces reproches que l'on peut adresser à M"" Des Houlières, il y a cependant en elle de solides et précieuses qualités; et, quand on lit les vers qu'elle nous a laissés, on est surpris de découvrir tout à coup certains mérites qu'on ne s'attendait nullement à rencontrer chez elle. Aussi, n'hésiterons-nous pas à dire comme M. Sainte-Beuve : « Elle valait, elle vaut beaucoup mieux que sa réputation aujourd'hui (1). M Nous n'avons pas l'intention de réhabiliter M"" Des Houlières; cependant, sans passer pour un apologiste quand même, nous croyons qu'il nous sera permis de réclamer contre certaines sévérités qui nous semblent excessives.

Antoinette du Ligier de la Garde naquit à Paris au commencement de l'année 1638 (2), et non vers 163 /i, selon

(I) Puirraits de femmes, p. 323, 1 vol. iii-12, Paris, Didier.

(i) Sauvigny fixe l'époque de la naissance de M""* Des Houlières vers 1633 ou 1634; M. G. Merlet {Causeries sur les femmes et les livres, 1 vol. in-12, Paris, Didier, 1865), adopte la date de 1633. L'abbé Lambert {Histoire littéraire du siècle de Louis XIV, livre IX, p. 37) est encore plus loin de la vérité : il indique l'année 1630. Lue note de M. Sainte-Beuve nous sert à dissiper toute incertitude à cet égard. « Cette date de la naissance de Ar*-" Des Houlières, dit-il, a été fixée pour la première fois par .Al. Uavenel

{Annuaire historique pour l'année 1820, publié par la Société de l'histoire de France) ; jusqu'alors on l'avait crue née plus tôt, vers 1631. Il résulte des registres de l'état-civil qu'elle a été baptisée le 2 janvier 1638, à Saint-Ciermain l'Auxerrois; elle était probablement née la veille, ou, au plus tôt, le dernier jour de l'année 1637. »

Opinion généralement reçue. Comme M^{me} de la Fayette, M^{me} de Sévigné et la plupart des femmes de ce temps, eut une éducation brillante. A l'étude de l'italien

de l'espagnol, elle joignit celle du latin que connaissent assez bien les nobles dames du dix-septième siècle:

fait ne doit pas étonner, si l'on songe qu'à cette époque, plusieurs d'entre elles, et des mieux titrées, abordent hardiment les difficultés de la langue grecque qu'elles aient couraient. Fort jeune encore, en 1651, elle lut inspirée à Guillaume de la Fontaine de Boisguérin, seigneur Des Julières, gentilhomme du Poitou, bon officier d'infanterie, nous dit Sauvigny, ingénieur habile et estimé du grand maître (1). M. Des Houlières s'attacha à la fortune du

Sainte-Ildegarde, i^{re} or^{re}/Yu/^{re} de femmes, p. 117. — Dans l'acte de naissance de M^{me} de Sévigné, M. Uavel a cherché avec nous, cet acte de naissance de M^{me} de Sévigné. Cependant la date indiquée par M. Sainte-Beuve est parfaitement exacte. Voici cet acte ; nous l'avons trouvé à Paris, Archives de l'état-civil, registres de la paroisse Saint-denis l'Auxerrois: janvier 1638; du samedi, second jour: Fut baptisée Anthoinette, fille de messire Melchior du Licier, s' de la (Jarde, chevalier des chevaliers du Roy, et de dame Claude faultier, sa femme. Le parrain, M. Pierre Poucet, Conseiller à la Cour des Aides; la mar-

raine An-)ineite llibier, femme de Messire Bénigne JJlondeau
 liourdin , iseiller du IU»y et maître des Kequêtes ordinaire de son
 hostel. » l) Voici l'acte de mariage de M"" Des Houli("res ; nous le
 trou-is dans le ZJ/cf/o/t;j'//Vr crilitjuc dr hioynipliif et d'his-
 toire, par A. Jal, un fort vol. petit in-/i, l'aris, II. Pion, I8G7. « Le
 17* llet U).')! ont t"l(" llaict's au logis de M. île la (îarde, rue
 Saint- II. avec dispense de M. rollicial, m" (iuillaumc de la Fou,
 si'i- , 'Ui- Des lionllières (s/r), Cous", Maistre d'hostel du Uoy, gc-
 niil- \unui oi'ciinaire! di* M. le j)rince de Coudr ; (ils de feu mo-
 sire [lé de la Fon et de delVunctedame Anne Férou; et dam"" An-
 loi- Lte du Ligier, lille de M" Melchiur du Ligier, seigneur de la
 rde, chevallier de l'ortlre ilu \\o\ et de dame Claiid»' Caultier.

prince, et, en récompense de safidélilé, celui-ci le nomma lieu-
 tenant-colonel d'un de ses régiments. Pendant la Fronde, il de-
 meura au service de Condé, et finit par le suivre en Flandre chez
 les Espagnols (1). Obligée par les circonstances de se séparer de
 son mari, M"" Des Houlières revint chez ses parents , où elle vé-
 cut seule et retirée, partageant son temps entre l'étude et
 quelques amis dont elle goûtait l'esprit et le savoir, comme iMé-
 nage, Benserade et Conrart. Pendant ces heures d'une solitude
 ennuyeuse, surtout pour une jeune femme, elle renonça à la poé-
 sie, pour s'appliquer à l'étude de la philosophie, dans l'espoir,
 peut-être, de trouver dans ces graves spéculations un aliment à
 l'active curiosité de son esprit, ou un remède aux tristesses de
 son isolement. Mais au lieu d'embrasser le cartésianisme à
 l'exemple de M"" de Sablé ou de M"" de Grignan , elle se tourna
 entièrement vers Gassendi (2). Comme Molière,

en présence de Jacques Gervais de la Fon, frère dudit fiancé,
 du révérend père Mornet, prédicateur du 1103% religieux Augus-

tin, son cousin, des parens susd. de la d^m du Ligier et aultres amis, mariez le lendemain 18^e » Registres de la paroisse S. Eustaclie.

(1) Condé passa chez les Espagnols, en 1652, après la bataille du faubourg Saint-Antoine; et ce fut seulement en IGGO , après que le traité des P³'rénecs eut été signé, que le prince rentra on France. Mariée le 18 juillet 1651, W Des Houlières demeura donc fort peu de temps avec son mari.

(•2) ((Elle étudia particulièrement, nous dit Sauvigny, celle do Gassendi; et cette occupation, loin de nuire ù sa poésie, ne servit dans la suite qu'à lui donner un nouveau degré de mérite. Elle avoit nourri Tesprit de M^{""}- ' Des Houlières, sans éteindre son imagination ; et peut-être, devons-nous ù cette étude, du moins en partie, le ton philosophique et pensé qui règne souvent dans ses ouvrages. » Sauvigny, Parnasse des D ;mcs, vol. V, p. 88.

Ile gardera quoique chose de rein[]rei[ite du maître , t, dans les vers du poète, nous rctiouverons plus d'une)is un écho fidèle des opinions du philosophe. Gassendi, n cüet , vrai ('[jifurlrn in-Uiffé ^ comme l'appelait Cuiatin, Gassendi, assez porté vers le système d'Épicure u'il prétendait, par une étrange illusion, <(ajuster au ni- ?au du christianisme et de la raison, » tout en rejetant : doute de Montaigne ou le demi-scepticisme de (ihar-)n, n'a pas cependant une grande confiance dans les luières de l'esprit humain. « L'ombre de la vérité, que je)ursuis paitout, dit- il dans l'une (X^^ ses lettres, suffît à e remplir de joie ; je dis l'ombre, car pour la vérité même, ieu seul la peut connaître (1). » M^{""*} Des Houlières ne sonlait-elle pas à ce passage lorsque, dans Tune de ses meilures pièces, elle faisait si vivement le procès à la raison? lez le poète, aussi bien que chez le philosophe, c'est la

ème défiance; seulement, tandis que Gassendi se conite d'exprimer sa pensée avec une certaine mesure, lis dépit et sans colère, M'''' Des Houlières, au conlire, prend un langage fort dédaigneux: on dirait vrai-

'1) Lettre' il suii ami Jacijios (Iolius, |)r.>lès>;otU' tic laniruos ontalos ù Lcyde. (iassendi pariant des dilTérents sentiinoiits ; l)lilosopies, déclara qu'ils sont parfaitement d'accord entre ; sur les questions les plus importantes, la lin des biens/ nature (le ràmo, et les autres points qui paraissent le pins cimités : « (Miod spectat ad prineipia rerum, ad liueni Ixinorum, ad uram animje. c:nteraquo in quibus illi dissilere pnpicue creitur, pcuc prorsusque consentiunt. Itcuique sit. ha?c niilii i?seus est investi'ratio ; qua» ut fallat in ca'teris, vel unibra tan veritatis, (piam ubique capto, deleetal : umbram dico; nam ip^amet Heus aliquis vidcrit. » Emvyçs. compléta de (iassendt, . \l, ji. u'J; I.yoM, baïu'eul Aiiissou, 16Ô8, G vol. iu-folio.

ment qu'elle se plaît à humilier cette raison dont l'homme a bien quehje sujet de s'enorgueillir :

Oue Tesprit dç riiomnio ost borné !

Quoique temps qu'il donne ù rétude,

Quelque pénétrant qu'il soit né, 11 ne sait rien à fond, rien avec certitude; De ténèbres pour lui tout est environné ; La lumière qui vient du savoir le plus rare ^est qu'un fatal éclair, qu'un ardent (1) qui Tégare; Bien plus que Tignorance elle est à redouter.

Longues erreurs qu'elle a fait naître, \ ous ne prouvez que trop, que chercher à connoître

N'est souvent qu'apprendre à douter (2).

Gassendi, disciple d'Épicure et admirateur de Lucrèce qu'il savait en entier, dit-on, n'avait pas beaucoup de chemin à faire pour arriver du scepticisme au sensualisme. Précurseur de Locke et de Condillac, il engagea hardiment la lutte avec Descartes, attaqua le célèbre principe sur lequel reposait le cartésianisme : Je pense ^ donc je suis, et affirma que nous ne pouvons connaître les phénomènes supra-sensibles. L'auteur du *Syntagma philosophiciim*^ prenant le sensualisme pour fondement de sa philosophie, était-il plus près de la vérité que Descartes proclamant son immortel axiome, et, d'un seul coup, déclarant qu'il y a dans l'homme deux choses essentiellement

(1) Expression qui n'est plus en usage aujourd'hui ; voici ce qu'on lit dans le Dictionnaire français de Richelet : « Ardent, feu sautellant autour des eaux, feu saiiitellant autour des lieux maréca-geux. (On voyoit des ardents autour des marais.) On appelle aussi ces ardents des feux-folets. »

(2) Œarres de ili*"" et de ili"* Des HouUères, vol. I, p. 107. Deux volumes reliés en un seul, Paris, Jean Villette, 17-25.

distinctes: la matière et la pensée? Évidemment, non; lussi ne devons-nous pas être surpris, qu'au dix-septième siècle, tant de nobles esprits aient été pour Descartes contre [Gassendi. La philosophie de celui-ci, en elTet, n'était pas ;ans péril; car enfin, si les sens sont l'unique source de nos idées, si l'esprit ne peut rien percevoir sans les sens, rjue deviennent alors les vérités morales? On a eu raison le le dire: n La spiritualité et l'immortalité de l'âme, a providence divine, l'existence même de Dieu, le devoir ît la morale, toutes ces saintes vérités que proclame la conscience

du genre humain, et qui seules donnent quelque sens à la vie, sont emportées dans un commun naufrage (I). » Nous le savons, Gassendi rejetait énergiquement de semblables conséquences; mais il est difficile de soutenir qu'elles ne soient renfermées dans son système. Vussi, ses amis le voyaient-ils avec une certaine inquiétude professer des opinions qu'ils jugeaient trop hardies. (Je vous félicite, lui écrivait un jour Campanella ('2), d'avoir dissipé les images de l'aristotélisme, mais je suis fâché de vous voir vous enfoncer dans les ténèbres d'Epicure (3). » Gassendi se hâtait alors d'expliquer sa pensée :

(I) M. 1). Aulx", professeur de philosophie au lyceu», Bonaparte. L'histoire de la philosophie de KirmJn Didot, article (ius'ic/idi. C'est. ;\ I. Aul)é que nous empruntons nos différentes citations françaises le (Gassendi.

('2) Thomas Campanella (l'la, religieux dominicain, né en Calabre en 5(>8, mort à Paris en 1634.

(iJ) « (laudeo rpiod nebulas Aristotelis excusseris, sed fpiud KpilU'i'as vcinti cccias ad te traxeris, non satis placet. » Lettre de Campanella du 7 in;ii Kio'J; dans les (Kurrvs complètes de Gassendi, \v\ . \ I, p. 107 ; (l'nilion est C plus haut.

«Vous paraissent craindre, lui répondait-il, qu'il ne se ti'oiive dans mes Commentaires sur Épicure ('1), quelque chose qui blesse la religion. Vous alléguez la Providence; à Dieu ne plaise rien que je veuille rien écrire qui soit contraire à la foi ! Là où Epicure s'est trompé, je suis loin de prendre en main sa défense. Étant philosophe, je ne dois pas dissimuler ce qui peut contribuer à l'éclaircissement des opinions que j'interprète. Chrétien et théologien ('2), je dois me souvenir de ce qu'exige ce double ca-

ractère (3).)) En 1(V|7, quand il publia son apologie d' Epicure, De vif.a, morihus et placids Epicwi^ Gassendi eut soin d'indiquer avec netteté ce qu'il avait voulu faire. Voici ce qu'il dit dans la préface adressée à son ami Luillier : {(Dès le moment r{ue je trouve quelqu'une de ses opinions contraires à la foi, je la rejette et la combats de toutes

(1) Nous devons îi Gassendi de précieux commentaires sur Épicure, De vila, inuribus cl pbicUis Epicuri, sca nniinadcer.-sioncs in deciiinn llhruin Diogcnis LacrUi.Gixs^anûl travailla avec une patience infatigable à cet ouvrage, qui, d<"jà commencé eu 1G30, ue fut publié qu'en 1G/i7.

(2) D'abord professeur de rhétorique à Digne, Gassendi obtint en 1616 la chaire de philosophie d'Aix : il avait alors vingt-quatre ans. Quelque temps après, en 162^, il lut nommé chanoine de Digne et prévôt de la cathédrale. Plus tard, en 16Zi5, Gassendi fut nommé professeur de mathématiques au Collège de France. Né près de Digne, le 22 janvier 1592, il mourut à Paris, le 2Zi octobre 1655.

(o) « Ad commentationcs vero l-lpicurcas quod attinet, subdu-bitare visus es, ne quid in rcligionem peccem. Sed absit a me ut excidat quidpiam, quod pugnare cum illa possit. Inculcas Providentiam : ego vero eandem adversus Epicurum tucor; neque, si ille quicquam erravit, patrociniû causac suscipio. » Lettre à Caml)anclla du 2 novembre 1G3'2; Œuvres cow.plclesdc Gassen-di, vol. VI, p. 5^.

ncs forces, et quoique je fa^se son a[]ulogie cl fjuc j'exilique sa floctrine, je n'adopte pas ses écarts et ne me ciids pas garant de ses dogmes. Je ne recherche que la nison en tout; quand je ne la

li'ouvç pas dnns Kpicure, je e lais pas plus de cas de ce j)hilosop]ie rpie des autres, ar vous savez que je les honoïc et les estime tous égalelent, et que l'envie d'exercer mon esprit, de connaître 3urs dogmes et de trouver la vérité me fait étudier tantôt îs uns, tantôt les autres. Pour ce qui legarde la religion, 3 suis nos maîtres, c'est-à-dire l'Eglise catholique, apos-)liqueet lo-maine; j'.-ii soutenu jusqu'à présent ses dogmes t je les soutiendrai sans cpie les discours des savants et es ignorants puissent jamais me séparer d'elle (1). » Mais 'autres viendront après, ([ui ne feront pas les mOmes ré- 3rves, qui ne sauront j)as s'arrêter sur la pente de ces ouveantés dangereuses, et fonderont l'école sensualiste u dix-iiuitième siècle , dont Condillac sera le chef le [)lus 'Miarquable.

(iouime le maiire, sans doute. M"" Des Houlières lit Lissi ses réserves ; et il ne faudrait pas la prendre au lot, rpiand elle repiodult les opinions de (iassfMidi. A la Il de son idylle intitulée Iv Huisscaa^ on trouve des \ers rt conteslables pour ht doctrine ; mais nous aurions •it d'y \oir autre chose (ju'une de ces licences poérjues (pii ne ()eu\rnt tirer à consé(pience ; car M"" Des oulières, pas |)lus (pie l'adversaire de Descartes, n<' fit 'olession de ni.iti'rialisnie. Ce qui nous le j)r(>uve, r'e>l lie les contemporains de cette fenune alors célèbre, ne

(I) Noy. (Knvrcs comjtlck's dv CK^iit•^nii^ \v\, V, p. 171.

songèrent nullement à formuler contre elle une accusation de ce genre. Aussi, en rappelant ses vers, n'avons-nous qu'un but, c'est de montrer que Gassendi a exercé sur ses idées et sur la tournure de son esprit une influence réelle. Il est impossible de le nier, quand on entend le poète s'écrier dans un langage plein de fermeté , et avec l'accent d'une profonde et amère tristesse :

Courez, ruisseau, courez ! Fuyez-nous ! Ileportez Vos ondes
dans le sein des mers dont vous sortez : Tandis que pour remplir
la dure destinée

Où nous sommes assujettis, • Nous irons reporter la vie
infortunée

Que le hasard nous a donnée, Dans le sein du néant d'où nous
somm.es sortis (I).

Mais l'étude de la philosophie, comme celle des lettres, eniû-
chit fort peu d'ordinaire ; aussi, réduite par l'exil de son mari et la
confiscation de ses biens à un état voisin de la pauvreté, fut -elle
obligée de venir rejoindre son époux à Bruxelles, afin 'd'échapper
à une situation devenue trop précaire. A cette époque, vers 165/i
ou 1655, don Juan d'Autriche (2) tenait dans la capitale des Pays-
Bas une cour brillante, dont Gondé était le principal ornement.
On dit que M"" Des Houlières s'y fit remarquer, « et ne tarda pas
à s'attirer tous les regards (3). » Nous le

(1) Œuvres de i]J""rDcs Houlières; édition de 1725, vol. I, p.
loli.

(2) 11 était fils naturel de Philippe IV, roi d'Espagne. En 1656,
il fut chargé de soutenir dans les Pays-Bas la guerre contre la
France. Heureux d'abord dans cette campagne, il fut enfin Ijattu
parTurenne à la bataille des Dunes, le IZi juin 1G58.

(o) Sauvigiyy, Parnasse des Dames, vol. V, p. 88.

croyons volontiers, car elle avait tout ce qu'il laut pour plaire:
a La nature, nous apprend Sauvigny, l'avait douée d'une beauté
peu commune; elle avoit ces grâces sans lesquelles la beauté n'est
rien. Sa taille étoit grande, ses manières nobles et aimables. Une

mélancolie douce qui faisait son caractère habituel, ne la rendoit que plus intéressante ; mais elle savoit en sortir quelquefois par un enjouement plein de vivacité (1).» Aussi ne sommes-nous pas étonné que la jeune fugitive ait eu bon nombre d'admirateurs, et que les hommages lui soient venus de tous côtés. Sauvigny nous raconte qu'elle toucha le cœur du grand Condé lui-même, et que celui-ci ne dédaigna pas devenir déposer ses lauriers aux pieds de 3/"" Des Houlières ; mais, ajoute aussitôt le biographe, « litlèle à ses devoirs, elle ne répondit aux sentiments qu'on lui témoignoit, que par ceux du respect et de l'admiration, et ne fut jalouse que de l'estime

(1) HmL L'ensomblo de ce petit portrait parait rtre parraiteiiu'it conforme à la vérité. Voici ce que Fléclier écrivait un jour à M"" Des Houlières : uVous avez une mère, qui est, ma foi, une fort jolie personne; elle a de l'esprit et de la raison, elle pense bien, et s'exj)rime bien. » Lettre inédite , de la collection de M. de Buzonni<"re. IVautre part, M"" Des Houlières nous a laissé quelques détails snr sa personne :

Klle a mille charmes divers ; Inc tcmle lan^'ueur, une aimable tristesse N'ôtcnt rien à ses yeux d'un air fin et calant : rien ne |)eut «"cliapper i'i sa d'-licatessc. Le bel esprit n'est pas son seul talent : Klle est la complaisance, elle est la bout»'* mf'^nic;

Mai^ il ne faut pas l'alarmer; La luuanire et TrcLd m- soni pas ce (lu'cllc aime*.

(Oiums (/f J/"^ />o llonluis, \ol. II, |> IV».^

(Vuii tel amant. » Sauvigny ne se Irompe-t-il pas ici? Et (levons-nous croire avec lui que, dans ses relations avec 11' vainqueur de Rocroi , M"" Des Houlières s'arrêta à la galanterie d'éti-

quette ? L'i plupart des critiques l'affirment, et pensent ({u'elle
 /// la sourde oreille, a Sa plume seule fut coff[ue]tte, nous dit M.
 G. Merlet, et sa vie s'écoula toujours entre la rime et la raison :
 accord d'autant plus méritoire que M"" de la Carde avait assez de
 grâce, d'esprit et de beauté pour inspirer les plus tendres senti-
 ments (1). » Dans ses vers, M"" Des Houlières prend souvent la
 peine de nous déclarer qu'elle n'aima jamais ; et voici les paroles
 qu'elle adresse quelque part à sa chatte :

Imitez, imitez votre illustre maîtresse, Oui n'aima jamais un
 moment.

A mon cœur noble et grand, autant qu'un cœur peut l'être,
 l/amour n'ose espérer de se faire connoître ('i).

Nous ne voudrions pas trop insister sur une question délicate ;
 mais cependant il faut bien dire ce que nous pensons de ces diffé-
 rents témoignages. Pour nous , quand M^{TM*} Des Houlières nous
 dit qu'elle n'aima jamais un ma- }nenf, nous sommes tenté de ne
 pas trop la croire sur parole, de même que nous ne l'avons point
 prise au mot, lorsque, sous l'influence des idées de Gassendi, elle
 écrivait des vers d'une orthodoxie des plus douteuses. Il est vrai,
 elle éconduisit Jean d'Hesnaut {?>), son maître en

(1) Cnuscrics sur les femmes cL les livres, p. o6.

(2) Œ urnes de M"" Des Houlières, vol. il, p. l/iO.

(o) On ignore la date de la naissance de ce poëLe; on croit qu'il

poésie , comme M"" de la Fayette et M""^ de Sévigné surent
 éconduire Ménage, le jour où celui-ci essaya de yyulcr fleureltc à
 ses chainantes écolières. Mais de ce jue M^{TM*'} Des Houlières l'ut
 insensible pour le pauvre poêle, leut-on en conclure qu'elle n'ait

eu aucune faiblesse pour e grand capitaine? La distance entre rinnioriol héros ii l'obscur versilicateur était assez considérable , i)uur [u'il soit permis de supposer qu'elle put bien écart«r :out doucement le second , sans refuser pour cela les lommages du premier. On ne peut guère le nier , [uand on lit la lettre (ju'elle écrivit au piince de Condé, e 22 décembre l(r)(); comme le dit M. Saiiil('I-jeu\(% « il partit bien qu'il y eut en ellet quelque chose entre i}\ d'assez particulier. » Sans doute, il y a encore une égère place pour l'incertitude ; mais , remar([ue avec raison le célèbre criticpie, u malgré quelques obscurités [u'on y voudrait éclaircii*, une telle lettre de la part d'une cune fennne de dix - neuf ans ne laisse pas d'être iignilicative (l). »

Quoi (jn'il en soit, vcnik,' à Biuxelles . pour solliciter iu|)rès des Kspa;^nols le [paiement des appointements d(* >(jn mari, M"" Des Houlières n'eut garde de poulie do »ue le but très -positif {\v son voyage. H paraît (pie

iiouruL à Paris on KISJ. Dcmoinv fiilrlo à Koiiquot, ajirès sa ih's- ,i'à(e, il ooinpusa coïlro C.oïhi'i't un somiot r('inai(|iial)l(^ par suii •ncrgic^ ot Cjui est souvent cilé. Il a ilumic liii-iiicnic un rriHieil di; JCs ouvra^'os, sous C(^ titre: Œuvns divtr>cs par le sirur 1). II., l'aris, Harhihi, iii-l'J, lOV'o.

(1) \o,\i/. OL'lle U'ttic, citrucii entier par M. >aiiilo-r»ou\i' : /W- \rms (If feinincSt note l, p. iJG; elle est lirôo du vuluim; VI dt's AJv Uintjis j'ithlii'i i>ni lu iSuciitc tla bibliitjiltits.

Monsieur le Prince aida peu la malheureuse femme à obtenir justice des Espagnols : ceux-ci, après avoir tait les olî'res les plus brillantes aux offiiciers français qui suivraient l'illustre rebelle , trouvaient beaucoup plus commode de ne tenir aucune de leurs

promesses, a M^{'''} Des Houlières réclama avec la vivacité d'une femme et la mauvaise humeur d'une émigrée (1) ; » mais la cour d'Espagne, importunée à la lin de ses doléances, coupa court à toutes ses plaintes en la faisant arrêter et enfermer au château de Vilvorden (2) : a C'était une manière expéditive et économique d'acquitter les dettes (jue le trésor de l'armée espagnole ne pouvait payer (3). » -M. Des Houlières, informé de cette iniquité, ne néghgea rien pour délivrer sa femme. Après bien des démarches inutiles, il se rend lui-même à Vilvorden; pénétrant alors dans la forteresse , secrètement suivi de quelques soldats dévoués, il en fait sortir la prisonnière et regagne précipitamment la France avec celle qu'il avait reconquise. « C'était un roman, dit M. Saint - Marc Girardin. Les romans n'enrichissent pas ceux qui en sont les héros , et M^{'''} Des Houlières resta pauvre toute sa vie (A). M Rentré en France, au moment où Condé obtenait une amnistie générale pour lui et pour ceux qui

(1) M. Saint-Marc Gh'ardin, Cours de littérature dramatique ^ vol. lil, p. 395.

(2) Petite ville de Belgique, à 12 kilomètres de Bruxelles; le château dans lequel fut enfermée M^{'''} Des Houlières est aujourd-liui une maison de correction.

(3) M. G. Merlet, Causeries sur les femmes et les livres, p. 38.
(ù) Cuws de littérature dramatique, vol. Ilf, p. 396,

l'avaient accompagné clans son exil , M. Des Houlières eut part comme les autres à la clémence royale. Louis XH l'accueillit avec bienveillance ; et Sauvigny prétend (ju'il lut nommé à divers emplois considérables. Mais, suivant le même auteur, ces grâces accordées à l'ancien colonel de Monsieur le Prince, « ne purent

jamais remédier au désordre que sa sortie de France avoit mis dans ses affaires. » Que conclure de ces paroles ? ou que les emplois donnés à M. Des Houlières ne lurent pas aussi considérables que l'a pensé Sauvigny ; ou encore que l'ancien officier de Condé trouva, à son retour, sa fortune si complètement anéantie, qu'il lui fut impossible de la rétablir jamais. Si, en effet, le récit du biographe est vrai, on peut se faire facilement une idée de la triste situation des deux époux, qui en vinrent à une séparation de biens, « pour se soustraire à la poursuite d'une partie de leurs créanciers. »

(Ici nous explique pourquoi M^{me} Des Houlières a chanté sur tous les tons, et dans des vers souvent très- médiocres, la puissance de Louis XIV, sa grandeur d'âme, la noblesse ou l'élévation de son caractère. C'est la dure nécessité qui lui a imposé ce rôle desuppliante; et, si les sollicitations qu'elle lit auprès du monarque n'eurent pas toujours le mérite de la délicatesse, elles eurent du moins celui d'une persévérance que rien ne put décourager. On est impatienté, à la fin, de ces plaintes éternelles fipie.M^{me} Des Houlières arrange presque toujours en rimes tort commuuL's, et (pi'elle adresse au loi ou à d'illuslics)ersonnages du lem[]s. Mais ne soyons pas troj) sévères ; et , si bien souvent illr paraît abaisser, dans sa personne, hi dignité

(Ici la femme et de IV^ecrivâin, sachons lui nardonnercetort. (Ici, ne l'oublions pas, celle qui revient sans cesse sur ses j)ropres chagrins, celle qui gémit ainsi sur son malheureux sort est une mère de famille qui songe moins à ses souffrances ([u'à celles de ses enfants et au triste avenir qui leur est réservé. Présentée d'abord au roi, à la reinemère, à Mazarin, elle fut reçue partout avec beaucoup d'égards; on lui fit même bon nombre de pro-

messes, la plupart du temps demeurées sans effet: comme à Bruxelles, on lui prodiguait à Paris des compliments et des sourires, mais on lui donna rarement autre chose. Aux prises alors avec les nécessités de la vie, condamnée à faire connaître des douleurs qu'elle eût voulu cacher, la pauvre femme suppliait ses protecteurs ou ses amis de rappeler son nom au souvenir d'un ministre oublieux. Nous devons le dire toutefois, dans l'expression de ces pénibles détails, elle ne garde pas assez de mesure, et met trop peu de façon dans ses perpétuelles réclames. Souvent elle vient au fait, ce sont ses propres paroles, avec une hardiesse qui nous choque et qui rappelle assez fidèlement les audaces de Martial à ce sujet. D'autres fois, elle prend plaisir à célébrer elle-même toutes ses belles qualités: à l'entendre, il y va de l'intérêt et de la gloire du roi de ne pas laisser dans l'abandon un écrivain d'un si rare mérite. Adressant un jour une épître à M. de Pontchartrain, pour le prier de faire payer sa pension avec plus de régularité, elle se comparait, sans plus d'embarras, à Horace et à Virgile :

Lorsque Auguste, dans Rome, accablait de bienfaits Les mortels qui, pour lui, cueilloient sur le flanc l'auréole

De ces Heurs dont l'éclat est encore vif et frais, Est-ce qu'en bonne foi, Virgile, Ovide, Horace Étoient les derniers satisfaits (1)?

Le ministre aurait pu humilier M^{me} Des Houlières, et lui faire savoir pourquoi, à la déférence de ces grands poètes, elle n'était pas la première dans l'ordre des faveurs royales. Mais c'eût été cruel, peut-être; car, à la fin de sa pièce, elle avoue qu'elle n'a pas eu la prétention de se placer à côté des deux illustres poètes de Rome :

Que d'orgueil, direz-vous, se fait ici connuiirel Ah ! n'allez pas si vite: il ne Hiut pas toujours Juger de ce qu'on sent par ce qu'on fait paroître; .Sous le faste et l'orgueil dont est plein ce discours. Je cache autre chose peiit-rirc

Ce dernier trait nous désarme ; sous cette rélicence pleine de réserve, nous découvrons la [Dénible i^ituation de Tauleur, la cause de ses plaintes et de ses regrets ; c'est là ce (jui nous dispose à traiter avec un peu d'indulgence celle qui , tout d'abord , nous avait paru compromettre sa dignité par ses constantes et importunes sollicitations.

On comprend (pie, dans de semblables conditions-, malgré son esprit et sa beauté, elle n'ait jamais pu se senlir beaucoup à l'aise au milieu du monde : la forlune , (jui seule eût pu la rendre libre et indépendante \is -à-vis des giand< s dames et des grands seigneurs,

(1) Épitre ./ M. dt PunUhurtrant ; Ctuvres de M" h»'s lloulicres, vol. 11. p. [J,7.

lui manquait eutièrenient. Aussi, qu'elle écrive à Montausier, à Poutchartrain ou à M"" de Maintenon, le Ion est toujours le même , humble , timide et embarrassé. En parlant à ses nobles protecteurs, elle a beau vouloir plaisanter, la plaisanterie est loin d'avoir cet air naturel, vil et piquant qui lui est familier, quand elle s'adresse à l'un de ses amis ou de ses égaux ; pour se rendre agréable, elle a beau s'efibrer d'êlre gaie, on s'aperçoit vite, à la tristesse de son sourire, qu'elle est moins habituée à la joie qu'à la douleur. Qu'on lise les différentes pièces qu elle composa pour des personnages iuiportants de l'époque, et l'on sera frappé du caractère que nous signalons. Comme l'a remarqué iM. Saint-

Marc Girardin, dont nous aimons à invoquer le témoignage : ((Elle a une attitude gênée et dépendante, cachée sous un air de badinage. Elle ne badine pas seulement pour s'amuser; elle badine pour réussir, pour obtenir par ses amis une pension du roi (I). » Voilà ce qui explique son air obséquieux devant le monde de la cour : elle sollicite, elle veut obtenir une pension du roi; la question d'art s'efface à ses yeux, et, si nous ne craignons d'employer une expression un peu trop vulgaire, nous dirions que ce n'est plus qu'une affaire de ménage à régler entre elle et ceux qui avaient le privilège d'être les dispensateurs des grâces.

Ce qui contribua encore à augmenter la tristesse habituelle de M^{me} Des Houlières, ce fut l'état fâcheux de sa santé. Pendant les dernières années de sa vie surtout,

(1) Coiii; dt lilU'ialurc drd'tnatùjuc, \o\. IIL p. 396.

elle eut à supporter de longues et cruelles souffrances, auxquelles elle finit par succomber le 17 janvier 1739. M. Des Houlières était mort l'année précédente, laissant un fils qui suivit de près sa mère au tombeau : il ne resta de la famille (que M^{me} Des Houlières, dont nous parlerons bientôt.

CHAPITRE II

Les amis de M^{me} Des Houlières. — Caractères des relations que M^{me} Des Houlières tint chez elle. — Aimable correspondance de Fléchier avec M^{me} Des Houlières. — Refroidissement survenu entre les deux amis. — Des rapports de M^{me} Des Houlières avec les esprits forts de son temps. — Distinction importante à établir sur ce point.

Si M^{TM*} Des Houlières lut maltraitée de la fortune, elle eut du moins l'avantage de posséder beaucoup d'amis , et près d'eux elle trouva une diversion salutaire à SCS douleurs. Sauvigny semble prendre plaisir à nous les énumérer tous en détail: «Elle fut en liaison, nous dit- il, avec un grand nombre des plus beaux génies de son siècle , particulièrement avec MM. (lorneille , Pellisson, Benserade, (lonrart, Perrault, Charpentier, les deux Tallemants, Fléchier, Mascaron , Quinault , Ménage, d(; la Monnaye, etc.. Les ducs de La Uochefoucauld, de Montausier , de Nevers et de Saint-.Vignan, le comte de Bussy, les maréchaux d<' Yivonne et de Vauban, c'est-à-dire tout ce qu'il y avoit de seigneurs les plus distingués par leur esprit et leur goût l'admirent aussi dans leur société, appIaudir(Mit;\ses poésies et souvent vu furent l'objet.)) Dans cette longue liste, qu'il développe avec tant de complaisance, Sauvigny oublie cependant un nnm (lui ne doit pas être négligé, c'est celui de l'abbé d'Aubignac, dé-

tracteur de (Corneille, ami de Chapelain et de Conrart, écrivain qui, avec plus de savoir que de goût, eut le tort de se croire capable d'écrire des tragédies parce que, sur le chapitre des règles, il eût pu en remontrera Corneille lui-même. Plus lard, Chapelain tombera victime de la même illusion : familiarisé avec les régies du poème épique, il voudra composer une épopée, et ne fera qu'un mauvais ouvrage; absolument comme l'auteur de Zénobie (1) ne fit jamais que de froides tragédies.

N'ayant pu entrera l'Académie française, le belliqueux abbé, qui, précieux lui-même, trouva le moyen de faire tout à la fois la guerre aux précieuses, à Corneille, à iMénage, à M^{TM*} de Scudéry et à l'Académie, résolut de fonder un cercle littéraire dont naturellement il serait le chef. ((Une compagnie de quarante per-

sonnes, avait-il dit au roi, n'a pas épuisé la France d'orateurs, de poètes, de philosophes, de mathématiciens ; Paris en a mille, et votre royaume en pourroit faire des armées (2). » Tous ceux qui avaient contre l'Académie les mêmes griefs que lui, avocats, prédicateurs, médecins, hommes du monde, firent partie de la nouvelle société. On se réunissait toutes les semaines chez l'abbé d'Aubignac, et, tous les mois, il y avait séance publique et solennelle à l'hôtel Matignon, où les choses se passaient comme à l'Académie française: on y prononçait

(1) Tragédie de rab))é d'Aubignac, publiée hous ce titre : Zénobie. tragédie en prose où la vritc de l'histoire est conservée dam l'observation d'js pins rigoureuses règles du poënie dramatique Paris , Somnavillc, 16^7, in-4.

('2) Discours aa roi sur réablissement d'une seconde académie dam la ville de Paris^ par niessire Hcdclin^ abbé d'Aubignac. Paris, 166^, 1 vol. ĩn-!i.

ries discours ; on y écoutait la lecture de quelques poésies composées par les membres de la compagnie, en présence d'un bureau qui avait son directeur, son sous-directeur et son secrétaire. Ce qu'il y a d'assez particulier à noter, c'est que l'on proposa d'y admettre les femmes : M"" de Villedieu, connue auparavant sous le nom de M"*Desjardins, et M"" Des lioulières auraient sûrement obtenu les premières places ; mais la mort de l'abbé d'Aubignac, suivie quelque temps après de la dispersion de Y Académie des belles-lettres^ c'est ainsi qu'elle s'était appelée, empêcha Texécution de ce projet. Parcet endroit, M"" Des Houliôres touche à un groupe de beaux esprits mécontents et jaloux, et assez disposés à professer des opinions complètement diiïérentes de celles de l'Académie. Aussi ne sei*a-t-elle pas exempte de

leurs mesquines préventions ; comme ses amis, elle écoutera les inspirations de la passion , bien plus ([ue celles du bon goût ; à l'exemple de l'abbé d'Aubignac, médisant de Corneille et gardant fort peu de mesure dans son jugement sur Homère, elle aura le tort de préférer la l'hriJre de Pradon à l'immortel ch(;f-d'œuvre de Racine, et le tort plus grand encore décomposer, à cette occasion, un sonnet d'une choquante grossièreté : ce qui lui attirera, de la part de notre grand tragifue, l'une du ces épigrammes acérées comme savait en l'aire le malicieux élève de AIM. do Port-Royal.

.Mais le mcilleiirami deAl"" DesHoulièresfut sans contredit {•'lécliiei' ({ui, [(Mi(lant son séjour à Versailles, venait la voir régulièrement, et rpui ne cessa jamais de lui écrire (lu fond (l(î son diocèse de Nîmes. La maison de ranciennc émigrée était devenue, ;\ Paris, le centre d'une agréable

société. Elle était présidée par Al""^ Des Houliôres, qui partageait avec son aimable fille le soin de faire les honneurs de la modeste demeure. Ces assemblées , qui n'avaient certainement pas l'éclat de celles que M""* de Rambouillet avait tenues autrefois dans son hôtel , ne manquaient pas d'attrait : abbés, prélats , hommes du monde et hommes de lettres , s'y rendaient volontiers ; et, dans l'intervalle de leurs travaux ou de leurs plaisirs, ils venaient, auprès de deux femmes distinguées, goûter les douceurs de la conversation , causer un instant de choses plaisantes ou sérieuses, des nouvelles de la cour ou de celles de la ville. De temps à autre , Huet lui - même vint se mêler à ces causeries; et, plus d^une fois, le savant érudit se rencontra dans le salon du poète avec le Lecteur du Dauphin (1). Lorsque, par hasard , les fonctions de sa charge le retenaient à Versailles, Fléchier ne res-

tait qu'à regret à son poste. C'est dans l'une de ces occasions que, tout contrarié de ne pouvoir partir, il écrivait à M^{'''} Des Houlières les lignes qui suivent: a Que ces évêques et ces abbés sont heureux, qui passent les après-dînées entières avec vous ' Je leur envie le plaisir qu'ils ont d'être avec vous, bien plus que leurs mitres s'ils en avoient. Qu'ils fassent leurs affaires pendant que je suis ici ; mais je retiens des audiences aussi longues que les leurs, dès que je serai à Paris (2).» Fléchier ne parle ici que de M^{""*} Des Hou-

(I) Par la protection de Montausier, Fléchier fut nommé lecteur du Dauphin en 1670 ; plus tard, vers 1680, il devint aumônier de la Dauphine.

• (2) Lettres inédites de Fléchier; collection de M. de Buzontière.

lères, et ne dit rien de sa mère ; mais comme elles habitèrent toujours ensemble, il est évident qu'elles eurent une et l'autre les mêmes amis ; et dès lors , on peut [r] bien appliquer à M^{""^} Des Houlières ce [q]ue Fléchier lit seulement de sa fille. Nous reviendrons plus tard sur ces réunions ; pour le moment, qu'il nous suffise de dire [q]ue les amis ne manquaient pas, et répondaient par leur empressement à l'accueil bienveillant de la maîtresse du Dg. Là, d'ailleurs, s'étaient conservées certaines traditions de l'élégance et de la politesse d'autrefois, (comme . l'hôtel de Cambouillet, ou comme aux samedis de M^{'''} de Jucury, la galanterie y était parfaitement à la mode; galanterie moins noble et plus frivole que celle que le ^fjrs avait mise en honneur, mais qui restait cependant dans les limites de la plus stricte convenance. Aussi, ce ne fut pas sans tristesse, que témoin vers la fin de sa vie le la licence des gentilshommes de son temps , M^{""} Des houlières se

prit à regretter le ton aimable et galant de 'ancienne cour. Vers 1085, les manières honnêtes et les ;enliments délicats avaient fait place à une impertinence îi à une grossièreté révoltantes ; à cette époque , bon jombre de jeunes seigneurs, assez semblables ta ce-lui dont)arlc M"""" Des Houlières,

Aussi beau que TAmoiir, aussi traître que Mil,

»c moniraient les vrais émules de ce don Juan (pio Molière ivait mis hardiment sur la scène, et diMit ils avaient la roruplion, la dureté de C(eui", la séduction et l'elVronlerie. A 'elte date, ces jeunes gens sont déjà iiiiTus p(»ur toutes

sortes de vices; aussi, i)!us tard, ne serons-nous pas surpris de les voir se précipitei* dans les excès de la Régence Les vers de M"""" Des Houlières sont précieux pour nous; ils nous montrent jusqu'à quel point ces jeunes f/en, poussaient la liberté des mœurs et Timpudentc audace de la conduite; et, ce qui est la dernière marque de Tab jection et de la honte, ces débauchés ne savent déjà plus rougir :

Ho leurs déréglenionts historiens fidèles, Avec un front d'ai-rain ils feront mille l'ois l'n odieux détail des plus alfrcux endroits. On diroit, à les voir traiter de bagatelles

Les horreurs les plus criminelles, Que ce n'est point pour eux que sont faites les lois, Tant ils ont de mépris pour elles !

Demandez à tous ces fanfarons du vice de se montrer, comme leurs devanciers, civils, aimables et empressés auprès des dames, ils passeront dédaigneusement à vos côtés sans vous entendre, ou bien, comme celui auquel le poète fait la leçon , ils vous tourneront le dos pour aller rejoindre un autre fat qui les attend. Aus-

si M'''' Des Houlières ne se fait -elle plus d'illusion; elle reconnaît que V heureux temps n'est plus, et c'est avec une peine réelle qu'elle laisse échapper ce mélancolique regret :

Uen ne ranK'^iera l'usage D'être galant, fidèle, sage :

Les jeunes gens pour jamais sont perdus.

(iC sont ces manières impertinentes , c'est ce mauvais geiu'e qui avait liiii par venir entièrement à la mode ,

l'est cette révoluiiun dans les mœurs, qui la blessaient kofondément. ;(M''* Des Houlières, nous dit M. S:iint- |Iarc Girardin, s'en plaignait avec la juste et aimnble olère d'une vieille femme de bonne compagnie, fjui n'a)lus de prétention pour elle-même, mais qui ne se ré.^i- ;ne pas pour les autres à voir l'alFectation de la brutalité emplacer la politesse et la galanterie du bon temps (1). »)n le voit, les plaintes de bi dixième muse étaient légiimes; comme elle, toutes les femmes bien élevées pouaient se dire :

Les jeunes gens jiuur Jamais sont perdus.

ussi nous a- 1 -elle laissé de ces jeunes libertins un ortrait peu llatté, et qui n'est mnlheureusement que trop rai :

Si, par un pur hasard, quelqu'un d'entre eux s'avise n'avoir des sentiments tendres, respectueux,

Tout l(* reste s'en formalisi'.

Il n'est, pour l'arracher à ce penchant heureux, AlTronts qu'on ne lui fasse, horreurs qu'on ne lui dise; Kt l'on fait tant, qu'enfin il n'ose être amoureux.

Causer une heure avec des femmes, Leur présenter la main, parliM' de leurs attraits, Kntro les jeunes gens sont des crimes infAmes

fMi'ils ne se pardonnent jainai-; (*i).

Fléchier, du moins, lidèle aux vieilles traditions, conrva toujours d'excellentes relations avec M*"" Des Hnn.

(1) Cours (le litlrtrtitnrc dnunatiijue^ Nol. Mi, p. .jO'J.

(Î2) f*:iiM-i'S (le M"" \)r<. Houlières, \<»1. I, p. VI. ('""tte pièce est

Lilidt'c: I'J/nli\ (htiyrc »'i Ma-lcmoiscUc de la Cltanc, S'j)lembre

lières. Dans ses lettres il parle d'elle avec le Ion il plus affectueux ; il revient constamment sur son éloge, et répète sans cesse qu'il trouve un plaisir infini à la voir et à causer avec elle. <(Je passai hier six heures avec notre mère (!), écrit-il à M"" Des Houlières, et je les passai presque toutes à parler de vous. J'ai sur ce sujet une espèce d'éloquence qui ne tarit pas, et vous le croirez aisément si vous savez hi source d'où elle coule. Je ne me lassai pas de parler , et je remarquai qu'elle ne s'ennuyoit pas de m'entendre. (lombien de fois interrompîmes-nous notre discours par des souhaits que notre cœur faisoit naturellement d'être à Paris avec vous, ou de vous avoir avec nous à Saint-Germain ! Je laisse à notre mère à vous rendre compte de tout ce que nous avons dit ou fait ; je me réserve à vous raconter ce que j'ai pensé: de longtemps je n'aurai d'aussi bonne fortune à la cour que celle que j'y eus hier. » Apprend-il que M""° Des Houlières est souffrante, il écrit aussitôt pour demander des nouvelles de sa santé : « La ma-

ladie de madame votre mère , la connoissance que j'ai de la bonté de votre cœur, l'appréhension (que j'ai que les soins et les peines que vous prenez auprès d'elle ne vous ruinent ce peu de santé qui vous reste, l'affliction présente, l'incertitude de l'avenir, tout me donne un chagrin mortel. Faites-moi la grâce de me mander s'il y a quelque amendement à son mal , et surtout si je puis vous être bon h quelque chose (2). » Nommé plus tard à l'évêché de La-

(1) C'est ainsi que Fléchier, dans cette correspondance, appelle ordinairement M^{me} Des Jollières.

(2) Lettres inédites de Fléchier à M^{me} Des Houlières; collection de M. de Buzonnière.

, aur, Fléchier écrivait à M^{me} Des Houlières pour l'assurer que, malgré son éloignement, il ne serait pas perdu pour elle : « Nous traiterons à loisir, lui disait-il, le chapitre de la résidence que vous craignez ; et vous verrez que dans un temps où l'on ne donne point de bulles, dans une province où l'on tient les Etats tous les ans. la résidence n'est pas si terrible (1) . »

Quelques années après , la correspondance continuait toujours entre les deux amis. Fléchier était alors à Simes , et il tenait à prouver qu'il se souvenait de la promesse qu'il avait faite autrefois, quand il disait : « Ne Tenez pas , quehque éloigné (que je puisse être , que je sois perdu pour vous !). » Malgré les nombreux travaux qui l'accablaient dans ce poste difficile, il avait encore le temps de lire les œuvres de son amie, et de lui envoyer à ce sujet les compliments les plus aimables et les plus flatteurs. «Quelle joie pour moi, madame, de trouver, après les cours ennuyeux d'une visite de diocèse, une lecture aussi délicieuse (que celle de vos poésies ! Je croyois l'avoir plus de goût que pour les

soins de l'épiscopat et pour les règles de la discipline de l'Église ; mais j'ai senti que j'aimais encore les soimets, les stances et les idylles, et qu'au milieu des occupations les plus sérieuses, j'étais encore capable d'amusement. Vous m'avez remis devant les yeux l'image d'un monde que j'ai presque oublié, et

(I) Lettre datée de Uennes, le 17 décembre, (l'utvres cumjilttei Je Fltctier, édition Ducreix; noI. X, p. libb. Cette lettre est évidente- niueit (le IGSJ; Klcllier venait d'être noinn»' à IVvèlié de Lar'aur, le TJ noveinhre de cette année.

("2) Lettre précédente.

Je me suis intéressé aux plaisirs et aux chagrins que vous avez exprimés dans vos ouvrages. Tout y est juste, poli, judicieux, et, pour tout dire, digne de vous... (1). » Le prélat se souvenait volontiers de ses plaisirs d'autrefois malgré le cours des années, il demeurait fidèle à ses premières affections littéraires, et le temps n'avait nullement réussi à modifier ses idées.

En 1689, l'évêque de Nîmes écrivait encore à M^{me}* De Houlières : on trouvera, peut-être, qu'il y a bien à rabattre quelque chose des éloges du prélat; mais, quand on parle d'un ami, n'est-on pas excusable de s'exagérer un peu son mérite? Ne blâmons pas Fléchier de louer les beaux ouvrages que M^{me} Des Houlières fait tous les jours et laissons-le exprimer librement son admiration avec une vivacité qu'explique parfaitement l'intimité qui le unissait : « Vous êtes honorée, madame, dans la province comme à la cour, et vos vers ont des beautés qui se font estimer de l'académie d'Arles et de Nîmes, aussi bien qu'on de celle de Paris. Pour moi, qui ne dois plus être compté que pour un honnête provincial, je sens que j'ai encore le même goût que j'avois lorsque j'étais

courtisan, et je voui admire ici, comme je vous admirois à Versailles (2)...)i

Retiré à Sommières (3) , dans son agréable maisoi de Bousquéri, où , pendant les chaleurs de l'été, il venai

(1) Œuvres œmplèles de Fléchier, vol. X, p. 356. Cette lettre es datée de Mmes le 25 mai, sans indication d'année.

(2) Œuvres complètes, vol. X, p. 356. Lettre datée de Nîmes, le 10 janvier 1689.

(3) I>etite ville du département du Card; c'est aujourd'hui ur chef-lieu de canton.

— :ii —

hercher un peu de fraîcheur et dtt repos, Fléchier jugeait encore à M"" Des Houlières, dont il ne se lassait as de vanter le rare talent : a Votre esprit ne s'épuise oint, lui écrivait-il , et il en sort, sur des sujets presque imblables, des inventions et des grâces toujours nouvelles, e repos où je nne trouve ici, près d'une rivière où je prends s bains (1) , m'a lait recevoir votre ode avec plus de !aisir,et m'en a lait goiUer les douceurs avec plus de isir que je n'aurois lait dans le tuumlte des allaires que

ville nous l'ournit. Je l'ai relue plusieurs ibis, et j'en ai ujours été plus touché. Tout y est noble, élevé, et, pour

ut dire, digne de vous (*2) ». Lii dix iê/ ne f/iuse d ni

re flattée, il nous semble, de tels compliments, présentés 'ec l'accent d'une amitié fidèle et de la plus sincère conction. Fléchier avait tenu parole : malgré l'éloignement

les années, il n'avait pas oublié la spirituelle amie ([u'il 'ait connue à Paris. D'ailleurs, sachant bien . lui aussi , ie les petits présents entretiennent l'amitié, il envoyait dt.' mpsen temps ([uelques légers cadeaux, fort peu cunsibles en eux-mêmes, mais dont il relevait singulièrement

prix, par la manière gracieuse avec la([uelle il savait les Il ir. Comme l'abbesse de Malnoue , M"" de Hohan (3) , iNuyait à (iu-JuarL du biscuit de Mahioue , de même

(I) 11 s'a^ nL ici du \ ielourk', sur k'iiucl >uimiiiifvs csi siuiêe: tto rivière sj'pare le département du dard i\o celui de Tllérault. ('2) Lettre datée de Soniniiêi-cs, le 'J.'i juillet. Œderes cumjilètti^

(.'}) Marii'-lMt'DiiDi'c do. Ilohau, d'abord ahbcssi» de l'.at'U. puis ilo iluouc, lillcde M*"" de Moulba/ou, uuu'toà Paris cmi Kii-SI. M. CU)U- » a l'ait uu \)v\ ('l(»i,^(U' celle l'cuuuc disiiniiL"in'-»'. \i)\ . Mmituiu ilv ibU , p. lg(). lai-is, hidiiT. Is.)"». lu S.

Fléchier, qui, plus tard, enverra de Montpellier de teai de la reine de Uûngrie à la fille, taisait parvenir à la mèn de ce miel de .Narbonne qui , fort estimé à cette époque n'a rien perdu aujourd'hui de sa réputation. Ce petit pré sent, bien fait pour plaire à une femme, et surtout à un femme poète , était accompagné d'un billet charmant qui contribua sans doute à faire trouver le miel plus dou encore qu'il n'était en réalité : u Je n'avois pas oublié madame, que je vous avois promis du miel de Narbonne Dès que je fus arrivé de Paris ici, j'en fis chercher ; et soi que les abeilles eussent été plus paresseuses qu'àl'ordi naire, soit qu'on eût enlevé toutes les douceurs de ce pays là, je n'en pus trouver. On me remit au mois de juin pou en avoir plus sûrement. J'en ai

fait faire exprès par le soins de mes amis; et je crois qu'étant plus frais et choi: avec plus de soin , ce miel vous sera plus utile et pli agréable. Je vous en envoie donc un baril de vingt livres que j'ai fait donner au courrier de Lyon, pour être mis la diligence, et porter à l'hôtel de Sens, près le port Saini Paul (i). J'ai donné l'ordre qu'on l'affranchît de toute sortes de droits et de port. Je vous prie de l'envoyé prendre, et de me croire aussi véritablement que je le sui: madame, votre... (2) ».

(1) Le port Saint-Paul était situé à l'extrémité de la rue Sain Paul. L'hôtel de Sens, dont parle Fléchier, se trouvait sur le qu des Célestins, qui commence à la rue Saint-Paul et finit à l'Ars nal. Cet hôtel de Sens, ancienne demeure des archevêques de (siège, était alors une maison de roulage. De Saint-Victor, Tahlei historique et pittoresque de Paris , vol. II, seconde partie, p. 96 Paris, 182 2, édition in-8.

(•2) Lettre datée de Nîmes le 'Ik août, sans indication d'année

dépendant, comme presque toutes les amitiés, celle de l"chier avait été soumise à quelques épreuves. En 1693,

'ui-ci se trouvait à Paris, où il s'était rendu pour porter i roi le cahier des délibérations des Etats de Languedoc f'iius, cette année, à Pézenas (1). Obligé de faire un grand juiiibre de visites indispensables , et de plus accablé par la multitude des affaires ([u'il avait à traiter pendant son séjour, l'évêque de Mmes négligea tout d'abord d'aller voir son amie. Sensible à un retard (ju'elle prit pour de [indilVérence, celle-ci s'en plaignit avec vivacité, et composa une pièce dans lacjuelle, sous une forme tantôt plaisante, tantôt sérieuse, elle reprocliait à Fléchier sa froi- Jeur :

Damon, (\iïq vous êtes peu tciidi-e î Ne vous pourrais-je point imiter quehiue jour?

Faire à l'ai-is un long séjour.

Savoir que ehez les morts je suis prête ù descendre, Et, sans daigner me voir, retournera la cour (2) î

Puis, elle demande tristement au prélat, si c'est la f//ui/e iïun-Drllelle dont on vient de le couviir, (jui lui a fait ou-

Œ livres complètes de Flrcldc)\, vol. \. p. 3Ô7. M. de Buzonni-tro possède l'autographe même de cette lettre, (pii porte la date du 2/i aoiH 1G93.

(1) Les Ktats de Languedoc s'ouvraient d'ordinaire ù la tin de novembre ou au connnenci'mentde décembre, et se prolongaient pendant un ou deux mois. Kn IG93, Fléchier dut partir pour Paris, lu plustanl. dans le coiu'ant du mois de février. Le -ii aoiU I(3'.);{, lorsqu'il écrivait à M"" Des llonlières, il était donc île retour \ Mines ilepuis a.ssez longtemps. Sur l(\s Ktats de I anguedoc, voir \l. A. Delacroix, Uiduire de Fléliiet\ p. U'2h et suiv., édit. in-8.

Ci) L'édition des œuvres de M"* Des lloulières (pie nous avons ["itée juscpil'iei, ne donne qn(î ce titre: JCjïilre <) M. l'rrr<jur ***, vol, I, |>. 1 VJ. Mais dan>^ r<M!iii<tii (h> ITti'i. l*:iri«^*. li-braires as»îo-

blier cette amitié tendre et fidèle qu'il avait promise autrefois :

Vous rompez pour jamais cette amitié sincère Oui tlovoit de vos jours ('i2:aler la long-uour.

Et qui do mon timide q.\\wy

Etoit la))riiK'ipale ailaire.

Hélas! d'où vient tant de froideur ?

Ou'ai-je fait pour la faire naître?

M"* Des Houlières déclare alors à son oublieux ami , qu'elle va appeler l'Amour à son secours, et supplier le dieu de venger l'amitié ainsi méprisée ; avec une ironie marquée , sous laquelle se cache un dépit assez visible, elle lui dit :

Cette menace vous alarme :

Un sage être amoureux ! Qu'est-ce qu'on en diroit? Evitez ce malheur : un soupir, une larme, Chez la postérité vous déshonorerait.

Les sévères lois du Portique

Doivent rendre qui les pratique

Inaccessible aux passions ;

Et les moindres émotions

Sont des crimes pour un stoïque,

Elle continue ainsi sur le même ton plaisant et sérieux tour à tour ; mais elle ne perd pas de vue qu'elle se propose moins d'amuser Fléchier, que de lui faire sentir combien sa négligence lui a causé de peine :

Quelle honte pour vous qui voyez sans pitié Toutes les foiblesses humaines,

ciés, 2 petits volumes in-12, vol. II, p. 6/i, on lit: Éintre a M, Fléchier, év(kjue de Lavaur et ensuite de Nîmes, 1693. Cette date

nous autorise à croire qu'il faut rapporter la composition de cette pièce au voyage que fit Fléchier en 1693, à Paris, en qualité de député des États de Languedoc.

Si, pour punir les torts faits à mon amitié,

Quelque Iris vous rendoit plus fou, de la moitié,

(que tous les Céladons, que tous les Artamènes

Sur vos doctes emplois ne vous assurez pas ;

Tremblez, Uamon, tremblez : la raison des grand» hommes,

Tant des siècles passés que du siècle où nous sommes,

Dans un si beau chemin a fait plus d'un faux pas.

(■>e)etit (lieu malin, au dos chargé de plumes.

Dont le dépit, les amertumes, Sont pour les tendres Cd'urs
dessoudes de plaisirs, \ ous fera, s'il le veut, pousser de longs
sopirs.

Au milieu de mille volumes.

Il aime à triompher de l'orgueil d'un savant: C'est sa plus écla-
tante et i)lus douce victoire.

Ces sages qu'on nous vante tant.

Et dont vous effacez la gloire, Pour s'empêcher d'aimer firent
de vains ett'orts;

Et toute leur i)hilosophie Ne leur servit, Damon, qu'à sauver
les dehors

D'une voluptueuse vie.

f)u'on ne s'imagine pas cependant qu'elle se montre trop
:ruelle ; elle termine par des paroles (\u\, avec l'expression d'un
profond regret, renl'erment des \ikiu\ pour le)onheur de cet auil
dont l'indifférence l'a si vivement at- :nstée :

Que tous vos jours, Damon, suieni de tranquilles jours;

(Jue jamais i-ien ne reiumvelle En vous le souvenir d'une ami-
tié si belle. Je sens frémir mon cœur à ce triste discours : La
tendres-se en gémit, mais les retours vers elle

Sont de trop danL'creux retours.

l'haut -il conclure de ces derniers vers (jue les deu.x amis
'urent un insi;int hiouillés ensemble? Nous ne le j)enons

— :jo —

pas. M""M)es Houlières, piquée de se voir négligée, aurl léclame
mé comme elle en avait le droit : bouderie d'ui moment, car la ré-
conciliation ne tarda pas beaucoup à se faire ; elle eut certaine-
ment lieu avant que Fléchier ne quittât Paris. Nous avons donc
eu raison de l'affu*mer: Fléchier demeura jusqu'à la fin Tami de
iM""^ Des Houlières, puisque celle-ci survécut peu de temps à ce
petit débat, et mourut le 17 février J69/i. En prenant même au
sérieux les paroles du poète, cette longue amitié eût été à peine
interrompue pendant l'intervalle de quelques mois. D'ailleurs,
toute difficulté disparaît, si on songe que Fléchier, arrivé de Paris
h Nîmes, cette même année 1693, s'empressait de lui envoyer,
avec une délicieuse lettre, du miel de Narbonne. Les deux amis
continuaient d'être d'accord comme par le passé, à moins toute-

fois qu'on ne veuille dire que Fléchier fit ce petit présent, dans le but de réparer la faute qu'il avait commise.

Nous touchons maintenant à une question fort délicate: il s'agit de déterminer avec précision les rapports de M^l Des Houlières avec cette j^e petite école dont M. Sainte-Beuve a surpris l'existence en plein dix-septième siècle, et dont il nous a signalé les tendances avec une remarquable sagacité (1). Ce n'est pas par hasard qu'il y a une ressemblance si frappante entre les différents écrivains de ce groupe: Pavillon, Hesnault, Saint-Pavin et M^l-Des Houlières elle-même. Saint-Evremond et Fontenelle font aussi partie de la famille, et, avec un peu d'attention, il est facile de dé-

(1) Voy. Portraits de femmes ; Une ruelle poétique sous Louis XIV^e p. 317 et suiv.

Oi

lustrer les liens secrets qui les rattachent les uns aux autres. (i Un double caractère de cette petite école est être à la fois en arrière et en avant , de tenir à l'âge qui en va et au siècle qui vient, d'avoir du précieux et du vulgaire, enfin de mêler dans son bel-esprit un grain d'esprit (l.))

Quelle fut l'attitude de M^l Des Houlières à côté de ceux que l'on désignait alors sous le nom de libertins^e et qui rompaient ainsi avec cet ordre, cette règle, ce décorum que le XVIII^e avait su faire prévaloir? Il n'est pas douteux que l'élève d'Hesnault et de Gassendi a un peu incliné vers cette école que Bayle « jugeait Irès-poétique et tout à fait à son gré. » De la part d'un tel écrivain, l'éloge n'est pas sans signification ; et, à défaut de tout autre indice, cette enchevêtrement d'un critique si peu indulgent d'ordinaire liait pour nous

éclairer sur les opinions du cercle dont nous nous occupons. Bayle reconnaît ici des amis, et c'est lui cela qu'il les ménage ; comme l'a finement remarqué M. Sainte-Beuve : « ces affinités comme ces anti[thèses] , quand elles s'adressent non pas à un individu, mais à des groupes, dénotent l'esprit secret et ne trahissent pas (1). » Mais, dans cette voie qui n'était pas sans fin, jusqu'où alla M^{me} Des Houlières? et où s'arrêta-t-elle? Voilà ce que nous voudrions indiquer, si c'est possible.

Au dix-septième siècle, on le sait, au milieu de l'apparition de la soumission des esprits aux doctrines religieuses, il

1) M. S. M. (M. de la Part) ni. de la fin, p. 318.

Il y eut toujours comme un foyer caché d'incrédulité; foyer peu redoutable encore, il est vrai, mais qui n'attend que le moment favorable pour éclater avec violence. Pascal, Bossuet, Bourdaloue, La Bruyère s'émouvent tour à tour du péril et le dénoncent hautement ; à cette époque, « le libertinage d'esprit prend déjà les formes de la Régence ; il oserait tout, s'il n'était vigoureusement comprimé (1). » Aussi, les vrais chrétiens du temps ne peuvent-ils s'empêcher d'exprimer leurs craintes à ce sujet, et de déplorer une situation si peu rassurante pour l'avenir. « Il faut donc que vous sachiez, écrivait Nicole, que la grande hérésie du monde n'est plus le calvinisme ou le luthéranisme, et qu'il y a toutes sortes d'athées, de bonne foi, de mauvaise foi, de déterminés, de vacillants et de tentés (2). » On comprendra que nous hésitions à ranger M^{me} Des Houlières parmi ces athées quels qu'ils soient, de bonne ou de mauvaise foi, incroyants endurcis ou égarés seulement un instant; car, si cette femme appartient réellement à une telle société, on doit s'étonner que le futur évêque n'ait pas mieux choisi sa qui donner son amitié. Que M^{me} Des Houlières, par une

certaine indépendance d'esprit, par la tournure philosophique de ses idées, se rapproche de cette école qui de Saint- Evremond va jusqu'à Fontenelle, c'est possible ; mais de là aux excès

i) Port-Royal, \o\.\U, p. 238. Paris, Hachette, 1860, 5 vol. iii-8.

(2) XLV Mettre de Mcole- voy. Ensis de morale, vol. MI, p. 2G!), Paris, G. Desprez, 1782, l/i vol. iii-12. Dans hi Vf des Nouvelles lettres, vol. VIII, seconde partie, p. 18, Nicole disait encore: « La grande hérésie des derniers temps, c'est rincrédulité. »

[Je l'on reproche au licencieux Saint-Pavin , et surtout Des Barreaux, que Tallemant appelle un impie et un hprtín, il y a encore fort loin; et, avant de donnera "" Des Houlières des amis aussi compromettants, il serait 3cessaire de déterminer le genre de relations qu'elle jt avoir avec eux. C'estlà, en eïiet, ce qui établit une fl'érence considérable entre celle-ci et tous ces épicuriens, prits railleurs et légers, qui n'ont plus de foi et dont jssuet pouvait bien dire : « Ils ne savent s'ils croient I s'ils ne croient pas, tout prêts à vous avouer ce qu'il lus plaira, pourvu que vous les laissiez agir à leur mode passer la vie à leur gré (1) ». Tout au plus, le grand êque eût-il reproché à M"" Des Houlières cette ardeur considérée de vouloir nlln- trop avant; mais du moins, tte curiosité valait -elle beaucoup mieux rjue l'indiftéce, cet état malsain des âmes qui revendiquent la liberté ! ne rien croire, afin d'avoir celle de ne rien pratiquer, îlles sont les réserves que nous croyons juste de faire; surtout, comme l'a pensé IVĭ. Sainte-Beuve, on doit placer ncienne émigréeà côté de voisins aussi suspects que Des irreaux, le chevalier de Méré et Saint-Pavin. a Le dixplième siècle , considéré selon mie certaine perspece, laisse voir l'incrédulité dans un^* tradition directe ininterrompue; le

n[^]gne de Louis \l\ en est miné. La onde hii Irgue un essaim dr
libres esprits émancipés, icuriens ardents et habiles, les Lionne,
les Retz, de vrais

[Ij S(. 'CoikI sonnon pour If (l<'ii\irin»MliiiKiiicluMle r\oiit.
Sur la itf de /'» leliyon: (Kuvrts compHUs tic Bo[^]sttef. vol. ^MI.
p. 185; i(. f.irliat, Paris, I.cuis Vi\»"s. ih(>i\

originaux tlu Don Juan ; la Palatine , (iOndé et le médecii
abbé Houidelot, complotant en petit comité, pour brûlei un mor-
ceau de la vraln ■ croix ; Ninon, Saint-Evremond, Saint-Réal; les
poêles Hesnault, Lainez et Saint-Pavin : Méré,Mitton et Des Bar-
reaux; M"" Des Houlières que Bayk a pu rattacher par un bout à
Spinosa (1) » .

Certaines preuves paraissent indiquer une parenté asse;
étroite entre M"" Des Houlières et les esprits -forts dt temps;
mais ces preuves ne nous semblent pas décisives, et nous per-
mettent de croire qu'elle ne partagea pas toutes les opinions de
quelques-uns de ses amis. Il esl vrai, Bayle a fait son éloge; elle a
été l'élève de maîtrei dont nous connaissons les tendances, Hes-
nault et Gassendi: mais que conclure de là? Ce que nous avons
déjà afTirm[^] plus haut, qu'elle retint quelque chose des leçons de
se jeunesse, et qu'elle conserva dans ses idées et son langage une
liberté que d'autres faisaient aussi passer dans leurî mœurs. «
Saint-Pavin, Hesnault, M"" Des Houlières ellemême , tenaient
du philosophe, de l'indévo(2), » a dii M. Sainte-Beuve. Sur les
deux poètes, le jugement est parfaitement vrai : ils mirent en pra-
tique les principes qu'ils professaient ; pendant toute leur vie, ils
furent d'aimablet épicuriens, et peut-être quelque chose de plus.
Quanta M"" Des Houlières, elle tenait du philosophe[^] nous le re-
connaissons; pour ce qui est de rindévo(nous serions moins

affirmatif. L'inspiration religieuse, en effet, comme nous le dirons bientôt, n'est pas absente de ses œuvres;

(1) Port-Rjj/a!, vol. III, p. 237.

(2) Por traits de femmes, p. 318.

ce qui prouve que si l'esprit essaya de se rendre indépendant, le cœur du moins resta soumis. Aussi croyons-nous, avoir (quelque droit de penser, quelle eut toujours soin- de se distinguer de ceux qui, en morale et en religion, avaient fini par s'aliéner de toute espèce d'autorité.

Dans les vers, où elle nous dit que nous rentrerons un jour

Dans le soin du néant d'où nous sommes sortis,

l'aut-il voir une profession de loi faite à dessein, et avec l'intention déterminée de nier l'immortalité de l'âme ? Kvidemmeni non ; car, on avouera qu'on ne peut demander à un poète toute l'exactitude qu'on attend d'un Historien. Prenez les poètes au mot, et vous verrez les singulières doctrines qu'il faudra leur attribuer. L'un des meilleurs de notre temps, ne s'est-il pas avancé un peu trop dans les Odes où il prétend dominer la renommée (comme M. Sallustien Taillandier : « N'y avait-il pas çà et là un souffle de Panthéisme dans ces amours du poète avec le clien fond des forêts fraternelles? ») Observation fort juste, (que le judicieux critique atténue par ces mots : « L'expression enthousiaste a quelquefois trahi la pensée de l'écrivain ; mais l'inspiration générale du recueil ne réclame pas spécialement ce reproche (I) ? » ; Nous dirions volontiers la même chose de M^{me} Des Houlières ; et nous ne pensons pas nous écarter beaucoup de la vérité, en

demandant pour elle h; b n lice des mêmes circonstances alt nnanles.

(1) M. Siunl-l'i'MK' r.iillandier : Li poésie en IbO ; H'.vue des Dnix-M<tn>lrs^ T' août IH; .

Mais un l'ail plus grave et plus (liOicile à expliquer, semble rattacher de fort jn'^^s M'''' Des Houlières aux liherlins de l'époque. M. Sainte-Beuve, en mettant celle-ci à coté de Saint - Paviu et Des Barreaux, croit ( ue c'est là la véritable place qui lui convient. « Un petit lait positif, ajoute-t-il, en dira plus que tous les raisonnements et les aperçus. La lille de M'''' Des Houlières, personne distinguée et poète comme sa mère, ne fut Jtapttsrc que le *23 juin 1(385, c'est-à-dire à l'âge de vingt-neuf ans. Dans l'acte de ce baptême tardif (registre de Saint-Roch), il est fait mention, pour la forme, d'un premier baptême qu'elle aurait reçu en naissant,   Rocroy. Mais si ce premier baptême avait pu se prouver, le second était inutile. Une conséquence à tirer de ce retard singulier, est que M'''^ Des Houlières n'avait pas fait faire à sa fille sa première co)nmunion ; car on e t exigé des preuves de baptême, et, dans tous les cas, procédé à l'acte qui n'eut lieu qu'en 1685. Il ne faut pas oublier que cette année 1685 était celle de la conversion des protestants en masse par ordre du roi; voyant cela, les catholiques non baptisés jugèrent prudent de se mettre en règle, et cette ancienne amie du prince de Gond  s'avis  pour la première fois qu'elle n'avait pas fait des chrétiens de ses enfants (J). »

Telle est l'objection dans toute sa force ; nous n'avons pas voulu en retrancher un seul mot, de peur de paraître l'afl'aiblir. Mais toute cette argumentation s'écroule quand on lit l'acte sur lequel s'appuie M. Sainte-Beuve; car. au

(1) Port-noyal, vol. lit. p. 238, à la note.

VA

lieu d'une mention faite pour In /ormr, on y voit que M"" JhesHoulièr*es fut réellement baptist'O à llocroy en 1656. Voici cet acte que M. Saiiitj- JJeuve ne cite pas, et dont M. A. Jal n'a lieii dit : u Du 23 juin 1(585, Antoinette Thérèse a reçu les cérémonies du baptême, fille de M"" Guillaume de de la Fon de Boisguérin, C\\\" seigneur des Ouillèrcs et (le dame Antoinette de la Carde son épouse ; née le dernier de mai de l'an mil six cent cinquante six, à Uocroy, en Thiérasche, et bapti.?ée le lendemain par le curé dudit lieu; le parrain Pierre du Ruisseau, gagne-dennier, la marraine Françoise OEuillet, tous deux pauvres mendiants, dcinenrant tous rue S*. -Honoré en cette pnro'.sse, lesquels ont déclaré ne savoir signer (I). >j

D'après cela, il est évident pour nous que M"" Des Houlières, ondoyée à l'époque de sa naissance, reçut en 16S5, non pas le baptême, nwiis lcf< cérémonies qui avaient été omises en l()5(), comme on les omet aujourd'hui encore (ontes les fois qu'on doit ondoyer un enfant. L'acte (jue nous venons de citer ne laisse aucun doute; il allirme nettement flue M"" Des Houlières narpiit à l'ocroy Ir dryiirr (Ir nuu <lt' Ttui mil sf.r fi'itf in\<iiiiit)\tp sn\ et (ju'cllt' lui li'iiilfo'w Ir Ivndcuin pnr Ir invr thi dit lieu. Kst-cii l)i<.'n là une ni<'nii()n faite jiniir In fornir? Assuréujent non; car hî prêtre fjui a rédigé cet acte n'a pu le rédiger ainsi, ([uc (ra)]rés un ccitilicat constatant (daiicment (pie M""* Des Houlières avait

étt' d('j; 'i baptiséi» bien ^\v< années anpaia\aiit. Mais alors, diia-t on. pourrpioi cette tai-

(I) Nous ;i\ oiis li'(Hi\t' ccth' pire»' ;iii\ .irecliix ('«^ (!«• l't'l;U-ri\ il ; lic^fistrc (As Imppt'invi (/•• Ix jiaruissc Suint- Hm/i four l\inn(c 1085.

(livc ccrémoiie? Le champ est ouvert ici à toutes les conjectures ; nous n'en proposerons aucune; car, le point principal de la tilliculté une fois résolu, nous ne voyons plus l'utilité de semblables recherches.

Quant à sa première communion, elle put fort bien la faire , pourvne du certificat de baptême (jue le curé de llocroy remit certainement à la famille. Ce qui est incontestable, c'est que M"* Des Houlières vivait en vraie chrétienne et assistait régulièrement aux offices religieux , et cela avec tant d'ardeur et d'assiduité, que Fléchier se croyait qucl(|uêfois obligé de modérer les excès de son zèle. Or, de la part d'une personne non baptisée, n'ayant pas fait sa première communion , et privée par cela même de toute participation aux sacrements de l'Eglise, un tel scrupule à remplir exactement ses devoirs religieux devient tout à fait inexplicable, h Comment passâtes-vous la fête d'hier, Mademoiselle? Comment vous trouvez-vous aujourd'hui? Les processions, les saluts et les autres cérémonies de l'Eglise n'ont-elles pas fatigué une pauvre santé languissante! Je sais quel est votre courage, et je crains que, sans avoir consulté vos forces, vous ne vous soyez exposée à Tardeur du soleil ou au travail d'une longue marche. » Une autre fois , à l'approche des fêtes de Noël, Fléchier lui disait : (; Je vous écrivis lundi au soir, Mademoiselle, et je vous mandai que j'allois commencer ma retraite, aussi bien que vous, jusques au jeudi , et que c'étoit me donner un congé jusqu'à

ce temps-là, que de me le demander. Je ne sais pourquoi vous n'aviez pas reçu ce billet dès le mardi au soir; il faut que la dévotion ait interrompu les postes et que les courriers se soient arrêtés.

Vous avons passé deux jours presque entiers à l'église, et en n'eus pas un moment à moi pour nous avertir que je

l'étois pas malade, mais que j'étois fort fatigué Je

étais bien aise que vous vous soyez dispensée d'aller à la messe de minuit, mais je suis fâché que vous en ayez eu les raisons. » Enfin, dans une lettre écrite de Saint-Gernain, à la date du 16 avril, Fléchier reproche à son amie le compromettre sa santé par un genre de vie trop sévère. Mais Vous voulez bien, lui dit-il, que je vous conjure d'avoir un peu plus soin de vous que vous n'en avez, de rabattre un peu de votre austérité et de ménager vos forces pour ce qui reste du carême... Interrompez pour un moment vos dévotions de cette semaine, pour m'apprendre l'état de votre santé. Je m'acquitterai des miennes plus tranquillement, si je sais que vous vous portez bien et que vous me croyez entièrement à vous (1). »

Mais, nous ne sortons d'une difficulté que pour retomber dans une autre : l'objection demeure intacte, elle n'est que déplacée. Chose singulière, en effet, les observations de M. Sainte-Beuve, fausses pour M^{me} Des Houlières, conviennent parfaitement à son frère, Alexandre Des Houlières : il n'y a guère qu'à changer le nom, pour à appliquer au fils ce que le père a dit de la fille, et son argu-

(i) « Cette lettre fut évidemment écrite l'un des premiers jours de la semaine sainte, et par conséquent en un an »

IWqnos onibait du *J() an '20 avril; ur, île ItiTS à 101), i. on ne troiM» dans ette eondition (|ne lfc80 ot IGHô. » \oted«" M. île lUi/onnit're. (^>ue 'on ciioisisse l'ainire (jue Ton voudra, il n'en sera pas njoins cerain que M'"" I>es lloulii'ri's rcini.lissait ^es de-voirs n'ij:ieux. avant on |)r«"tendu Maptrim' du *j;» juin H>Sj: la (•onclu•^i^^n qui sort de à est facile à tirer.

— !iC> —

mentation subsiste presque tout entière. Dans les registres de l'état-civil, nous avons trouvé, l'acte du l'rère, immédiatement avant celui de la sœur, (l'est cette pièce qui eût été réellement utile à M. Sainte-Beuve; elle allait directement à la thèse qu'il voulait soutenir, et on se demande avec surprise comment il a été possible de lire la seconde , sans rencontrer la première : elles sont toutes deux sur le même registre, à côté l'une de l'autre , et elles ont été rédigées le même jour. On va le voir, il s'agit cette fois d'un véritable baptême qu'Alexandre Des Houlières ne reçut qu'à l'âge de dix-neuf ans. ((Du 2â juin 1685. Jean-Alexandre a été baptisé (J), lils de messire de la Fon deBoisguérin, chevalier, seigneur Des Oulières et de dame Antoinette de la Garde , son épouse ; né le vingt-cinq novembre de l'année mil six cent soixante-six; demeurant rue Royale, en cette paroisse. Le parrain, messire Jean du Ligier de la Garde, chevalier, seigneur de Fontaine, abbé de Saint-Léger; la marraine demoiselle Antoinette-Thérèse de Boisguérin, fdle du dit seigneur des Oulières, demeurant tous susdites rue et paroisse (2). » C'est ici que se placerait plus justement une partie des conclusions de M. Sainte-Beuve, celle-ci en particulier : que le jeune Des Houlières n'avait pas encore fait

(1) On remarquera en passant la différence qui existe entre cette simple formule : J. Alexandre a été baptisé, et celle qui se trouve dans l'acte de M^{me} Des Houlières : AntuINETTE-Thérèse a reçu les cérémonies du baptême. Entre ces deux rédactions, il y a une différence qui justifie les observations que nous avons présentées un peu plus haut.

{!} Archives de l'état civil; registre des baptêmes de la paroisse Saint-Iloch pour l'année 1685. Dans son Dictionnaire critique de

\ première communion à dix-neuf ans. Mais, tout en trouvant ce fait fort étonnant, nous aurions de la peine à tirer de là les diverses conséquences que M. Sainte-Beuve a développées plus haut. Il nous semble difficile, en effet, de conclure de cet acte, qu'en 1685 M^{me} Des Houlières s'avisa pour la première fois qu'elle n'avait pas fait des hérétiques de ses enfants. » (Or enfin, il faudrait pouvoir émontrer qu'elle a été l'unique cause de ce retard, et que c'est à son indifférence religieuse qu'on doit l'attribuer : or là la preuve est insuffisante. (Le fait peut avoir eu son origine dans beaucoup d'autres circonstances ignorées de nous, circonstances qui ont pu fort bien être indépendantes de la volonté de la mère. Dans cette affaire, on ne tient pas assez compte de M. Des Houlières, dont on ne dit absolument rien, quoiqu'il ne soit mort qu'en 1693 ; et cependant il a pu être pour beaucoup dans ce retard. Cette hypothèse paraîtra d'autant plus vraisemblable, si, connue nous le soupçonnons fortement, on admet que M. Des Houlières était janséniste, et qu'en permettant que ses filles fussent catholiques, il ne voulut pas accorder la même liberté pour son fils. Comme M. Des Houlières était protestant, on peut le conjecturer (raisonnablement) dispensé de M. officiel dont il est fait

mention dans l'acte de mariage de Al^{III} Des Houlières (1) ; dispensation nécessaire toutes les fois qu'il est question d'un mariage entre catholique et protestant. Va ci' (iii kmjs

nographier et à l'avis de l'article As toulain, M. \. lal ne lail nullement inciter à cet acte (lui nous doit-il-^ ixmr la itic-mière ois.

(1) Noyez cet ai'U' cite plus haut, p. ' >, uoi' l.

— /iS —

porte à croire qu'il s'agit ici d'une dispense de ce genre c'est ejuc l'ancien officier de (londé était d'une province où l'on comptait un grand nombre de protestants ; c'est, sur tout, qu'il appartenait à une famille protestante. Voici, en effet, ce qu'on lit dans X Eloge historique de M^{III} Des F/ou Itères : « Ses parents, nous dit l'auteur, la marièrent en 1051, à Guillaume de la Fon de Boisguérin , seigneur Des Houlières, gentilhomme de Poitou, et petit neveu de M. de Boisguérin, gouverneur de Loudun, qui refusa le bâton de maréchal de France que lui offrit Henri IV, à condition de quitter la religion prétendue l'é formée (1). » Ceci, il est vrai, ne résoud pas pleinement la difficulté; car, on peut avoir été du Poitou et petit-neveu d'un protestant, sans être protestant soi-même. Quand on réfléchit cependant sur tous ces faits, quand on les rapproche tous les uns des autres, on a de la peine à conserver encore quelque doute à ce sujet. La date même de c(baptême, en cette année 1685, qui était, nous dit M. Sainte' Beuve, « celle de la conversion des protestants en masse par ordre du roi, » est une preuve presque manifeste que le jeune Des Houlières était protestant comme son père. A cette époque, pour ne pas fermer toute carrière à son fils, M. Des Houlières lui aura enfin permis de se

faire catholique. Cette explication n'est pas sans réplique; mais celle qui est fournie par M. Sainte-Beuve est si contraire aux mœurs du dix-septième siècle; la nôtre est si naturelle^

(1) Œuvres de M^l et de M^l Des Houlières, Éloge histori'que de M^l Des Houlières, vol. I, p. x. Paris, Libraires associés, 17GZi; deux volumes petit in-12.

lie s'accorde si bien avec tous les faits que nous avons ignalés, elle est si vraisemblable, qu'il nous semble iiicile (l'accepter la première de préférence à la seconde.)èslors, les grosses accusations de M. Sainte-Beuve s'évaouissent, et on est en présence d'un fait très-ordinaire uquel MTM Des Houlières demeura pleinement étrangère, iomnie cela se pratique encore aujourd'hui dans les uiaiages mixtes, les fdles furent catholiques comme leur aère, tandis que le fils fut d'abord protestant comme l'était son père. Ces raisons nous paraissent décisives; mais *il restait encore quelque doute, il serait juste cependant le ne pas suspecter la sincérité des sentiments religieux de 1^{""}^^ Des Houlières.

D'ailleurs, la dignité de sa vie et les honorables amiiés qu'elle eut le bonheur de conserver ne prouent-elles pas qu'il faut se garder de la confondre avec 3US ces beaux esprits aussi peu soucieux des règles e la morale que de celles de la religion? Si ses opiions eussent été suspectes, comment Huet, Mascarón, 'léchier et Montausier lui-même auraient-ils pu, sans se ompromettre quelque peu, accorder leur amiiié ou leur irotection à une femme qui eut professé ouvertement des dées non-seulement téméraires, mais qui étaient encore le enversement de tout édilice religieux et social?

Ce qui est certain, c'est (jue, dans plusieurs passages le ses œuvres , le sentiment chrétien se révèle avec leaucoup de force. Kùt-ce par un bruscpie chaignent, et vers le déclin de sa vie, (ju'cllc revint à des liées plus sages et plus sûres en môme temj)s, et faut-il lire qu'en scnuml a[()]procher l'heure tic sa mort, elle se

résigna enfin à adorer humblement celui qu'elle avait méconnu jusque-là? On ne peut guère l'allirmer (1). Celle qui félicitait Louis XIV d'avoir n planté la croix aux deux bouts de la terre, » et d'avoir toujours été l'effroi des libertins (2) , eût-elle osé parler de la sorte, si en réalité elle eût été engagée bien avant dans ce parti des épicuriens et des esprits forts de son temps ? En 1692, elle adresse au P. la Chaise une pièce dans laquelle elle attaque l'hypocrisie avec une vigoureuse hardiesse. A la fui, nous y trouvons des vers vraiment dignes d'une femme chrétienne qui avoue ses imperfections et cherche son pardon dans l'humble aveu qu'elle fait. En les lisant, on s'aperçoit que -ce n'est pas l'esprit seul qui parle ; on sent encore que le cœur est touché; c'est lui qui demande grâce pour le passé et miséricorde pour l'avenir :

De ma foi, de mes mœurs vous êtes satisfait ;

Vous ne l'êtes pas tant, peut-être, De ma soumission pour le souverain Être Dans les maux que souvent la fortune me fait. Mais si je ne suis pas dans un état parfait,

Je sens que j'y voudrois bien être.

(1) Dans l'une de ses pièces, elle déclare que, pour renoncer au^ plaisirs, elle n'a pas attendu d'être arrivée à l'âge où on ne peu plus jouir de rien :

Loin de suivre un chemin qu'on me montre sans cesse. Je n'attends pas, Seigneur, qu'une froide vieillesse Ne me laisse à t'offrir que ses chagrins divers. Encor dans ces beaux jours où l'autouïue commence,

Grâces à ta juste vengeance, Seigneur, sur mon néant mes yeux se sont ouverts.

{Œuvres de M[^] Des HotUières, vol. I, p. 113, édit. de 1725.)

(2) Œuvres de Ji"* Des Hoidières, vol. 11, p. 7Zi, même édition

Oui, jo voiulrois pouvoir, rommo vous le voulez, Sanctifier les maux qui me livrent la guerre. Ah ! que mon cœur n'est-il de ces cœurs isolés Qui par aucun endroit ne touchent à la terre; Oui sont à leur devoir sans r<^serve immolés; A qui la grâce assure une pleine victoirr'.

Et qui d'un divin feu brûlés, A la possession de réternelle gloire

Ne sont pas en vain appelés (l) !

Voilà des vers qui doivent effacer la mauvaise impression de ceux que nous avons trouvés dans l'idylle intitulée le Ruisseau; du moins ils nous prouvent que l'auteur, en parlant du néant, n'avait pas l'intention de donner à ce mot le sens qui s'y attache d'ordinaire.

Tous les contemporains attestent les sentiments religieux du poète ; et nous pouvons ajouter foi aux paroles de sa lille, quand celle-ci nousafliine que sa mère, pendant tout le cours de sa vie, lui a donné l'exemple « d'une solide piété et d'un attachement inviolable à tous ses devoirs » ; ou bien encore lorsqu'elle nous ra-

conte la résignation que MTM Des Houlières montra dans sa dernière maladie. « Ses douleurs et sa }atience , nous dit -elle, augmentèrent dans ces derniers moments: et elle finit, avec une soumission parfaite aux ordres .du ciel, une vie remplie de souffrances par une mort toute chrétienne (2). » Le témoignage de Fléchier n'est pas à dédaigner non plus. Or, vn l<>îM), écrivant à MTM Des Houlières, qui venait de Ocr{he

(1) (Kuvns de A/*« Des Iluulières, vol. II, p. 75.

{'2) (Kurres (le MTM J)es Uoulièrrs, vol. II , pré lace ; raiiion ao 17-5. Cette préface a été écrite par MTM* \)('< \hn\\u'Vo< oll.'même.

l'un (lèses oncles, le prélat lui envoyait ses compliments (le condoléance ; et, à cette occasion, il faisait encore l'éloge de son ancienne amie, morte ([uelques années auparavant. ((Votre piété, lui disait-il, doit être votre ressource, et celle de M. votre oncle votre consolation . Je n'ai pas douté cju il n'ait eu jusqu'à la lin le courage et la tranquillité chrétienne que feu madame votre mère lui avait apprise par son exemple (1). »

Pauvre et souffrant d'un mal qui devait la conduire au tombeau. MTM Des Houlières, accablée par la douleur, tournait ses regards vers celui cjui a dit : a V^enez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai » ; et d'une voix suppliante et résignée elle s'écriait :

Seigneur, ne m'abandonne pas :

Daigne te souvenir que je suis ton ouvrage, Et que pour me sauver d'un assuré naufrage, Ta t'es livré toi-même au plus honteux trépas. Quand tu me mets en proie aux douleurs violentes,

Soutiens dans ces instants mes forces chancelantes; Fais que, souffrant pour toi, mes maux me semblent doux.

Dans ces longs et cruels travaux, Je n'ai point fait entendre un insolent murmure; Avec soumission, Seigneur, je les endure : Eh! n'as-tu pas pour moi souliert de plus grands maux? Peut-être, si ma vie eût été plus heureuse. Elle eût pour mon salut été plus dangereuse : On ne te connoît point au milieu des plaisirs. Dans ce gouffre où se perd et ta crainte et ta grâce,

En vain ta voix crie et menace :

Le cœur, sourd à ta voix, n'entend que ses désirs.

(1) Lettre datée de Nîmes, le 10 mai 1699; collection de M. de Buzonnière.

?uis, songeant à sa malheureuse famille qu'elle va laisser sans ressources, la pauvre mère fait entendre ce cri Jouloureux et d'une éloquence déchirante :

Par mille et mille vœux ardents, Ma famille tremblante en tous lieux t'importune : Klle a, contre une triste et cruelle fortune, Hesoin de mon secours encor pour quoique temps. Dans la crainte où me met l'rtat où je la laisse, Je te demande à vivre : exauce ma tendresse. Si je ne puis par moi mériter ta bont(*, A tes lois ma famille est soumise et fidèle;

Ah! Seigneur, par pitir pour elle, A ce coupable corps redonne la santé (1).

Pour toutes ces raisons, nous voudrions qu'on mît quelque différence entre M*"" Des lioulières et ces lihertins plus)u moins avancés que nous avons rencontrés en plein siècle de Louis XIV.

Indépendante comme eux, elle s'en jépare par certains côtés : par une plus grande réserve Jans ses opinions, par une vie plus digne, et surtout par ce jentiment religieux dont on trouve à peine une légère :racc chez les autres. Enfin, \v)m nous résumer, nous em-. prunterons les paroles mêmes de M. Sainte-Beuve ; elles L'xpriment assez exactement notre pensée : « En un mot, Lin peu de dix-huitième siècle déjà en M'''' Des Houlières, puisf-pi'on est convenu d'appeler dix-huitième siècle cela. A côté de ces libertés de muse, elle avait la vie pure, irréprochable, disent sesl)io^n'apiies,et peut-être assez depra- Lifjue relif;ieus(', au moins pour la l)ienséancc d'abord, et vers la lin (selon toute apparence) avec sincérité. Ainsi se

(t) (Knnr^ >lr.U'''' Ih . //.ndinx. vo). I. p. H'J.

gouverne l'inconséquence de nos esprits, rassemblant les conti'adictions selon les siècles et les âges. Mais la tendance était chez elle, et j'ai voulu la noter (1). » La tendance, voilà ce que nous avons voulu noter, nous aussi ; voilà ce que nous avons tâché de montrer, guidé dans l'examen de cette obscure question par le critique illustre, dont nous avons cependant combattu quelquefois les opinions : heureux si, en expliquant un fait peu favorable en apparence à M'''' Des Houlières, nous avons su échapper au péril de paraître défendre de parti pris une cause qu'il était malaisé de soutenir.

(1) Portraits de femmes, p. 330.

CHAPITRE III

nos rniivros de M^{re} Dos Iloilirrcs; ses idylles et ses [♦]erlœuos; leur défaut capital : absence de naturel. — Son malheureux essai de tngôdie. — M^{re} infériorité dans la poésie lyrique. — M^{re} Des Houlières excelle surtout dans la poésie familière : épîtres, chansons, ballades, rondeaux, ivfloxions morales, — Emprunts que ^lr^e Des Houlières a faits à Sénôquo. — Ce qu'elle doit à la Uochefoucauld. — Quelques-uns de ses vers devenus proverbes.

M. Saint-Marc Girardin l'a dit : « Il n'y a rien de si peu champêtre que les poésies de M^{re} Des Houlières. Elle parle souvent, il est vrai, dans ses vers, de berges et de bergères ; mais c'est un pur jargon de ruelle ou de boudoir (1). » En effet, elle semble avoir songé la campagne aussi peu que Voltaire dans son poème épique; et l'on pourrait appliquer aux Ithilles la spirituelle remarque de celui qui a dit, au sujet de la Ilennade[♦] qu'il n'y avait pas seulement de l'herbe pour les chevaux. ({ Dans M^{re} Des Houlières, l'idylle et l'oglogue ne servent jamais à chanter la vie et les plaisirs des champs ; c'est tantôt un cadre aux réflexions philosophiques de l'auteur, tantôt une peinture des amours du beau monde, ou bien encore une allégorie, comme dans son idylle à ses enfants, où elle les recommande à la protection du roi (2). »

¹1) Cours de littérature comparée, t. III, p. 2.

Voilà donc un premier défaut, défectueux assez grave dans un poète bucolique ou qui, du moins, a la prétention de l'être. La nature est absente, et ce serait peine perdue que d'en chercher la peinture dans ces pièces auxquelles le poète donne gratuitement le titre d'Égléses ou d'idylles.

11 s'en faut aussi que ses bergers ou ses bergères nous inspirent le moindre intérêt ; ils n'ont pas d'existence réelle, de caractères propres : ce sont, en quelque sorte, des êtres abstraits ; nous ne les voyons pas agir, nous ne les entendons pas parler, et volontiers nous les comparerions aux interlocuteurs des Dialogues su?' f éloquence; car, à l'exemple de Fénelon, M"" Des Houlières eût pu sans inconvénient se servir des lettres ABC pour distinguer entre eux ses divers personnages. Pour de simples habitants des champs, ils ont le tort d'être bien raisonneurs et bien subtils; ils ont des finesses de langage si singulières qu'ils paraissent développer des idées apprises ailleurs. Tel est ce Lysidor qui, pour consoler Daphnis désespér(! de l'infidélité de sa bergère, lui conseille d'oublier à son tour, comme on l'a oublié lui-même. C'est ainsi, ajoute Lysidor, que cela se pratique aujourd'hui : on rend froideur pour froideur, c'est ce qu'il y a de mieux à faire :

Du siècle où nous vivons il faut suivre l'usage ; Croyez-moi, les vieux goûts ne sont plus applaudis.

Afin de prouver que l'ancienne constance n'est plus d(mode et qu'il faut s'en défaire comme d'une coutume vieillie, il se sert d'un exemple assez étonnant dans la bouche d'un berger :

— rn —

Serai t-Il Ijcau d'user du barbare langage Que nos pi'.Tes parloient jadis (l) ?

Évidemment ce Lysidor est un lettré et fiéfiuente les saons en vogue, ceux de M"" de Scudéry ou de M"" Des Houlières; sans cela, montrerait -il tant de dédain pour les neïix gofUs et le barbare langage d'autrefois? Que ces personnages s'appellent Iris ou

Daphné, Tyrsis ou Lysilor, peu importe : ils ont tous les mêmes idées et les mêmes manières ; ils ont été élevés à la même école et ils ont eu le même maître : aussi s'aperçoit-on aisément que de tels bergers portent une livrée d'emprunt et ne sont nullement habitués à tenir la houlette ou à conduire les troupeaux.

Les idylles ont toutes le même défaut : au lieu de petits tableaux champêtres, frais, naturels et variés, nous l'avons vu des réflexions philosophiques qui reviennent sans cesse avec une monotonie désespérante. Dans ces différents poèmes, il ne faut voir rien de plus (ju'un même à certains développements moraux et destiné à nous prouver que l'homme est de beaucoup inférieur aux êtres ou aux objets qui sont dans la nature. Parmi les idylles composées par Apollonius Des Hélières et intitulées le *Œtasyte*, la 1^{re} Mouhnis les Oisraies choisit : elle nous dit qu'il vous plaira, et vous retrouverez toujours au fond la même pensée. Le titre change, mais l'idée fondamentale ne manquera jamais de se présenter avec une régularité bien faite pour donner l'impression d'impatience au lecteur.

(Les livres de M^lrs Ffoules, Daphnis, édit. Logos; vol. U, 1. 127, 1^{er} lit. 1. Mil. II. 17^{er}).

leur. Ainsi, après avoir appris que les moutons sont plus innocents et plus sages que nous, que les oiseaux sont plus libres, nous devons reconnaître que les fleurs sont plus heureuses. Mais il n'était pas toujours facile d'établir ces parallèles entre l'homme et les êtres animés ou inanimés qui l'environnent : aussi, il faut voir le mal que se donne quelquefois Apollonius Des Hélières pour trouver quand même les contrastes dont elle a besoin. Alors elle est simplement ridicule et tombe dans une affectation pitoyable : style et pensée, tout est également mauvais. Quelles réflexions

fait-elle en songeant aux fleurs qui passent si vite et qu'on ne voit briller que deux ou trois matins?

Ah ! consolez-vous-en, jonquilles, tubéreuses: Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuses; Les médisants ni les jaloux Ne gênent point Finnocente tendresse Que le printemps fait naître entre Zéphire et vous (1),

Mais elle a fait mieux encore que de nous montrer des fleurs à l'abri de la médisance et de la jalousie; elle a trouvé entre le cours d'un ruisseau et la vie de l'homme les rapports et les contrastes les plus imprévus. Que penser, en effet, de vers comme ceux-ci ?

Vous vous abandonnez sans remords, sans terreur,

A Totre pente naturelle ; Point de loi parmi vous ne la rend criminelle. La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur :

Près de la fin de votre course

Vous êtes plus fort et plus beau

Que vous n'êtes à votre source (2).

(1) LcsF/ews, idylle, vol. 1, p. 79.

(2) Le Ruisseau , idylle, vol. I, p. 130.

le pointe sur la pente de l'onde qui n'est jamais minelle » est assez étrange en vérité ; mais il n'est p;is

ins étrange de voir une femme d'esprit, un poète de h'ite, oser nous parler de la vieillcfifie dn ruisseau, et us dire sérieusement qu'elle na rien qui fa^se horreur. 1 pareil style n'est pas loin du galimatias ; et ni la Serre Richesource n'eussent certainement rien trouvé de plus trac rd in aire.

On peut encore reprocher à M^{me} Des Houlières d'avoir pu souvent employé son temps et le talent qu'elle avait à confection de certains joujoux poétiques indignes d'être servis ; elle n'eût rien perdu de sa gloire , si on s'est retranché de ses œuvres ces méchantes compositions, elles sont celles publiées sous le titre de rimes en nllcs^ en illes^ en eilles ou en ailles. Peut-on imaginer lelrjue chose de plus bizarre et de plus puéril ? Les ntemporains ont pu applaudir à ces tours de force li consistaient à ramener constamment l'une ou l'autre

ces sortes de rimes ; mais la postérité, qui s'inquiète 't peu de ces jeux de société, voudrait qu'on lui en t fait grâce. Pourquoi, en effet, nous condamner à e tant de vers inutiles sur le chien de M. de Vinne, sur la chatte (Irisette et sur tous les chats que utcur avait dans son voisinage, Tata, Mitin, dom Gris et aucoup d'autres encore? Ou est-ce que la poésie peut oir à démêler avec ces matous et toutes ces miaulautes milles dont elle se plaît ;\ nous raconter en détail les insi- 3cs aventures? Sur ce maigre sujet roule une série^ in- minable de pièces vulgaires comme la matière, sans in- ôt et sans valeur.

Elle eut aussi la prétention d'écrire des tragédies; mais celle de Genséric^ que nous avons eu la patience de lire, nous prouve qu'elle n'entendait absolument rien à ce genre de poésie. Sur ce point, il faut s'en tenir au sonnet railleur par lequel Racine se vengea de l'affront de M^{me} Des Houlières (1). Le jugement qu'il contient est d'une parliiite justesse; il suffit pour nous donner une idée des défauts de cette mauvaise tragédie :

La jeune Eudoxe est une bonne enfant, La vieille Eudoxe une franche diablesse, Et Genséric un roi fourbe et méchant, Digne héros d'une méchante pièce.

Pour Trasimond, c'est un pauvre innocent,

Et Sophonie en vain pour lui s'empresse.

Ilunéric est un homme indifférent,

Qui, comme on veut, et la prend et la laisse.

Et sur le tout, le sujet est traité,

Dieu sait comment! Auteur de qualité.

Vous vous cachez eu donnant cet ouvrage (2);

C'est fort bien fait de se cacher ainsi ; Mais pour agir en personne bien sage, Il nous falloit cacher la pièce aussi (3).

L'appréciation de l'illustre poète est d'une exactitude rigoureuse, et ce n'est pas par un reste de rancune qu'il montre une telle sévérité. Cette tragédie ne vaut rien ; en vain on chercherait dans les cinq actes dont elle se compose, nous ne disons pas un caractère bien tracé ou un personnage tant soit peu intéressant ; il n'y a pas même une scène, pas même un seul vers qui mérite la plus légère attention.

(1) Voyez plus haut, p. 23.

(2) M^{me}* Des Houlières avait fait paraître sa tragédie sous le nom du duc de Nevers.

(3) Œuvres de Racine, p. 33/i, édition in-/i. Paris, Didot, 1859.

Même faiblesse ou plutôt h peu près nième nullité ans la poésie lyrique : qu'elle écrive des st'Aiices ou es ode^^ elle ne réussit guère mieux dans les unes que ans les autres. A part (quelques strophes remarquables ue lui inspirent sa situation personnelle,

les souffrances qu'elle endure, son amour pour ses enfants ou les regrets de ses fautes, tout le reste ne vaut pas la peine d'être lu. Les pièces de ce genre ont presque tous les mêmes défauts : c'est froid, commun et d'une pauvreté ordinaire ; le style est sans élévation et sans couleur, et, si on n'était averti par la forme du vers, on croirait vraiment lire de la prose, mais une prose vulgaire et dépourvue de toute qualité. Qu'on parcourt, si on a cette curiosité, son ode sur In Paix (1), ou bien celle qu'elle adressa au roi pour le féliciter du soin avec lequel il faisait lever sa noblesse (2), et on verra que nous ne sommes pas trop sévère. Le souffle lyrique lui manque ; en vain elle appelle Apollon et les muses à son secours ; personne ne répond à sa voix : le dieu des vers ne lui a pas accordé la plus petite étincelle de ce feu sacré (qui échauffait le génie de Pindare) et qui a inspiré à Racine ces nobles accents, tour à tour pleins de grâce, de douceur ou de majesté, que nous trouvons dans les *Mémoires de Mirabeau* et l'*Athalie*.

(L'est ailleurs faut-il aller chercher M^{me} de Staël ; elle est unanime dans ces nombreuses pièces "pauses et là, et intitulées *Jupiter*, *Cérès*, *Isis*, *Lucrèce*, *Dionysos*, *Idée*, *Idée*, *Idée* et *Idée*, (leu) (pi. avaient

(1; Vol. II, p. 151.

(2) Vol. 11, !.. 107.

pris l'habitude de la regarder comme un poète bucolique ceux-là peut-être seront-ils étonnés d'abord de notre opinion. Nous ne sommes pas le premier cependant à émettre un pareil jugement : « Chose curieuse, a dit M. Saint-Martin Girardin, je cherchais dans M^{me} de Staël Des Houlières un poète bucolique, et j'y trouve un moraliste pénétrant, judicieux parfois même un peu triste, malgré le badi-

nage qu'ell cherche toujours[^] (1). » Nous ajouterons qu'on y trouv dans la poésie légère un écrivain enjoué, spirituel, aimabl et presque toujours naturel. Dans ces petits sujets, ell montre un esprit charmant, un laisser aller qui nous plaît beaucoup d'agrément, d'aisance et de facilité : aussi d Perrier avait-il raison lorsqu'il disait, en parlant de M^{""} De Houlières :

Bien elle fait et ballade et rondeau (2).

Elle excellait, en effet, dans ces fantaisies que nous goût tons d'autant mieux qu'on n'y rencontre pas la moindn trace de prétention et d'effort : le vers marche de lui-même vif, alerte, quelquefois même assez leste, ce qui ne doitpa effaroucher, si on songe qu'au dix -septième siècle le femmes les plus honnêtes, et M^{""} de Sévigné entre autres ne reculaient pas devant certaines libertés de langage qui nous n'oserions nous permettre aujourd'hui. Un autre mé rite de ces légères compositions, ballades ou rondeaux c'est qu'elles sont écrites en style ancien , ce qui leu donne un air particulier de grâce et de naïveté, quelque

(1) Cours de litteratarc dramatique, vol. III, p. 393.

(2) Poésier, de M^{""} Des Houlières, vol. I, p. '192.

hose de la saveur du style de Montaigne ou de celui d'A.nyot. Ne pouvant tout citer, nous nous contenterons de hoisir quelques passages qui puissent donner une idée le ces agréables bluettes. Le commencement d'une balade ne rappelle pas trop nml une pièce qu'Horace corn-)osa en hiver, par un temps sombre et orageux, pour invier ses amis à jouir du présent et à venir chez lui oublier eurs soucis près d'une amphore de vieux vin (1). A l'exem-)le du poète de Tibur, Al^{""} Des Houlières engage l'une de

;es amies, une Iris quelconque, à venir souper chez elle, jouter du muscat et ymler follement sa voix

Au doux glouglou que fait une l)ûteille.

Dans la pièce qui suit, on trouve rendue d'une façon assez)iquante cette idée commune que sans argent on ne fait 5uère bon ménage. La femme de l'ancien colonel de Condé ivait connu les embarras d'une semblable situation, et c'est)eut-être pour cela qu'elle les a si bien exprimés; sous :ette gaieté apparente, sous cette forme légère se cache

(1) Il est saison de causer près du feu :

Le blond Phéljus, chère Iris, se retire ; L'Aquilon soufile, et, d'un commun aveu, Poiut u'est ma chambre exposée à son ire. Viens-y souper, j'ai du muscat charmant

(Œuvjesdc M'^ Des Houlières, vol. I, p. iS.

Ilonida tempestas cœluin contraxit, et iml)res Nives(|ue doducunt Jovem; nunc mare, nune siUuu Threiciu Aquiloiiie sonant. Ilapiamus, amici,

o((i-ioin'iii de die; dum<|uc virent j^eiuia,

l.L arcet, olxlucLa sulvalur frDUtc seiiectiis. Tu vina Turquatu move cousule l)^e^sa meo.

{ Horace t Epodes;o<le xiii.)

une pensée Uistc et facile à découvrir; on direVit qu'elle parle ainsi d'après sa propre expérience :

Dans ce liamcau je vois de toutes parts De beaux atours mainte fillette ornée : Je gagerois que quelque jeune gars Avec

Terrette unit sa destinée; Elle a Tœil doux, elle a les traits mi-
gnards, I/air gracieux, Thumeur point obstinée ; IMais grand dé-
faut gâte tous ses attraits : Point n'a d'écus : pour belle qu'on soit
née, L'amour languit sans Bacclius et Gérés.

De doux propos et d'amoureux regards On ne sauroit vivre
toute l'année.

Jeunes maris deviennent tôt vieillards.

Quand il leur faut jeûner chaque journée. Soucis pressants
chassent pensers gaillards; Tendresse alors est bientôt terminée :

S'il en paroît, ce n'est qu'ad honores. Par maints grands clercs
l'affaire examinée, L'amour languit sans Bacchus et Gérés.

L'ùtre entouré d'un tas d'enfants criards, De créanciers la
porte environnée, D'un triste hymen tous les autres hasards Font
endurer peine d'âme damnée, Et donnent joie aux voisins
babillards.

Myrthes dont fut la tête couronnée Voir on voudroit transfor-
mer en cyprès.

D'un tel désir point ne suis étonnée, L'amour languit sans Bac-
chus et Gérés (1).

On a vu que M^{""} Des Houlières se plaignit une fois et avec
force de la grossièreté des jeunes gens qu'elle connut vers la fin
de sa vie. Dans l'une de ses ballades elle fait entendre le même
regret : le ton est différent,

(1) Œuvres de M^{""} Des Houlières, vol. I, p. Z|3.

mais les griefs n'ont jias changé. Nous citons fïUL'lques strophes de cette pièce, à cause d'un i)roverbe que l'on répèle fréquemment :

A cautio:i tous amants sont sujets :

Cette maxime eu ma tête est écrite.

Point n'ai de foi pour leurs tourments secrets. Point auprès d'eux n'ai Ijesoin d'eau bénite: •Dans Cdiur humain prolMté plus n'habite. Trop bien encore a-t-on les mêmes dits Ou'avant qu'as-tuce au inonde fût venue; Mais puni" d'eflcts, la uiode en est |)erdue : On n'aime plus comme on aimoit jadis.

niches atours, table, nombreux valets.

Kout aujourd'hui les trois quarts du mérite; Si des amants soumis, constants, discrets Il est encor, la troupe en est petite. Amour d'un mois est amour décrépité; Amants brutaux sont les plus applaudis; .Soupirs et pleurs leroient passer i)our i^rue; l-'aveur est dite aussitôt (ju'obtenue : On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Tous jeunes cœurs se trouvent ainsi laits:

Telle deinve aux Tulles se débite;

(Ui?urs de barbons sont uu peu moins cociuets :

Ouand il fut vieux, le diable fut ermite.

Mais rien chez eux à tendresse n'invite :

Par maints hivers drsirs sont refroidis ;

l>ar maux fréquents humeur devient bourrue;

(Hiand une foison a tête cheiuie.

On n'aime plus comme on aimoit jadis ,1).

\ cetti boutade répondit d'une façon ingénieuse un des nobles amis de M^{""} Des Houlières, le duc de Saint- Aii[^]naii,

(!) (Kiirrrs lir M" !),■. Uouhrrc[^], Vol. I. p. '\~, .

homme galant cL spirituel, celui sans doute que Bussy llabutiuj)riaii d'ordiiaaie de présenter au roi ses éternelles supi)liques :

iNul riche atour, nul nombre de valets .\c coitribuo à mon peu de mérite.

Toujours me liens au rang des i)lus discrets: Tant niicux pour moi si la troupe est petite; Amour eliez moi n'est jamais décrépite.

Kt (|uand les sots sont les plus applaudis, Dussé-jeen tout passer pour une grue, Faveur se cache aussitôt qu'obteime :

Tant j'aime encor comme on aimoit jadis (1) !

Dans une autre pièce , M^{""} Des Houlières adresse à sîp iille quelques sages avis afin de la prévenir contre les dangers qu'elle pouvait trouver dans le monde. Les vers de cette ballade, faciles et coulants comme ceux que nous avons déjà cités, ont de plus une grâce charmante et une poétique fraîcheur :

Ores est temps de vous donner conseil Sur les périls où beauté vous expose : Fille ressemble à ce bouton vermeil Qu'en peu de jours on voit devenir rose ; Tant qu'est bouton on voudroit en jouir, Nul ne le voit sans désir de rapine ; Dès que soleil l'a lait

épanouir, On n'en tient compte^ un matin le ruine : De rose alors ne reste que l'épine ('2).

Ce n'est pas cependant que M^{***} Des Houlières ait jamais

(1) Œuvres de J/^{***} Des Houlières, vol. 1, p. Z|o.

(2; Œuvres de M^{****} Des Houlières, voh I, p. l/i6. On dirait que M^{****} Des Houlières a voulu imiter ici les vers de Catulle dans son Chant nuptial; l'imitation est assez heureuse; mais comme iM^{****} Des Houlières est loin d'approcher de la délicatesse, de la grâce et de

inspiré des inquiétudes à sa mère ; ses biographes nous aliir-
nient que ce fut une sage personne, qu'elle sut rester toujours fi-
dèle à ses devoirs et régler parlaient tous les mouvements de
son cœur. Ce fut sans doute à l'occasion de cette petite admoni-
tion maternelle que Fléchier écrivait à M^{****} Des Houlières : «
Vous avez une mère qui est une fort jolie personne; elle a de l'es-
prit et de la raison; elle pense bien et s'exprime bien, et (jui j)eut
mieux mériter qu'elle d'avoir une fille telle que vous? Je ne sais si
elle vous a bien étudiée, et si elle connoît vos sentiments aussi
bien qu'elle sait expliquer les siens ; mais je lui sais toujours bon
gré de croire que vous êtes ce que vous devez être, un [J]eu sen-
sible et beaucoup reconnaissante. Pour les avis qu'elle vous
donne sur le danger où est votre cœur, ils ne vous sont point né-
cessaires. Ce sont là des craintes et des précautions de mère qu'il
faut pardonner à la tendresse qu'elle a i)our vous; mais le plus
court, quand on a des filles faites comme vous l'êtes, c'est

réiégañcc du poète latin! Qu'on lise les vers délicieux de Ca-
tulle, et on sentira aussitôt combien est grande la ditVérence que
nous signalons:

Ut llos in septis sGcretus nascitur liorti^, Ignotus pocori, nullo
 contusus aratro, (Mioni innlcentaurii», firmat sol, edueat imber ;
 Muiti illuin pueri, niulta' optavcre puolke : Mfin cinn t(MHii
 carptus delloniit unirui, Nulli illinii puci'i, nullu3 optaviTt'
 |)U(.lhL* ; Sic \ii'L"n (liini intaeta inani't, diiin cara suis est.
 Cuni ca.stuni ainisit polluto oorpoi»' lloroin. Noc pueris jucunda
 inanct, lu'c cara |);i('llis.

(Catulle, C/t<ntt nuptutl,)

(le leur laisser prendre le cœur des autres et de souhaiter (ju
 elles usent bien du leur (l). »

Nous ne voulons pas nous attarder à faire connaître en détail
 tous les genres dans lesquels M^{me} Des Houlières s'est essayée; ce
 serait là une tâche ingrate pour nous et sans profit pour nos lec-
 teurs. Qu'on nous permette cependant de dire un seul mot de ses
 Chansons, Dans plusieurs de ces petites pièces, elle a montré des
 qualités aimables, une sensibilité délicate, un ton simple et vrai,
 quelque chose de doux et de pénétrant comme le chant plaintif
 d'une femme. Pour en donner une idée, il nous suffira de rappor-
 ter ici le jugement de l'un de nos plus célèbres critiques : Il Dans
 ses meilleurs et ses plus poétiques moments, nous dit x\I. Sainte-
 Beuve, M^{me} Des Houlières a fait de jolis airs: c'est ainsi qu'elle ap-
 pelle un simple couplet, une idée tendre, un sentiment rapide qui
 nous arrive comme à travers un son de vieux luth ou de clavecin.
 Nos pères aimaient cette émotion suffisante, vive, non prolongée;
 Bertaut a des couplets de cette sorte charmants, de vraies naïvetés
 enchantées : M^{me} Des Houlières en a juste dans ce goût, dans
 cette même coupe déjà ancienne alors , et qui rappelait la jeu-
 nesse de M^{me} de Motteville. » Après avoir cité l'un de ces cou-

plets, M. Sainte-Beuve ajoute : « Quoi de -plus touchant, comme simple note, et de plus sensible que cet air-ci ?

Aimables habitants de ce naissant feuillage
Où se fait exprès pour cacher vos amours,

(1) Lettre inédite. Correspondance de l'écuyer avec M^{me} Des Houlières ; collection de M^{lle} de Biizonnière.

l'assigne, le doux ramage
Aux douceurs du sommeil
m'arrache tous les jours,

' Oue votre chant est tendre!

Est-il quelques ennuis qu'il ne puisse charmer? Mais, hélas!
n'est-il point dangereux de l'entendre
Quand on ne veut plus rien
aimer (!)? *

Nous avons lu avec plaisir la plupart de ses épîtres familières ; dans ce genre, elle a beaucoup d'esprit, de la gaieté, de la finesse, de la vivacité, et surtout un naturel qui ne l'abandonne jamais : c'est ainsi sans doute qu'elle devait causer au milieu de ses amis. Dans l'épître qu'elle adressa à Fléclier, on a pu remarquer avec quelle aisance M^{me} Des Houlières passe d'un ton à un autre, tour à tour sérieuse et enjouée, cachant son dépit sous un sourire, mais en somme lui-même bien sentir qu'elle est blessée de se voir ainsi négligée (2). On trouve ailleurs les mêmes qualités; c'est la même grâce simple et facile, sans recherche aucune et sans l'apparence de prétention. Tel est en particulier le portrait de M^{me} de Villaine ; ce petit portrait est plein de charme, il a été inséré dans le Recueil des portraits et est en vers et en prose (i) ; et sûrement il n'est pas l'un des moins attrayants de cette collection. D'une main délicate et légère. M^{me} Des Houlières

nous a dessiné les traits de M^{'''} de Villaine ; tous les détails sont tracés avec une heureuse précision ; cette spii iuielle et vive pliN-sionomie est là sous nos yeux, on croit la voir encore,

(1) M. Saintc-ieuNC, Purlnuts i(v femmes^ p. lilV2.

('2) Voyez plus haut, p. 33.

.')) Paris, Ch. cN; Sorcy, l()59. M^{'''} de Villaine est sans doute la fille de cette manjulse de Villaine <|ue nous lait connaître le D)i>
• ttonnnirc des précieuses. \(>y. Somai/e, p. /j'i, L'OG et *-î3U.
\ol. I, édition di' M. (.h. I,i\('f. i'aris !'. .lannet, I8')G. 'J \(>l.
in-!2.

et on admire le souille de vie que le peintre a su jeter dans son tableau :

Sa taille n'est encor ni grande, ni petite;

Elle est libre, mignonmert pleine d'agrément;

Toute seule elle peut faire plus d'un amant.

Ses cheveux sont forts noirs ; son teint n'est pas de même :

Il est vif, délié ; sa blancheur est extrême.

Son nez n'est pas mal fait ; mais que ses yeux sont beaux !

Ou'ils sont fins! qu'ils sont doux et qu'ils causent de maux!

Sa bouche est d'un beau tour, elle est vive et charmante ;

Par sa forme on connoît qu'elle est très-éloquente ;

Elle a je ne sais quoi qu'on ne peut exprimer,

Qui fait qu'on ne peut pas s'empêcher de l'aimer.

Elle a de belles dents ;le tour de son visage

Est si beau, qu'il n'est rien qui le soit davantage (J).

Le portrait de Linières (2) est aussi bien réussi que celui de M^{^^} de Villaine. M^{'''} Des Houlières a traité cet aimable imposteur[^] comme elle l'appelle, en ami doni il ne sied pas de dire du mal. Cependant, si le portrait est flatté en certains endroits, les défauts de l'original soni assez nettement indiqués pour qu'on ne puisse pas accuser le peintre d'avoir été trop complaisant. Voici un passage qui ne manque pas d'agrément, et qui nous plaît par la tournure ingénieuse que M^{'''o} Des Houlières a su donner à sa pensée:

Pour l'esprit de Tirsis, il est grand, il est beau ; Sa vivacité plaît ; et, si dans ce tableau, Je dis qu'il sait beaucoup, qu'il a peu de constance, Qu'il est dissimulé, qu'il a de l'éloquence,

(1) Œuvres de iV^{'''*} Des Houlières, vol. I, p. '282. ,2) Né en 1628, mort en 170[^], il valait mieux que la réputation que Boileau lui a faite.

Qu'il écrit bien en vers satiriques et doux, Qu'il se croit beau garçon, qu'il est fin et jaloux, Qu'il parle et qu'il écrit quatre sortes do lanirnos. Qu'il est fort indiscret, qu'il fait mal des haransiies, C'est que je sais bien l'art de peindre au natui-el, Kt que je ne suis pas madame de Monbel (I). Dans le portrait qu'a fait cette nouvelle iniiso, 'l'irsis est fort flatté ; mais, hélas! je l'excuse; Le dieu qui fait aimer, peut-Atre est son vainqueur, Elle peint cet amant comme il est dans son cœur ^2).

Le 25 août 1702, c'était la fête de l'abbé de Lavau, Fui des amis de M^{me} Des Houlières, bel esprit lui aussi, et qui faisait des vers fort volontiers (3). (Loin elle ne i)(Mit envoyer des bijoux précieux^ elle se contente d'olVir quelques souhaits, avouant que ccf>t no do)nier (jurre. Le commencement de cette épîtreest écrit sur un ton de libre et charmante familiarité, avec ce mélange de (inesse, de vivacité et d'abandon que nous avons déjà signalé :

(I) Dans le Dictionnaire 'les j>écieuses, il est question de M^{me} de \I(iutl)el, sous le nom de M^{lle}lise; mais Somaize semble confondre cette dernière avec M^{me} de Monbas, autre précieuse qu'il désiirnc sous le nom de M^{lle}hinire. Voir, il ce sujet. Dictionnaire (hs pn"cieu<r>i, vol. 1, p. 66 et 16/i, édit. de M. Gli. bivet. Pour les éclaircissements, consulter la note de M. Cli. bivet, vol. II, p. Q97, article snr M^{me} de Monbas. — Ce portrait de binières dont .M^{me} Des Mou • lirres fait ici mention, se trouve dans le He-cueil de .)Jn(lem(ii<iel/i', vol. I. p. :J92. Sur M^{me} de Monbel, voir la courte notice que Ini a consacrée M. bivet dans son édition du hirtionnnire <h'< prMrwip'i. vol. IF, p. 300.

^2 (J'Jiirres iln M^{me} Ihs f/inilirres, vol. I, p. 2H'i. Cette |)ièce porte la date de 1658.

(3) Louis lilaiid de bavau . «rardo i\o>i livres du eabinet dn i*oi . et membre de l'Académie française, on il fnt rcen le 'i mai D.T'i. Il mournt le. 1^{er} févi-ier 1709/i. Voir sur l'abbé de bavau la m niée l'aile par d'OliNel . ilislimc dr l'Arnirlniir frnnritist\ vol. II. p. *17H, édition d(» M. Cli. bivet. Paris, Didier, 2 vol. in-H.

Il est aiiJoLircrriui votre fùtc ;

Et de ces agréables fleurs Dont le temps nesauroit eflacer l(\s
couleurs, Ma inain devroit, abbé, couronner votre tête.

Mais, hélas! depuis quelques jours,

Je cherche en vain sur le l'arnasse

Ces quelques fleurs que rien n'eflacc,

Et que vous y cueillez toujours.

Que vous donner donc en leur place ?

Un simple bonjour? — C'est tro]] peu.

Monccœur? — C'est un peu trop, quoique sa saison passe; 11 ne
faut même pas, de votre propre aveu, Que jamais de son C(igur
mon sexe se défasse. Et d'ailleurs, dans le train où vous a mis la
grâce,

Train qui chez vous n'est point un jeu,

Le présent d'un .cœur embarrasse (1).

Elle termine son épître d'une façon particulièrement heu-
reuse; le vœu qu'elle formait ne dut pas trop déplaire à l'abbé de
Lavau, qui d'un seul coup se voyait gratifié de deux puissants
protecteurs :

Saint Louis est votre patron ;

Louis le Grand en est un autre, Au gré de bien des gens, pour
le moins aussi bon. Que pour vous faire un sort qui soit digne
d'envie, Leurs soins à votre égard se partagent ainsi : Que l'un,
lorsque à cent ans vous sortirez d'ici, Vous procure les biens de
l'éternelle vie; Et que l'autre vous rende heureux en celle-ci.

Enfin , quand M^{TM'} Des Iloulières voulut présenter son fils à M. de Monlausier et le recommander à sa bienveillance, elle le lit d'une façon fort originale; elle lui envoya

(1) Œuvres de M^{""} Da Iloultercs, vol. H, p. 80.

'épître suivante, dont on ne peut s'empocher d'aimer le our pi-quant et délié :

Sur vos lettres, sur vos discours

(On ne peut pas de uicilleui's fanges),

Je crois, seigneur, que mes ouvrages

Vous ont)lu, vous plairont toujours.

Hans celte juste confiance

Oui lait mon plaisir le j)liis doux,

Je vous en ollre un, qui, j<.' pense,

N'a jamais été vu de vous.

Si de Texaminor vous vous donnez la peine,

Son tour ne vous déplaira pas; Et vous n'y trouverez, sans faire trop la vainc,

Uien de guindé ni rien de l)as.

Connue do son travail d'ordinaire on s'iMitrto, Coque je dis du mien l'ait sur vous i)eu d'cllét;

Il n'est sans doute point parfait,

Mais mon excuse est toute i)r(He :

J'rtois jeune quand je l'ai fait.

*uis clic ajoute que pour rendre son ouvrage san.s débuts, (l
illuslres Ofnis ont bien voulu joindre leurs soins à es travaux, et
l'aider dans celle tâche dillicilc. Kilo Brmine sa requête sur ce ton
enjoué rpTelle a pris en comicnrant :

Mais, soins infortunés el travaux inutiles I Les enfants que
l'hynien foui'nit, A coi'rigcr sont moins faciles Oue tous les en-
fants de, l'esprit.

Tel est celui pour i\\ù j'espère Ce généreux .secoiirs éprouvé
tant de fois; Apollon n'en est pas le père :

C'est à riiymen (pie je le iloie (I).

Sous celte gaieté apparente se cachait un pooto an l'ond (i)
Œiivm de M"" Des lloulivrcs, vol. Il, p. 'J'.>.

assez chagrin, (lui ne regardait guère l' homme et le monde
que d'un œil indiiïérent, triste, et souvent même fort peu bien-
veillant. Nous l'avons dit plus haut, quoique issue d'une noble la-
mille et mariée à un colonel de l'armée de Condé, M"" Des Hou-
lières fut pauvre toute sa vie; et dans cette situation , pénible sur-
tout pour une femme de naissance, elle dut éprouver bon nombre
de contrariétés, subir bien des humiliations, et étouffer en secret
bien des sanglots. Dévorée de soucis de toute nature, mécontente
du présent et inquiète de l'avenir, elle s'en prend tout à la fois aux
hommes, à la raison humaine, à la fortune, et accuse lés uns et les
autres des maux qu'elle est condamnée à souffrir. Dans de sem-
blables dispositions, on est peu enclin à l'indulgence; et si, par
hasard, dans cet état d'irritation et de colère, on vient à réfléchir
sur soi et sur les autres, si on songe à son propre sort et aux in-

justices dont on se croit la victime, si on se met à moraliser, il est difficile que le langage ne trahisse pas quelque chose des âpres sentiments que Ton éprouve. C'est là précisément ce qui est arrivé à M^{me} Des Houlières : sa philosophie n'a rien de calme , de reposé et de doux ; ses pensées sont tristes et ses paroles mordantes; on dirait qu'à l'exemple de la Rochefoucauld, avec lequel elle a plus d'un trait de ressemblance, elle veut abaisser l'homme à nos yeux, et nous cacher les grands et nobles côtés de sa nature, afin de nous en révéler seulement les faiblesses et les profondes misères. Comme la Rochefoucauld, elle s'inquiète fort peu de nous relever après nous avoir humiliés ; elle semble croire qu'il n'y a plus rien à faire pour l'homme quand on lui a dit que son esprit

est borné, que sa vie ne dure qu'un instant, et que les moments sont plus heureux et plus sages que lui. Dans ces différentes pièces qui portent en général le titre de /?<'axions morales^ elle a montré des qualités réelles : son feu tour à tour grave, précis, spirituel, a une force qui étonne chez cette femme que l'on croirait étrangère des pensées sérieuses et que l'on se représente, mal émise, ornée de rubans et de fleurs comme une berceuse de Florian. M. Saint- Marc Girardin a raison, on trouve dans M^{me} Des Houlières un moraliste pénétrant judicieux ; à défaut de profondeur, elle a de la justesse, : la pénétration, un sens droit qui lui découvre assez bien ses misères; elle touche enfin à nos vices et à nos travers avec une hardiesse et une vivacité à laquelle l'auteur des maximes lui-même dut applaudir plus d'une fois. Une qualité essentielle cependant manque à M^{me}* Des Houlières : il lui manque d'avoir parlé avec moins d'humeur et surtout avec moins de dédain, de l'homme, cet ouvrage d'un air^ comme elle le dit si bien quelque part elle-même(l). lis prenons garde toutefois : demander à l'auteur plus

mesure et moins de passion dans le procès qu'il lait la nature humaine , ne serait-ce pas se plaindre peut- *e de ce qui fait le principal mérite de ses vers? Comm»^

Rochefoucauld, M"" Des Houlières a souliert bcii- U|); comme lui elle en veut donc beaucoup à l'honneur, e le traite sans aucun ménagement, et ne peut comendre (|u'on s'obstine à admirer un être si misérable, si ible, et si exposé i\ toutes sortes de douleurs physiques

1) (Kuvre^ dv M"" Des Ilonlinv^, vol. I. p. lo:>.

et murales. Dans ces Hé/Icisions, vuilà l'idée (|ui reviei sans cesse, celle qui se présente sous toutes les formes < qui inspire à M"" DcsHoulières de fortes pensées rendu(avec énergie. Tel est le passage dans lequel, afin d'hi milier l'homme, si facilement porté à s'enorgueillir de supériorité de son intelligence, elle s'écrie avec une él(quente amertume :

Homme, vante moins tu raison; Vois rinutilité de ce présent céleste Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tout le reste: Aussi foible que toi, dans ta jeune saison,

Elle est chancelante, imbécile; Dans Tà-^e où tout t'appelle à des plaisirs divers, Mie esclave des sens, elle t'est inutile; Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers.

Elle n'est qu'en chagrins fertile ;

Et quand tu vieillis, tu la perds (1).

M""** Des Houlières, voulant nous prouver toute la frag' lité de notre nature et la vanité de notre existence, a pr plaisir, en quelque sorte, à nous ollrir l'image de la mor pour nous

convaincre que nous ne sommes absolument rien : aussi revient-elle souvent sur cette pensée qu'elle rend presque toujours avec une gravité incontestable :

Où l'homme connaît peu la mort qu'il appréhende,

Quand il dit qu'elle le surprend!

Elle naît avec lui, sans cesse lui demande Un tribut dont en vain son orgueil se défend. 11 commence à mourir longtemps avant qu'il meure;

Il périt en détail imperceptiblement ; Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure N'en est que l'accomplissement.

(I) Œuvrer; de M^{me} Dca Iloulwies, réflexions diverses, vol. p. 103.

^est l'un de ces derniers vers ne sont-ils pas une traduction fidèle de ces paroles de Sénèque: «Ultima lora, quæ esse desinit, non sola niortem facit, sed sola consumit» ? iNous c sup[]Oserions volontiers (Ij. Dans plusieurs endroits des %'llexionii^ en eïel, on croit retrouver comme un souvenir de certaines pensées de l'écrivain latin, comme une aspiration stoïcienne, qui nous prouvent que le poète était familiarisé avec les Lettres à Lucilius. Entre l'auteur français, en effet, et le philosophe ancien, il y a souvent une ressemblance sensible ; tous deux ne cessent de louer la brièveté de la vie, de la vanité des honneurs et de la gloire. D'ailleurs il n'est pas étonnant que Des Houlières ne s'est pas contentée d'emprunter le ton de ses idées à Sénèque ; on dirait encore qu'elle a voulu imiter jusqu'à la forme brève et incisive du style de son modèle. Ne serait-ce pas Sénèque qui aurait inspiré en partie la strophe vigoureuse dans laquelle M^{me} Dis

Houlières veut apprendre à l'homme à regarder la mort sans
rainle et sans chanf/er de visfigc?

.Mis("ral)lc jouet de ravguglc fortuiuo, Victtiino dos maux et
des lois,

(I) Un lie sera pas loin de partai,'cr noU* opinion, si on veut
)\vn Vwv. le passage snivant do Sénù(|U(3: « Moinini t(; illuni
locnni iiqnando Iraciasso, non repente nos in inortiMu incidere,
sed inilutatitn procod(M'o. (.)Liotidic nioriniur, qiotidic onirii
iloniitur lifUia pars vitii*: ot tune, fpioquo cinn croscinins, vita
docroscit. iifanliam aniisiiniis, dcindo [iurritiain, dcMiide adolos-
contiaïn ; usine ad liostorniini, (|ni(!(|i;ii! transiii toinporis,
periiit; linne ipsuni, lucni ajuHnuis, dioin cnin morte dividirnus.
Ouomailnioduni clecpjdrani non exh'ernuni stiiicidiiun exhaurit .
sed ipnd(Jind antc Iclluxit; sic ullinia Ijoim, qua cs-e desininm^,
non sola niorli'in aeit, sed sola consnnniniat. Tune ad illam pervi-
ninuis, sed diu vennius. M Lettres à Lucili'if; lettre \\I\ .

Ilomnic, toi qui par mille endroits Dois trouver la vie impor-
tune, D'où vient que de la mort lu crains tant le pouvoir ? l.ùclie,
reirarde-la sans changer de visage: Songe que si c'est un outrage,
C'est le dernier à recevoir (1).

Ailleurs il nous semble rencontrer encore une autre réminis-
cence ; reprenant la pensée du philosophe, pensée qu elle ex-
prime à son tour avec une égale concision et une égale énergie,
M"" Des Houlières nous dit :

Homme, contre la mort, quoi que l'art te promette,

Il ne saurait te secourir.

Prépare-y ton cœur; dis-toi : C'est une dette

Qu'en recevant le jour j'ai faite ;

Nous ne naissons que pour mourir (2).

Elle termine cette pièce par un vers excellent, d'une précision remarquable, et qui renferme une vérité conhnée(par l'expérience:

. . . Cent et cent précipices Sont ouverts sous nos pas pour nous faire périr;

(1) Sénèque avait dit absolument la même chose: « Proinde in trepidus horam illam decretoriam prospice; non est animo su prema, sed corpori. » Lettres à Lucilius, CIL — Et ailleurs, lettre IV, Sénèque, voulant apprendre à Lucilius à ne pas redouter la mort, lui dit qu'un mal n'est pas grand quand il vient le dernier « NuUum magnum, quod extremum est. » C'est bien la pensée d' M""- Des Houlières :

Songe que si c'est un outrage, C'est le dernier à recevoir.

(2) Pourquoi vous tromper ainsi ? dit Sénèque à Lucilius. Pour quoi ne voir que d'aujourd'hui le péril qui vous a toujours menacé? Oui, vous n'avez à la mort, et depuis l'heure de votre naissance. « (Juid te ipso decipis, et hoc nunc primum, quod olim patiebaris, intelligis? Ita dieu: ex quo natus es, ducis. » Lettre IV.

Cependant, au milieu des vices, Nous mourons, sans songer que nous devons mourir (I).

ces différentes citations nous pouvons conclure que Des Houlières se souvient assez bien des lettres de Sénèque, de celle surtout dans laquelle le philosophe latin écrit à Lucilius que

l'homme est né pour la mort, l'exil et douleur, et où il rappelle à son ami que nous mourons u à peu, tous les jours, et que chaque instant nous débe une portion de notre vie (2).

Une fois en train de moraliser, elle ne s'arrête pas vo-)tiers ; elle passe d'un sujet à un autre, tourne en ridicule les vices ou les travers de son temps d'une mah'e souvent piquante, et quelf-juet'ois même avec une urageuse fermeté. 11 faut voir avec quel accent de no - 3 et sincère indignation elle s'élève contre tous ces hycrits qui , vers les dernières années du siècle de luis XIV, se jetèrent dans la dévotion, sans conviction cune et dans l'unique but de faire leur fortune ! L'épître l'elle adressa à ce sujet au P. de la Chaise est réellejnt remarquable ; et, mérite assez rare chez MTM Des Houles, le ton est parfaitement souteim du commencement

(1) Œuvres de MTM* Ik!> Houlières; IUTMILL\juis diverse?., vol. II, l.JI. — Ce deniiei- vers lait penser naLureliement ù cei» paroles Sénè{ue que nous avons rapportées plus haut: « Quotidiemuiù-

jr, (lui)tidie enim.deinitur aliqua pars vitae. » Lettre XMV.

(*2) MTM* Des Houlières euiinaissail loi't bien la lani,^ue latine; on

pu le voir par les ejnprunls (ju'elle a faits à Horace et à Caluil»'.

issi a-L-elle mérité d'être appelée, pai* Tillustre M. lioissonade,

muta latims Itllrris uriiutismnu. Mclamurpliuist's d'Ovide, tra- duites grec i)ar Planude et éditées pour la première fois i)ar M.

r>ois-

nade ; vol. \ dts Œuvres d" Ovide, iivWccion de M. Kemaire, ô^k, note 1.

— so ~

à la lin. Pi'csq à chaque vers on sent éclater la just colère d'nne femme vertueuse qui ne peut suuflVir toute ces (Iccolcs fj-runaccs ; qui s'en }}laint hautement, c{ui le dénonce avec courage, au ris(jue d'attirer sur elle d cruelles vengeance. Elle sait lbrt bien (juelle est la bas sessc et le crédit de ceux qu'elle ose atta([uer ; et cepeii dant elle ne parle de cette sorte de gens f[u'a-vec un profoii dédain et une amère ironie :

On n'a point avec eux de légère querelle ; Kùchc-t-on un dévot, c'est Dieu qn'on fâclie eu lui.

Mais n'importe : elle ne se taira pas pour cela ; et, après avoir marqué la diOerence qui existe entre la vraie et 1 fausse piété ; après avoir eu soin de nous dire qu'il fau estimer la première autant qu'on doit abhorrer la seconde elle fait hardiment le procès aux hypocrites et leur di fièrement leurs vérités. M"" Des Houlières suppose qu'ui de ces dé vols de cabale, l'un de ces fourbes qui faisaient trafic des choses les plus sacrées, vient la trouver et lu conseille de suivre son exemple et d'imiter sa conduite Voici le langage qu'elle lui prête ; le tableau est saisissant tracé d'une main ferme et vigoureuse; on sent que h souille puissant de Mo-lière a passé par là (1) :

« Certain air de dévotion, Lorsque Ton n'est plus jeune, a toujours lionne grâce.

Redoublez votre attention ; Voyez quel privilège au nôtre peut
atteindre : Avec des mots choisis aussi doux que le miel.

Sur les gens d'un mérite à craindre

On répand à grands flots le fiel.

(1) T(irtu// 't'a\i\h (jté représenté en 1GG7.

On peut impunément pour Tintérf^t du ciel

Ittro dur, se venger, faire des injustices;

Tout n'est pour les dévots que péché vénial :

.Nous savons en vertu transformer tous les vices (1).

dignée à la fin d'un semblable cynisme, M""* \v:^ lloujres im-
pose silence à un tel scc'irj-fil , ijl chasse di.' chez le celui qui a\ait
osé lui tenir des propos aussi i-évolutiUs. ins la suite* de son
épître, elle ne ménage pas cet odieux iule de Tartuflé; elle le
[oursuit de ses éloquents vectives, et c'est contre lui et ses pa-
reils (ju elle dirige s traits les plus acérés :

Si je pouvois trouver d'assez noires couleurs?, ' tiu j'ainierois à
faire une lidèle iFTiagc

Du fond de leurs perfides cœu'S,

Moi qui liais le fiird dans les mœurs

Knc'or plus que sur le visajçe, i:t qui sais tous les tours que
mettent en usai,'e

.Nos plus célèbres imposteurs!

Oucl plaisir pour moi, quelle joie

De démasquer ces scélérats A (pli le vrai mérite est tous les jours en proie, i:t qui, i)Our Taccabler par une sùri; voie, !<e rin-tèrètdu ciel couvrent leurs attentats!

On le voit, M"" Des Houlières ne manie pas tiop mal le uet de la satire , et les coups ([u'elle porte ne mancpienl is d'une certaine vigueur. (le> plaintes si éloquentes et vives du po('te, plaintes qu(î nous pourrions rapprocher un remarcpiabh^ passage des Oraisons ftmi'hrvs de Flé-

(1) Œuvres dr .1/"" />rv J/oiihrn^, \(.|. Il, p. (A) : l':|)itre elia^rriué I \vr< \r\{\r\u\ |>('re ili' la Cliaix". \lar> hi'.»i.

cliier (1), nous prouvent que Molière, en créant ce caractère profondément corrompu de Tartulle, n'avait eu qu'à regarder autour de lui, qu'à observer ce qui se passait sous ses yeux, pour peindre l'une de ces odieuses physionomies et pour nous en révéler la bassesse, la dureté et la perfidie. Ce type du fourbe et de l'hypocrite était devenu assez commun à cette époque; il se montrait audacieusement en public, à la ville comme à la cour, et Molière avait pu le rencontrer à Versailles ou au Louvre : dès lors, notre grand poète a-t-il été bien coupable de nous tracer le portrait d'un tel coquin, d'autant plus dangereux qu'il se couvrait des dehors de l'honnête homme ; de nous dénoncer ses indignes manœuvres, de le jeter, en quelque sorte , tout vivant sur la scène, pour le livrer enfin au mépris et à la vindicte de la société tout entière ? Un semblable scélérat devait être attaqué hardiment ; il fallait le forcer de rentrer sous terre en dévoilant sa profonde perversité; il fallait ne pas craindre de poursuivre à outrance ce grand criminel, d'engager la lutte corps îî corps avec lui jusqu'à

ce qu'enfin on eût pu l'étreindre et le terrasser. Aussi , au lieu de blâmer Molière , au lieu de l'accuser de témérité comme certains juges trop sévères, il vaudrait mieux , au contraire . admirer sa courageuse intrépidité. Ce n'est pas lui qui n'a mis aucune différence entre l'homme sincèrement pieux et l'hypocrite ; ce n'est pas lui qui a confondu dans une égale réprobation la vrai(

(1) Oraison funèbre de M, de Lanioignon, commencement de l troisième partie : « Il s'est élevé dans rÉghse une espèce de chrétiens... » Œuvres complètes de Fléchier, vol. IV, p. 9Zi, édit. Du creux. Ce fut en 1G70 que Kléclier prononça ce discours;

t la fausse dévotion; seulement, et ce sera là sa gloire, lolière a déchiré le masque ; désormais on n'osera pas le éprendre : ce service vaut bien la peine que nous n'accuions pas celui cpïi a délivré l'humanité d'un tel lléau.

Par les citations que nous avons déjà faites, on a pu voir juelles sont les principales qualités du style de MTM Des loulières : tour à tour facile, aimable, spirituel, noble, évère et élevé, dépendant, à coté de ces qualités se renontrent certains défauts que peuvent expliquer les reations du pf)ète avec Fléchier. Ainsi, MTM Des Iloulières a me prédilection particulière pour les anti-thèses; c'est 'un des procédés les plus (rériuents de son style, et il aut avouer qu'elle en fait quehjuefois un abus déplorable. Mais quel est celui des deux qui a imité l'autre? •Ist-ce Fléchier, qui, habitué aux causeries de AlTM* Des loulières, semées de traits vifs et piquants ou de conlastes im[]révus, aurait noulu suivre cet exemple? ou)ien est-ce iMTM Des Houlières qui , charmée des peites oppositions que savait trouver son ingénieux ami, mra essayé de prendre le tour d'esprit qui lui était amilier? (l'est là une question peu facile à décider; ce pii est certain, c'est que, sur ce

point, il y a entre le poète et l'orateur une ressemblance frappante qui ne peut être l'unicité et le hasard : aussi ne croirons-nous pas nous tromper si l'on dit : « aucun, si nous affirmions (qu'il y avait là un homme) » (théorie de style connue ; un doux homme ; théorie (pour eux) : il est probablement discutée ensemble, (pour eux) admireraient volontiers, dont ils se servaient perpétuellement mais dont ils avaient oublié l'un l'autre : le lixer les rudes. De là vient retracer l'abus qu'ils ont

lait tous deux de l'antithèse ; le premier une (bis contracté, l'habitude une fois prise, il n'y eut plus moyen de résister à la tentation de faire briller son esprit ; on voulut être spirituel quand même, et ce fut ainsi (que l'on l'ad^a dans les excès les plus regrettables. Mais si, à l'exemple de Fléclier, M^{me} Des Houlières se permet bien des pointes du goût le plus douteux, comme le célèbre orateur, elle trouve aussi des rapprochements excellents, qui donnent à son style une netteté et une précision remarquables, (l'est ainsi que, pour nous montrer combien il est ridicule de vouloir cacher sa vieillesse, elle nous dit avec une vérité (que rend plus piquante encore une antithèse fort juste :

Pourquoi faut-il rougir d'avoir vécu longtemps ? Si nos discours, si nos ajustements, Si nos plaisirs conviennent à notre âge, Nous ne blesserons point les yeux :

Les mesures qu'on prend pour paraître moins vieux. Font qu'on le paraît davantage (1).

M^{me} Des Houlières, qui rappelle sans cesse à l'homme la vanité des biens dont il jouit, la faiblesse de sa raison, l'inconstance de ses désirs et la frivolité des honneurs dont il est revêtu, n'a pas manqué de parler de la fragilité de la beauté ; cette idée lui a ins-

piré des vers qui ont quelque chose de la tournure vive et concise d'une pensée de la Rochefoucauld. Une femme dont M^{re} Des Houlières ne nous dit pas le nom , peut-être l'une de ses amies, voyait avec peine la vieillesse approcher et ne pouvait se résigner à cesser d'être aimable. Après quelques

(1) Œuvres de J.V. Ikfi Houlières, vol. II, \\]3l>.

conseils pour lui prouver combien elle avait tort de pleurer la perte de sa beauté, M^{re} Des Hjulière ajoutait ces paroles d'un sens si juste et si vrai :

Et nous nous prépaons un fâcheux avenir Quand nous ne comptons que sur elle :

On ne sait plus que devenir Lorsque l'on n'a su qu'être belle
(1).

Dans une autre pièce, elle se demande s'il faut compter la beauté pour un bien, et se hâte de revenir à sa figure favorite en disant :

Je sais que sur les cœurs ses droits sont absolus :

Que tant qu'on est belle, on fait naître Des desirs, des transports et des soins assidus ;

Mais on a peu de temps à IV'tro,

Et longtemps à ne VHre plus (2\\

(ies pensées courtes et bien exprimées, ces traits rapides et qui passent comme l'éclair, ces oppositions q. l'il faut resserrer dans un vers ou deux au plus, rappellent par la forme les Maximes de la Rochefoucauld. Nous ne sommes pas surpris de cette influence

du grand écrivain sur le poète; car M^{me} Des Houlières connaissait personnellement l'illustre frondeur, à ([ui elle adressa même une pièce assez remarquable; de plus, il n'est pas étonnant qu'elle ait voulu imiter un genre universellement goûté. A ce moment , en elTet, tout le monde eut la passion d'écrire des pensées, comme on devait avoir bientôt celle de faire des portraits et des caractères; ce fut donc tout naturellement et pres-

(1) CEuvres de M^{me} Des Houlières : Épître chagrine à madame ••*, vol II, p. 12;;.

(2) Ibid., vol I. p. 10j.

que sans y songer que M^{me} Des Houlières en composa quelques-unes. En cela elle ne fit que suivre la mode et imiter l'exemple de la plupart des écrivains du temps. Entre celle-ci et l'auteur des Maximes il y a des rapports évidents, non - seulement pour la forme du style, mais encore pour le fond même des idées. » Elle s'est plu, a dit M. Sainte-Beuve, à rimer en les variant, à traduire çà et là en espèce de madrigal moral quelque'une des maximes de la Rochefoucauld, dont l'esprit lui convenait fort (1). » Aussi, n'en doutons-nous pas, c'est par la lecture des Maximes qu'elle apprit à «renfermer ses pensées dans un tour vif, précis et délicat (2) » ; et, grâce à cette étude, elle a réussi à frapper elle-même certaines médailles qui ont quelque chose de l'admirable netteté des effigies de la Rochefoucauld.

M^{me} Des Houlières a su exprimer plusieurs vérités morales avec une si rare précision, que plusieurs de ses vers sont devenus proverbes; aujourd'hui encore on les cite souvent , sans trop savoir que c'est à elle que revient le mérite de les avoir formulés. Tombés , en quelque sorte, dans le domaine public, ils sont d'une

application journalière ; on les répète comme on les a appris, sans s'inquiéter de découvrir le nom de leur auteur. Cependant ce n'est que justice d'indiquer, quand on le peut, quelle est l'origine d'un proverbe, par quelle voie il est venu jusqu'à nous, et à qui revient l'honneur de l'avoir mis en circulation. Nous avons déjà cité ce pro-

(1) M. Sainte-Beuve, *Portraits de femmes*, p. 328.

(2) Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, p. 370. Paris, Didot, édition in-12.

verbe que tout le monde connaît et que l'on redit partout : Quand il fut vieux le diable fut ermite (1).

En voici un autre que nous avons entendu quelquefois ; pour être d'un usage moins fréquent que celui qui précède, il n'en est ni moins juste ni moins piquant ; on le trouve dans un excellent passage où M^{me} Des Houlières condamne la passion du jeu :

Il est bon déjouer un peu, Mais il faut seulement que le jeu nous amuse :

Un joueur, d'un commun aveu.

N'a rien d'humain que l'apparence.

Et d'ailleurs, il n'est pas si facile qu'on pense d'être fort honnête homme et de jouer gros jeu : Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe.

Est un dangereux aiguillon ; Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,

On commence par être dupe,

On finit par être fripon (2).

Dans la même pièce, se souvenant d'une maxime de la Uocliir-foucauld, qui a dit : « Tout le monde se plaint de sa mémoire et personne ne se plaint de son jugement (3) » .

,1, M~ Des lloulirres n'a fait (pic mettre en vers un proverbe fort connu. Dans le Dictionnaire étymolngitjue^ historique et anecdotique des proverbes et des locutiuis proverbiules de lu langue française (1 vol. in-ll?. IM'uxellcs, F. Parent, 1850, p. 75), voici ce que nous lisons : a F^c dialdc ihvenu vicur sr fit ninilr. On voit dans la h^gondo que plusieurs dialiles, fatigués de leur niéciianceté, y ont renoncé en vieillissant pour embrasser l'état monastique. Peut-être ce proverbe fait-il allusiMii à riiL-Ntoirt' de Robert \o Diable, p^re de llichard sans Peur, duc de Normandie. Uol)ert le Diable, ainsi nommé :\ cause de sa conduite pleine de désordre et d'irrégion, se convi'rtit vers la lin de ses joui*s, et se retira dans un de»erL pour faire |)énitence. »

('J) (l'Jnrrcs dr .W* Des lltmlirrrs, vol. I, p. 106.

(o) .\farino'i de la Jlorftrfoucuuld, p. U7. Taris, (ïarnicT; 1 vol. in-l'i.

M''' Des lioulières modifie légèrement cette pensée ; elle en imite le tour, elle en reproduit l'antithèse, et, avec la même linssc et la môm(> concision que la Rocliéfoucauld, elle écrit ces deux vers devenus proverbes :

Nul n'est content de sa fortune Ni mécontent de son esprit (1).

Voilà des vérités vivement rendues et qui nous permettent de dire que M'''^ Des Houlières n'est pas un moraliste h dédaigner. Dans ses ouvrages, on pourrait lecueillir bon nombre d'observa-

tions justes, de réflexions graves et quelquefois même profondes, qu'il y aurait profit à retenir. Comme l'a dit M. Saint-Marc Girardin, «elle connaissait le monde, le jugeait et savait donner à ses jugements un tour piquant et vif (2). » Le malheur, c'est qu'elle ne sait pas s'arrêter à temps; elle veut moraliser partout et toujours ; elle veut nous adresser des leçons quand même, et, bien souvent, elle a le tort de choisir assez mal le moment où elle nous débite ses sentences. Que dans ses *Réflexions* diverses ou même dans ses *Epîtres* elle développe certaines pensées morales, rien de mieux ; elles sont parfaitement à leur place en cet endroit , et on est tout disposé à les écouter. Aussi, par ce côté philosophique de ses œuvres, et à cause des remarquables qualités qu'elle a déployées dans la poésie morale, a-t-elle mérité d'être rapprochée du plus grand poète de notre temps : ((Il y a chez elle, a dit M. Saint-Marc Girardin-

(1) Œuvres de M^{me} Des Houlières, vol. I, p. 103.

(2) Cours de littérature dramatique, vol. III, p. 393,

Il , c(; rjuo j'appellerais volontiers le commencement un poëLe descriptif et philosophique, quelque chose de ce que sera plus tard au [plus haut degré] de la poésie M. de Lamartine dans les *Méditations* et les *Harmonies* (1). » Mais lorsque, prenant les *Idylles* et les *Épiques*, nous trouvons encore le même langage et les mêmes idées que dans les *Réflexions* diverses^ alors il est impossible de se défendre d'un mouvement de mauvaise humeur*. Malgré la brièveté des vers, il y a là quelque chose qui blesse le bon goût; quelque chose qui rend insensible à une pensée d'ailleurs parfaitement exprimée, et que l'on admirerait fort volontiers, si elle se trouvait ailleurs. Voici, par exemple, la pièce qui a pour titre le *Ruisseau*, idylle, et qui débute ainsi :

Udisseaii, nous paroissions avoir im niéiiiio sort : D'un cours
pi'écipité nous allons Tuii et Tautre, Vous à ia nier, nous à la
nioi't.

oilà des vers excellents sans doute; des vers paifaiteicnt vrais
et d'une tristesse pénétrante; mais enfin, il faut 1 convenir, voilà
un singulier commencement d'idylle et ui ne promet guèr<' ce
rpie nous attendions, c'est-à-dii-e n petit }oëmc champêtre.
Même défaut dans un(» aulie ièce qui a pour titre C Hiver, idylle.
Ou nous diia s'il a le moindie raj)[]oit entre le passage sui\ani il
le tre choi-i pai* M'''''' Des Iloulières ; pour nous, il nous LMuble
(jn'elle eût bien mieux fait de donner à sa |)iè('r i lilie de Médita-
tion :

^i) Cours lie hUcialurf d/'ininlii^Kr, vol. III, p. oD'l.

Les terreurs, les infirmités, De la froide vieillesse ordinaires
compagnes, Font sur nous ce que font les autans irrités * Et la
neige sur les campagnes.

Encor, si, comme les hivers Dépouillent les forêts de leurs
feuillages verts, L'âge nous dépouilloit des passions cruelles Plus
fortes à dompter que ne le sont les flots,

Nous goûterions un doux repos

Qu'on ne peut trouver avec elles.

Mais nous avons beau voir détruire par le temps La plus forte
santé, les plus vifs agréments, îVous conservons toujours nos
premières foiblesses. L'ambitieux courbé sous le fardeau des ans
De la fortune encore écoute les promesses ; L'avare, en expirant,
regrette moins le jour

Que ses inutiles richesses; Et qui jeune a donné tout son temps à l'amour, Un pied dans le tombeau veut encor des maîtresses (i).

Qu'on admire ce tableau tant qu'on voudra; qu'ontrouve des pensées solides et exprimées avec vigueur, restera encore à réclamer contre l'étrange confusion qi fait ici l'auteur. Tout cela est fort beau, dirons-nous; (développement est remarquable ; mais il a le grave inconvénient d'être complètement hors de sa place.

Aussi est -il vrai de dire qu'en lisant les œuvres c M[^] Des Houlières, on est surpris de découvrir chez el un poète fort différent de celui qu'on s'attendait à troi ver. Comme l'a remarqué M. Sainte-Beuve , « elle sembi plus moraliste qu'il ne convient à une bergère; il y a d(pensées sous ses rubans et ses fleurs (2).)> Ce défai nous gâte ces idylles qui se res.ientblent fidèlement. Coni

(1) Œuvres de M[^] Des Houlières, vol. I, p. 170. (•2) Portraits de femmes, p. 323.

îTienl, d'ailleurs, en serait-il autrement? (le sont bien des bergers et des bergères que nous avons devant nous et que nous entendons; mais c'est \1[^] Des Houlières qui est derrière eux; c'est elle qui les fait parler, et naturellement elle leur prête ses idées, ses sentiments, ses qualités aussi bion que ses défauts. Voilà pourquoi la note demeure constamment la même, que nous écou lions Iris, Daphné ou Tyrsis. CiOmme M^{'''} Des Houlières, tous ces bergers ont l'humeur triste et rêveuse; comme elle ils sont peu satisfaits de leur sort et se plaignent de la méchanceté des hommes, de la corruption des mœurs ou des misères de la vie. Oui, quels que soient les personnages qui parlent, c'est tou-

jours elle qui a la parole, et on ne s'en aperçoit que trop à l'invariable uniformité du langage.

Si nous voulions résumer ici notre jugement, nous dirions qu'il ne faut pas admirer tout également dans les œuvres du poète. Pour ses idylles, sans les condamner [d'une manière absolue, nous ferions de grandes réserves; mais à l'égard de ces pièces, sous forme d'avertissement, nous placerions volontiers ce jugement qu'en a porté une femme distinguée et écrivain de mérite : « Ses idylles, a écrit M^{me} (Iuizot, n'ont peut-être d'autre défaut que de vouloir absolument être des idylles... Elle a mis de l'esprit partout et des fleurs où elle a pu (1). » (hiant à ces mille riens (qu'elle a pris la peine de rimer, nous ^ «mi ferions volontiers le sacrifice; (^t , après cette suppression, fin up nous accuserait pas pour cela de commettre un

(1) M. Sainte-Beuve, Notice sur M^{me} (Iuizot, Portraits de femmes.

acte (le vandalisme. Nous garderions d'abord toute notre préférence pour ces pièces légères et agréables que nous avons essayé de liire connaître ; puis viendraient les Réflexions morales, (que nous avons citées en partie et qu'elle développe avec un si rare bonheur. Dans ce genre, elle a un mérite incontestable : ses observations sont justes, ses idées, souvent nobles et élevées, sont exprimées dans un style remarquable de force et de netteté. Aussi pourrait-on faire un recueil fort agréable de ses œuvres : il faudrait choisir ça et là avec goût ce qui mérite d'être conservé, et rejeter sans pitié toutes ces mauvaises pièces dont nous avons parlé déjà, et qui ont le tort de ne pas offTi-ir le moindre intérêt. Ainsi débarrassé de ce vain amas de pièces inutiles et sans valeur, ce petit recueil serait lu volontiers, nous n'en doutons pas; car,

sans prétendre, comme le disait elle-même M^{me} Des Houlières, que ses vers semblent faits par Apollon (1), on peut reconnaître cependant qu'elle a tiré d'agréables sons (2) de sa lyre. Ne soyons donc pas surpris qu'elle ait acquis une grande célébrité de son vivant: qu'elle ait fait partie de l'Académie des Ricovrali de Padoue; que celle d'Arles ait été fière de la compter parmi ses membres, et que ses contemporains, charmés de ses vers, lui aient donné le nom flatteur de dixième inuse (3). Enfin M^{me} Des Houlières a été fort goûtée de Voltaire, qui en parle toujours avec éloge. « Il y a des pièces de M^{me} Des Houlières, écrit-il en 1756, qu'aucun auteur de nos jours

(1) Œuvres de M^{me} Des Houlières, p. 1/16.

(2) Ibid., vol. II, p. 17. Cf. Ibid., vol. II, p. 13.

— 11. —

elle pourrait égaler (1); et, dans la limite des écrivains (elle est de Louisa XI) il confirme encore ce jugement : « Les dames françaises qui ont cultivé la poésie, dit-il, est celle qui a le plus réussi, puisque c'est celle dont on retenu le plus de vers (>). »

(1) Œuvres complètes de Voltaire, t. VII, p. 11; édition facsimilée. 72 vol. in-8. Paris, Leclerc et Firmin Didot, 183.

(2) Siècle de Louis XIV, liste des écrivains français, article Des Houlières, vol. IX, p. 97, édition Bouchot.

CHAIMTHK IV

* Des Houlières. — Douceur de son caractère. — Correspondance de Kircher avec M^{me} Des Houlières; son auli-

ciiticité; c'll(! coniiiiit'iira au plus lard dans le courant de rann<V
1677. — Fléchier met M^{'''} Des Ifoulières en relation avec M^{'''} de
Caumartin.

Fléchier, nous l'avons vu, vécu dans une charmant(3 limité
avec M^{'''} Des Houlières; mais il eut surtout pour fille de celle-ci
une aïïection particulière, affection tendre sérieuse à la fois, que
ni l'absence ni le temps ne puint jamais diminuer. C'est ce côté
attachant du caractère 3 l'Méchier que nous voudrions mettre en
lumière; il y a , des détails piquants et curieux, et qui seront
comme les îniiers traits de cette avenante physionomie, dont les
rfffuls Jours (PAuverf/)ie nous ont révélé la finesse et rarement.

En parlant de la mère, nous avons eu déjà l'occasion e parler
de la fille : célèbre de son temps, elle serait empiètement i<j:no-
rée aujourd'hui, si M^{'''} Des Houlières 'eût mieux réussi à la
sauMT de l'oubli. Mais an fond, t malgré les vers médiocres rpi'-
cille nous a laissés, .M^{'''} Des loulières était une persomie de ta-
lent; à déraui d'autre ireuve , n'aurait-ofi (jue le témoignage de
Fléchier, il audiait bien tonii- compte d'une si llalteus(^
préférence.

-^ UG

.M^{''}* Des TToulières ne nous est pas entièrement inconnue ;
nous l'avons déjà rencontrée dans le salon de sa mère , au milieu
des quek|ues seigneurs et des beaux esprits du temps qui ve-
naient visiter la dixième muse» Jeune encore, elle sut plaire à M.
de Montausier et à ce duc de Nevers dont la naissance valait
mieux que le bon ij;(Ôût; parmi ses au)is elle eut les personnages
illustres de l'époque : Ménage, la Monnaie, Benserade; ce dernier
fut aussi son maître, et se crut obligé de se déclarer son admira-

teur. A cette époque, vers 1675, la mode durait encore: les railleries de Boileau n'avaient pu faire disparaître entièrement toute la lignée de ces poètes mourant par meta- J]liore; comme au bon temps d'autrefois, où Voiture entretenait librement M^{'''} Paulet et M^{^'*} de Rambouillet des peines de son âme, Benserade (1), déjà bien vieux, soupirait, lui aussi, auprès de M^{'''} Des Houlières, et continuait scrupuleusement les traditions galantes de Ménage et de Gonrart.

D'ailleurs, paraît-il. M^{'''} Des Houlières attirait naturellement vers elle par ses agréments personnels : sa beauté, qui n'avait rien de remarquable, avait cependant ce je ne sais quoi qui captive et fait naître la confiance, a Sa taille, nous dit-on, étoit très-médiocre, et elle n'avoit pas les perfections de sa mère ; mais ses yeux étoient vifs et gracieux. Elle plaisoit sans être belle. La même vivacité influoit sur toute sa personne. Elle n'avoit rien de contraint dans ses manières; et avec la solidité de la vertu elle apla-

(1) Il étoit né en 1612 et mourut en 1691. Benserade avait- plus de soixante ans lorsqu'il débitait ses douceurs à M^{'''} Des Houlières.

jissoit l'austérité des dehors (I). u (Ju'il nous soit permis l'ajouter encore quelques détails à ceux qui précèdent; oici le portrait que Sauvigny nous a laissé de cette aimable personne : a La nature, nous dit-il, voulut retraeren petit dans M^{'''} Des Houlières les perfections de sa mère. Elle étoit d'une taille au-dessus de la médiocre; nais des yeux dont la vivacité se répandoit sur toutes ses manières, des i[^]râces piquantes, de la sensibilité, une vertu plus austère qu'elle ne le parai[^]soit, tout cela fornoit un composé charmant, qui se concilioit l'amitié de eut le monde et

souvent inspiroit l'amour [2]. » (les courtes)aroles, plus dis-
crètes que nous ne voudrions, nous on lisent cependant assez
pour qu'il soit facile de se faire une dée exacte de ce qu'était iM""
Des Houlières : un re.^ard if et doux à la fois, des grâces pif-
juantes et agréablement élevées par l'expression bienveillante de
sa physionomie, [uelque chose enfin de la politesse aimable et
naturelle de a mère, telles étaient les qualités (jui distinguaient
M"" Des loulières et lui faisaient de nombreux amis.

iMais elle dut plaire surtout par les précieuses qualités le son
âme. Les contemporains ont noté ce qu'il y avait de iCnsible et de
délicat dans cette exquise nature qui aima iOuv(Mit avec ten-
dresse et ne sut jamais hnïr personne, j'est là, en elTet, l'un dc^s
traits les plus touchants de son caractère : ainsi, nous le verrons,
elle n'eut pas toujours à le louer de la conduite de sa mère à son
égard ;)lus d'uni' ois même elle eut âsonlTiir de sa part d'humi-
liafites \v\ii-

I (Kurrrs de M"" Dca Ilmilirics^ h'iloîc Insturique, \k 'lO ; 'J
vul.)CtiL iii-i'J. l';iris, ITlj'i.

(2) Sau\i::n>. Parnasse iks dunus, vi>l. V.

lions; mais la bonne Dos Houlières supporta tout en silence, et
ne se [laiij;nit pas plus des torts qu'on avait envers elle rjucle ne
songea dans la suite à se plaindre des rigueurs de la fortune. Mal-
gré de justes griefs, elle demeura fille soumise et dévouée, servit
fidèlement sa mère, partagea ses chagrins, essaya d'en adoucir
l'amertume, et regarda comme un devoir sacré de répondre à des
soupçons peu bienveillants ou à des railleries blessantes par la
[lus tendre et la plus constante aflection. Qu'on lise la prélice
({u'elle a placée elle-même dans l'édition des œuvres de M"" Des

Houlières (1), on verra avec quel accent de sincérité elle parle de son respect et de sa vénération pour sa mère. L'éloge qu'elle lui adresse en finissant est d'une délicatesse remarquable ; le ton en est si modeste et si naturel (pi'on voit bien qu'elle ne garde plus aucun souvenir du passé : « On s'étonnera peut-être, dit-elle, que j'ose mettre le peu d'ouvrages que j'ai faits à la suite de ceux de ma mère. J'en connois toute la différence; mais quand je joins dans un même volume mes vers aux siens, je ne fais que suivre son intention : heureuse de leur procurer par là le seul moyen qu'ils ont de passer à la postérité. »

Ce fut avec cette aimable femme , aussi distinguée par les qualités du cœur que par celles de l'esprit, que Fléchier vécut dans une délicieuse intimité; ce fut avec elle qu'il entretenait cette longue correspondance dont nous avons déjà dit un mot et que nous allons essayer de

(1) Œuvres de M^{me} Des Houlières. Paris, 1725, en tête du second volume.

— ÎVJ —

lire mieux connaître. Mais une question se présente à nous tout d'abord : ces lettres sont-elles authentiques? ont-elles bien de Fléclûer, et les a-t-il réellement adressées à M^{me} Des Houlières? Il n'y a pas le moindre doute

à cet égard : qu'on veuille nous permettre de donner quelques explications nécessaires. Voici ce que dit Dureux, l'éditeur des œuvres complètes de l'évêque de Limoges. Parlant du portrait de Fléchier, il s'étonne avec raison qu'on ait voulu persuader que ce portrait a été fait sur la prière d'un ami. « Nous en avons sous les

yeux, joute-t-il, une copie originale de la propre main du prélat, [ue nous avons suivie dans l'impression. Elle est adressée

une demoiselle, et nous jugeons avec beaucoup de fondeaenl (que c'est à M^{me} Des Houlières, avec laquelle Fiéchier

été dans une li.us)ii (r;i(niit" lespectable, qui a duré jute sa vie, sans que les personnes les plus sévères en lent jamais pris ombrage. » Puis l'éditeur ajoute ces paoles qu'il est important de remarquer : « Nous possédons n original, dit- il, une suite de [)Ius de cent lettres, écrites lar Tévèque de Nîmes, avant et après son épiscopal, à ette demoiselle, qui, sans avoir autant de talent (pie sa aère pour la poésie, n'avait pas moins d'esprit (ju'elle, et l'était pas moins recherchée des gens de lettres de son emps. Si nous publions ces lettres de Fiéchier dans notre ollectioi) ou séparément, ce ne sera pas la partie la moins ttrayante de son commerce é[)istolaire (1). »

Mais en 178^{*2}, à l'époque ou Ducreux éditait les œuvres

(I) (l'Jmris mmpUics ilc Flcchivr, Discours ^m- Ii jHirsouiu* «'i Ii'> îcritsdc M. Fiéchier, vol. I, p. lwii.

— lou —

complètes de l'illustre évoque de Nîmes, il yavait[)]lud'sur iu-convénient à livrer à la publicité ces lettres aimables ei légères, écrites autrefois par Fléchier à une femme spirituelle et dont le non était alors fort connu. N'y avait-il paj à craindre d'exposer la noble mémoire du prélat aux railleries pu peut-être même aux soupçons outrageants de cer tains écrivains satisfaits d'avoir une occasion si belle d(malmener un évè(iuc et de lui reprocher la frivolité de son langage? De semblables scrupules étaient légi-

times, e c'est pour ce motif (pie cette partie si attrayante des lettres de Fléchier ne dut paraître alors , malgré tou le désir qu'avait Ducreux de les faire connaître. Ce quoi ne peut nier toutefois, c'est que Fléchier a eu avec M^{re} Des Houlières une correspondance suivie: Ducreux nous l'affirme de la manière la plus formelle, tenant en main les lettres originales écrites par Fléchier avant et après son épiscopat. Or ce sont ces mêmes lettres qu'il possède aujourd'hui M. de Buzonnière ; elles sont toutes autographes et au nombre de cent cinquante-cinq. Le propriétaire actuel de cette précieuse collection nous a communiqué ces manuscrits avec la plus aimable bienveillance nous avons pu les examiner librement, et c'est sans aucune hésitation que nous avons reconnu dans toutes ces lettres; la véritable écriture du prélat (1). Voilà un fait qui suffit

(1) On nous saura gré de placer ici quelques détails intéressants: que nous devons à l'obligeance de M. L. de Buzonnière : « La correspondance de Fléchier avec M^{re} Des Houlières, que l'abbé Ducreux avait eu en 1782, se composait alors de plus de cent lettres: j'en possède cent cinquante-cinq. Il les tenait d'un petit-neveu de l'auteur, alors officier de dragons. Il en livra une seule à l'impression celle-ci manque à ma collection. En quelles mains passèrent-elles le;

— loi —

OU" établir l'authenticité de ces lettres ; nous ajouterons cependant encore que, dans cette correspondance, on trouve certains détails qui conviennent si bien à Fléchier, à ses habitudes, à ses goûts et à son caractère, (qu'il n'est pas possible de conserver le moindre doute à cet égard. D'ailleurs, ce qui l'a fait disparaître toute incertitude, c'est (que j'ai onze dernières lettres de la collec-

tion dont nous parais portent la signature de Fléchier. Voilà une preuve décisive et qui rend toute contradiction impossible; à moins, ^pendant, que l'on ne veuille [Drétendre ({ue, parmi eus ittres, il faut rejeter les unes et conserveries autres; conîrver les dernières, puisqu'on ne peut faire autrement, et îjeter toutes les précédentes, absolument semblables décrites évidenunent de la même main. Quel est l'homme jrieux qui pourrait accepter une telle opinion? Quanta DUS, nous n'hésitons pas à déclarer, et nous croyons :re assez familiarisé avec l'écriture de Fléchier pour pou- ;)ir l'allirmer, que cette correspondance est bien de lui)ut entière et qu'il n'est pas possible de démontrer le conaire.

Nous avons ciu utile d'insister sur ce [oint; car, peut- Ire, pourrait-on rencontrer des personnes (jui feraient pour ;s lettres ce ([u'on a fait, aiiscz malheureusement du rt'ste, uur les (ii'fiii'ls .Iniirs (f Aiiri'iupw. l\"ul-éire aussi, de

jtrus avant (.ran-ivur jusqu'à nu «i .' Je rij^uoiv. Kilos fai-saii'it irti(^ do la précieuse collection < Ta utof^ra plies rpie m'a léguée . (le la i'iace de Montevra\ . mon oncle, |)renner |)résident di' , coui" alors royale d'Orlciins. l't litt<"ratein* (listin::ué. Klles aient contenues ilans une enveloppe jaunie par le temps, sur laiieiUôn lisait, éerit d'une main inconnue: Cornsiwn'lnice tic Flé- \icriivc Ai^^^ Jh> I/iinhrrvs. n

sévères censeurs vont- ils trouver bien fades les agréables cau-series des deux amis ; peut-être vont-ils se montrer cho- ({ués de ce qui fliit le charme même do cette conversation intime, de ce laisser aller, de cette familiarité aimable, de ces libres propos qui, alors, étaient si bien reçus dans les meilleures com[]agnies, et qu'écoutaient volontiers des hommes connus par l'austère dignité d;3 leur caractère et de leur vie. Mais, dira-t-on, tout cela est bien

maniéré, bien frivole et bien mondain. Comment! Fléchier, dont la prose a quelque chose de si grave et de si majestueux, Fléchier est l'auteur de lettres légères à M[^]" DesHoulières? C'est vraiment inadmissible. Est-il croyable, en elTei, (qu'avant de paraître dans la chaire, et à l'époque même où il entretenait d'illustres auditeurs des grandes vérités de la religion, Fléchier ait été un habitué des ruelles à la mode? Est-il croyable que, non content de rechercher les beaux esprits, il ait été bel esprit lui-même, vivant au milieu des salons en renom, occupé de ces mille riens si peu capables d'ordinaire de former un orateur? Comment enfin concilier ensemble le ton frivole et dégagé de ces lettres avec le vrai langage de sa profession? Quand on est en si beau chemin de raisonnement, il n'est pas facile de s'arrêter ; et, sans se douter que l'on fait fausse route, on va toujours en avant, jusqu'à ce que l'on se soit entièrement égaré.

Il est possible que toutes ces objections se présentent à certains esprits ; mais au lieu de commencer une longue et ennuyeuse discussion, nous les renvoyons à la préface que M. Gonod a mise en tête de son édition des Grands Jours» cı Auvergne. A l'époque où le consciencieux bibliothécaire

de (llermont publia le manuscrit de Fléchier, on voulut en attaquer l'authenticité, et, à cętte occasion, on se servit Jes mêmes arguments que nous citions tout à l'heure à propos des lettres dont nous avons à parler. Mais M. Gonod, ıt avec lui d'autres célèbres ęcrivains, défendirent le noui[^]el ouvrage de Fléchier, et réfutèrent si bien les nombreuses objections de leurs adversaires, que la victoire finit par leur rester. Aujourd'hui, il n'y a plus le moindre doute : .out le monde sait fęue l'auteur des Oraisons funi'hres :)réluda à sa carrière d'orateur par des amusements de bel

esprit et en composant les Mémoires des grands viirs. Ce livre explique tout naturellement les lettres à M^{me} Des Houlières ; ceux qui l'auront lu ne seront pas surpris du ton que l'on rencontre dans la correspondance ; dans les lettres connues dans les Mémoires sur les grands ^{officiers}, on a affaire au même écrivain ; c'est la même linessence et le même agrément ; c'est cette même prose abondante et facile, dépourvue de force, mais où la grâce se révèle quelquefois, unie presque toujours à une élégance ([iii in-Jiquie un homme déjà habile dans l'art d'arranger harmonieusement des phrases (•a)abi(.s d<' llatte l'oreille et de l'harmoniser le lecteur.

Avant d'aborder cette correspondance, nous éprouvons le besoin de prévenir un reproche (que l'on pourra nous adresser. Est-il utile d'insister sur ces lettres, et est-il opportun d'en faire connaître la plus grande partie ? N'eût-il pas été plus sage de négliger ce côté de la vie de Fléchier, et n'y a-t-il pas, dans cette correspondance, bien peu de détails de nature à amoindrir l'idée (pie l'on se faisait du caractère grave et sérieux de l'homme ?

— 101 —

Je Nîmes ? Voilà une question délicate et qui doit toucher tous ceux qui s'intéressent à la gloire de l'un des prélats qui ont le plus honoré l'Église de France ; elle nous touche surtout nous-mêmes, et cela à un double titre : d'abord parce qu'enfant de la ville (qu'il a illustrée par son épiscopat, nous devons plus que personne honorer une si pure mémoire ; ensuite parce que, devenu depuis longtemps l'objet de nos études, Fléchier, s'il est permis de le dire, nous est particulièrement cher, et que nous serions affligé de porter atteinte à une réputation si universellement respectée. Le nom vénéré du célèbre évêque de Nîmes est beaucoup trop au

- dessus des soupçons vulgaires pour qui: soit nécessaire de prendre un instant sa défense ; et si, è cet égard, nous eussions eu le moindre péril à redouter, nous aurions rejeté ces lettres et renoncé sans hésiter au plaisir de publier une correspondance qui, nous l'espérons, ne sera pas la partie la moins intéressante de notre travail.

D'ailleurs pour obéir à des scrupules respectables sans doute, mais au fond peu sérieux, fallait-il négliger des documents d'une si grande importance et qui nous montrent si bien la tournure d'esprit de Fléchier? Fallait-il, en quelque sorte, supprimer de notre autorité propre des lettres qui existent et que le public peut avoir un jour entre les mains ? Et alors qu'aurait-on gagné à garder volontairement le silence sur cette correspondance qui, peut-être, vn inspirer quelques graves appréhensions à certaines personnes? Mais vous l'avez connue, ne manquerait-on pas de nous dire avec raison ; et si vous l'avez timidement cachée, si vous avez craint d'en pai'ler, c'est qu'elle était un

— lor, —

ml)anas pour vous; c'est que, à votre avis, elle reiiferiiait (les révélations qu'il était bon de laisser ignorer, /est ainsi que par un excès de prudence maladroite on lourrait fort bien aiiiver à un résultat contraire à celui [ue l'on veut atteindre : ne rien dire aujourd'iuii de ces Htres serait peut-être le plus sur moyen à prendre pour u'elles fussent interprétées plus tard dans un sens défaorable. Voilà pourquoi nous croyons utile de parler ici de i correspondance de Fléchier avec M"" Des Houlières; nous •ren- drons cette correspondance telle qu'elle est, avec ses létails fri- voles et légers, avec ses nouvelles de la cour et es nouvelles de la ville; nous la jugerons librement, sans évérité excessive ni com-

plaisance calculée, et nous essayeons d'en fixer avec le plus de précision possible le vrai caractère. Maintenant, si malgré nos bonnes intentions, quelques critiques persistent à nous accuser, nous espéons que les hommes de goût, ceux qui savent cointendre et apprécier les choses littéraires, voudront bien en montrer plus indulgents pour une si innocente témérité. Au reste, nous sommes moins audacieux qu'on ne pourrait le croire: le mal est déjà fait; l'existence de la correspondance de Fléchier avec M^{me} Des Houlières n'est plus un mystère pour personne, car, dans son excellente édition de Fléchier[^] Al. l'abbé Delacroix a déjà publié plusieurs lettres de cette intéressante collection. Si donc il vient nous attaquer, nous aurons du moins un complice» avec lequel nous nous empresserons (! ♦ ■ partager les reproches (pie l'on pourra nous adresser au sujet de l'introduction (que nous aurons commise.

Le récent auteur de l'Histoire de /-l'Ar/z/Vr a publié - plu-

sieurs lettres de cette correspondance; mais il en reste encore un grand nombre qu'il n'a pas fait connaître, parce que le plan de son ouvrage ne lui permettait guère de s'étendre longuement sur ce sujet. Pour nous qui cherchons particulièrement quelle fut la nature de l'esprit de Fléchier, nous nous priverions d'indications précieuses en passant trop rapidement sur ces lettres : aussi aurons-nous soin de nous y arrêter, afin de compléter ce que nous avons déjà dit des goûts littéraires de Fléchier.

Ce fut au plus tard vers l'année 1677 que commença entre Fléchier et M^{me} Des Houlières cette douce et charmante intimité que nous allons essayer de raconter. A cette époque, il avait quarante-cinq ans, et il était alors un homme célèbre : poète en renom, orateur admiré, lecteur du Dauphin, et, depuis plusieurs années

déjà, membre de l'Académie française. De son côté. M^{***} Des Houlières n'avait guère alors que vingt et un ans, comme nous le prouve son acte de baptême que nous avons cité plus haut (1).

(1) Jusqu'à présent les différents biographes n'ont guère été d'accord sur l'époque de la naissance de M[^] Des Houlières. D'après Lambert, Bidoirc littémirc. du siècle de Louis XIV[^] elle naquit en 1663 ; d'après Sauvigny, Parnasse des dames, en 1662 ; la Biographie universelle de Didot donne la date de 1662. Ces indications sont fausses : l'acte de baptême de M[^] Des Houlières nous prouve qu'elle naquit le 31 mai 1656. (Voyez plus haut cet acte de baptême, p.- ^3.) — M. Jal, prenant pour l'acte de baptême de M^{***} Des Houlières l'acte de l'une des sœurs de M^{^^*} Des Houlières, a fixé l'année 1659 : en voulant redresser l'erreur de ses prédécesseurs, il est tombé dans une autre. « Voyons, dit-il, l'acte de baptême de M^{****} Des Houlières, dont M. Bouillet, dans son Dictionnaire universel, n'a pas cru devoir prononcer le nom, et qui, suivan! les éditeurs des œuvres de sa mère et des siémes, vint au monde en mil six cent soixante-deux.

« Le U novembre 1659 a esté baptisée Anthoinette Claude, fille

Fléchier, nous l'avois vu, était l'ami de M^{***} Des Houlières et l'un des habitués des réuffions qu'elle tenait chez elle ; c'est là, sans aucu:j doute, que se forma entre la jeune fille et ToraLeuf cette longue liaison que la mort seule put briser. 11 n'est pas facile de déterminer d'une manière précise le temps vers lequel commença la correspondance entre les deux amis; nous n'avons entre les mains (jue des lettres sans date, qui, à cet égard, ne peuvent nous (*tre d'aucune utilité. En voici une cependant qui est certainement de l'année 1679; et c'est sur cette lettre que nous

nous appuyons pour faire remonter deux ans plus haut l'origine de cette amitié.

" Ce mercredi T' jdiir de l'un.

a ,]() croirois, mademoisello, que cette année me seroit

do M« Guillaume de la Fon, seigneur des llouUirres, aydu de camp ^s armiM's du lluy, major de Dixmiide; ot de dame Antlioinette du îJiricro, SI feinm'^v Lo parrain Jean du lii^'iopo, s^ de hi (îai-de, la marraine dame Uaude (iautier, veuve de M" Melchior du Ligiere, s' de la (iarde, chevalier des ordres du Uoy. » lregistres de la paroisse Saint-Sulpiee ; Paris, archives de l'état civil. « On ne voii pas, ajoute M. Jai, conuiient il put arriver que M""- Des lloulii"i'es lut inscrite sous les noms d'Aiiloinette-Claude, quand, en etVct. elle se nommait Antoinette -Thérèse.)> L'explication est bien simple cependant : il s'agit ici de deux sœurs, et non d'une m«>me jMTsonncî; Tune, la plus eonnue, celle dont nous nous occupons dansée travail, s'appelait An'oiui^ih -Tli"ir>i M»"^^ II(iii!it"r(s ; r.iuti't', A n tuinet te-Clude.

(1) « La coïncidence d'un mercredi avec le 1^{er} janvier ne s'ap-|)lique ici, dans les limites du possible, (|u'aux années 167^e. l'i U'i'M) ; mais, à cette; di'rneière époque, Fléchier connaissait déjà M"* Des lloulières depuis un grand nombre d'années. Il convient doue (l'aduûitre pour c(!tte lettre le mercredi de l'année IG7D. » Note de M. de lUi/onniirre. D'après ce calcul, et en reninnlant de deux ans, la liaison de. l-IcchiiM* avec M"" Des lloulières aurait commencé réellement vi-rs l'année l(i77.

l'uneste, si je ne la commençois par les nouvelles assurances (juc je vous donne ici du respect, de l'estime et de l'amitié que

vous savez que j'ai pour vous. Je ne compte presque plus ma vie que du temps que j'ai l'honneur de vous connoître. Il me semble quelquefois (que j'ai vécu inutilement, et qu'il n'y a que deux ans qu'il est bon pour moi d'être au monde. Je ne date pas mon bonheur de plus loin, mais j'espère aussi (qu'il durera autant que moi, et que si j'en ai vu les commencements un peu tard, je n'en verrai jamais la fin. Je ne sais ce que vous pensez là-dessus, mais je sens bien que vous me trouverez en tout temps le même, et que mes années à l'avenir finiront comme celle-ci commence. Si vous saviez combien de fois j'ai pensé aujourd'hui à vous, vous tireriez bon augure de ces souvenirs réitérés. Tous les jours suivants ressembleront à celui-ci, et vous méritez bien, dès qu'on a de l'amitié pour vous, qu'on ait aussi de la constance. Mais souvenez-vous aussi, mademoiselle, qu'après avoir passé tant de beaux jours dans l'indifférence, il faut enfin les employer un peu mieux et récompenser vos amis par les douceurs de cette année-ci, de la stérilité et de la sécheresse des autres. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous avez résolu de faire pour eux, si vous leur avez accordé quelques moments de la journée, si vous leur avez souhaité des prospérités, et quelle sorte de bonheur vous leur avez désiré. J'en demande peut-être un peu trop, et vous blâmez peut-être ma curiosité ; mais vous savez l'intérêt que j'y ai et la passion avec laquelle je suis à vous. »

Nous l'avons déjà dit ailleurs, comme sa mère, M^{^^} Des Houlières était fort répandue dans le monde; elle avait de nombreux amis qu'elle était heureuse de recevoir et parmi lesquels on distinguait Mascaron , l'abbé de Vertot, la Monnaie et M. de la Rivière, prendre de Bussy-Rabutin.

Une telle société n'était pas à dédaigner, et nous devinons aisément le charme que devaient offrir ces agréables réunions. Les réceptions étaient fréquentes et régulières dans la maison de M^{me} Des Houlières, s'il faut en juger par les lettres de Fléchier, qui parle presque toujours de ces visiteurs, parmi lesquels il voudrait bien se mêler plus souvent. En 1681, il se trouvait au fond de l'Alsace, suivant la cour pendant le voyage qu'elle fit alors dans cette province. Pendant la route, Fléchier songeait à M^{me} Des Houlières, aux amis absents, aux piqueurs en liens ([l]e d'ej tendait autrefois et dont il était actuellement privé ; et, pour se consoler, il écrivait à M^{me} Des Houlières et lui disait avec une légère pointe de moquerie : « Je suis bien aise que votre cour grossisse tous les jours de quelque bon esprit qui vous rend honnimage. J'espère (p)à la fin l'Académie se tiendra chez vous et (lue vous y (r)ésiderez. Nous marchons incessamment et nous nous éloignons de vous. Que ces jours me paroissent longs, et que ces climats me semblent barbares ! Quoiqu'on ne puisse voyager (l)us commodément (que je le fais, je n'ai d'autre satisfaction (lue de songer à la fin de mon voyage (1). »

Dans une autre lettre, il se moque doucement d'un ami le M^{me} Des Houlières, (que le devoir de sa charge retenait) peut-être à Saint-Ciermain, et (qui aurait bien voulu se trou- .ser ailleurs : « J'ai vu aujourd'hui, lui écrit-il, l'abbé qui auroit bien voulu être à la rue de l'Humno armé (2).

(1) Collection (le M. du Jtizonnière.

(2) Nous trouvons ici nettement (i)l'« U » H' l'adresse de M^{me} Des Houlières. Comme M^{me} Cornue!, M^{me} de Sévigné, M^{me} de Scudéry-, :11c deniein'ail doue au Marais, devenu le centre de la société />/<•-

J'ai remarqué qu'il étoit dans de grandes impatiences de partir, et je me suis imaginé qu'il étoit plus pressé d'aller vous fixer la cour, (je de venir la faire ici. Peut-être aura-t-il eu le temps de vous chanter une chanson et de suivre votre carrosse. Comme il se plaignoit dédaigneusement du froid de Saint-Germain, je lui ai dit que j'en trouverois, aussi bien que lui, le temps bien plus doux et plus tempéré chez vous, et que les journées étoient bien mieux employées à Paris {l'ici ; il a pris son sérieux, et m'a laissé rire tout seul: je ne sais s'il a raison d'en user ainsi (1). »

L'excellent ami craignait qu'on ne le négligeât au milieu de cette affluence permanente de visiteurs; et alors, retiré dans son appartement de Versailles, de Fontainebleau ou de Saint-Germain, il prenait une plume, et dans un langage humble, modeste, d'une politesse irréprochable, mais qui portait l'empreinte d'une légère inquiétude, il venait rappeler discrètement son souvenir que tant d'autres personnes pouvaient faire oublier un instant : « Que je serois

allée au dix-septième siècle, après les réunions de la bibliothèque de la rue de l'Homme armé, qui existe encore aujourd'hui, traverse de la rue Sainte-Croix de la Bretonnerie dans celle des Blancs-Manteaux. C'est une rue fort courte, très-étroite, qui, dans une partie de son parcours, n'a guère plus de trois mètres de largeur: aussi est-elle barrée du côté de la rue des Blancs-Manteaux. La rue de l'Homme armé semble avoir gardé la physionomie qu'elle avait au dix-septième siècle : les maisons y sont vieilles, tristes et d'une assez pauvre apparence. Une seule, plus spacieuse et plus convenable que les autres, a fixé notre attention : c'est celle qui porte actuellement le n° 10, et dans laquelle se trouve l'école communale du quartier. Ne serait-ce pas là que

M^{'''}^ Des Houlières aurait habité V On est tout disposé à le croire : quand on considère l'état misérable des maisons voisines, on ne voit pas que M^{''''''} Des Houlières ait pu demeurer ailleurs. (1)
Collection de M. de Bu;^onuière.

ureux, mademoiselle, si parmi tout ce monde qui vous
viionne, votre cœur vous faisoit apercevoir de temps en
Tips qu'il y manque de vos amis. Au milieu de tant de
mpliments ennuyeux qu'une bienséance importune vous
,t recevoir, jugez de ce qu'une sincère amitié me fait dire
. me fait penser. Vous devez être plus touchée du désir
le j'ai de vous voir, que des visites que tant de gens in-
[férents vous rendent, et ce que je sens vous doit être pour
moins d'une aussi grande consolation que ce qu'ils vous
jent. J'ai assez de confiance en vous pour croire que vous
3 rendpz cette justice. Pour moi, je ne fais que penser à
us ou parler de vous. Je me suis promené une partie de
matinée avec un prélat qui est homme d'esprit comme
)i et comme vous. J'ai été longtemps après dîné avec ce
lant homme, qui me fit tenir avant-hier deux heures
ns votre cabinet. Je vis hier une dame à qui vous vouliez
rire, et je lui parlai. Tout ce qui vous connoît ici vous

noignera que je ne puis vous oublier un moment. (Juand
 pense à ces bienheureuses soirées que j'ai passées auprès
 vous, tout le temps me paraît ici bien triste. Rien ne me
 nsole de ne plus les retrouver, ffue l'espérance que j'ai
 'elles reviendront. Mandez-moi, je vous prie, en quel
 it est votre santé et comment vous supportez votre af-
 fction et vos fatigues. Je suis autant que je le dois et pour
 moins autant (jue vous pouvez le souhaiter
 a Votre, etc.

« Ce vendredi 4 j'ilHet (1) »

Parmi ces nombreux et spirituels amis, dont l'assiduité ^1) <
 li.i cumcithMK'e d'im vndrt'di U)njl»aiuh*. !i juillet Ui>A'

— Hi> —

ndait Flécbier quelque peu jaloux, il est un nom qi nous vou-
 lons citer et que nous n'avons rencontré nul part, c'est celui de
 M'''''' de Cauinartin, la femme ainiab du magistrat qui tenait les
 sceaux aux grands jours t Ciermont. (le l'ut très-})r(bal)lement
 l'ancien préceptei du iils de M. de (uaumaitin qui prépara cette
 liaisor l^râce à M'' Des Houlières, Flécbier avait pu connaître bi(
 des beaux espiils (ju'il n^eût peut-être jamais connus sui elle, et
 il n'était pas laché de rendre laveur pour faveui on ^a voir que ses
 lecommandations ne demeuraient p; tout à l'ait sans résultat:

" Ce dimanche niatin.

((Je ne sais, mademoiselle, si je dois appeler le dernii jour (\UQ j'eus l'honneur de vous voir heureux ou malhei reux. L'apparition du matin fut si courte, la visite du so fut si interrompue, que je ne les comptai que pour uii c ces demi-bonheurs qui font quelque plaisir, mais quic laissent beaucoup souhaiter. Comme je n'eus pas le temj de vous parler chez vous, je me récompensai à parler c vous chez M"" de Caumaitin. Votre éloge s'y fit, et je i: fus pas fâché qu'on remarquât que j'aimois à vous louei Je me distinguerai toujoui's un peu des autres, quand j'au rai à traiter de pareils sujets. Au reste, cette dame eî charmée de vous, elle vous trouve tout à son gré, sino ({ue vous lui paroisscz un peu moins accessible qu'ell n'auroit souhaité pour sa satisfaction. Elle ne regarde pa cela comme un défaut en vous, mais comme un malheu

le choix entre 1683, 1G88 et 169/j. Dès 1688,. les lettres de VU. ciller aHéctent un ton de gravité bien éloigné des tendres senti ments qu'exprime celle-ci. La date de 1G8a est donc celle qi semble devoir être adoptée. » (Note de M. de Buzonnière.)

— ll.'i -

jur elle, et, au hasard de ne pas vous trouver toujours, le a ré-solu de vous chercher très-souvent. Les excuses je vous lui fîtes de ce que vous n'aviez pas reçu sa derère visite lui tiennent au cœur ; elle soupçonne qu'on)us ait dit qu'elle s'en étoit plainte, et se sait mauvais 'é de ne vous avoir pas répondu assez obligeam-ment sur ! point. Je suis chargé de vous faire ses protestations et îvousassurer de l'estime qu'elle apour vous. Vous nesausz croire combien l'amitié f{ue j'avois pour elle est augmentée par celle que je vois qu'elle a pour vous. Je prends ir moi toutes les obligations que vous avez aux autres, et ne sais d'où vient que je reçois

comme une grâce ([u'oii e fait toute la justice qu'on vous n nd. Je fus jeudi toute journée avec le prélat que vous savez : janiais je ne l'ai lit vu et jamais je ne l'ai si peu aimé. Je ne pus hier vous Tire, quelque envie que j'en eusse. J'ai vu partir avec aisir M. Petit (1), parce que M. votre père ou vous|)ouerez en avoir besoin (2) , et que vous serez plus en repos. ; suis entièrement à vous. »>

Voilà donc Fléchier .dans le salon de M""* Des Houères, au milieu de tous ces beaux esprits, i)oêtes ou rands seigneurs, qui venaient à ces aiujables réunions : enserade, Qninault, Mascaron, l'abbé de Lavau, Monlusier, le maréchal de Vivoime, le duc de Nevers. 11 tait trop de son temps pour ne pas porter la livrée de

(l) Fléchier parle sans doutoici de ce médecin qui, selon M""de »\i>né, causa la mort du cardinal de Rctz^ Voyez M""dc' Si'vii:n<“, Jttro du 'J.') aoilt IGT'J, vol. V, p. r)59 ; édil. Ilachotte. l'aris, 863.)

(•J) D'après Téloge historique placé en tête des Œuvres de M"" r< ĩfniilirrvs, ("ditiou do 17(i'i, |). xxwii, M. Des llouliéfcs niouut le 3 janvier lODJ; la lettre (jueuuus venons de citer n'«'»>tdonc as postérieure à cette date.

convention qu^avaient portée avant lui Voiture, Conrart et bien d'autres encore. Un homme d'esprit n'avait pas alors de moyen plus sûr pour rehausser son mérite que de donner dans le galant de l'époque. Dès ce moment sa réputation était faite : on recherchait son amitié, on attachait du pi ix à ses louanges ; ses moindres paroles commandaient l'attention , comme aussi on ne pouvait s'empêcher d'admirer la politesse exquise de ses manières et le choix toujours heureux de ses expressions. Fléchier suivit la pente commune, et n'eut pas d'autre langage que celui

que Ton parlait autour de lui. De là, dans ses lettres à M^m Des Houlières, un ton qui peut surprendre aujourd'hui, mais qui était alors parfaitement reçu et ne tirait nullement à conséquence. Nous insistons sur ce point, parce qu'il est important de bien déterminer la signification des passages qu'on va lire ; sans cela, on tomberait dans une grande erreur en attribuant à l'aimable épistolier des sentiments et des pensées qui n'eussent convenu ni à son âge ni à la gravité de son caractère. C'était la monnaie courante du temps : nous n'avons pas le droit d'en changer la valeur pour lui en donner une autre qui serait entièrement fausse.

CHAPITRE V

Du style précieux dans les lettres de Fléchier. — M^m Des Houlières lui reproche de mettre trop d'esprit dans ses lettres. — Du ton galant de cette correspondance; ce ton universellement en usage au dix-septième siècle. — Ces lettres étaient destinées à une lecture publique comme celles de Voiture, de Balzac et de M^m de Sévigné.— Brouille passagère entre les deux amis. — Légers débats qu'ils eurent souvent ensemble. — Au fond de toutes ces petites frivolités de langage on trouve une affection sincère.

(l'est surtout en lisant les lettres adressées à M^m Des Houlières que l'on comprend combien est juste l'observation de M. Sainte-Beuve sur Fléchier: « Il appartient par le goût et par la manière à la société de l'hôtel de Ramouillet et aux gens de lettres de la première Académie, dont il était en quelque sorte l'élève; c'est là, c'est dans le double cercle qu'il a pris son pli à l'heure où son talent se forma, et il le garda toujours, même en se développant)ar

la suite et s' élevant (1). « Oui, Fléchier est le disciple de Voiture et de Conrart : ce sont les mêmes qualités itles mêmes défauts, les mêmes agréments un peu alfectés, es mêuics tours de phrase, les mêmes coquetteries de langage et, en quelque sorte, les mêmes inflexions de voix. ^onq)arezles lettres de Conrart à Al''' de la Vigne (2) avec

(1) Mémoires sur les yrumls jours iC Auvergne, introd., p. XI.

(2) Dans les manuscrits de Conrart, vol. -\, p. 83 et sniv. bî-thiothèque de l'Arsenal, collection in-folio.

— IIG —

celles que Fléchier écrivait à M''' Des Houlières, et vous aurez de la peine à remarquer la plus légère dilTérence : mêmes joies, mêmes tristesses, mômes inquiétudes chez le secrétaire de l'Académie et le noble orateur; tout se ressemble, jusqu'à la forme du style, qui est maniéré de part et d'aulre, avec plus d'élégance et de clarté dans Fléchier, avec un ton plus vif et plus gai dansConrart, qui veut être amusant quand même. Tous deux furent fidèles jusqu'à la fin de leur vie aux goûts de leur jeunesse: (lonrari éiait déjà fort vieux quand il entretenait M''' de la Vigne de mille bagatelles qui nous font sourire aujourd'hui; et, en 1086, Fléchier, académicien depuis longtemps, Fléchier, qui avait déjà prononcé la plupart de ses oraisons funèbres et qui avait alors cinquante-quatre ans, passait encore son temps à composer des épîtres, vrais modèles de ce style précieux tant goûté autrefois. Qu'on nous permette de citer la lettre suivante, dans laquelle le futur prélat touche à certains détails assez épineux :

{(Je m'étois bien imaginé, mademoiselle, que je ne serois pas toujours maître de moi, et qu'il vien droit un temps où vous me

donneriez en vain la liberté de vous aller voir. Quelque envie que j'en aie, je me trouve retenu, et ce n'est pas d'aujourd'hui que mon devoir s'oppose à mon inclination. M^{lle} la Dauphine est en travail depuis une heure après minuit, et les personnes entendues en l'art des accouchements disent qu'elle y pourroit bien être jusqu'à demain. L'affaire se passe fort doucement jusqu'ici, et c'est ce qui fait craindre qu'elle ne tire en longueur. Je ne vous dirai pas tous les raisonnements qu'on fait ici ; il n'appartient pas à une fille comme vous de les apprendre, ni à un

homme comme moi de vous les écrire. 11 ne l'aut pas blesser la pudeur par des discours du temps présent, ni troubler la joie d'un prochain mariage par des craintes d'un mal à venir (1). Je vous dirai seulement que tout est en mouvement dans cette cour. Chacun se dit : Sera-cil un fils? serace une fille? sera-ce aujourd'hui ? sera-ce demain ? Tout le sang royal est ému ; les princes et les princesses font un cercle tumultueux autour du lit, le roi ne fait qu'aller et venir, et tout le monde est en attente. Pour vous, mademoiselle, vous êtes bien en repos ; on ne vous parle que de noces, vos articles sont bien signés, votre résolution est prise, vous voyez les gens qu'il vous plaît et qui vous plaisent, et vous ne songez pas qu'un jour vous pourrez bien payer vos plaisirs des mêmes peines que nous voyons. Par- J'onnez-moi cette petite gaieté, mademoiselle ; j'ai tant de peine à demeurer ici quand je pourrois être à Paris, que je cherche tous les moyens, non pas de me divertir, mais seulement de me désennuyer. Je suis bien aise que ma sin- :érité vous ait plu. Je n'en manquerai jamais, et j'essayerai je répondre à la confiance dont vous m'honorez. Soyez persuadée de mes bonnes intentions et de la disposition que 'ai à ne pas douter légèrement des vôtres. Je parlai hier issez longtemps à M. votre frère, et il est vrai qu'il me lit a guerre sur ma

résidence à la cour et sur le peu d'exactitude j'avois à vous faire mes compliments (1). (L'on ne s'entend pas trop raillerie en fait de devoir et surtout l'amitié, je serois parti ce matin, quand même vous ne l'auriez pas voulu ; mais voici une raison qui me justifie : j'aurai l'honneur de vous voir dès que je le pourrai, vous en jugez bien ainsi; cependant, faites-moi la grâce de m'en

(1) Allusion ; i (111 projet (le mariage de M^{me} Dos Hloilières, dont lous parloris j)lus loin.

{!} A roccasioi, sans douto. du prochain mariage do M^{me} Dos |ou Hères.

mander de vos nouvelles et de me croire tout à vous,

« C.o, mercredi soir à Versailles. »

Fléchier excelle dans l'art d'effleurer finement les sujets délicats ; grâce à la souplesse de son esprit, il se tire des passages dangereux avec une aisance remarquable, et sait rester élégant où d'autres ne seraient que communs, Dans ses Mémoires sur les grands jows d'Auvergne, il a montré qu'il avait le secret de tout dire ; et telle est son habileté, qu'on n'est guère tenté de lui reprocher ses hardiesses. Dans ses lettres, il conserve la même mesure : il plaisante volontiers, mais avec un tact parfait et avec le plus grand respect des bienséances. On a affaire à un écrivain dégagé, on s'en aperçoit sans peine ; mais ce ton libre et quelque peu hardi n'a rien de choquant: on sent que c'est l'innocent badinage d'un homme aimable qui ne veut provoquer qu'un léger sourire. Tel est le caractère général de la lettre suivante ; elle ne manque pas d'agrément, malgré certaine afféterie de langage en quelques endroits :

u Je vous écris, mademoiselle, de la même main dont je viens de signer un mariage et de bénir un lit nuptial. Je ne sais si cela vous paraîtra comme à moi de bon augure ; mais j'espère qu'il en arrivera quelque bonheur. Si vous avez besoin un jour de mon ministère, vous trouverez que je n'ai pas mal fait mon apprentissage. J'entends fort bien à marier ; on dit que j'ai la main heureuse, et deux cœurs tiennent assez bien quand je les ai une fois liés. Je vous en dirai davantage à mon retour. Cependant, souhaitez que ce soit samedi, et, après vous être bien réjouie cette semaine, préparez-vous à passer l'autre un peu tristement. J'irai

— IIIj —

k'ous consoler dans votre retraite, et vous redire peut-être avec quelque importunité, mais avec beaucoup d'affection, à quel point je suis et je veux être à vous. »

Dans la plupart de ces lettres, Fléchier est presque toujours précieux; précieux de bonne compagnie, il est vrai, mais enfin le défaut est sensible et nous devons le signaler. 1 prend plaisir à développer lentement sa pensée, à la tourner et à la retourner en mille manières différentes; et 1 n'est pas satisfait s'il ne parvient à bien arrondir une période ou s'il n'amène quelque fine antithèse capable de faire admirer son savoir-faire. De là un style souvent traînant [ui n'a rien de la rapidité et du naturel de celui de M^l de Fénelon. On le voit trop bien, l'aumônier de la Dauphine s'écoute en parlant ; tandis qu'il écrit, il s'observe avec le soin 3 plus minutieux ; il sait que sa lettre sera lue publiquement, (qu'elle passera entre les mains des amis et des amies, et il ne veut pas qu'on puisse lui reprocher une expression propre ou une seule négligence de langage. Qu'on lise 3s quelques lettres qui

suivent, et qu'on nous dise si ce 'est pas là ce qui frappe tout d'abord dans ces jolies misives:

■ C.i- mfMTicili au soir.

«M. D... me rendit hier fidèlement le billet que vous favez fait la grâce de nv écrire trois jours auparavant. Uioiqu'il ne connût pas le prix du trésor qu'il me retenoil,

fut teuh" (le larcin ou pour \r moins de cuiiosité, et gràps k Dieu, il a eu la conscience assez bonne pour me restuer un bien (ju'il n'auroit pu prendre, et (ju'il m'auroit uns doute du moins envié, s'il eut pu soupçonner ce (|u'il aloii. (les in(|uiétudes obligeantes que vous avez pour ma

santé, où voas devriez n'être occupée que de la vôtre, sont des marques de votre bonté qui me rendent glorieux et qui rendroient aisément jaloux ceux qui les sauroient. Je ne ni'adresserai qu'à vous pour obtenir ce que je souhaite et que j'espère, et sans employer d'autre crédit que le mien, sans implorer d'autre secours que le vôtre; vous verrez jusqu'où va ma confiance, et je connoîtrai jusqu'où va votre générosité. Le roi ira vendredi à Paris; c'est presque de toutes ses félicités celle que je lui envie le plus. Si j'avois la même liberté que lui, j'emploierois peut-être mieux que lui le temps qu'il y passera. En tout cas, je ne m'amuserois pas à voir des médailles et des statues; et puisqu'il ne vous verra pas, et que probablement vous ne le verrez pas vous-même, je le laisserai partir sans envie. Le frisson que vous eûtes dernièrement m'est revenu plusieurs fois dans l'esprit; je crains qu'il n'ait eu de la suite, et comme vous tâchiez de le dissimuler en le souffrant, vous seriez bien fille à le cacher après l'avoir soulfert

une seconde fois. Je vous prie de me tirer de la peine où j'en suis et de me croire.

((Votre, etc.)>

>(Ce lundi à dix heures du matin,

« Je viens de voir partir pour Paris M. de M. . . (1) , et vous jugez bien que mon cœur me déterminoit à l'accompagner; mais quand j'ai su qu'il reviendrait aujourd'hui, et que je n'aurois tout au plus qu'une demi-heure à vous voir, je l'ai laissé partir seul. Qu'est-ce que Paris pour moi, si ce n'est vous, et que m'importe où je sois, quand je ne puis être avec vous? J'aime mieux différer mon voyage de quelques jours, et demeurer un peu plus longtemps, afin de jouir plus à loisir du plaisir de vous voir. Nous renouvellerons ensemble nos résolutions aux premiers jours de la nouvelle

(1) M. de Montausier peut-être.

[inée, et je verrai bien dans la suite si vous avez un cœur l'épreuve du temps. Je vous écrivis hier, et j'ai peut-être)rt de vous écrire encore ce matin. Mais je n'ai pu me confier de n'avoir pas été à Paris qu'en m'y envoyant en quelque façon moi-même avec ce billet, et j'aurois regretté)ute ma journée, si je n'avois passé à vous écrire quelques loments que j'aurois peut-être pu passer à vous voir. Bon-)ur, mademoiselle, comptez pour quelque chose toutes les bonnes volontés, et croyez (1)... •

(« Notre messenger ordinaire ne m'avoit apporté ce matin ucune nouvelle de vous; vous m'aviez promis de m'en onner, et je sais combien vous êtes fidèle dans vos prolesses. J'ai été en peine toute la journée, mais je ne me j'is jamais défié de votre bonté.

Heureusement, on vient e me rendre votre billet ([ul m'apprend que votre (ièvie 'a point eu de suite, et que vous en avez été quitte pour ne longue et ennuyeuse visite d'un personnage à donner L fièvre quand on ne l'a pas, ou à la redoubler quand on a. Ne sauriez-vous user contre l'ennui de certains souveirs agréables qui adoucissent le présent par le passé et ui font qu'on est absent de ceux avec qui l'on est, et qu'on 3t, comme on peut, avec ceux avecfjui l'on voudroit être? aime mieux pourtant ({ue vous ayez une conversation imortunc qu'un accès de fièvre. Je suis très-content d'avoir Dntribué à votre guérison. Je vous disois bien que le relède étoit excellent et qu'il valoit mieux que celui de Talbot

(1) L(s formules rtualcs sont reprodiiitos tiMIos qu'elles o\is-;iU clans les uutug:ra|)liL's. La phipart sont li'on(|uéés ; (iuel(|ue- >is, counno dans les lettres précédentes, elles manquent tout à lit; Kléehier devient en Nicillissant |)lns scrupuleux observateur L's loniies, et, dans ses dernières lettre^, il est toujours le //t->umlilr et très'ubcissant seiriUur île son ancienne amie. (Note de I. de lUi/onnièrj.)

ou de Fagon (1) ; il est bon qu'on en use de temps en temps, et je me charge de vous en aller faire prendre. Je crains encore un peu aujourd'hui, et je ne serai entièrement satisfait que lorsque je saurai que vous n'avez ni fièvre tierce ni fièvre quarte. Si vous pouviez voir dans mon cœur, je ne dis pas r affection et la tendresse, mais seulement la reconnoissance de toutes les bontés que vous avez pour moi, vous n'auriez point de plus grande joie que de me les continuer. Croyez bien ce que je vous dis, et devinez ce que je ne vous dis pas.

« Ce samedi au soir. »

Tout, pour Fléchier, devient matière à antithèse : qu'il s'agisse d'une visite, d'une indisposition ou de toute autre chose, il trouve toujours le moyen de faire étalage de bel esprit ; le procédé restera le même jusqu'à la fin, et on le remarquera jusque dans ses dernières lettres et ses derniers discours. Telle est la force de l'habitude contractée, qu'il ne peut écrire le moindre billet où l'on ne rencontre des préoccupations de ce genre : « Je suis un peu effrayé de votre mal, dit-il à M^{me} Des Houlières ; cette mau-

(1) En 1679, un médecin anglais nommé Tal^{or}, qui se faisait appeler le chevalier Tal^{ot}, pour se rendre plus recommandable vint en France, où, ayant guéri le Dauphin d'une fièvre quartre très-opiniâtre, par le moyen d'un remède particulier, il acquit une si grande réputation que le roi trouva à propos d'acheter son secret et de le rendre public. Ce remède, qu'on nommait alors 1(remède anglais[^] consistait en une infusion de quinquina dans du vin. {Lettres de M^{me} de Sévigné, vol. V, p. 559, en note. Édition Hachette, Paris, 1863.)

Fagon, célèbre médecin, dont M^{me}[^] de Sévigné parle fréquemment ; en 1680, premier médecin de la Dauphine, puis de la reine Catherine, en 1693, de Louis XIV.

Il se nuit que vous avez passée me fera passer une mauvaise journée. J'ai peur que vous ne m'ayez caché l'état où DUS êtes présentement : jugez d'où me vient cette crainte, mon premier mouvement de cœur m'a porté à vous aller D^{ir} ce matin ; mais une réflexion que j'ai faite malgré moi l'a retenu aussi malgré moi, et je suis comme un pauvre homme qui ne fait rien de ce qu'il veut, depuis quelques heures. Si je passe hier, jour comme je le commence, croyez [18 ce sera tristement. Je tâcherai pourtant de me donner quelque consolation, et je vous avertis que je n'en puis avoir que de

vous-même, parce que je suis tout à vous. » En 1680, Fléchier accompagna la cour dans le voyage à Lille en Flandre; ne pouvant plus alors continuer ses sites ordinaires, il se consolait en écrivant souvent à "• Des Houlières. Au mois de juillet de cette même année, se trouvait à Calais, et voici la lettre qu'il adressa à son ne; elle porte le même caractère que les précédentes, mais, en certains endroits, elle a une grâce et une saveur que les autres n'ont pas toujours :

" A Calais, ce 21 juillet.

((Ouekjue fatigue qu'il y ait à suivre la cour, mademoillo, je sens bien que je me délasse en vous écrivant. Le plaisir que j'ai de me souvenir de vous et de vous faire venir de moi, me fait oublier toutes les peines du voyage, je trouve mon plus doux repos dans les soins que je prends pour vous. La vie que nous menons seroit assez triste sans certains adoucissements que l'amitié y apporte* de temps en temps. Je vous écris incessamment par chemins, voir les jours du long d'un carrosse lever et ranger le so-

leil, ne savoir si on sera logé ou si on campera, être occupé soir et matin à faire tendre ou détendre un lit, ce sont des embarras dont la seule nécessité pouvait me rendre capable. Je marche pourtant, mademoiselle, et je remplis exactement tous les devoirs d'un courtisan pèlerin. Je n'oublie pas ceux d'un ami absent. Je change tous les jours de lieu, et je demeure toujours le même. Je suis un peu diverti par la variété des objets qui se présentent, mais je n'en suis pas occupé. Quoique je sois en assez bonne compagnie, je ne suis jamais plus content que quand j't suis seul, et j'ai au dedans de moi un fond d'entretien que j'aime mieux que toutes les conversations des autres. Jamais je n'ai parlé si peu ; mais, en récompense, jamais je n'ai tant pensé. A mesure que

nous avançons, j'ai du regret de m' éloigner et de l'impatience d'approcher du terme de notre route. Le temps me paroît toujours long, et je sou pire après ces bienheureuses heures que vous savez, qui coulent si vite, et pour me consoler un peu, je songe pluû= à mon retour qu'à mon voyage. Voilà, mademoiselle, à pei près quels sont mes sentiments et quel est le plan de vi(que je me suis fait. Mandez-moi, je vous prie, si vous) trouvez quelque chose à réformer et si cette conduite esl conforme à vos intentions. J'aurois une assez grande pas sion de savoir de vous quelle est la vôtre ; ne condamne; pas cette curiosité. J'y suis assez intéressé pour souhaitei d'en être informé, et vous savez qu'il est permis aux ami' d'être un peu curieux. Je vous écrivis d'Abbeville, et voie ma seconde lettre. Vous ne douterez pas que comme j(vous mande de mes nouvelles avec plaisir, je n'attend(des vôtres avec impatience, étant à vous autant que]] suis. »

Il est regrettable que nous n'ayons aucune des ré ponses de M"" Des Houlières ; mais il nous est facile d(nous imaginer avec quel plaisir elle devait recevoir cei

très, celles surtout qui la mettaient ainsi au courant des

ts et gestes de la cour. En son nom et au nom aussi

petit cercle d'amis qu'elle réunissait dans sa mai-

I, elle dut féliciter plus d'une fois son spirituel corresndant de la politesse, de l'enjouement, de la liliesses qu'il ittait dans ses agréables récits. Mais en galant homme, Cellier se hâta de protester contre les éloges qu'on ac- •dait à son esprit aux dépens de son cœur: u Cessez, idemoiselle, lui écrit-il de Duiikerque, d'examiner mes très comme vous faites. (Ju'il y ait de la politesse' ou

II, qu'importe, pourvu qu'il y ait de la sincérité. Je ne 1 pique pas tant d'exactitude dans mes expressions que lis mes sentiments, et si vous y pouvez découvrir ce cautère de bonne foi et de cordialité qui y règne, je ne nptc pour rien cette justesse que vous croyez y remarquer (1).))

Cependant, l'admiration de M"" Des Houlières n'était > sans réserve; elle aimait ffuelquefois, paraît-il, à tainer son ami, et lui reprochait le ton un peu trop matueux qu'il preiKiit avec elle, (l'est du moiii> ce qu'il est é de supposer d'après la lettre suivante, dans laquelle ichier présente spirituellement sa défense:

« Ce dimanclie soir.

(I Vous êtes bien aise, mademoiselle, quand vous avez elfjes reproches à faire ii vos amis. Je ne sais comment us en usez avec les autres, mais je ne vois pas ({ue vous

!) Datrc (je DiiiiikorqJic le 28 juillet. Ccttî lettre est évideniit do IGHO. |Hiis(|U' c'est ù cotte époque que l'Iécliiier acronirria la cour daus son voyaf^e en Flandre.

soyez d'humeur à me rien pardonner. Vous me jugez toujours à la rigueur. Si je vous écris, je ne suis pas vos ordres; si je ne vous écris pas, je ne tiens pas ma parole; si je me plains, j'ai tort; si je ne me plains pas, je suis indifférent. Tout ce que je dis, ce n'est que discours; tout ce que je fais, ce n'est qu'apparence. Il n'y a en moi ni vérité ni bonne foi; je suis enfin un vrai courtisan et un honnête trompeur. Voilà bien des injustices que vous me faites et des injures que vous me dites. Je veux au moins que vous sachiez que je ne suis pas tout à fait sans vertu et que je sais pardonner à mes amis, ce qui est quelquefois aussi héroïque que de pardonner à ses ennemis. Je vous rendrai toujours le bien

pour le mal, et si je ne gagne rien sur vous par mes excuses, je vous édifierai au moins par ma patience. Ne m'appellez point, je vous prie, homme de cour; je suis aussi solitaire que vous sauriez l'être. Je ne suis de ce monde que parce que j'y habite ; il y a plus de huit jours que je n'ai vu le roi qu'à l'église; le feu prit, il y a quelques nuits, dans le château, et je ne viens que de l'apprendre aujourd'hui. On ne me voit ni aux répétitions du ballet, ni aux assemblées qui se font ici presque tous les jours : je ne pense pas même à tous ces divertissements. Mes principales pensées sont que je suis éloigné de vous, qu'il y a dix ou douze jours que je n'ai eu l'honneur de vous voir, que cette semaine se passera peut-être sans que j'aille à la rue de l'Homme armé (1); que toute ma cour et toute ma satisfaction sont chez vous, et qu'enfin je suis ici malheureux pendant que des abbés, qui sont nés sous une plus heu-

(1) Voilà un passage qui confirme ce que nous disions plus haut sur la maison de M^{me} Des Houlières. C'était donc dans le quartier Sainte -Avoyo, tout près du Marais, qu'habitaient M^{me} Des Houlières et sa fille. (Voy. de Saint-Victor, Tableau historique et pittoresque de la ville de Paris, vol. li, seconde partie, p. 1020.)

se étoile, passent les cinq ou six heures dans cette solie où vous trouvez tant d'avantages et où vous m'écriquez vous vous plaisez infiniment. J'aurois un grand air de vous écrire plus amplement ce qui m'occupe, si vous êtes trop accoutumée à ne pas croire ce que je vous dis et à me faire un procès sur les moindres soupçons qui vous prennent de dissimulation et de mauvaise foi. Vous me réduirez à ne plus vous mander (que des nouvelles indifférentes; si vous continuez à mal interpréter mes sentiments, ne me cachez point les vôtres; si j'en avez (quelques bons) pour moi, je les

apprendrai c plaisir et je les croirai sincères. Mandez-moi surtout nouvelles de votre santé; je crains que vous ne soyez isposée. J'ai une grande passion de vous aller assurer je suis avec toute l'es-time et de la meilleure loi du ide, votre, etc. »

léchier s'excuse de nouveau; c'est sans doute []arce l'on continue de l'attaquer :

" A Saint-Gern.nin, ce 2.'j octobre (1).

Encore que vous m'ayez dispensé pour toujours, maioiselle, de vous écrire, et que vous ayez presque aui de peur de mes billets que de moi, je u: veux ni me ^ir des dispenses que vous m'accordez, ni me rebuter défiances que vous paroissez avoir de moi, soit que je le, soit (jue j'écrive, (le qui m'étonne, c'est que vous ^ez déjà connu, vous ((ui avez tant de discernement et pénétration, combien i*^ suis sincère à voire égard.

) La cour s'était transport«"(' ii Saint-lkTinaiiii le li ocio- 1G79 ; elle (lovait donc y «"tre encore le î24 ; raïnéf suivante, ne s'y rtal)lit (|uo le 3 décombroy. On peut dt's lors attribuer î lettre à l'année 1679. (iNole de M. de Buzouuière.)

C'est la seule louange que je mérite de vous, et c'est pourtant celle que vous me refusez opiniâtrement. Je ne me pique ni de bien parler ni de bien écrire, mais je fais, l)rofession de bonne foi et de probité. Ainsi, dans le billet que j'eus l'honneur de vous envoyer avant que de partir pour Paris, il n'y a pas un seul mot que vous ne deviez prendre pour une vérité. L'esprit n'y a point départ ; c'est le cœur qui l'a dicté. Je n'eus pas le temps de composer mes pensées, je ne fis que suivre mes sentiments, et je ne me servis que de cet ariifice simple et innocent qu'inspire l'amitié quand elle veut qu'on la découvre... Mais je ne veux plus me justi-

fier là-dessus, et je prétends jouir de toutes les consolations que donne aux gens de bien une conscience qui n'a rien à se l'approcher. Monsieur l'abbé vous dira cjuc j'ai été obligé par un accident imprévu de quitter ma chambre et mes livres, et que je suis ici comme un étranger qui s'est réfugié où il a pu. Mais il vous assurera surtout que je me suis extrêmement informé de votre santé, et peut-être vous dira-t-il qu'il s'est aperçu que vous n'avez point de serviteur qui s'intéresse autant que moi à tout ce qui vous regarde, ni qui vous estime et vous honore autant que je fais. »

Malgré la résolution qu'il avait prise de ne plus se justifier là-dessus^ il revient encore sur ce sujet dans d'autres lettres : il ne veut pas qu'on soupçonne la sincérité de ses sentiments ; il est possible que sa prose soit ingénieuse et fleurie ; mais c'est là un soin dont il ne s'inquiète guère : il écrit sans prétention, avec le désir de dire simplement ce qu'il pense ; il n'a pas l'ambition d'éblouir, de faire admirer la délicatesse de son style ou l'élégance de son langage; enfin, il ne songe pas le moins du monde à faire briller son esprit, il ne veut montrer que son bon

eur. Mais M"" Des Houlières devait éprouver quelque peine se rendre, car Fiéchier n'est jamais plus élégant, plus ►irituel que lorsqu'il se défend de mettre trop d'élégance

trop d'esprit dans ses lettres, llien où les petites op-)sitions de pensée ou de style soient plus habilement étuées, rien de mieux apprêté que le passage suivant : uiNe)us plaignez pas que mes billets soient bien écrits, et ne prochez pas à mon esprit le peu de part qu'il y a. Je vous sure que ce n'est pas lui qui me les dicte, et que c'est ir hasard qu'il y mêle quelque chose du sien. Il y a des :casions de gloire où je l'emploie comme je puis; mais)ur tout ce

qui vous regarde, c'est mon soin favori que je î confie qu'à mon cœur. Ainsi, mademoiselle, n'en soyez)int épouvantée, et recevez avec confiance ce que je vous ;ris par amitié. Ce n'est pas mon dessein de me faire aindre ni de me faire admirer de vous. Je choisis mieux le cela et j'ai d'autres intentions. Je prêchai ici dimanche,

croiriez-vous que je ne laissai pas de penser à vous? est une assez terrible chose que de parler devant le plus •and roi du monde ; mais vous v,c savez peut-être pas imbien il est doux de se souvenir de ses amis. Les louanîs, dont vous avez ouï dire que la cour est assez prodigue, ! m'ont point donné de vanité, et certains reproches obiiianls ([uc vous me faites (iuel([uefois me sont plus ;réables ([ue tous les cotnpliments (ju'on m'a faits de[)uis ant-hier. J'avois fait dessein d'aller à Paris aujourd'hui. DUS savez la princi|)ale aff'aire que j'y ai; mais M^{TM*} la AU[)hine est malade, et AI. de Meaux (l) part pour aller

(I) Co détail ^()U^< j)r(>iivo crimo manirn» certuino (luo celte

lire t'st clc rimii<"o lO-si. I/évè<|ne dt? Meaux, duiit il l'st t|ues-

— i;uj —

voir ses nouvelles maisons. J'espère que dimanche oi lundi prochain je serai libre. Si je puis, je me délivrera dès samedi, pour avoir l'honneur de vous voir dimanche Mandez-moi si vous le permettez et si vous consentez qu^ je sois entièrement à vous.
»

M^{'''} Des Houlicres dut prendre un vrai plaisir à ce peti débat auquel ne demeurèrent pas étrangers, sans doute les amis qui fréquentaient d'ordinaire la maison de la ru de F Homme armé. Nous avons là comme un tourne engagé entre deux beaux esprits, tournoi qui a pour spec tateurs et pour juges les membres de la compagnie qu réunissait chez elle M^{''^} Des Houlières. Fléchier déploie dans le combat une souplesse et une distinction remarquables ; il pare élégamment les coups qu'on lui porte moins préoccupé de montrer la vigueur de son bras qu la noblesse de ses manières et l'irréprochable courtoisie de ses procédés, il met de la délicatesse et de la grâc jusque dans ses plus légers mouvements; enfin, et ce(rend exactement notre pensée, on dirait qu'il veut res sembler aux brillants chevaliers de ce carrousel de 166 dont il fut le poète. Dans ces royales fêtes, les grand seigneurs du temps, princes, ducs, maréchaux, avaien bien moins cherché à faire admirer leur adresse ou leu agilité que l'élégance de leur tournure, le goût exquis de leur toilette, la richesse de leurs costumes et le bon ai qu'ils avaient sous Téclat de leurs plumes et de leurs ru bans. A leur exemple, Fléchier prodigue aussi dans s

tion dans cette lettre, c'est-à-dire Bossuet, ne fut nommé qu'en 1681; dans les premiers mois de cette année, la Dauphine n'était pas encore complètement rétablie.

ose les plumes et les rubans ; pour plaire aux yeux et 3 charmer, il répand les fleurs à pleines mains : petits fêles de style, délicieuses coquetteries de langage, oriments de toutes sortes, il ne néglige rien et dispose tout avec un art achevé. Vous admirez ce talent si fin, si uple et si distingué ; vous applaudissez à tant de polisse, de bonne grâce et d'amabilité ; vous croyez la tte terminée, et vous pensez que sur ce mince sujet il n'y plus rien à dire. Mais

voilà que le bel esprit recommence ut à coup le débat et vient vous prouver, par une lettre 't agréable, qu'il peut encore se défendre et que ses resurces ne sont pas épuisées : « Ne m'otez pas, mademoille, la liberté de faire de tout moi ce que je voudrai. Je si maître de mon esprit aussi bien que de mon cœur. Laisi là la part du public, et recevez celle que je vous ai destie. J'ai résolu de vous bien partager et de n'écouter plus i fausses raisons de peu de connoissance et de peu de mée dont vous vous servez pour rejeter mes bonnes intenns. Si vous croyez quej'aie quelque politesse, je veux être li pour vous ; et si vous m'ordonnez de garder pour mes •mons l'esprit que Dieu m'a donné, je réserverai pour les lets que je vous écris tout l'esprit que mon cœur me nne. Voyez si vous méritez celui-là et si votre humilité peut soulFrir. J'étois sur le point de partir pour Paris ; lis vous ne parlez qu'à M. Vaillant (1) et vous ne songez 'à vos artaires. J'ai envie d'y aller demain à tout hasard;

1) Ce M. Vaillant est-il rUlustre tintitjwiire, né à Ik'auvais le mai IG.'{2, mort à Paris lt> 23 octobre 170G, et dont il est ques- I dans li^ Mc/uK/ùma / (V^oy. Mentujianii^ vol. II, p. ISj; vol. IV, IfiO. Anisterdain, 17()1\ 'i vol. in-l'J. \oy. encore la liwgmphic traie de M. L>idot, article Jean l'ov \ aillant.)

VOUS serez peut-être bien aise de vous délasser. Oh! vous aviez encore une promenade à faire avant votre m riage! Le temps est beau, et vous avez besoin d'être i peu divertie de vos inquiétudes. On parle du voyage pi que jamais. M''' la Dauphine est toujours fort incommod de son lait et d'une fluxion sur le visage. On doit decid aujourd'hui si elle peut être en état d'aller; sinon, le i partira plus tôt qu'il n'avoit résolu, et je vous conseille vous hâter. Vous savez les nouvelles de Hongrie, et pei être ne vous en

souciez-vous pas beaucoup (1). Vous a[^] à penser à des affaires plus pressantes et peut-être pi agréables ; pensez au moins un peu, parmi tout cela, que serai demain à Paris. Ecrivez -moi un mot à l'hôtel de Rai bouillet, pour me marquer si je puis aller chez vous, et que je dois faire, et ce que vous faites vous-même. Je vo porterai des nouvelles du voyage. Bonjour, mademoisell tout à vous, même malgré vous. »

Puis, comme il aurait eu quelque peine à cesser d'èt aimable ; comme il lui eût été difficile de ne plus écrire (jolies lettres[^] Fléchier demande une grâce à M'[^]" Des Ho lières, celle de continuer à lui adresser ce qu'il pourra /je ser de mieux[^] et, pour ainsi dire, toute la fleur de son espri

« Ce samedi au soir.

« Je ne sais si la lettre que je vous écrivis il y a quelques jours étoit jolie, mais je sais bien que la réflexion que voi

(1) En 1675, la Hongrie s'était soulevée contre l'empereur d'Autriche Léopold 1^{er}, et Louis XIV avait favorisé ce soulèvement (soudoyant un corps de Polonais au service des Hongrois. La lutte dura longtemps, jusqu'au 1^{er} août 1685 ; elle se termina par la défaite de la Hongrie: la lettre de Fléchier l'a sans doute allusé à ces événements. (Voy. Cantu, Histoire universelle, vol. W p. 418; Henri Martin, Histoire de France, vol. XIX, p. 539.)

êtes en la lisant ne l'est pas. Que ne pensez-vous sur votre objet ce que tout le monde pense? \ous croyez avoir fait ni acte d'humilité quand vous vous (tes accusée de peu de mérite, et vous ne voyez pas l'orgueil qu'il y a à vouloir !tre seule de votre opinion et à démentir tant d'honnêtes ;ens qui sont plus capables de juger de vous que vous-même. Pour moi, je suis à l'épreuve de vos in-

justes molesties, et vous avez beau me tenter de peu de discernement et de peu d'estime, je ne réformerai pas le jugement [ue j'ai fait de vous. Sachez donc, mademoiselle, que je ne regrette pas ma prétendue jolie lettre, et souffrez que je vous adresse tout ce que je pourrai penser de mieux, et, pour ainsi dire, toute la Heur de mon esprit. Je ne sais si vous méritez que mon cœur s'y mêle et si vous avez meilleure opinion de vous là-dessus. Consultez votre conscience et mandez-moi ce que vous en aurez jugé. Je vis hier M. le comte d'État, ce ne fut pas sans raisonner ensemble de nos affaires. Que le pape est long à dispenser, et (que ce courrier de Rome vient lentement! Je croyais que l'amour n'eût prêté ses ailes et qu'il eût du voler plus rapidement. Que seroit-ce si vous comptiez les moments et si vous étiez gens à sécher de langueur? Mais je n'entre pas dans ces mystères et ce n'est pas à moi à pénétrer dans votre cœur... On parle toujours du voyage pour le 20 de ce mois. M^{lle} la Dauphine en sera; elle sera prête, et elle est résolue. L'honnoreur qui a besoin de M. Uobert aura le plaisir d'être l'honneur de vous voir de ma part, et vous avez la bonté de lui donner la recommandation que vous me faites espérer. Je suis de tout cœur, et malgré vous, de tout mon esprit à vous. •>

Mais Méchier n'était pas dupe de ce style (quelque peu olenniel ; hii-mênie était loin de prendre ses belles)hies('s au sérieux, et il lui riait tout le premier M' (h's périodes lonl ses missives étaient remplies : on peut le voir)ar une

lettre qu'il écrivait de Dunkerque. Nous en avons déjà cité un fragment (1) ; la description est charmante, et faite dans cette prose abondante et facile que l'auteur manie avec une si parfaite aisance :

« A Dunkerque^ ce 28 juillet.

((Nous voici, mademoiselle, heureusement arrivés à Dunkerque. Chacun a d'abord couru vers la mer. Les uns sont allés visiter les vaisseaux qui étoient au port ; les autres sont montés sur des chaloupes : ils se sont tous bien divertis. Pour moi, je suis allé rêver sur le rivage et je ne me suis point ennuyé. Rien n'entretient si agréablement l'esprit dans ses pensées que la vue de ce vaste élément et le murmure de ces ondes qui s'entre-choquent les unes les autres, et il n'y a point de solitude où l'on soit plus seul et plus recueilli qu'en celle-là. Comme j'étois tout entier à moi et que rien n'étoit capable de m'interrompre, j'ai plus rêvé en une demi-heure que vous ne rêvez en un jour dans votre retraite. On m'est venu tirer de là pour me faire voir les fortifications de cette place que la terre et l'eau, l'art et la nature à l'envi rendent imprenable, et qui met la France à couvert des mauvais desseins de deux ou trois nations voisines. Je n'ai ouï parler que de bastions, de demi-lunes et d'autres ouvrages que les gens du métier admirent et que j'ai fait semblant d'admirer comme eux. Cependant j'aurois voulu me promener encore sur le rivage, et je plains mon imagination d'être comme forcée de s'occuper de ces objets, lorsqu'elle pouvoit s'en fournir de plus agréables. Grâce à Dieu, me voilà quitte de toutes ces curiosités militaires, je me renferme en moi-même et... je romps ici ma période pour lire une lettre devons qu'on m'apporte, et j'oublie tout ce qui me restoit à vous écrire, pour voir promptement ce que vous m'écrivez, n

(1) Voyez plus haut, p. 125.

Cette correspondance est pour Fléchier un amusement éritable ; c'est pour lui une manière agréable de passer ; temps et de se distraire des ennuis d'un long voyage ou de la vie brillante, mais monotone, qu'il menait à la cour, sans une de ses lettres où il

parle de visite invisible et à l'audience muette^ il rit plaisamment de toutes les folies qu'il ébête à son amie, et se demande si tout ce qu'il vient de dire n'est pas du (jallinau)as :

« < A Saint-Germain, ce dimanche.

({ Si je me croyais, mademoiselle, n'ayant pu passer toute après-dînée à vous voir, je la passerais à vous écrire. 3 comprends bien f{ue je ne regagnerais pas par là tout ce que j'ai perdu; mais je me ferais au moins un amusement "jprochant du plaisir que j'aurois eu, et je m'aiderais à passer moins tristement une journée qui m'est d'autant plus désagréable que j'avois sujet d'espérer qu'elle me seroit heureuse. Mais que faire et que vous tant dire de si in? J'aime mieux laisser à votre imagination le soin de vous expliquer mes pensées, de vous parler de moi et de vous répondre à vos questions. (le seroit une assez grande consolation pour moi, si vous vouliez bien vous charger de dire valoir les sentiments que j'ai pour vous et de vous en assurer des vôtres. Mais que je crains que cette conversation (que vous aurez avec moi, loin de moi, ne soit oide ! et (qui me répondra que dans cette visite invisible

dans cette audience mmette, vous vous disiez tout ce (pi'il est?... Je ne sais, mademoiselle, si ce n'est pas là du galimatias (pie je vous écris. Pardonnez à un homme (pii inge tout à la fois qu'il croyoit vous voir, (pi' il ne vous a jamais vue, (pi'il ne vous verra de (piel(que temps, et qui ira consépient ne sait pas trop ce qu'il écrit. Je vous avoue que j't n'ai pas été de trop bon sens aujourd'hui, et que j'vois bien (pie rien n'est si contraire à ma raison (que le ciagrin.

Combien de fois ai-je dit : Pourquoi faut-il que je sois ici? L'heureux homme qui est présentement assis à ma place! Que ne

laisse-t-on à chacun la liberté de demeurer où il lui plaît? Voilà tout ce qu'on a pu tirer de moi... Ce n'est pas que ces exclamations ne soient de bon sens, mais je me suis souvent écrié hors de propos... xMandez-moi, je vous prie, comment vous avez passé la journée, quelle conversation a remplacé la mienne, qui a tenu mon coin auprès de vous, et comment vous vous trouvez de n'avoir pas vu la personne du monde qui est plus respectueusement, plus sincèrement, plus fortement et plus constamment à vous. »

On remarquera aussi que ces lettres sont remplies de reproches^ de soupirs ou de désespoirs; mais qu'on ne s'effraye pas : tout cela n'a rien de réel ; on aimait alors à s'égayer sur de pareils sujets. La lettre suivante nous le prouve clairement :

« Ce vendredi au soir.

« Je viens du sermon, mademoiselle, et quand le prédicateur ne seroit ni de vos amis ni des miens, je vous manderois qu'il a bien prêché. J'ai lu sur tous les visages, et j'ai su depuis, en recueillant les voix, que tout le monde étoit content et du compliment et du discours. Le roi et toute la cour se trouveront dimanche au sermon, qui répondra sans doute à la dignité de l'auditoire et à la bonne opinion que nous en avons. Je ne souhaite au bon père qu'un J)eu plus de voix qu'il n'en avoit aujourd'hui, et je suis assuré du reste. Je vous félicite de la visite de M. l'abbé de la Broue (1). Vous ne pouvez pas encore, sur

(1) Pierre de la Broue, né à Toulouse en 16/i3, mort le 20 septembre 1720, fut uommé par Louis MV à révccché de Miropoix. Mirepoix, évèclié autrefois sLiflVagant de Toulouse, n'est plus

aujourd'hui qu'un chef-lieu de canton du département de TAriège.

ne conversation interrompue, juger absolument de son méte. Mais vous voyez tant de choses en si peu de temps, a on ne sait bien souvent si vous voyez ou si vous devinez, ■ je suis persuadé que vous ne feriez pas mal le portrait e son esprit. Que je plains la dame qui veut vous l'ameer encore une fois! Elle a bien peu de soin d'un cœur qui, îlon toutes les apparences, ne lui est pas indilTérent. Ne lit-elle pas qu'il est difficile de vous échapper, que vous Les faite pour ébranler la constance des meilleurs amis, t que l'infidélité du sien est infaillible, s'il vous peut oir encore une fois ? Si j'avois été à Paris, je l'aurois chaitablement avertie du danger où elle s'expose. Mais peut- Lre m'auroit-elle averti moi-même de celui que je cours ussi. Qui sait si ce nouveau venu n'écartera pas quelqu'un es anciens tenants? Il est de mes amis depuis longtemps, t il aura peut-être quelque ménagement pour moi, si je ji dis le tort qu'il pourroit me faire. Mais je crois qu'il aut mieux vous laisser gouverner là-dessus, et s'en relettrea votre fidélité et à votre sagesse. 11 me semble que ous vous j)assez bien aisément de moi, et que vous [l'exhortez de trop bonne foi à n'aller pas sitôt à Paris, ^ous vous intéressez beaucoup à ma santé et à mon repos, lais j'entends raison sur cet article, et quoif|ue le tcmjis edouble mes impatiences, j'attends le jourcpi'on nie marinera pour la profession que je dois prêcher (1) , afin d'aller ►as-sur (juehjues lieurcs chez vous le jour d'au[]aravani, et ous dire ce ([ue vous savez déjà, que je suis irès-sincère- Qcnt à vous. »

Une lettre charmanlc, et (\u\ mnlie bien (pie Fléclliier !xcelle à enjoliver h;s moindres bagatelles, c'est la lettre

(1) Le discours quo Flrrlior prononça ù collo occaiiion est «insdoutr crliii i|iii oi imprinir djins ses (iMivrcs roinpl»"tes av-tHî îc tilro : Str.iio.N loii; inl vtTlut, jnéc/ii' à Puns^ dans Cégitise des 'Munt^lites,

qui suit; il n'est pas possible d'écrire des phrases plus aimables, plus fines, plus ingénieuses et plus polies sur un plus mince sujet; c'est comme la perfection de ce genre galant qui permettait de ne rien dire ou presque rien, pourvu que l'expression fût vive, piquante et enjouée :

» Ce vendredi, si je ne me trompe ... à huit lieures du soir à ma montre, et peut-être déjà neuf aux vôtres.

«Je veux que, jusqu'aux dates de mes billets, vousconnoissiez mon exactitude et ma bonne foi, et que la crainte que j'ai de me méprendre au jour qu'il est, ou d'écrire une heure pour l'autre, vous fasse voir que je n'assure jamais rien dont je ne sois moi-même assuré. Tirez sur cela vos conséquences, et ne croyez pas qu'elles puissent être trop favorables pour vous ou pour moi. Je suis ravi que vous ayez été contente de la visite que j'eus l'honneur de vous rendre hier, mais je trouve fort mauvais que vous offensiez ma montre et que vous la décriiez comme une infidèle, parce qu'elle ne court pas comme les vôtres. J'aime qu'elle soit sage et retenue, non pas légère et volage ; et, quand je suis auprès de vous, je voudrais qu'elle pût allonger le temps et ne faire qu'une heure de tout un jour. Laissezla donc comme elle est. Quelque longues que vous paroissent ses heures, elles ne sont encore que trop courtes pour moi, quand je les puis passer chez vous. Corrigez plutôt les vôtres, qui marchent toujours plus vite qu'il ne faudroit, et qui une heure avant le temps congédient la compagiiie. Elles vous serviront à vous délivrer de quelque im-

portun. Pour moi, qui connois leur défaut, je saurai bien toujours rabattre le temps qu'elles prendront sur moi, et je sais à quelle horloge (1) je dois m'en tenir dans les visites que je vous rendrai. Je n'ai pas voulu partir ce matin que je n'aie eu de vos nouvelles. Je ne me suis point effrayé

(1) Dans l'autographe, il y a horologe.

votre redoublement d'hier; mais je tremble pour celui aujourd'hui, et je suis en inquiétude depuis midi. Que serai content si j'apprends que la fièvre n'est plus renne ! Dussiez-vous avoir quelque petite émotion et quele interruption de sommeil pendant la nuit, je m'en rélirai. J'attends avec impatience et avec crainte, et je is autant à vous aujourd'hui qu'hier. »

11 n'y a rien de singulier comme les lettres de cette Qque, dans lesquelles on parle toujours de passion, de i et de désespoir, et où nous ne trouvons ni passion, ni i, ni désespoir : genre faux, il est vrai, mais qu'on it cependant ne pas juger avec trop de sévérité, parce 'il était en usage dans les meilleures compagnies. I voulait du (jalant dans les lettres, comme on en dénudait au théâtre; et, seulement à cette condition, les lis promettaient de les accueillir avec faveur. Qu'il fût estion de M'" de Rambouillet, de M"« Pautet, de M'" Des ulières ou de toute autre personne ; que l'auteur de la tre fût Voiture, (^onrart ou Bussy-Rabutin, le fond des ics restait à peu près invariablement le même, et il n'y lit guère que la forme du style qui subissait de légères idifications. Les habitués du logis , fidèlement tenus courant de la correspondance, venaient écouter la lettre liemment élaborée, applaudir à l'esprit de l'auteur à riiabilité avec laquelle celui-ci savait pousser imionment une belle passion, (l'est là ce qui doit empêcher prendre au sérieux toutes les lettres de ce genre: encore B fois, elles n'étaient

nullement faites pour l'intimité, et serait se tromper étrangement que de prendre conunc ils des sentiments qui n'avaient rien (|ue de factice. En

— IU) -

vain l'auteur se plaint-il de l'indiirérence qu'on a pour lu; ou de la froideur qu on lui témoigne ; en vain gémit-il sui son malheureux sort et étale-t-il complaisamment la longue série de ses craintes et de ses jalousies, tout cela n'est pas sérieux et n'est là que pour F effet à produire : c'est ur moyen d'adresser une agréable flatterie à la cruelle qu'or accuse, tout en glissant adroitement un éloge pour les amis dont on redoute la livalité. Des lettres ainsi destinées l èlre lues en public perdent singulièrement de la portét (jue l'on serait tenté de leur donner tout d'abord : ce n'esi plus dès lors que le simple amusement de quelques beau) esprits voulant égayer un instant leurs amis.

Cette observation est vraie surtout pour les lettres d(Fléchier, qui étaient lues publiquement comme le fureni celles de Balzac, de Voiture ou de Conrart. C'est là un fai incontestable et dont nous trouvons la preuve maiiifest(dans le passage suivant : « Ne m'ôtez pas, mademoiselle la liberté de faire de tout moi ce que je voudrai. Je sui; maître de mon esprit aussi bien que de mon cœur laissez là la part du public et recevez celle que je vouf ai destinée. » Dans sa correspondance, Fléchier fait le part du public, il l'avoue; et il la fait même si large que AP"" Des Houlières lui adresse plus d'un reproche l cet égard. Ces lettres étaient écrites pour être communiquées au cercle des intimes ; et c'est précisément poui cela qu'on y remarque je ne sais quoi de solennel et d(mesuré que n'auraient jamais eu des confidences destinées à demeurer secrètes. On s'en aperçoit sans peine, cettt prose a fait sa

toilette, et, dans ses coquetteries, elh semble prendre grand soin de la gloire du maître. Le

— l'il —

phrase a ses périodes, ses lenteurs calculées, ses finesses ingénieuses et délicates qui obtenaient le sourire approbateur de la galerie, comme elles obtiennent encore aujourd'hui le nôtre. Fléchier possède l'art de dire d'une manière charmante les choses les plus communes; quelquefois, il est vif, il est trop rapide et devient trop subtil ; mais, en général, il a bien de l'esprit et de l'agrément. A l'exemple de l'abbé Paulet, à l'exemple de M^{me} de Rambouillet ou de M^{me} de la Vigne, M^{me} Des Houlières devait montrer certaine fierté d'âme et repousser avec une froideur apparente les compliments qu'on lui adressait. Ces colères simulées, ces airs dédaigneux fournissaient naturellement au bel esprit l'occasion de se plaindre de ces rigueurs imméritées ; c'est ce que Fléchier ne manque jamais de faire, mais avec une politesse parfaite et du ton le plus respectueux et le plus soumis, comme un homme qui connaît sa carte de Tendre et qui sait combien est absolue la volonté d'une dame.

• Ce samedi au soir.

« Est-ce pour vous, est-ce pour moi (que c'est trop de deux jours de suite? Pourquoi vous êtes-vous tant interrogée, ou pourquoi ne vous êtes-vous pas répondu ? Si c'est votre camarade qui vous a fait écrire ces deux billets, pourquoi lui demandez-vous tant de raison d'iceux (qu'il a fait? Laissez-le sur sa bonne foi et gardez-vous bien de vouloir être plus sage que lui. Mais puisque vous voulez savoir de moi ce que je pense de ces lettres répétées, sachez, mademoiselle, que je sens comme je dois les grâces que

vous me faites, (pie j'aurais bonté n'a tant produit de; reconnaissance, (pie je mérite (pie \ou.s uToblie/ par le plaisir (pie j'ai de vous être obligé, et (pie s'il est \\"m (l'u'm ((rur eu vaut toujours

un autre, vous êtes payée de tous vos soins, et moi quitte de toutes mes dettes. Ne vous repentez donc pas de m'avoir écrit deux jours de suite; louez-vous-en plutôt, et pour achever de récompenser un peu mon amitié, sachez-vous un peu de gré de la vôtre. Au reste, mademoiselle, vous traitez bien inhumainement les pauvres abbés; et que vous avait fait celui que vous avez laissé deux heures dans votre cour et à qui vous avez fermé votre porte? Dieu me préserve de pareil malheur; je ne supporterais pas aussi chrétiennement que lui ces sortes d'offenses. Ce n'est pas qu'il ne faut jamais avec vous s'assurer de soi. Vous ôtez le courage aux gens les plus résolus, et vous avez une espèce de bonté fière qui fait qu'on n'oseroit vous échapper quand une fois on tient à vous. Mais, croyez-moi, n'abusez pas de votre pouvoir ; ayez un peu plus de respect pour le clergé ; du moins, ménagez-vous et ne vous en prenez pas à toute l'Église. J'ai une véritable joie d'apprendre que vous sortez quelquefois de votre retraite. L'air, la compagnie, un peu d'action pourroient peut-être contribuer à rétablir votre santé. Mais vous vous trouvez si bien de vous-même, et il y a si peu de chose dans le monde qui vous vaille et qui vous convienne, que vous en reviendrez toujours à vous... Nous avons des malades à Paris; et, si je ne me trompe, nous ne serons pas longtemps sans y aller. Sans y être, je ne laisse pas d'y passer de bonnes heures. Si vous savez le secret d'en passer quelques-unes ici, je vous estimerai fort obligeante et je me tiendrai fort heureux. Bonsoir, mademoiselle, ne vous laissez pas, je vous prie, de me donner de vos nouvelles, et me croyez entièrement ((Votre, etc.. »

On trouvera peut-être que cette prose fatigue par sa régularité uniforme et par ces lenteurs de phrases qui mettent tant de temps à dire peu de chose. Nous deman-

dens le droit d'être plus indulgent ; une fois admis, ce ton ne déplaît pas trop, chez Fléchier surtout, qui sait relever si ingénieusement les plus humbles détails :

({ J'avois fait dessein de me rendre aujourd'hui à Paris, mademoiselle, et je m'y étois comme engagé. Mais je me trouve arrêté ici pour une affaire qui regarde un de mes amis à qui je suis bien aise de témoigner ma reconnaissance. Vous me pardonnerez au nom de Tamitié, si je manque à l'audience que je vous avois demandée. Quoiqu'il n'y ait rien qui me touche plus que le plaisir d'être auprès de vous, il est bon que vous sachiez que je ne suis pas inutile à tout le monde comme je vous le suis, et que je puis même quelquefois être utile à ceux que j'aime. Ce n'est pas que je me vante de l'action que je fais d'assister un ami qui a besoin de mon secours. C'est malgré moi que je vas solliciter pour lui; je lui plains le temps que je lui donne : je ne le vois point, que je ne voulusse être à (quatre lieues loin de lui (1). La plupart du temps, je ne puis penser à ce qu'il me dit; je ne lui parle que par monosyllabes, et il me semble qu'il me vole toutes les paroles qu'il tire de moi. C'est vous, mademoiselle, (lui me faites ce vilain cœur-là pour les autres, et je ne sais si je ne dois me reprocher de l'avoir trop bon pour vous. Je ne puis volontiers me donner à d'autres qu'à vous, et il n'y a (que cette raison (que vous vous consultez tant et que voulez tant que je consulte, qui puisse me consoler un peu de ne pas passer demain l'après-dînée avec vous. Mais, hélas ! peut-être la passerez-vous à servir M. votre père (2)? IVut-être

(1) Saiiit-CiOrinain ost ù quatre lieues île Paris. Kl»"cliiier rtait iloïie alors dans ectto résidence, et sa letlrlt» jxMit dater dt* IGSO.

(J) M. Mes jluidières, qui était un liahili; oUicier du irriiie, avait été envoyé ù Hayonne en 1G71; il employa |)r«'S de dix ans aux fertilieationst'.etïuycnne. Kn 1G80, il pouvait doue «Mre île retour à Paris.

— IU —

serez-vous tristement occupée ù le consoler dans son malî Je suis dans une grande inquiétude ; je crains que hi lièvre ne lui ait repris. Faites -moi la grâce de me mandei au plus tôt si je dois me réjouir oum'allliger avec vous, cai vous savez qu'on ne se peut in- téresser plus que je fais i tout ce qui vous touche, n

M''' Des Houlières répondait à tous ces empressement' avec une indifférence calculée ; elle feignait de vouloïi mettre des li- mites au zèle de Fléchier, qui, de son côté, s(récriait poliment et déclarait ne pouvoir se soumettre i de si cruelles exigences : .

« Le lundi.

c(Quoique vous m'ayez ordonné, mademoiselle, de voui écrire rarement, et que ce soit assez pour vous de savoi deux fois la sei- nainequejesuis au monde, je sens bien qui j'aurai delà peine à vous obéir, et je vous demande pardoi par avance du peu d'exac- titude que j'aurai à ne vous poin écrire comme vous le souhaitez. Si je pouvois vous oublie pendant six jours, et si vous vouliez vous contenter di quelques heures de souvenir après un si long espace d temps, je me relâcherois peut-être et je me tiendrois dan cette bienheureuse tranquillité où vous me voulez. Mai mes dési-

rs sont un peu plus pressants que les vôtres, e j'aime mieux satisfaire mon amitié que ma paresse. Je ni veux pas même vous envier votre repos. Ne me réponde que deux fois tous les huit jours, puisque vous y avez de 1; peine; mais laissez-moi vous écrire autant de fois que je l désire, puisque c'est ma joie et mon plaisir. Tout ce qw je puis faire pour vous, c'est de blâmer mon empressement et mon indiscretion; mais dussé-je vous importuner, y n'ai pas résolu de m'en corriger. Dès que je fus arrivé ici je rendis la lettre de M"" (ioujon à son prélat, et je lu

riai d'elle comme je devois. Si vous trouvez dans la irnée quel[ue moment pour l'en avertir, je vous en serai •t obligé. Mais qui sait si l'abbé de Br... vous laissera rler à d'autres qu'à lui? Je loue son di-cernement, j'adre votre bonté. Mais ni M. l'év.... de *** ni moi ne Lirions nous accommoder de sa persévérance. On e>t ici ns les bals, dans les ballets et dans les comédies; vous nsez si je me divertis à autre chose qu'à penser au c(/in mon feu quel plaisir il y a d'être avec vous auprès du tre... »

Il est facile de voir par ces lettres que les ordres étaient •mels; mais Fléchier déclarait net f[u'il n'en tiendrait cun compte, bien persuadé qu'on lui pardonnerait sans ine son aimable désobéissance :

(i Je ne suis pas honnne à suivre un mauvais exemple, ade-moiselle, et giâces à Dieu le monde ne me lait s tant de [Deur qu'à vous. Je vous écrirai tous les irs sans scrupule, et vous ne me reprocherez jamais le je me sois reiâché dans mes amitiés. Pour vous ([ni ez l'âme plus sage et plus circonspecte, et ([ui voyez un coup d'œil toutes les consé[quences du présent et t l'avenir, vous êtes bien aise et vous avez raison il«' IUS ménager. Si vous aviez une santé aussi forte et issi réglée ([uc je vous la souhaite, je dor-

mirois en le- \s et je pourrois me contenter de recevoir de tem|)s en mps des assurances (jue vous êtes toujours de même et l'il n'y a rien de ciangé en vous. Mais Dieu, qui nous a)nné tant de force d'esprit, vous a laissé une conq)le\ion délicate pour le corps, ([ue je ne' mériterois pas d'ûlre i nombre de vos amis, si je ne iremblois incessamment)ur vous. J'aurai au moins la siUisfaction (Kî vous dénuder souNent re (pie NOUS n'avez pas la b'-jnté de Nuloir

m*apprendre. Cent billets importuns voltigeront d'ici à à Paris et vous iront redire la même chose. Ce sera là la punition de votre rigoureux silence, sans compter les remords que vous aurez dans le fond de votre conscience et de la pitié que je vous ferai, qui vous sera sans doute sensible : pensez-y donc, et sérieusement. »

Nous ne citons pas les nombreuses lettres dans lesquelles Fléchier défend activement ses droits, appelant à lui toutes les ressources et toutes les finesses de cet art de bien dire qu'il connaissait à fond. En 1680, le procès durait encore;

cette époque, Fléchier continue toujours de reprocher à M^{'''} Des Houlières la fierté de son caractère et sa trof grande affection pour ces vertus romaines qui, en France, étaient alors complètement passées de mode. Qu'on nous permette de citer en entier la lettre de Fléchier; ces loiigueries d'apprê[^] comme dirait Montaigne, conviennent si bien aux sentiments que notre bel esprit développe, que nous regretterions de faire la moindre suppression.

« Â Saiot-Omer, ce 2k juillet.

((Je viens de recevoir votre lettre, mademoiselle, c'esttà-dire d'être délivré d'une grande inquiétude, de ressentir une grande

joie et de vous être très-sensiblement obligé. Je vous avoue que j'étois déjà un peu alarmé. Comme, après les bontés que vous m'avez témoignées, je n'oserois me défier de votre amitié, je craignois pour votre santé, et quelque intérêt que j'y prenne, j'aurois presque mieux m'imaginer que vous étiez indisposée, que de soupçonner que vous fussiez indifférente. Grâce au ciel, il me paroît que vous n'êtes ni l'un ni l'autre, et je suis rassuré sur les deux choses qui me touchent le plus au monde. Si ma

lettre fût allée aussi vite que mes désirs, vous l'auriez eue avant le vingtième, et l'on ne peut pas être, étant loin de vous, plus content que je le suis des marques de votre souvenir et de votre exactitude. J'apprends avec quelque plaisir cette grande retraite de trois ou quatre jours que vous avez passée sans vous ennuyer, et je vous fais bon gré de ces tranquilles méditations que vous avez faites dans les meilleures heures de votre repos. Mais je ne puis vous pardonner le scrupule que vous avez eu d'avoir trop attendu quand M. votre frère est parti (1). Il y a des tendresses équitables dont on ne doit jamais se repentir. Ce n'est pas une faiblesse, c'est un devoir de ressentir ces sortes de séparations, et je vous loue de ce que vous semblez vous reprocher. Croyez-moi, mademoiselle, ne vous piquez pas de cette fausse grandeur d'âme. Ces vertus romaines ne sont pas à la mode en France, et nous ne sommes plus au temps de ces insensibilités. Il faut donner quelque liberté à son cœur, et ne pas rougir de lire voir ce qu'on aime ses proches et qu'on est d'un bon naturel. Pour moi, en pareille rencontre, je suis pour le moins aussi tendre que vous. J'ai regretté l'absence d'une sœur comme vous regrettez celle d'un frère, et je n'ai jamais cru que je dusse m'en accuser. Vous me réjouissez de me mander que notre voyage est raccourci de cinq à six jours. Quoiqu'on n'en parle pas ici, ce bruit peut être de loin au-

gure; du moins j'essayerai de me flatter de l'espérance de vous aller revoir plus tôt et de vous dire plus amplement à quel point je suis à vous. »

Voici une lettre du même genre (vue la précédente, avec

(I) Jean-Alexandre ik' la Kon de IJoisgiuTiii Ihs llouli«"res : il louriit la même année (\uv. sa in«Te, le \l aoiH tdO'i, à l'ap* de Ingl-sept ans. Voy. Éloge historicine de M"" Des lli»nli«"res; (Ku re.i de M" ri de iV" Des JJuiillira, vul. 1, p. xwu. l'uris, 170^, I vol. in-1«.

quelque chose de plus pénétrant et de plus vif; cette fois, on dirait que Flécbier formule des griefs réels et se plaint de n'être pas aj)précl6 comme il le mérite :

« Ce dimanche soir.

«Eh quoi! mademoiselle, vous défiez-vous encore de moi ? \le croyez-vous assez ingrat pour vouloir vous faire de la peine, ou assez injuste pour douter jamais de vos bonnes intentions? Peut-on être plus persuadé que je le suis de votre bonté et plus assuré de votre sagesse? Non, non ; ne craignez pas que je fasse une seconde faute. J'ai fait pénitence de la première, et je ne suis pas homme à me faire pardonner plus d'une fois))ar mes amis. Je vous supplie donc, au nom de notre amitié qui doit être si étroite et si sûre pour l'un et pour l'autre, de ne me plus soupçonner et de ne me plus menacer comme vous le faites dans votre billet. J'ai si bonne opinion de votre jugement, que rien ne peut surprendre le mien à votre désavantage, et j'ai tant de sujets de vous aimer, que vous m'embarrasseriez bien si vous veniez par malheur à vous faire craindre, et plus encore si vous me craigniez vous-même. Parlons-nous, écrivons-nous simplement et sans

précaution, et, sur la confiance d'une bonne foi mutuelle, jugeons-nous favorablement. Si vous êtes dans ce dessein, et pourquoi n'y seriezvous pas, étant aussi bonne et aussi honnête que vous l'êtes? ne pesez pas tant vos mots, ne relisez pas tant vos billets, ne prenez pas tant de conseil. Quand je pense à la grâce que vous me faites de m'écrire souvent, j'en suis touché. Mais je la ressentirois moins, si je savois qu'elle vous coûtât tant de circonspection et tant de peine. En voilà assez pour répondre aux dernières lignes de votre lettre et à la longue et charitable apostille de notre mère (1). Je vous suis très-obligé, mademoiselle, du

(1) c'est ainsi que Fléchier appelle souvent M^{me} Des Houlières.

compte que vous avez eu la bonté de me rendre de la visite que notre ami vous rendit, et des satisfactions f[ut]ue votre civilité, votre égalité et votre malice même lui donnèrent. Je ne m'étonne pas s'il fut si content. Je ne sais s'il est allé s'entretenir lui-même de son bonheur dans sa maison (le campagne, ou s'il est allé chercher de nouvelles consolations auprès de vous; mais il n'a pas paru ici de)uis la fête. J'aime mieux avoir appris de vous ([u]q de lui ses joyeuses aventures. Je suis tout à vous. »

M^{me} Des Houlières se montra satisfaite de ces explications; les griefs mutuels, s'il y en eut, furent oubliés (h; part et d'autre; et Fléchier, ravi d'être enfin rentré en grâce, heureux de n'avoir plus aucun sujet de plainte, écrivait joyeusement à son amie :

« C<3 mardi matin à onze heures,

« Que j'aime votre bon naturel, mademoiselle, et ([ue je suis coïuent de voir que vous ne vous abandonniez pas trop à votre sévère raison, et que les sentiments de votre ca-ur se mettent enfin au-dessus des réflexions de votre esprit. Je vois bien qu'il ne faut

pas tant m'elVrayer des menaces (pie vous me faites que je n'es-
père toujours un peu en votre bonté. Je savois bien qu'il y avoit je
ne sais quoi en vous ([ui vous solliciteroit pour moi, et que vous
ne seriez])as inijouis d'accord avec vous-même quand il s'agirol
de !n'in(]uiéter. Monseigneur l'évêfue d'Accjs (1) vous donne de
grands exemples d'une lidèle et tendre amitié. Je dis de

I l)a\, qu'on écrivait aussi Acqs, aujoiin'l'hni sou>*-
piV'fo«*tun» ilii ilép.ilt'mciit d(s Landes, était aulreluis le siém'
d'un évêclio siilViM^MuL cT AïK'li. D'après le Dirtiunnuirc de
stntistu^ue rclitjitme puMié par rai)bé Mi^Mie, Paris. 18.)l, I
vol. in V, de Tannée 1671 à Taïuiée lOH'i, |V'n«'<|ii(m1<' Max lui
Paul-Plilippe de C.haumont.

celle qu'il a pour moi ; il ne sauroit m'en donner une preuve
plus sensible que celle de me céder votre cœur. Vous savez de
quelle importance est pour moi le présent qu'il me fait. Si je me
piquois de générosité, je me trouverois dans un terrible embar-
ras. Pour le récompenser de ce qu'il veut que vous m'aimiez plus
que lui,, il faudroit que je voulusse Taimer plus que vous. Mais je
prévois que l'alTaire seroit difficile de mon côté. Je n'entends
point encore parler d'aumônier qui me relève (1); mais s'il en pa-
roît un d'ici à vendredi, j'aurai l'honneur de vous voir ce jour-là à
Paris, ou au plus tard le lendemain, et de vous dire que je vous
suis infiniment obligé et que j'aime infiniment à l'être. Je vous
avois écrit ce matin avant d'avoir reçu vos lettres.)>

Ces démêlés n'eurent-ils jamais rien de sérieux? n'estce là
qu'un jeu de bel esprit qui trouve galant de se plaindre et de raffi-
ner sur les choses de sentiment? 11 est bien difficile de dire où fi-
nit la fiction et où la réalité commence. Certains passages cepen-
dant semblent porter la trace d'un mécontentement véritable:

nous n'en connaissons pas la cause, nous ignorons quelle put en être la gravité ; quant à son existence, on ne peut en douter quand on lit la lettre qui suit. Cette fois, Fléchier est vraiment fâché; sa colère ne va pas jusqu'aux violences et aux menaces, non ; mais sous ce ton contenu et ce langage mesuré, on sent la juste susceptibilité d'un homme qui est blessé et qui le déclare avec franchise :

« Ce jeudi au soir.

((Après les ordres si sérieux et si réitérés que vous m'a-

(1) En février 1680, Fléchier avait été nommé aumônier ordinaire de la Dauphine; Bossuet avait été choisi pour premier aumônier de la princesse.

— loi —

vez donnés de ne point vous écrire, je n'aurois osé vous importuner de mes lettres, mademoiselle, et après les injustices que vous me faites, je n'avois f[^]arde de vous annoncer que je devois aller à Piiris et vous menacer d'une de mes visites. Vous en usez d'une manière avec moi qui ne me persuade guère qu'il vous reste encore quelque sentiment d'amitié et d'équité à mon égard. Ces colères vraies ou fausses et ces reproches amers dont vos derniers billets sont pleins m'ont sensiblement alligé. Je me suis examiné, et je serois le premier à m'accuser, si je m'étois senti coupable ; mais je ne puis souffrir qu'on me juge sur des soupçons et sur des imaginations en l'air. On n'est pas loin de rompre une amitié qu'on interrompt si souvent et si aisément, et j'ai sujet de ne pas me fier à un cœur qui se délie aisé des autres. Je vous demande pardon, mademoiselle, » et je vous exprime mes ressentiments. J'ai souhaité de pouvoir être aussi indifférent que

vous faites seniblant de :roire que je le suis. Mais je sens encore en moi je ne «ais juoi qui me fait vous parler comme je fais. Je suis touché le tous les maux que vous souffrez. Je vous plains; mais e ne suis pas moins à plaindre. La lièvre a repris à Al""* la i)auphine (1); elle vient de pnindre à M. de .Montausier. i^ous me mandez que vous êtes indisposée, et je ne me lorte pas bien aussi. Voilà bien des sujets de chagrin, klais le plus grand de tous est celui ([ue votre défiance me :ause. Adieu, mademois-lle, plaignez-inoi donc, si vous ne (avez faire autre chose. »

Mais à part ces quehpies lettres dans lesquelles il adresse le vrais reproches à M"" Des Houlières, ce n'est guère que

10111- ohrir à la mode (jiic llrcITHM' fait entendre certaines

(1) Les rensei^nemiMUs sur la sarUi; ill* la I) luphine, (|Uo ren- « rmc» cotte lettre, pcnnctteut do la ela;>ser à la lin de raii-néo GbU. (Note de M d»' IUiZ(.»iiii«'re.)

réclamations. C'était alors l'usage: un bel esprit devait se plaindre de l'indilTérence qu'il remarquait ou des injustes cruautés qu'il avait àsubir ; et, s'il avait l'humeur galante et enjouée, s'il n'était pas étranger à la politesse des bonnes compagnies, il devait aussi se montrer inquiet, soupçonneux, et au besoin même jaloux. FJéchier observe toutes ces règles de la fine chevalerie, comme il dit quelque part, avec une scrupuleuse exactitude ; sur 'ce point, il est difficile de le prendre jamais en défaut : u Qu'ils sont heureux, mademoiselle, ces amis qui vous font leur cour et qui passent de si agréables heures auprès de vous! Que je crains qu'un pauvre absent soit oublié, et qu'il ne porte la peine de son éloignement! Je ne sais si vous me croyez, mais je suis plus souvent qu'eux auprès de vous, et je pense à vous plus longtemps

qu'ils ne vous parlent. Ce qui me console, étant loin de vous, c'est que je connois votre cœur, et c'est assez pour ne point douter de votre constance. Ainsi, je me contente de porter envie à ceux qui ont l'honneur de vous voir, et je ne veux pas m'eïirayer de leur assiduité. Je suis un]Jeu inquiet de votre colique, mais j'espère qu'elle ne durera pas. J'aurai l'honneur de vous voir samedi, pour le moins sur le soir; je vous demande mes audiences ordinaires. Si vous vouliez, vous pourriez bien me donner encore une fois des nouvelles de votre santé. Je me réjouis par avance de ce qu'apparemment votre guérison sera entière. Je suis plus que vous ne pensez, mais autant que je le dois et que je le veux, votre, etc. »

M"*-' Des Houlières tarde-t-elle à lui donner de ses nouvelles, Fléchier aussitôt s'en émeut; il se plaint qu'on le néglige pour d'autres auiis plus heureux, et trace à la hâte

:e petit billet tout précieux et dans lequel l'esprit se montre >1 volontiers à découvert :

{(Errant du château à la ville , entouré de malades 2t peut-être près de le devenir, et surtout ennuyé de ne /ous point voir, mademoiselle, j'attendois de vos nou- K'iles et je n'en [ai j]oirit reru. A'otre santé est trèslélicate, vous savez qu'elle m'est très-chère; vous êtes Icpuis plusieurs jours dans les remèdes ; je vous ai priée le me tirer de l'infjuiétude où je suis, et vous m'y laissez. D'où peut venir cela? Si c'est indisposition, je m'en illlige ; si c'est paresse, je m'en plains; si c'est indiiié- 'ence, j'aurai peine à vous pardonner. Ne soyez pas si oc- :upée d'un certain nombre d'amis fjui vous voient, que lous ne preniez quelques moments pour vous souvenir :ju'il y en a un absent qui vous estime et vous honore plus jue tous les autres. »

Jletiré à Fontainebleau avec la cour, il développe les mêmes pensées dans ce style qui avait tant d'attrait pour lui et dont il ne se délit jamais :

• A Fontainebleau, co 20 mai.

((Quelle est cette malheureuse personne, mademoiselle, Il (jui vous avez éternellement refusé la permission de vous ûcrir? Ne craignez-vous |)as de vous décrier et de passer |)our une âme insensible? Contentez-vous de la réputation que vous avez d'in-dillérence, n'alVectez pas d'avoir de la dureté. N'ous pourriez si bien vous accoutumer à cette humeur lièrî et dédaigneuse (pie vos amis, avec le teujps, ne pourroieîit pas s'en sauver. 11 m'a pris plusieurs fois une grande pitié de ce [Dan\r(' linnîinc û (|iii nous a\ez interdit conunerce a\ec vous, ('.nmim' je sens le j))laisir i[u\\ y a

— io4 —

d'être de vos amis particuliers, je comprends aussi 1 chagrin qu'on doit avoir d'être du nombre de ceux qu vous réprouvez. Cependant, mademoiselle, je dois vou savoir gré de ce traitement rigoureux. Je jouis du plaisi de la distinction et de la préférence que vous voulez bie; m' accorder, et je vous suis obligé de l'in-diïïérence qu vous avez pour les autres et des bontés que vous avez pou moi. J'ai ([uelquefois, parmi les divertissements que 1 cour donne à ceux qui la suivent, la joie de m' imagine que vous pensez peut-être à moi dans votre retraite. Si cel est, je ne porte envie à personne, et je ne me tiens pa moins heureux que ceux qui le sont le plus en ce monde ci. De tant de moments que vous employez comme il vou plaît dans la solitude, j'ai eu la modération de ne vous e demander que deux ou trois par jour. Ce sera à

vous pousser un peu plus loin la générosité. Mais si vous voulez ([u'il ne me reste rien à souhaiter, hâtez-vous de venir ici Le temps y est beau, les promenades y sont agréables, et si j'osois ajouter encore, j'y suis pour vous faire ma cour et pour vous y dire que personne n'est plus sincèrement et plus respectueusement à vous que moi. »

Dans une autre circonstance, mais toujours sur le même sujet, Fléchier change de ton et devient presque belliqueux : ((Quoique je sois de mon naturel assez modeste dit-il, j'eus assez de peine, il y a quelques jours, à céder ma place au prélat que vous connoissez ; quand il s'agit d'avoir l'honneur d'être auprès de vous, il n'y a ni mitre ni croix qui m'effraye, et pour peu de bonté que vous ayez pour moi, vous verrez que je saurai bien tenir mon rang. > Ailleurs il revient encore là-dessus; les nombreux visiteurs de M^{me} Des Houlières lui causent de l'inquiétude, il ne peut s'empêcher de l'avouer : « Je suis bien aise, lu

io) —

Il, que vous ayez reçu plusieurs visites. Il est bon l'on interrompe un peu votre solitude et que le monde, le vous fuyez, vous aille chercher. iMais je ne sais pourquoi ne suis pas fâché que vous vous soyez un peu ennuyée, et la compagnie que vous aviez ne vous ait pas fait perdre le goût de celle que vous eûtes il y a quelques jours. » Voici encore une charmante lettre, vive, spirituelle et génieuse ; elle est remplie de détails agréables, d'allusions alicieuses, de traits plaisants et moqueurs qu'il décoche une main légère. Le sujet est absolument le même que dans les lettres qui précèdent; mais on ne peut s'empêcher d'admirer la remarquable souplesse de ce talent qui, sur un fond aussi uniforme, sait broder des phrases si élégantes si jolies sans se répéter jamais.

a Ce jeudi 16* janvier (1).

« D'où vient, mademoiselle, que vous avez si peu de l'air pour vos amis et que vous jugez si mal de votre prochain? A peine puis-je arracher de vous quelques mots d'approbation, et vous vous imaginez gaiement des défauts le je n'ai pas. Vous me louez en passant de n'aller ni au il ni à la comédie, et, comme si vous ne me croyiez pas capable d'avoir un peu de solide vertu, vous vous déliez à ma régularité et vous craignez que je ne veuille tromper JL'l'fju'ur), lorsqu'il me semble que j'édifie tout le monde quelle invidie puis-je faire au coin de mon feu? Quels sont ces défauts dont vous soupçonnez que je ne suis pas ;en)pt? Pour ce point doutez-vous de l'innocence (\c ma re-

(1) 1678, IGS/i ou IGSD. Kii 1680. L'écriture (>r était il('»j;\ évi^ que de mes, et les lettres ilc cette |>ériode ont iiiii raracirre de irravité IP celle-ci n'a pas. Il seiuMe (pie Ton peut adopter avec plus de 'aisemblance l'une des deux premières dates, 1078 ou 1680.

traite? Pour moi, si je n'ai pas de grandes vertus, j'ai d moins celle de ne point vouloir médire ni mal juger d(vertus des autres. Je sais le concours de monde qui toi les jours abonde chez vous; les abbés et les cavaliers, les gens d'épée et les gens de robe vous font la cour assidûment. C'est à qui viendra le premier et à qui sortira dernier de cette bienheureuse chambre. Vous ménagez tout cela avec cet esprit adroit que la nature vous a donné et qu'une expérience plus grande qu'on ne pense a forcé malgré votre solitude, au commerce du monde. Vous charmez l'un par votre entretien, l'autre par votre bonté et vous recevez l'encens de tous. Cependant, vous êtes soupçonnée jusqu'ici d'être tant soit peu coquette? Êtes-vous soupçonnée que vous ne [pouviez en arrêter ainsi plu-

sieu sans en tromper au moins quelqu'un? Vous ai-je accusé de la moindre dissimulation? Avouez, mademoiselle, qu'il si je ne suis pas si vertueux que vous, du moins je suis plus charitable, et ne me reprochez pas après cela des fautes ([ue je n'ai pas faites. Vous pouvez sans crainte me conter les visites de l'abbé et du prélat dont vous me parlez, n'en penserai que ce que vous m'en écrirez. Bonsoir, mademoiselle, souvenez-vous que vous me devez un peu d'amitié parce que je suis à vous plus que quiconque soit sans exception, n

Fléchier prend plaisir à revenir sans cesse sur ce thème de politesse amoureuse; il le développe volontiers, ; risque même de devenir subtil. Ce qu'il veut montrer c'est son empressement, sa tendresse et sa fidélité ; et en retour, il demande qu'on ait pour lui la même attachement et les mêmes attentions. Voilà pourquoi il m'énage si peu les reproches, dès qu'il voit qu'on le soupçonne ou qu'on le néglige. Il sent qu'il peut se rendre gênant ou importun par ses réclamations éternelles; mais

comme il sait bien, par un mot obligeant ou par un comment délicat, atténuer l'effet de ses paroles et calmer ; impatiences qu'il pourrait faire naître! Comme il le dit bien dans une de ses lettres : a Il y a certaines délicatesses en amitié qui incommode et qui ne fâchent pas, et on se fait entre amis souvent des reproches qui peuvent être déraisonnables, mais qui ne sont pas désobligeants, d'ailleurs on sait s'exprimer avec tant de finesse et de courtoisie, on a le droit de tout dire; on peut impunément se montrer soupçonneux jusqu'à l'excès; on peut relever les moindres détails et noter jusqu'aux plus petites nuances capables d'indiquer un accueil que l'on juge trop réservé

trop froid. C'est ce que Fléchier ne manque pas de re dans la lettre qui suit : il a tout observé et tout vu; i gestes les plus insignifiants de M"" Des Houlières, ses gards les plus furtifs, rien ne lui a échappé; il a tout mpris, et il ne se gêne pas pour dire l'impression fâcheuse *il a emportée delà réception qu'on lui a faite. « Pouiloi, dit-il à son amie, me parlez-vous de visite incom-)de, et pourquoi m'avez-vous donné sujet de croire (jue Ile que je vous rendis il y a six jours vous inconmioda? embarras où vous vous trouvâtes (juand j'arrivai, f[ui iiif rut, (quelque soin que vous prissiez de le cacher ; la peine

vous fîtes semblant d'être à l'arrivée d'une personne le vous attendiez et que vous souhaitiez apparemment, 1 1 e vous devinâtes d'abord ; les demandes allectées (|ue us lui fîtes du long temps qu'il y avoit que vous ne fax iez e, pour me faire connoître (ju'il étoit juste que je lui cesse la place; les inspections lré([U'ntes d'une montre li maniuoit l'heure de mon départ (jue vous sembliez at«

tendre avec quelque impatience, et surtout certains airs et même certains signes que je m'aperçus que vous lui faisiez comme pour lui faire connoître qu'il devoit demeurer ou que j'avois tort de ne pas sortir, tout cela ensemble me fit juger que je vous importunois. S'il est ainsi, vous pouvez vous passer de m'inviter à vous plaindre des visites incommodes que vous aviez reçues; sinon, pardonnez à une foiblesse qui ne vient que d'un excès d'amitié. J'espère que j'aurai l'honneur de vous voir en peu de jours, c'est-à-dire mercredi, ou, si je le puis, dès mardi au soir. Je suis tout à vous. »

Dans tous ces passages il y a bien de la recherche et de la convention, il est vrai : Fléchier vise trop à la finesse et à l'esprit ;

et, dans ces lettres, on voudrait trouver quelque chose de plus que ces mille petits détails qui, à la longue, peuvent paraître d'une fatigante monotonie. Si on y prend garde, cependant, on retrouve au fond de tout cela une amitié sérieuse, une aflection sincère que le temps ne fut pas capable de diminuer. Fléchier est heureux de parler de iVr^{^**} Des Houlières dans les cercles qu'il fréquente; il vante volontiers les qualités de son cœur et fait valoir la distinction de son esprit; enfin, au sujet de sa santé, il montre la plus vive et la plus touchante sollicitude. Il faut voir avec quelle insistance il la prie de ménager ses forces, de se garder de toute imprudence, de tout excès de fatigue ou de travail; il n'y a peut-être pas une seule lettre de Fléchier qui ne soit remplie des plus pressantes recommandations à cet égard : « Comment passâtes -vous la fête d'hier, mademoiselle? Comment vous trouvez-vous

aujourd'hui ? Les processions, les saluts et les autres érémonies de l'Eglise n'ont-elles pas fatigué une pauvre anté languissante? Je sais quel est votre courage, et je rains que, sans avoir consulté vos forces, vous ne vous oyez exposée à l'ardeur du soleil ou au travail d'une)ngue marche. Cette inquiétude me causa tous les jours e grandes distractions. Je songeai à vous plus qu'à loi. Je vous souhaitai un peu plus de santé ou un peu loins de dévotion. J'appréhendai mille fois ou que vous issiez malade ou que vous le devinssiez; et mon cœur e fut point en repos sur votre sujet. Je serai dans la lême peine jusqu'à ce que vous m'en ayez tiré. Manez-moi donc, je vous en supplie, précisément en quel Lat vous êtes, afin que je vous plaigne si vous souflVrz u mal, ou que je me réjouisse avec vous, si vous vous ortez bien. »

Fléchier n'épargne pas plus les antithèses dans ses bilités que dans ses discours ; cette forme de langage lui est

familière, qu'il l'emploie presque sans s'en apercevoir, nous ne savons si tout le monde partagera notre indulgente appréciation ; mais, à notre avis, ces bagatelles,

petites soient-elles, ne manquent pas d'attrait ; malgré ça on prend plaisir à parcourir ces missives d'une si agréable et si facile lecture :

{(Vos billets me sont d'une si grande consolation, ma chère amie, que vous ne sauriez m'en écrire trop souvent, si vous saviez comme je les attends et comme je les reçois, j'en ferais peut-être plus de cas que vous ne faites. La clarté de votre esprit et la bonté de votre cœur me font croire que vous n'avez pas beaucoup de peine à les faire, et

— IGO —

vos équité doit vous faire croire que j'ai un extrême plaisir à les recevoir. Leur style me plaît, ils se font entendre et ils ont une espèce d'éloquence dont je m'accommod parfaitement. Ne soyez point en peine de ma santé, elle est assez bonne. Je ne m'étais, depuis plusieurs jours, si bien porté qu'hier. Aujourd'hui je me trouve un peu abattu C'est l'effet de la médecine que j'ai prise. Vous jugez bien que ce n'a pas été sans consulter nos médecins. Un peu de mélancolie se mêle à mon indisposition, et je n'espère de guérison entière qu'après que j'aurai eu l'honneur de vous voir. Ce sera apparemment vers la fin de la semaine. Mais pourquoi vous êtes-vous mise au lait ? Quelle nécessité en avez-vous ? J'ai peur que vous ne soyez pas d'aussi bonne foi que moi, et que vous ne me cachiez vos maux. Au nom de Dieu, conservez-vous bien, et

souvenez- vous souveu que vous pouvez me consoler de tout, mais que vous pour riez aussi me rendre inconsolable.

« Ce luudi au soir, n

Fléchier vient d'apprendre que M[^] Des Houlières a ei la témérité de sortir, malgré le mauvais temps et sa mau vaise santé; aussitôt arrive un billet qui reproche à l'im prudente sa coupable conduite :

« Ce jeudi.

« Je viens de recevoir votre billet daté de mardi, made moi-selle, et quoiqu'on m'ait remis à demain pour retirer l réponse, je ne sais quelle impatience me prend de vou écrire dès aujourd'hui. Je n'ai jamais accordé grâce pJu volontiers que celle que vous me demandez. Vous save bien que vous ne sauriez manquer en m'écrivant souvent et que je ne vous ai jamais prescrit là-dessus d'autres règle: que celles que votre cœur vous inspireroit. Pour moi, qu

reçu mes ordres et de bouche et par écrit, je pourrois 3 contraindre et nie boiner à ce que vous m'avez orné ; mais ai)prenez à me commander d'autres choses, vous voulez être obOie, et sachez rju'on ne règle pas mme on veut un aussi bon cœur (|ue le mien. Pourquoi rtites-vous hier? Le. mauvais temps et votre mauvaise nié dévoient vous arrêter chez vous. J'irai m'en plainch'e ^'ous samedi, sur les trois heures après midi; je vous demderai rpiel est ce niécontentement de votre esprit dont us me parlez, et vous me diiez peut-être ce que votre jdenca a supprimé dans votre billet. Bonsoir, made- jieelle, attendez-moi après -de-main. »

Nous ne pouvons citer les nombreuses lettres dans lesquelles il revient sur ces recommandations ; mais parmi ces épîtres, il en est une qui nous a semblé un peu remarquable que les autres ; qu'on nous permette de rapporter :

■ A Saint-Germain, ce 16 avril (1).

« Je viens d'apprendre, mademoiselle, que depuis que vous l'honneur de vous voir, vous avez été toujours fort disposée. Vous ne doutez pas que je ne m'intéresse à vous (que je dois à votre santé, et que je ne sois très-sensible ; outre ce que je vous regarde. Ne vous étonnez donc pas si sincèrement où j'ai été de l'état où vous étiez m'a donné

[1] Cette lettre fut évidemment écrite l'un des premiers jours de mai dans la sainte, et par (•ous<"<|ii(MU eu iiii' aniiéf (»ù Pin-pips toniit (lu *Jo au L'3 avril. Or, d'après 1(178 à 1788.), on lui trouve dans cette lettre que 1680 et 1688.). La date de 1680 serait d'autant plus probable (que M"" de S»""\ii:n«" nous montre la cour résiliant à Saint-Trinain le 1^{er} avril de cette même année. Mais les lettres de cetlo :)fue ne ressemblent point à celle-ci ; elles retiennent du haut j fêtes données à Poccision du niariaire du Dauphin. On est donc obligé à accepter la date de 1688.). (Note de M. de P.ionnière.)

— 162 —

jusqu'ici de inquiétude, et si la nouvelle que j'apprends me cause du déplaisir. Vous voulez bien que je vous conjure d'avoir un peu plus soin de vous que vous n'en avez, de rabattre un peu de votre austérité, et de ménager vos forces pour ce qui reste du carême. Quand vous n'auriez pas cette condescendance pour vous, souvenez-vous que la charité veut que vous l'ayez pour vos

amis. Comme vous n'en avez pas de plus fidèle ni de plus sincère que moi, j'ai le droit d'espérer que vous aurez égard à la prière que je vous fais pour vous-même. Interrompez pour un moment vos dévotions de cette semaine pour m'apprendre l'état de votre santé. Je m'acquitterai des miennes plus tranquillement, si je sais que vous vous portez bien et que vous m'imaginez entièrement à vous.

(; L'abbé Fléchier [1]. »

Cette correspondance est d'une remarquable activité; c'est là, au moins, un mérite qu'on ne peut lui contester. Malgré la négligence de son amie, qui ne se hâtait pas trop de répondre, Fléchier se montre d'une exactitude rare : aussi pouvait-il dire sans exagération : « Je ne sais, mademoiselle, si mes billets vous plaisent ou vous importunent; du moins sais-je bien que vous devez louer ma régularité et ma constance à vous écrire. Vous pouvez en compter le nombre par le nombre de jours que je suis éloigné de vous, et vous avez de moi des dates de la plus grande partie de l'année. Il me semble que vous devez être contente de mes petits soins. Il ne se passe aucun jour que vous ne sachiez que je suis en vie et que j'ai

(1) Jusqu'ici Fléchier n'avait jamais pu se procurer aucune signature à ses lettres.

pensé sérieusement à vous; et il y en a quelquefois deux ou trois que je ne sais si vous êtes encore au monde, -i

Fléchier ne néglige jamais d'écrire ; il écrit presque tous les jours, à la plus légère occasion ou pour le plus petit motif; quelquefois même, après avoir fait une lettre le matin, il ne peut résister au plaisir d'en faire une autre le soir. Souvent ses occupa-

tions viennent mettre une limite à son zèl(,' ou uiodéicr son ai-di'ur; mais alors il s'empresse au moins d'e.\i)édiL'r à la liàte un [Detit billet comme celui-ci :

a Jamais lionniie ne fut plus inquiet à la noce que j'y lus hiei', et jamais cérémonie de mariage n'a été laite [Plus tristement. Hé-las! vous sounriez,et comment aurois-jepu me réjouir? Grâce à Dieu, vous voilà sans lièvre, je souhaiteà tout moment (jue ce soit pour toujours. J'attends l'après-dinée avec une extrême impatience pour savoir si vous aurez reposé et pour vous dire que mon repos dépend de là. Attendez-moi et croyez -moi ce que je suis. »

Dès qu'une raison ([uelconque vient arrêter le cours ordinaire de sa correspondance, le voilà dans la peine; à regret il se résigne à garder le silence pendant deux ou trois jours, et s'excuse de ce retard comme d'une faute :

« Je vous écrivis lundi au soir, mademoiselle, et je vous mandai quej'allois commencer ma retraite aussi bien (pie vous jusques au jeudi, et ([ue c'étoit me donner mon congé jus(pi'à ce temps là ([Ui) de me le demander. Je ne sais pourfjuoi vous n'aviez pas reçu ce l)illet dès le mardi au soif. H faut «pie la dévotion ait interrniii[)!i les post^'S et cpie ieo courriers se soient arrêtés. Nous a\ons passé deux jours pres([ue entiers à l'église, et je n'eus pas un moment à moi pom- vous avertir (jue je n'étois pas malade, mais

— IGi —

([ue j'ctoiî^ fort ratigLié. Ainsi ne nie grondez pas, plaignez-moi plutôt. Je n'aurai jamais beaucoup de mérite et n'espérerai jamais tic grandes récompenses de tout ce que je fei'ai [D]Onr vous. Je trouverai dans ma propre satisfaction de (pioi payer ces

sortes de peines que le devoir exige et (p) l'inclination rend très-agréables. Te suis bien aise que vous vous soyez dispensée d'aller à la messe de minuit, mais je suis fâché que vous en ayez eu des raisons. Je souhaite que votre indisposition ne dure pas, et que je vous trouve demain au soir, ou après demain pour le plus tard, en bonne santé. J'irai à Paris pour un jour ou deux, attendant d'y passer une semaine après les Rois. Je suis tout à vous.

« Ayez la bonté de faire rendre la lettre que j'écris à xM"" la présidente de Lamoignon (l)-, c'est pour me décharger d'une exhortation aux prisonniers.

.« Ce joudi au soir. »

(les lettres que Fléchier composait sans eïïort étaient pour lui un agréable passe- temps au milieu de la vie qu'il menait à la cour, dans les résidences royales de Fontainebleau, de Versailles ou de Saint- Germain. Les jours sont beaux ici ^ mais ils sont bien lonr/s, dit il quelque part; et, pour se distraire, il écrit à M"" Des Houlières, il lui

(1) Magdeleine Potier d'Ocquerro. Klle avait épousé en IGZiO Cîuillaum(3 de Lanioignoi), premier président du parlement ; elle monriif le 18 oetobre 1705. — Je serais tenté do croire que M"" de r,a moignon n'accepta pas les excuses de Fléchier et obtint que Torateur prononcerait son Exhortnliion aux prûontiins. En effet, dans les Œuvrer complètes de Fléchier, vol. Vif, p. 28/i, édit. Diicreux, je trouve un discours avec ce titre: l'Ixhortatioin pour les p^Iso^M^:^s, fuite dans rcfjHscdcs filles du Suint- Sacrement, en 1682.

demande sans cesse de ses nouvelles, lui envoie régulièrement des siennes, et par ce nio\en, quoique absent de Palis, il ne cesse pas d'être en relation avec ses anciens amis.

Comme presque tous les beaux esprits de sou leiii[)]s, il porta la livrée galante de l'époque : par là, il se ratlaclie directement à Balzac, à Voiture et aux écrivains de la première Académie. 11 est vrai, les Mcmoires des (îramls /r>/^?\'ç avaient déjà démontré cette parenté ; mais on pouvait croire qu'après 16(56, Fléchier délaissa ce génie li i- Vole pour de plus graves travaux, (les lettres prouvent [l'une manière manifeste qu'il ne cessa jamais d'être 1x1 esprit; que le genre galant ne fut pas simplement un goût passer de sa jeunesse, mais un goût sérieux auquel il accorda une véritable préférence et qu'il conserva toujours, malgré les railleries de Molière et les avertissements de Boileau. Dans cette partie, d'ailleurs, il excelle réellement : personne ne sait mieux que lui donner à ses paroles ce tour (/filant que Conrart cherchait avec tant de soin, et (ju'il n<' trouvait pas toujours; personne ne sait mieux que lui relever les détails les plus vulgaires et les plus insignifiants par le charme et la distinction de son langage , par l'heureux choix de ses exj)ressions ou l'a- Ljréable finesse de son récit ; peisonne, enfin, ne sait enjoliver les moindres bagatelles avec une adresse plus grande; et uîne habileté plus consommée.

CHAPIT^K VI

Jn projet de mariage de M"" Des Houlières dont les biographies ne parlent pas. Incertitudes de M"* Des Iloulit'^res à ce sujet; dans cette grave affaire, Fléchier aide son amie de ses sages conseils. Tout était régi»" lorsque co inarinire so rompit. Co projet ne peut Atre postéi-iour au dernier accouchement de la Oauphine, c'est-à-dire à la fin d'août J68G. — Second projet de ma-

riage 'de M''' Des Houlières avec un jeune oflicier de mérite, M. Caze. Celui-ci est tué au siège de Mons, en 1091. — Un troisième projet de mariage avec un gentilhomme provençal , M. d'Audiflret (1697).

L'attachement de Fléchier pour M''' Des Houlières ne e borna pas simplement à lui écrire des lettres amuantes; ce fut surtout dans les diverses épreuves quelle ut à subir qu'il se montra un ami fidèle et dévoué. Au oilieu des circonstances les plus difficiles ou les plus doujureuses, nous le voyons aider la pauvre femme de ses âges avis et tàclior de relever son courage par ses consomtes paroles. Bien des fois il eut l'occasion de remplir ces ristes devoirs de l'amitié; il le fit toujours avec l'empresenient le plus vif et l'accent de la plus touchante alVection. l faut lire cette correspondance pour voir avec quelle []Hicitu(le Fléchier prend part à tout ce qui intéresse l''' l)(s Houlières, et s'associe également à ses joies comme ses chaî^rins, pour la léliciter des unes ou pour lui doucir les autres.

— UJ8 —

11 y eut une affaire dans laquelle M''' Des Houlières fut > particulièrement malheureuse : de trois mariages successifs dont on lui parla et dont les négociations furent fort avancées, elle n'en put voir aucun se conclure. Aprèa bien des résistances et des hésitations, elle avait fini par consentir au premier : tout était réglé lorsque des raisons que nous ignorons vinrent le rompre subitement; le second, celui qu'elle désira beaucoup et qui paraissait devoir assurer son bonheur, ne put avoir lieu à cause de la mort inattendue de son futur époux, tué à l'armée; enfin, le troisième, sur lequel nous n'avons que peu de renseignements, eut le sort du premier.

Nous croyons utile de donner quelques détails sur le projet de ce premier mariage, dont les biographes ne font pas mention et dont les lettres de Fléchier viennent nous révéler l'existence. A en juger par certains passages de la correspondance, il s'agissait ici d'un mariage de convenance pour lequel elle n'avait aucune inclination : aussi est-ce avec indifférence la plus absolue qu'elle paraît s'être prêtée aux démarches que l'on demandait de sa part. Fléchier, qui suivait ces événements avec attention, était informé de tout par son amie; c'était lui qui, devenu le confident de ses hésitations et de ses répugnances secrètes, tâchait de la guider au milieu de ces conjonctures délicates desquelles dépendait le bonheur de sa famille. Sans doute on n'en était encore qu'aux négociations préliminaires lorsque Fléchier recommandait à M^{me} Des Houlières d'agir avec prudence et, au besoin, lui offrait sa médiation afin de ménager tout doucement la situation : ((J'apprends avec joie les nouvelles de votre santé, et

[ititeiids avec impatience celles de la visite que vous avez, ite. Je connois votre esprit, et je ne puis douter de votre mdeïice. Je m'imagine à peu près comme tout se sera passé, : je m'assure que vous serez sortie heureusement de cette inférence embarrassante. Je ne laisse pas d'avoir quelque inquiétude qui vient plutôt de la grande passion que j'ai our tout ce qui vous touche, que d'aucune défiance de otre sage et judicieuse conduite. Faites-moi donc la race de m'envoyer, dès que vous le pourrez, la relation e ce fjeu vous aurez dit et résolu en cette occasion. Si î puis agir et parler ici aux personnes que vous connoissez, ous aurez lieu d'être satisfaite au moins de mes bonnes itentions; et quand vous m'aurez donné le sujet, vous errez que je ne le traiterai pas mal. Rien ne me rend si ersuasif que l'amitié, et j'ai souvent éprouvé que pour leu d'esprit qu'on ait pour soi, on en trouve beaucoup pour es

amis quand on les honore, et j)our mieux dire quand n les aime comme je fais. Si vous avez besoin de moi n quelque rencontre, mandez-le-moi snns toutes ces cironspections qui vous sont si ordinaires et dont je vous)rie de vous défaire à mon égard (1). »

<Hielques jours après, il lui annonce qu'il a eu nue conérenre de deux heures avec une personne cjuil ne désigne las ; uiais on devine sans peine de qui il s'agit :

•■ (]<? mardi soir.

«(Voire \isite s'est passée comme je me l'étois imaginé,

(1) Cotlo lettre, dont nous venons de donner mi extrait, porte
•n tête CCS mots : Ce samedi soir.

mademoiselle; mais quoique j'eusse deviné ce que vou m'avez fait la grâce de m'écrire, je ne laisse pas de vou être obligé de votre relation. Je pourrois vous en faire un pour le moins aussi longue que la vôtre, car j'ai eu deu heures de conférence à mon tour avec (1)... Je l'ai trouv dans tous les sentiments que je souhaitois, et j'ai charg ma mémoire de tous nos raisonnements pour notre pre mière conversation. Il me semble que j'ai assez bien pari de mon côté, et sur la fin de notre entretien, je me sui aperçu que je parlois de vous et pour vous. Quand le cœur anime l'esprit et qu'on se plaît au sujet qu'on traite, c'es une grande avance pour bien dire. Ne croyez pas pourtar que mon plaisir m'ait emporté ; il me reste encore un pe de sagesse dont je me sers dans le besoin. »

11 termine sa lettre par une réflexion empreinte d'un certaine tristesse ; il semble craindre que le mariage qui s prépare ne vienne relâcher les liens de leur vieille amitié « Si vous m'eussiez

témoigné le moindre désir de m voir, ajoute-t-il, je crois que je fusse parti dès aujourd'hui ; mais votre indifférence a un peu refroidi mon ardeur. Je modère donc mon impatience; j'espère pourtant avoir l'honneur de vous voir jeudi, et je retiens mon audience depuis cinq heures jusqu'à neuf. Il est juste que je vous tienne compagnie jusqu'à ce que vos gens reviennent de la campagne. On me l'ordonne ainsi et quelque répugnance que j'y aie, je crois que j'obéirai à cet ordre. Ne vous mettez pas en peine de ma santé. Pour peu que j'en aie, je n'en aurai toujours que trop, La vie m'est devenue si indifférente et va me devenir

(1) Il n'y a pas de nom dans l'original : Fléchier a mis des points à la place.

ennuyeuse, que je n'aurai ni grande enjouement ni grand besoin de la conserver, si je m'aperçois qu'elle vous soit inutile. Bonsoir, mienne, je suis à vous avec tout

respect et toute l'affection possible. »

Malgré les avantages réels que ce mariage pouvait avoir sur sa famille, M^{me} Des Houlières avait toutes les peines du monde à triompher des répugnances que lui inspirait toute union, et ce n'était qu'à regret qu'elle se rendait aux vœux impatients de son père et de sa mère. La correspondance que nous avons entre les mains ne nous dit rien des motifs de ces hésitations; mais elle nous prouve bien la manière la plus évidente quelles furent les incertitudes de M^{me} Des Houlières. «Faites-moi donc la grâce, il écrit Fléchier, de me mander si vous avez toujours les mêmes peines, si vos irrésolutions continuent, si vous tombez toujours sous vos tristes réflexions, et si ce grand cœur que je connois ne sauroit trouver

en lui asz de force ou de courage pour se déterminer à quelle parti. »

Dans la lettre suivante, il semble revenir encoi'e sur le même sujet; il n'ai)prouve pas entièrement les hésitations de M^{me} Des Houlières, et conseille à son amie de ne se tro[] se préoccuper de toutes ces affaires (pii marchent d'elles-mêmes :

((r'l'attendois avec une extrême impatience le succès dt?

conférence (pie vous eûtes avant-hier, .l'ai ressenti les vos peines et j'ai été dans les mêmes embarras (pie vous. Vous ne savez peut-être pas (pie soullVe un cuMir laïul l'amitié, la compassion, la crainte et l'espéranceigent; et vous qui n'avez j-^{amais} eu (jue vos propres (piétés, nous n'avez pas (")i()nvé combit-Mi il est dur

d'être chagriné de celles d'autrui, quand on est sensible et quand on a raison de l'être. Knlin me voilà un []eu soulagé parce que je vous sais un peu plus tranquille. Ce n'est pas? que je n'entrevoie par votre billet qu'il y a enco quelque nuage et que le calme n'est pas entier. Mais; quand on a de la sagesse, il faut avoir de la résolution, et une grande âme comme la vôtre doit se faire un repos indépendant des accidents et des traverses de la vie. Vous: avez bien soutenu la dernière affaire, et il est juste que ' vous loue une fois au moins de courage et de fermeté Pour être entièrement en paix, je voudrois que vous fissiez représenter à votre ami qu'après ce que vous lui avez dit il est juste qu'il considère vos raisons ou qu'il excuse une foiblesse qui ne peut être que louable puisqu'elle regarde la satisfaction et peut-être la vie même de M. v. p. (1) que vous lui êtes obligée de la patience qu'il veut bien avoir, et que vous lui aurez l'obligation entière, s'il ve

bien encore vous accorder la grâce de ne pas faire agi tant de monde pour une affaire qui doit être menée douc(ment; que toutes ces sollicitations pressantes qu'il vou fait faire ne servent qu'à vous troubler; qu'il vaut beau coup mieux qu'il s'en rapporte à vous-même, et que vou saurez bien connoître les égards qu'il aura pour vous e cette occasion... Je ne sais, mademoiselle, si je raisonr bien. Je suis plaisant de vous donner de ces instructions On diioit que je ne connoispas votre esprit ni votre raisor Mais je crois que mon ingénuité ne vous déplaît pas, (j'espère que beaucoup d'affection et de zèle me fera bie pardonner un peu d'indiscrétion. Je suis si touché d(chagrins que vous avez, que je voudrois les voir finis; (je sais que les Lam. et les B. (2) vous les renouvellen;

(1) Monsieur voire jière, tel est, croyons-nous, le sens de ces in
t lui es.

(•>) C'est ainsi dans l'original ; nous ne savons quelles perso-
niK Flrc'liicr vent désiu'ner ici.

IT.J

isi, soil qu'il faille conclure l'aïiaie ou non, puisfjuc js avez du temps, il faut laisser reposer vos juges, et pocher, s'il se peut, ces ennuyeuses négociations rpji it (lu bruit et qui vous inquiètent. Je ne puis vous en e davantage... Je voudrois aussi bien qu(i vous (juc tre princesse fut accouchée; mais si vous avez besoin de li, soyez persuadée que rien ne pourra m'arrêter ici. oi([ue ce soit une assez fâcheuse occupation d'aller rêver îc vous et d'être confident de votre tristesse, je sens Lirtant je ne sais quel plaisir

à essayer vos larniLS et à npatir aux maux que votre incertitude vous cause, and vous ne me manderiez pas, je ne laisserai pas de re un voyage à Paris dès (pic je le pourrai. Mais je souite (jue le besoin que vous aurez de moi ne soit pas le il motif qui vous lasse désirer de me voir, et que vous 'ez assez contente pour récompenser par un peu de été la froideur que votre humeur sombre vous donna nr moi la deinière fois que j'eus l'honneur de vous r(l).»

Mais voici une lettre qui ollVe plus d'intérêt : d'abord détails sont plus précis, et de plus nous y tiouvons In le nom de cola///' (|tii demandait en mariage M''' Des ulières. En certains endroits de la lettre, Tléchier ne •le qu'à mots couverts; il ifidique sa pensée [l]utôt (pi'il l'exprime, laissant à son amie le soin de deviner ce (ju'il dit fju'à dtîiiii :

« J'ai passé deux on trois jours dans une grande» in([uié-

I) C.elli' Iclti'c est aiii(.Ti<'iirt' au ;;i) aoTil I(iS(», i''|><t(|iir ilii il(M*r accouclKMijent do la l)ani)liiiu». Or cVst |)n"<'is«MiM'iU \>'rs te aniire» ULR(i (|ii(» cominciUMM'ent l<»s négociât ions au sujft tlîi riap; de M''' Des ll()uli«'ri's a\ (M-M. (riùNiuilly, dont on \a lire nt(M le iioiii dans une Idtri' de F'feliier.

tude, iiiadeinoiselle;le billet que vous m'aviez écrit ne ii disoit rien, et je vous eu ai écrit un de même. Enlii M. votre père consent à tout, et votre mariage est concl Vous savez l'intérêt qu'une vraie et sincère amitié me ù prendre à tout ce qui vous touche; jugez par là de m sentiments, et parmi tous les compliments qu'on vous fai faites-vous le mien, je vous prie. Il me semble, aussi bit (|u'à vous, que Dieu a conduit cette aftaire. Elle n'a pas(les dillicultés que vous aviez prévues, et elle se trou laite

presque sans vous. Ma sœur (1) vient de m'écri qu'il y a plusieurs saintes qui prient avec affection, sel(mes souhaits et les vôtres, et me fait espérer que Di* exaucera leurs prières. Ces marques visibles de la Providence doivent vous donner du repos et adoucir au moi; les peines qu'un engagement de cette importance doni ordinairement à des personnes sages et peu résolu comme vous êtes. Ne vous arrêtez pas à des discours q vous reviennent et qui vous déplaisent. Ce sont des brui qui ne sont ni si fâcheux ni si communs que vous pense Les vertus les plus pures ne sont pas exemptes de cet espèce de persécution ; et les plus honnêtes mariage quand on en a parlé quelque temps avant de les finir, o toujours à souffrir du moins quelque indiscretion de ce taines âmes qui n'ont ni la sagesse de bien faire ni la justice de bien penser. La bonne réputation que vous av

(1) Agnès Fléchier, appelée sœur Agnès de la Croix, religieu de Sainte-Glaire, à Béziers. Elle fut longtemps abbesse de ce monastère. (Giberti, Histoire de la ville de Pernes, vol. 1, p. 306; in nuscrit,)bibliothèque de Carpentras). — Par une lettre datée Saint-Gennain en Laye, le 16 décembre environ 1681, Fléchier j merciait sa sœur Agnès de lui avoir envoyé une relation sur genre de vie des religieuses de Sainte-Glaire (Ducreux, Œuvres complètes de Fléchier, vol. X, p. 216.) Cette relation, que Ducreux n pas jugé à propos de publier, se trouve dans le premier volume des Lettres choisies de Fléchier, p. 299. (Voy. Lettres choisies M. Fléchier, 1^{er} vol. in-8^o. Paris, Jacques Etienne, 1752.)

Parmi tous les honnêtes gens vous doit consoler de tout le mal. Plusieurs personnes m'ont parlé ici de votre affaire, et toutes avec un éloge de votre vertu et de votre mérite. Je voudrais que vous sussiez combien profondément va dans mon cœur

rap[ro]bation qu'on vous donne devant moi. Jamais louange
 rju'on m'ait donnée ne m'a tant plu [ue le bien qu'on dit de vous.
 Croyez donc, mademoiselle, [u'il y a de la justice au monde, et
 qu'il y a en moi bien le l'amitié et de la bonne foi. Je vis hier .VI.
 d'Ecquilly (1); l me parut fort inquiet sur votre irrésolution, et il
 appréhendoit fort ([ue vous n'eussiez pas le courage de répondre .
 AJ. votre père, s'il eût bien voulu vous parler. iMais heueusement
 vous n'avez point trouvé de résistance et vous l'avez pas eu be-
 soin d'une force que vous auriez eu peine , trouver en vous, si
 vous eussiez trouvé quelque difficulté , vaincre. Cet heureux
 homme m'a promis qu'il reviendroit ici encore aujourd'hui, et qu'il
 m'infonneroit de ce ui se sera passé. Il m'a transporté de joie; il
 m'a redit ce u'il m'a dit plusieurs lois, (ju'il avoit une grande es-
 time our vous, que (îetLe affaire ne vous devoit pas être indif-
 trente; qu'il n'avoit jamais demandé ('2)... ni votre bien ; u'il vou-
 loit même vous faire un présent considérable du en, sans que sa
 famille put s'en plaindre, parce ((u'il l'oît beaucoup acquis et aug-
 menté son patrimoine. Je ne DUS dirai pas ce que je répondis à
 tout cela; sachez seuîment ([ue je parlai de vous et pour vous. Si
 je suivois ion inclination, je partirois pour vous aller faire mon
 comiîment; mais que ferois-je dans la foule, qu'augmenter le
 L>iid)re des impoi tuns? Quand je saurai ([ue vous pourrez on-
 ner des audiences particulières, je prendrai mes meires pour en
 obtenir une : vous aurez bien encore celte nnté-là pour moi.
 Conservez-vous pf)ur vfître borîht'ur f»

^1, '. ■ nniii a «'h' soigiu'u^rlin'ilt biffd^ (l,i:- 1 .iiiMi-i MjMn-
 ne iir-

litT, mais il («st po.ssiblude le liiv. (Î2) M(^me rélicence dans
 rorij;iiiiai.

venir, et maiule;^-inoi des nouvelles de votre santé. La mienne n'est pas trop bonne, et je me sens si échauffé que je crains qu'on ne m'oblige à faire quelque remède. J'attends avec une extrême impatience les couches de notre princesse. Au nom de Dieu, écrivez-moi; écrivez-moi toutes choses par charité. J'y prends part très- cordialement. »

L'affaire toutefois marchait doucement ; et, si on en juge par ce qui précède, ce n'était ni de M. Des Houlières ni de M. d'Ecquilly que venaient ces lenteurs. Or, pendant ce temps, les mauvaises langues allaient leur train; elles critiquaient ce mariage; elles reprochaient à M^m Des Houlières d'avoir attendu trop longtemps pour se marier et d'avoir laissé passer le beau temps de sa jeunesse; elles mêlaient enfin leurs malicieux propos de prédictions fort peu bienveillantes pour la future épouse de M. d'Ecquilly. Fléchier prêtait l'oreille aux différentes conversations ; il écoutait tout et racontait ensuite à M^m Des Houlières les bruits dont elle était l'objet :

« J'attends avec impatience que vos articles soient signés, et je ne puis m'empêcher de craindre qu'il n'y arrive quelque défaut de générosité qui ne soit pas selon votre humeur... Oui, mademoiselle, j'ai ouï parler ici de votre mariage, et l'on en a parlé comme je le souhaitois. Votre vertu, votre sagesse, votre mérite, votre naissance, tout a été assigné. On n'a pas même oublié les agréments de votre personne et la solidité de votre esprit, et votre éloge a été complet. Mais comme il y a toujours quelque critique qui raisonne de travers, et que les affaires les plus approuvées ne laissent pas d'avoir leurs contradictions, il s'est trouvé des gens qui m'ont chagriné et à qui j'ai

quelque peine à pardonner les médisances qu'ils ont dites. Quoiqu'elles ne soient fondées que sur des conjectures vaines et déraisonnables, je n'ai pas laissé d'en avoir un véritable dépit; et, puis((ue vous m'ordonnez de vous dire indilléremment le bien et le mal, pardonnez-moi si je vous dis qu'ils ont trouvé un inconvénient en V(jtre personne, t'est que vous êtes dans un âge où ils soupçonnent que vous n'aurez point d'enfant, [^n grand honnne, qui d'ailleurs fait profession de vous honorer beaucoup, disoit har- [liment que c'étoit dommage que vous ne pussiez laisser [le votie postérité ; f]ue vous aviez laissé perdre vos belles innées, et que la nature, qui s'étoit lassée d'attendre, ne vous serviroit plus connue elle auroit fait. Je vous avoue '|ue cela me surprit; je vous défendis connue je pus, je :itai votre baptistère, et je lis conclure ({ue vous étiez en- :ore capable de toutes les bénédictions du mariage. Voilà, mademoiselle, conlidemment, tout ce ([ue j'ai ouï dire de plus malin. Il ne faut pas que cela vous allige. J'ai vu à la messe du roi deux ou trois magistrats qui m'ont dit à l'envi le vos nouvelles. Ils m'ont appris (jue votre aflaire étoit :onclue, que les articles étoient arrêtés, ([u'on vous faisoit le grands avantages, et que vous leur a\iez paru fort résignée aux volontés de M. votre père. Je me réserve à vous lire certaines autres j)articuliarités que je ne puis confier pi'à moi et à vous, ([uand j'aurai l'honneur de vous voii'. fe suis tiùeux de ma saif/néc, dites-vous; vous avez donc ^té mal? et vous m'aviez mandé le contraire. Kn véilé, me voilà dans une grande in(|uiétude. Faites moi lavoit tous les jours de vos nouvelles, sinon je partirai l'ici malgré vos ordres; j'irai savoir à votre porte en (pjel *tat vous éies, et m'en reviendrai sans vous incommoder.)n (lit ici (jue notre princesse pourroit être encore longemps sans accoucher. Pour ma santé, il n'im|)(Orle

guère :onne elle soit; elle va comme elle j)eut, laissez-la au la-sard. Vous avez bien d'autres choses à faire que d'être

en peine de moi ou de me plaindre, si je suis mal. Je vous demande pardon si je vous écris de si longues lettres. Quand je pense que je m'étois promis de passer cette après-dînée avec vous, je sens quelque consolation à la passer à vous écrire. Bonsoir, mademoiselle. »

Après bien des négociations, tout s'arrangea; les diiiiicultés s'aplanirent, et Fléchier put alors féliciter M'*" Des Houlières de cet heureux événement :

« Ce samedi soir.

((Enfm, mademoiselle, votre affaire est conclue, vos articles sont dressés, la dispense arrivera au premier jour, et vous serez madame d'Ecquilly. J'ai fait tous mes raisonnements, je vous ai souhaité toutes les prospérités, et il ne me reste plus qu'à vous voir dans le train d'être heureuse. J'aurai bientôt cette satisfaction, et je n'en aurai pas d'autre à chercher dans le monde après celle-là... (1). Mais vous savez tous mes sentiments mieux que moi, et il n'est plus nécessaire que je vous dise ce que je pense. Si l'on vous fait les conditions telles que vous les avez marquées, elles me paroissent raisonnables. Il est juste qu'on reconnoisse le bonheur qu'on a de vous posséder, et, quoiqu'on ne puisse vous estimer ce que vous valez, on ne sauroit assez témoigner combien on vous estime. J'ai chercljé partout M. d'Ecquilly (*2) ; outre les compliments quej'avois à lui faire, j'étois encore chargé de lui parler; mais je n'ai pu le trouver. Je m'imagine qu'il commence à user de ses droits, et qu'on ne le trouvera plus guère que chez vous. Quoique je doive être attaché ici plus que jamais, et que

(1) Ces trois points, que l'on trouve assez souvent à la fin des l)lirasc, dans les lettres de Fléchier, n'indiquent aucune suppression du texte.

{}) Dans rautographc, le nom de M. d'Ecquilly est encore presque entièrement biffé.

— ITIJ —

lie dessein de me désaccoutumer un peu d'aller à Paris, notre princesse n*accoulie pas promptement, j'irai voua ire mon compliment moi-même et vous rendre une visite ; cérémonie aussi bien qu'à votre iainille.))

Les obstacles une fois levés, on ne songea plus qu'aux vers préparatifs qui restaient à faire. Alors la joie avait iccédé à l'inquiétude. M. Des Iloulières surtout devait être u'iiculièremment heureux; et, si sa (ille paraissait un peu oins satisfaite que lui, elle se résignait du moins et xeptaitce mariage par considération pour sa famille. A ; moment, l'avenir semblait désormais assuré : grâce la fortune de M. d'Ecquilly et aux avantages qu'il avait ils à sa fiancée, les tristes préoccupations d'autrefois 3 tourmentaient plus personne; la paix et le bonheur aient enfin venus dans l'aimable maison de la rue de Homme-Armé, et on n'avait plus qu'à causer gaiement en .tendant le jour des noces. Fléchier s'associe à la joie)nunune, et, pour sa part, contribue volontiers à l'auglenter. (l'est alors qu'il écrit à M"" Des Houlières les îttres citées plus haut, et dans lesquelles on trouve une . vive, si piquante et si spirituelle gaieté. Tantôt, à l'ocision des couches de la Dauphine, il lui trace un tableau musant du tunmlte qui règne à Versailles, de l'agitation es courtisans et de l'attente du roi; tantôt il prend plaisir à railler agréablement son amie au sujet des formalités ui retar-

daient la célébration de son mariage, a Que le ape est long à dispenser! lui dit-il plaisamment, ot rpie e courrier de Uomc vient lentement! Je croyois quv l'alour lui eût prêté ses ailes et cpi'il eût dû \oler plus apidemenl. Que seroit-cc si vous comptiez les moments

et si von.s étiez pens à sécher do langueur? Mais je n'entre pas clans ces mystères et ce n'est pas à rnoi à pénétrer dans votre cœur (1). » Kcirirc d'ingénieux billets, c'est là l'unique consolation qui lui reste désormais : ses visites sont plus rares qu'autrefois ; il craindrait d'importuner par sa présence, et c'est malgré lui qu'il se résigne à demeurer à Versailles, tandis qu'il voudrait bien se trouver ailleurs.

Ici s'arrêtent les détails que nous avons trouvés sur ce sujet. Quoiffue fort avancé, ce mariage n'eut J)as lieu cependant, et la fdle de la dixième Muse dut attendre encore quelques années avant de songer à un second qui ne devait pas avoir une issue plus heureuse. Quelle fut donc la cause de cette rupture inattendue? Dans la correspondance que nous possédons, on ne trouve pas le plus léger éclaircissement. La lettre de Fléchier se sera t-elle égarée, on bi(Mi M"" Des Houlières aura-t-elleeu soin de la faire disparaître, afin qu'on ne put connaître le véritable motif de cet événement? C'est ce qu'il est impossible de décider. Nous ne pouvons croire que Fléchier ait gardé là-dessus un silence complet: dans une affaire de cette importance, il a dû exposer son avis et dire franchement à M""* Des Houlières ce rpi'il pensait de sa conduite ou de celle de M. d'Ecquilly.

Il nous reste maintenant à déterminer quelle est la personne désignée dans les lettres rjui précèdent. Conune nous l'avons af-

tirmé, est-il bien certain qu'il est (|uestion de ce M. d'Ecquilly?
Quelques courtes observations

(I) Voir ces dillVrcMitos lettres, pages 116 et 103.

uniront pour dissiper toute espèce de doute. Nous savons pi"
M'" Des Houlières coiiful une profonde aïïection Mjui" M. de
(laze, dont on ignore et la naissance et la fortune ; elle l'eût certai-
nement épousé, s'il ne fut mort au ervicc en 169] . Cette perte
causa à la malheureuse femme ;i plus grande douleur, et par ses
vers on peut juger de 'amertume de ses regrets (I). Mais, dans les
lettres que lous venons de citer, il ne s'agit évidemment que d'un
nariage de convenance : M'" Des Houlières est inrpiiète, lie hésite
longtemps, et paraît bien plus se résigner à la •oloit" de son père
(ju'ohéir à l'impulsion de son crur.)e plus, les diverses conditions
de ce mariage' étaient déjà ignées Inisrjue tout fut rompu, à
l'époque de l'un des ccouchements de la Dauphi'ie, c'est-à-dire,
au }l)lus tard, , la lin de l'année l()S(i, et plusieurs années, [)ar
consé- [uent , avant la mnit de .M. d<' (lazc. Or comprend-on
[ii'après [\i]o lupture éclatante, de ([uelrjue coté fpi'elle soit
'Cī)uf^, M'" Des Houlières ait continué d'aimer celui qu'elle vait
lefusé d'accepter pom* époux ou qui faxait délaissée Ile-même?
Non ; une telle perte ne pouvait rendre inconolahlc l'amie de Flé-
chier et lui jnsj)irer cette profonde; et incère douleur dont la
plui)art de ses poésies portent encore ;i (race. D'ailleurs, à l'époc-
pie de ce mariage, en D>SO, ille sembh à\()ii- jx-u connu .M. de
Gaze, car les preniers vers fpi'elN' lui ait adressés ne portent que
la date

I Noyez le second vuluine i\c^ (Euvrcs de il7** Des lluuhcres,
tahsiin.

(•J) Dans les ŒmichU Xr* Ih. i/ouline^, vol. II, p. 'Jo7, édllioa le J7-!j, un trouve une épilro adro.^-éi' i)ar M. clf (.«izo à M" De^

Les biographies nous disent bien qu'elle dut aussi épouser un M. d'Audiiret; mais ce dernier mariage ne fut projeté qu'en 1697, et alors la Dauphine était morte depuis sept ans. D'ailleurs, voici qui fait disparaître toute incertitude : le nom de M. d'Ecquilly est écrit en entier dans la correspondance de Fléchier. 11 est vrai, il a été effacé avec tant de soin que la lecture du mot présente certaines difficultés (1) ; cependant, en l'examinant attentivement, nous avons pu lire le nom de M. d'Ecquilly, qui se trouve sans aucune rature dans une autre lettre.

Et maintenant, quelle date donner à la série de ces lettres? 11 nous sera impossible de l'indiquer avec précision. Toutefois, comme on vient de le voir, elles ne peuvent être postérieures au dernier accouchement de la Dauphine, c'est-à-dire à la fin d'août 1686. D'un autre côté, on ne peut guère croire qu'elles soient antérieures à cette époque. A l'occasion de ce mariage, Fléchier rapportait à M"" Des Houlières les bruits répandus par les mauvaises langues, qui lui reprochaient d'avoir laissé perdre ses belles minées; or, à la date la plus reculée, en 1686, elle avait trente ans; et elle n'en eût eu que vingt-six ou vingt-sept aux autres couches de la prin-

Houlières; cette pièce porte la date de 1688. Les autres pièces écrites par M""= Des Houlières ou par ^]. de Gaze portent la date de 1689 ou celle de 1690.

(1) Nous trouvons dans les notes que M. de Liuzonnière a bien voulu nous confier, une réflexion fort juste et que fait naître en effet la simple inspection des autographes de Fléchier : « JI sem-

blerait, dit-il, que M^{'''} Des Houlières ell(-même ait désiré oublier cet épisode de sa vie et cherché à cflacer avec un nom un souvenir importun. »

cesse (1). Mais cela ne prouve rien, nous dira-t-on; les comères font assez bon marché de la vraisemblance et ne se gênent pas pour si peu. dépendant, il faut l'avouer, d'ordinaire elles ne poussent pas l'audace jusqu'à soutenir que même avant trente ans les belles années sont passées, (le sont là des maladresses dont elles ne sont pas capables : elles sont trop avisées pour hasarder sur le compte d'autrui des propos qui seraient inacceptables à cause de leur exagération ou de leur fausseté manifeste. Que les esprits médisants aient raillé M^{'''} Des Houlières à l'occasion de son futur mariage; qu'ils aient trouvé qu'à trente ans c'était déjà un peu tard pour elle, rien ne nous paraît plus vraisemblable, tandis que de tels propos deneureraient tout à fait intelligibles pour nous, si on voulait fixer l'époque de ce mariage avant l'année 1680. Jusqu'à l'écrite contraire, nous accepterons donc cette dernière date; et, comme la suite de ces lettres semble embrasser un espace d'environ deux mois, nous pouvons supposer que cette correspondance s'étend du mois d'août à la fin de septembre 1683. A cette époque, Fléchier était déjà nommé à l'évêché de Lavaur, depuis environ un an ; mais il n'avait pas pour cela définitivement quitté la cour. ")ans cet intervalle, il put faire quelques voyages dans le nouveau diocèse, tout en conservant sa charge d'aumônier de la Dauphine. Sa correspondance imprimée nous autorise pleinement à croire qu'il, dans le courant des années 1680 et 1687, il ne lit à Lavaur que de rares ei

(1 ■ La Dauphine eut trois fils: l'aîné, Louis, duc de Bourgogne, lèvé de l'École, le 1^{er} Vt G au 1^{er} IGS'J; l'hilii>| »o» duc d'An-

jou, né Ic G dcct'iuUrc IGbO; Cliado:», duc de Ix-rry, né le ol
août l'jbG.

— IcSi —

courtes apparitions : il y venait afin de donner ses ordres ou
i)our régler certaines nñiaires; puis, lorsque tout paraissait arran-
gé, il retournait prendre son poste à la cour (1).

Deux ou trois années après, M"" Des Houlières, bien vite
consolée d'une rupture dont elle n'avait pas été fâchée, s'occupait
dos préparatifs d'un second mariage. Cette fois, les anciennes hé-
sitations avaient disparu, et c'était avec la joie la plus complète
qu'elle s'abandonnait à ses espérances de bonheur. yVussi
comme Fléchier change de langage, et comme le ton qu'il prend
alors diffère de celui qu'il avait auparavant! En J 686, ses paroles
embarrassées étaient pleines d'une réserve que les circonstances
semblaient commander : il comprenait bien que l'union projetée
était avantageuse à la famille de M"" Des Houlières ; mais, d'un
autre côté, il n'ignorait pas que ce mariage plaisnit médiocrement
à son amie. Dans une conjoncture aussi délicate, et tandis qu'il
était important de ne rien brusquer, il était fort difficile d'expri-
mer nettement son avis. De là , dans les lettres où il est question
de M. d'Ecquilly, un ton indécis comme la situation , des conseils
modérés et sages , qui ne pouvaient rien compromettre, mais qui
aussi n'étaient pas de nature

(1) Voyez Œuvres complètes de Ficchier, vol. X, p. /|8 et suiv.
Dans le courant de l'année 168G, on ne trouve que quatre lettres
datées de Lavaur: 2 février, '20 mai, '26 août, 29 septembre; en-
core l'éditeur ne paraît-il pas très-sûr de Tannée qu'il nous in-
dique. -\ous en avons la preuve dans la manière dont il écrit

chaque fois la date de ces lettres. Pour la première, il écrit: « A Lavaur, ce 2 février, environ 168G » ; même formule pour les trois autres.

L amener une solution. Quand il s'a^'it du second maiage, au contraire, Fléclhier est entièrement à son aise; l paille liljienient, sa causerie est gaie, |i(juaille, el aussi xpansive qu'elle a\ait été contenue auparavant. \ oici me lettre qui ne peut guère s'a[]plier (\nii .M. de laze; on y trouve une petite scème amusante, décrite avec c cliarmant laisser aller d'un homme qui ne peut s'enilècher d'être aima!)l<' :

u Vous m'avertissez qi;e vous avez réjouï notre ami, et ous me paraissez contente de vous; je prends []art à votre atisfaction et à sa joie. Je l'ai aperçu ce malin dans la ouïe des courtisans, et j'ai voulu lire sur son Nisage une louvelle que vous n'avez pas voulu m'ex[]liquer dans votre ?ttre ; mais soit que le respect du lieu le retint dans son érieux, soit qu'il renfermât sa bonne fortune dans son o'ur, son visa^^C ne m'a rien appris. Il m'a regardé []luieurs fois comme un homme cjui a besoin de moi; mais un eu de sagesse • que Dieu m'a donné m'a fait détourner les eux, et je n'ai pas voïdu qu'il me soupçonnât de curioité et qu'il crut que j'étois pressé de sa confidence. Peu e temps après, il est venu à moi avec l'air d'un homme hargé de ({uehjue secret qui lui pesoit. Il m'a fait deux ou rois (piestions sans dessein. J<» lui ai laissé jouer son préjde, et je l'ai vu bientôt venir au fait. Il m'a demandé il y avoit longtemps que je ne vous a\ois vue, si je vous errois bientôt. J'ai réj)ondu assez froidement i\{i<, oui el es non. Alors il m'a dit qu*il avoit eu l'honneur de vous oir, que ç'avoit été une visite en robe détroussée. Il renoitle lil pour me (h'-biier ses dernières aventures; mais ous étions à l'église, nos maîtres sont venus, j'ai

couru à Kl fonction, el il est allé à ses aflaires. 11 a\i>il dessein de enir dîner chez nous, mais on l'a rrl'-nu ailleurs. 11 v

aura peut-ùtrc demain conférence nouvelle, et nous i\ rons peut-être encore raisonner la cour sur notre entn tien (1).»

Il paraît qu'au milieu de toutes ces affaires, M'" Des Houlières oubliait un peu Fléchier, qui s'en plaignait avec sa politesse et sa modération ordinaires :

« Quand vous me négligeriez un peu dans l'occupation où vous êtes, j'aurois sujet de m'en afliger, mais je n'aurois pas raison de m'en plaindre. Je sais ce qu'il faut pardonner à un cœur qui est déjà comme engagé, et ce seroit une injustice ou du moins une indiscretion de demander de l'exactitude pour des amis, quand on est à la veille d'avoir un époux. J'attendrai donc, made-moiselle, non pas indifieremment, mais patiemment les grâces que vous voudrez me faire, et je les compterai pour ce qu'elles valent. Vous avez bien passé vos journées depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir. Des abbés, des magistrats, des révérends pères, et surtout un amant choisi et assuré de son bonheur font une assez agréable compagnie (2). Pour moi, j'ai passé toute la semaine dans une assez triste solitude. Toute notre maison par-toit pour la campagne quand j'^arrivai. J'ai été seul et solitaire, et si vous ôtez quelques moments que j'ai donnés à mes petits de-voirs, j'ai employé tous ces huit jours à mes imaginations et à mes rêveries, Si elles ont été gaies ou non, je vous laisse à deviner.

(1) On ne peut affirmer d'une manière certaine que Fléchier veuille désigner ici M. de Gaze; cependant le ton sympathique avec lequel il parle de cet ami semble autoriser notre supposition.

On a pu voir que lorsqu'il s'agit de M. d'Ecquilly, Fléchier se sert d'un langage beaucoup plus réservé.

(2) Cet amant choisi ne peut être que M. de Gaze ; ces expressions ne pourraient guère convenir à M. d'Ecquilly, que M^{me} Des lioulières n'acceptait qu'à regret.

otre sermon de l'Académie a été remis le dimanche. Je rendrai cette occasion pour aller à Paris dès le samedi, j' tâcherai d'y arriver sur les cinq heures après midi. Si DUS étiez engagée à sortir, ou si vous avez promis vos audiences pour tout le jour, mandez-le-moi par un billet à hôtel de Rambouillet, afin que je n'aie pas vous cherler en vain. Si vous étiez d'humeur à faire un tour de romenade et que le temps fut assez beau, je vous atteiroyis ; sinon vous me feriez la grâce de m'attendre chez M^{me} Des lioulières. Je recevrai vos ordres en arrivant. Pardonnez-moi cette confiance , car personne n'est à vous de meilleure foi ni de meilleur cœur que moi. »

Mais ces joies furent de courte durée: M^{me} Des lioulières vit tout à coup ses espérances anéanties par la mort de M. de Gaze, tué, dit-on, à l'armée en 1691 (1). Dans

(1) L'auteur de l'Éloge historique fixe la date de 1692. Nous irant des amis de M^{me} Des lioulières, il nous dit : « Il y en eut même dont l'amitié se changea en passion ; et il paroît que de 5 nombre M. Caze ne lui fut pas indifférent. Les vers qui nous stent de lui, et que mademoiselle Des lioulières a joints aux siens, font juger que, du côté de l'esprit, il étoit digne d'une enquête aussi d'elle. S'il l'étoit par sa naissance et sa fortune, est ce qu'il n'a pas été possible de découvrir. On sait seulement qu'il étoit dans le service et qu'il fut tué en 1692. » Éloge historique de M^{me} Des lioulières , p. xli : Œuvres de M^{me} et de M^{me} Des lioulières t. 1.

Paris, 176/i. 2 vol. in- 12. Celle date est-elle en «'xactr ? Ln autre contemporain de M''' Dos lloulirn-s, li»'n'er Desmarais, dans une épitaphr latine que nous citons un îu plus loin, nous dit que M. de Caze fut tué sous los murs de ons, Montihus snh «irduis. Or ce fut au mois d'avril IGOL que îtltî villr, capital»' du llainaut, fut prise après neuf jours de sirgo. • Dans une courir rtudr sur /ev Dcui Av IlouUères^ M. A. l*écaud parle d'un M. Caze, riche banquier do Lyon, propriétaire, uis le quartier de Bellecour, d'une maison qui ressemblait à un •Iti p'iluK. c'était peut-être, iu»us dit l'auteur, le père un l'cnelc 1 jeune oHicicr Jean Caze, qui fut aiuié do .M' * Des Houlières.

ISS —

ces tristes circonstances, Fléchier console sa pauvre amiel et lui prodigue les plus tendres témoignages d^me alTection sincère et dévouée. La lettre qu'il lui adresse est (juelcpie peu maniérée, mais écrite avec une émotion vraie et avec un accent de douleur qui nous prouve combien il est touché d'une si grande catastroï)lie :

« Non, mademoiselle, vous oe m'avez point oublié. Je connois trop la fidélité de votre amitié et, si j'ose le dire, le mérite de la mienne ; et je me persuade, pour mon honneur et pour le vôtre, que vous vous souvenez de moi. La lassitude où vous êtes, l'importunité des compliments que vous avez essuyés, le service où vous assistâtes hier, et toutes les fatigues qu'on a de sa propre aOiction et des consolations des autres, dans l'état où vous vous trouvez, ne vous ont pas peut-être ôté la force de penser quelque-fois à moi, mais seulement le moyen de me l'éciire. J'aurois tort de vouloir que vous eussiez joint à tant d'autres peines celle de faire un billet, et je suis satisfait des ténwignages secrets que

votre cœur vous a rendus de vous ou de moi depuis que je suis
 éloigné de vous. Mais quelque assuré que je sois de votre amitié,
 le suis-je de votre santé ? Vous puis-je savoir dans l'abattement et
 dans la tristesse, sans avoir au moins de l'inquiétude ? Faites, je
 vous prie, que je sache à (juoi je dois m'en tenir. Je ne demande
 pas une lettre ni même un billet en forme, deux ou trois mots tra-
 cés confusément sur un morceau de i)apier peuvent me mettre en
 repos, surtout s'ils m'apprennent que vous vous })ortez bien. Si
 votre main est trop foible, notre mère vous la soutiendra, et vous
 prêterai

Voy. les Deux Des iJoulières, J)ar !\1. A. l'éricaud, p. 5 et G;
 Lyon, 1850, iii-8° de 15 pag'cs. — Jean de Cazo iTétait pas incon-
 nu de Ménage qui parle de lui : Mcnayicum, vol. 111, p. 68, édi-
 tion d'Amsterdam, 1762.

lême la sienne pour un tel oflice de charité (l). L'intérêt iiNille
 prend en vous et la bonté qu'elh^ a pour moi lui te-)nt volontiers
 contiûbuer à tout ce qui peut ine rendre plus eueux. Bonsoir, je
 suis tout à fait à vous et pour tuumrs. »

■ C'i dimaucie £oir.

« Je viens de recevoir votre lettre. Ce m'est une grande insola-
 tion. Jouissez du [)lus tranr[uille repos du monde : ous le méri-
 tez, et je veux bien y conlributr de tout mon

(1) M"" Des lloilicres inourui le 17 iV-vrier HiOZi; cette lettre
 ît donc antérieure à 169/i. Lo ton général de la lettre ne perlot
 î^uèro de croire que Fléchier veut parler ici de M. Des llouères,
 mort le .!J jaiiviei- 1C93; de plus, il serait ijien étonnant de oir
 Fléchier essayer de consoler la fille sans adresser un seul lot de
 condoléance pour la mère, ilont il l'ait cependant nKMition Q c(;t

endroit. Aussi nous semble-t-il plus vraisemblable d'admettre qu'il s'agit ici d'une docteuressonne à M^{me} Deshoulières, c'est-à-dire de la mort de M. de Cazac. «Voici l'épitaphe» (|u<' égni»;r Desmarais composa en l'honneur de celui-ci :

Tumulus Jodiinis à Cuid iobillii Galli.

Sub hoc Joannes conditus tumulo jacet, Cui nonien à Casa Italum el genus fuit ; Nulli secundus oris élégant iû, Suavitate munnn, aemine ingeni, r.cnc préparati el firmitate pectoris:

(Hiem mintantem Montibussub arduis .lani Januim[^] caj)tis, sa.'va mors tlore absulit .luventaî in ipsu, sponsiu el invidit sua*. Unie illu amoris pignns hoc ponit sui; (".(elum apprejata, quandojam amatussibi lleddi negalur sponsus, i|)sa olim suo, Nrc s.'iM, sponso reddi ut a'ternum (|uea(.

1*(>rsii's iitlit'nnsy tspauules et lutints df llrgnier Desmarais,). MO; 1 vol. iii-l'J. Paris, Clauile Cellier, 170S.

— IDO —

pouvoir. M^{me} du Mesnil n'est plus ici, et je rendrai votre lettre à la princesse (1). Encore une fois, tout à vous. »

Quelques années après, vers 1695 ou 1697 au plus tard, il fut question d'un troisième mariage. Mais celui-ci n'eut pas une meilleure issue que les deux précédents : il semble que M^{me} Deshoulières ne devait avoir à ce sujet que les plus tristes déceptions. Voici ce que nous raconte l'auteur de V Éloge historique (2) : ((M. d'Audiiiret étoit un gentilhomme provençal, né avec beaucoup d'esprit, mais peu de bien, et qui avoit eu de grandes obligations à M^{me} Deshoulières. Il accompagna le prince de Conti

lorsqu'il fut élu roi de Pologne (3), et fut aussi envoyé à la cour de Lorraine. A

(1) Si on admet que cette lettre fat écrite en 1691, îi l'époque de la mort de M. de Gaze, la princesse dont parle Fléchier ne peut être la Daupliine, qui mourut le 26 avril 1690. A cause de cette objection, peut-être voudrait-on faire rapporter cette lettre îi la mort de M. Des Houlières ou à celle de son fils; mais la difficulté serait absolument la même : M. Ĩges Houlières mourut le 3 janvier 1693, et son fils dans le courant de Tannée 169/i, bien après la Dauphine. On voit que cette absence de dates, dans la correspondance de Fléchier, donne lieu ii des difficultés réelles. Nous tâchons de les résoudre le mieux possible, sans avoir la prétention de donner une solution définitive.

(!2) Œuvres de M"" et de ili""= Des Houlières, Paris, 176A, 2 vol. petit in-12. Éloge historique, vol. I, p. xliii.

(3) François-Louis de Bourbon, pritice de Gonti, né en 166Af mort en 1709, fut élu roi de Pologne en 1697, à la mort de Sobieski. Est-ce avant ou après cette élection qu'il faut placer le projet de mariage de M"" Des Houlières avec M. d'Audiffret? Dans V Éloge historique nous ne trouvons aucun renseignement; mais il suffira de dire qu'en 1697, M"" Des Houlières, qui était née en 1656, avait déjà quarante et un ans. U est donc fort probable, pour ne pas dire certain, que ce troisième projet de mariage fut formé avant 1697; il est bien difficile de le placer après.

in retour, il fut proposé par des ami^ commun*? de lui ire épouser M"* Des Houlières, dont le mérite avoit iru le toucher avant ses voyages. La négociation réust, et fut poussée si loin que tout fut conclu pour le maage, dont ils reçurent les compliments

l'un et l'autre; mais ensuite, soit que M. d'Audiliret eût changé de sentiment à l'égard de M^{me} Des Houlières, soit réflexions de la part même celle-ci sur la situation de sa santé, ils aimèrent mieux l'y laisser aux termes de l'amitié; et la chose, après avoir été arrêtée pendant longtemps, n'eut point d'exécution. » Fléchier fut un ami véritable, qui s'associa aux joies de famille et prit part à toutes ses douleurs : au moment ; l'épreuve ou du malheur, il est toujours là, prêt à rendre les services qu'on peut attendre de lui. « La vie est douce, quand on la passe en bonne et sincère amitié ! » écrivait-il un jour; et c'est sans doute parce qu'il avait éprouvé ces douceurs, que nous le voyons remplir si fidèlement les devoirs que l'amitié lui impose. M^{me} Des Houlières veille auprès de son père qui est malade ; de son côté, l'excellent abbé est retenu à Saint-Germain. Il lui écrit aussitôt, et l'avertit combien il regrette de ne pas être libre pour venir à Paris : « Il n'y a qu'une seule raison que vous consultiez tant et que vous vouliez l'être (quoique je consulte qui puisse me consoler un peu de ne pas passer demain l'après-dînée avec vous. Mais, hélas ! l'être la passerez-vous à servir M. votre père ! Peut-être serez-vous tristement occupée à le consoler dans son mal ! Je suis dans une grande inquiétude. Je crains que la fièvre ne lui ait repris ; faites-moi la grâce de m'en mander au plus tôt si je dois me réjouir ou m'affliger

avec vous, car vous savez qu'on ne se peut intéresser plus (quoique je lais à tout ce qui vous touche. »

Ailleurs, il lui recommande de se ménager beaucoup; Ion est toujours un peu précieux, mais le sentiment est vrai : « Il faut donc que je sois continuellement en alarme mademoiselle; hier votre mal, aujourd'hui celui de M. votre père. Je connois votre cœur, je connois sa foible santé (1), et je suis en peine pour vous et pour

lui. 1 vous avez quelque égard pour moi, ménagez si bien v(de-
voirs qu'on en soit satisfait, et que vous n'en soyi pas incommo-
dée; et souvenez-vous qu'on a besoin de voti secours, mais que
vous n'avez pas besoin de fatigue. Puis, comme les nouvelles qu'il
reçoit ne sont pas mai vaises, il s'en montre tout heureux : a Je
me réjouî ajoute-t-ii en terminant, de lire au bas de votre lettre
qi tout va mieux, et de m'imaginer que M"" Gou ('2) arri\ ce soir.
Ce vous sera une consolation ; elle vous donnei un peu de sa gaie-
té et vous lui ferez part de vos peines.

C'est sans doute peu de jours après qu'il écriva de nouveau
pour demander d'autres renseignements {(Dans le chagrin où
j'étois hier de n'avoir point leç de vos nouvelles , craignant que la
fièvre n'eût repr

(1) Vers 1682, M. Des Iloulières, après avoir terminé les tn
vaux dont il avait été chargé en Guyenne, se trouvait emplo}
connue ingénieur clans les villes de Flandre, ce qui lui donnait o(
casion de faire des voyages à l^aris. C'est sans doute à l'un de a
voyages que cette lettre se rapporte. M. Des Houlières mourut
Paris, le 3 janvier 169J. Voyez Eluge historique^ p. xxxvn ; Œiivr,
de M"" Des iloulières, édit. de 176/i.

(2) Fléchier désigne ici M" ^ Goujon, dont le nom se trouve écr
en entier dans une autre lettre: Voyez plus haut, p. Jh'4- Null part
nous n'avons trouvé de renseignement sur cette personne.

1. votre père ou ù vous (1), j'avois résolu (renvoyer ^aris, et
peut-être y fusse -je allé moi-môine, malgré s les embarras que la
dévotion de nos maîtres nous me dans ces grandes fêtes. iMais
M. de Clstéron (2), qui t heureusement diner chfz nous, m'assura
qu'il vous)it vue le soir auparavant, r[ij'on ne craignoit plus de

tre dans la maison, et qu'il vous avoit trouvée plus e et plus tranquille que moi. »

Fléchier était à Versailles rjuand mourut le frère de ' Des Houlières (3) ; sans retard il écrit pour la consoler. I remarquera que, dans cette lettre, il confirme de reve- • sans cesse, et presque sans y songer, à l'antithèse, sa ure favorite :

< A Versailles, ce S septembre, (i (Jue jt; \Ou^ plains, mademoiselle, et que la perte

[1) Cette lettre nous semble faire suite à la précédente; elle rait donc été écrite vers 1682.

[î2) H s'airit ici de révoque de Sisterori. De 1680 à 1718, le sié^c iscopal de cotte ville fut occupé par Louis Thomassin. Il m» faut s coiifoudro ce doi'nior avec Louis do Thonjassin, savant tliôofit'u, rriend)iH; de TOratoire, et mort à Paris ou KH).'). Sisten, Cjuc Kléolier écrit Cift^ron, était un évoclié suIVragant de la Dviucc! (TAix. ('/est aujoiu'd'hui une pc'tite villn. sous-nréfoc-ture drpartonicut des Basses- Al pos.

(3) Il inoiirul jeune encore, à Tù^e do vin,i:t-s"pt ans. Il paît (ju'il ressemblait assez, par les riualités et par |os défauts, au evallier dcî Sévii^iir, qui causa tant do soucis à sa môro. « Il se mu-noit, nous dit Tautour de VEUnjc hhtorujHe, Joaii-Alovandro de Kon de Boisj^uérin v)es llouliôres, et ôtoit entré dans le pénie. m pou do conduite avoit d'abord donné du chagrin à sa famille; ais couuno lo |)rincipo on étoit hoaucouj) d'ospril et iW vivacité, ipplication avoit succédé uses promiors écarts, ot M. do Vaubiii ► muionçoit à bien auû^'uror do ses dispositions. » Œuvres de .V** de A/"" Dca J ion livra ^ t. I. p. .\\i\i. Paris, 176!i.

que vous venez de faire me paroît sensible. Je connois votre cœur, je connoissois celui de M. votre frère, et j'entrevois tous les sujets que vous avez de vous attacher. On ne rencontre pas tous les jours des parents dont on puisse l'aire ses bons amis, et les liens du sang et de la nature vSoni peu souvent fortifiés par ceux d'une honnêteté et d'une affection mutuelle. Ainsi un frère dont on est tendrement aimé, et qu'on aime tendrement, c'est un trésor qu'on ne peut assez estimer quand on le possède, et qu'on ne sauroit trop regretter (quand on l'a perdu. Je trouve votre douleur très-raisonnable, et j'en suis moi-même vivement touché, Quand je pense que vous me l'aviez donné pour ami, qu'on vous l'aimiez et que vous le pleurez, vous pouvez aisément croire que bien loin d'être propre à vous consoler, j'aurois besoin de consolation moi-même. Je ressens également la perte que vous avez faite et l'affliction que vous en avez, Je crains que vous n'ayez pas assez soin de vous, et qu(l'effort que vous faites pour cacher à MTM votre mère la peine que vous ressentez, n'altère votre santé (1). Je vou!

(1) Ici se rencontre une difficulté fort grave : d'après cette lettre, MTM Des Houlières vivait encore à l'époque de la mort de son fils. Or il y a là une erreur bien faite pour déconcerter ; car Fléchier eut toujours des relations trop suivies avec la famille Des Houlières pour ne pas être informé exactement d'un fait d'une si grande importance. L'acte de décès de MTM Des Houlières et celui de son fils nous prouvent d'une manière manifeste, et malgré la lettre de Fléchier, que MTM Des Houlières succomba la première. Voici ce: deux actes, extraits des registres de la paroisse Saint-Roch, archives de l'état civil de Paris. -Nous trouvons le premier dans 1(Dictionnaire critique de M. A. Jal : « 19 février 1696. Dame Antoinette de la Garde, veuve de messire de la Font de Bois Guérin chevalier, seigneur des Houillères, âgée de cinquante-six

ans, décédé* avant-hier, rue de la Sourdière, en cette paroisse, a
 esté inhumé(en cette église; présens M" Jean-Alexandre de la
 Font de Boi: Guérin, chevalier, seig' des Houillères, son fils; m'^*
 Jean du Ligières (sic) de la Garde, chevalier, seigneur de Fon-
 taine, frère d(

»njure, marlemoisello, rie vous servir en cette rencontre ; tout
 votre courage, et s'il reste encore au momie quelle personne (jui
 mérite de vous être clière, ne lui donnez LS le déplaisir de pleurer
 la mort du frère et la maladie ; la sœur tout ensemble. Si vous
 méjugez digne d'occu- T dans votre cœur une i)lace qui a été si
 bien remplie, ms trouverez que si je ne suis pas assez heureux
 pour la ériter, je suis assez équitable pour l'estimer ce rpi'elle lUt.
 Pour moi, je puis vous assurer que s'il ne sous tant l'un cœur en-
 tièrement à vous, vous l'avez trouvé. Par cet idroit, je puis rem-
 placer tout ce que vous pouvez {Jerdre [lilleurs, et vfKis faire voir
 que l'amitié ne lie pas moins le la parenté, et qu'il y a des amis
 rjui ressemblent fort des frères. Si j'avois pu quitter mr)n poste,
 jeserois parti «aujourd'hui poui- vous aller \oir. (le sera le plus
 tôt f(ue pouriai, < t j'espère ([ue ce sera bientôt. Je viens de re-
 voir votrt! lettre , et je ne sais pourquoi je ne la rerois le le di-
 manche, quoiqu'elle soit écrite du jeudi. »

Quelque temp.s après, Fléchier éprouvail le même ma'ur : il
 perdait à son toui- l'un de ses fières, et annon

L damff, dem' tous doux dites rue et paroisse. •> L'acie est lié :
 J. A. do la Fond Ik)isî^iierin Deshoidicm s, [Hiliirier d»* la rdo

\roici 111 iiiH'iait l'acte de déoès du fr.'re d«' M"" l>e<
 HouluTrs. t acte a échappé à M. A. Jal; nous l'avi»n-* trouvé
 (iaus les 'ttres de la paroisse Saint-lioch, année ir>9'i, Paris, ar-

chives de tat civil: Aortt, du Jour doiiziôm •, «i M" leaai
 Mexandre de la n IU:)i>^iriériiii, cliev. sei;r' ncshouliercs, :\\i:»'*
 de viijft-<ept ans t-l mi, décétié hier rue de la Corderic en cette
 pan*, a «'té inhiim»* cette éfflise. Présens m" Jean nuliirien» fie
 la Carde, chev. seiff' Fofitaine, son oncle maternel, demt rue
 Neuve îles petits champs.

M"" Charles dernier, écnyer, iNmii' d» rue et |>arr. >•;■.;<•
 uhscurit»' (lisj)araitrait si M"" Des llonlirres eiU eu un se ffd fils;
 mais les Mioirraphes n'en parlent pas. el nous n'osons, notre
 chef, proi^iser ime hypothèse «pii itérait si acceptable.

— Io() — çait celte triste nouvelle à M"" J)cs lioulières. Le tou
 d la lettre, grave et aflectueux, nous montre quelle intimii régnait
 entre les deux amis :

« i\\- (Kniaiïi lîo an soir.

((Vous ne serez pas longtemps, mademoiselle, à m rendi-e les
 mêmes ollices de pitié et de consolation que j vous rendis connne
 je pus il y a un mois. Je reçus hiei' 1 nouvelle de la mort d'un de
 mes frères, après une maladi de quinze jours (i). J'en suis tout à
 lait aliligé. Il semhl que nous soyons destinés aux mômes mal-
 heurs et au mômes accidents, et que le ciel nous ait donné l'un
 l'autre pour nous secourir et nous consoler. Je suis assui (|ue
 vous avez la bonté de prendre part à ce qui me touche et je sens
 qu'il faut que je réunisse en un seul objet tout mon amitié. J'irai,
 dans quelques jours, passer une après dînée auprès de vous, pour
 me remettre des incommodité que j'ai eues et de la tristesse que
 j'ai. Vous savez d quel secours vous m'êtes et quelle est la
 confiance qu

(1; Cette lettre, si elle fut écrite un mois après la mort d'Alexandre Des Houlières, serait donc du mois de septembre 1698. Fléchier eut deux frères : Michel et Philippe; ils se marièrent tous les deux ; mais le premier mourut sans enfants, tandis que le second laissa une nombreuse famille, il s'agit ici de la mort de Michel; car nous lisons que Philippe vivait encore en 1698, et fut premier consul de Pernes cette année-là : Dictionnaire biographique (la département de Vaucluse, par M. Barjavel, t. I, p. 2189, note 1 Carpentras, L. Devillario, 1871, 2 vol. grand in- 8°. Dans l'une de ses lettres datée de Nîmes, le 31 mars 1701, Fléchier parle de la mort de ce dernier. Voy. ses Œuvres complètes, vol. X, p. 106 de l'édition Ducreux. — Fléchier eut aussi deux sœurs; l'une, religieuse de Sainte-Claire, à Béziers, fut longtemps abbesse de ce monastère, et mourut vers 1702. Voy. dans les Œuvres complètes vol. X, p. 365, une lettre de Fléchier sur la mort de sa sœur. En 1705, il perdait son autre sœur, mariée à Pernes, sa ville natale à un M. de Baculard. Sur les parents de Tévêque de Nîmes, voir l'ouvrage de M. Delacroix, Histoire de Fléchier, p. 151 et suiv.

ai en vous. Tant que vous me ferez la grâce de me conserver la part que vous m'avez accordée en votre amitié, aurai de quoi me lécompenser des pertes que je pourrais lire. Adieu, mademoiselle. »>

En mourant. Ai. et i" Des Houlières ne laissèrent à une fille qu'une position difficile et pleine de toutes sortes de soucis. Madame Des Houlières laissait bien un nom devenu célèbre, mais c'était là l'unique héritage qu'elle avait : tous ses efforts, toutes ses supplications et toutes ses sollicitations n'avaient pu réussir à relever une forme qui avait été compromise pendant les guerres de la Fronde (1). Obligée de défendre ses intérêts contre une multitude de

créanciers. M^{me} Des Houlières eut à dérouiller une situation fort embarrassée. Dans ces circonstances, il était fort important pour elle de ne pas se laisser décourager par les ennuyeux calculs qu'elle devait faire, comme aussi elle ne devait rien omettre pour se rendre un compte exact des exigences plus ou moins légitimes de son ménage ('2). Au milieu de ces laborieuses re-

(1) Oui l'année temps avant sa mort, M^{me} Des Houlières avait reçu de Louis XVI : « f.c. roi (Huit à Versailles, le 9 juillet) l'X^e, l'ontint gracieusement et l'ont /tivaralnuent tu dme Des Houlières, l'ont en considération des services t.c. son mm à l'égard de son nièce frisonnel, lui accorde une pension de mille livres. » l'hl. iup., ms. l'airajbault, m^o 560, page 21. (l'itt' pu^o M. l'ai, Dictionnaire critique de l'histoire, article Des Houlières.

(2) L'fVo//^ f'is'ari'pir nous donne quelques détails sur la situation de la famille Des Houlières. Voici ce que nous trouvons sur l' Des Houlières : a Pour éviter les poursuites ruineuses des créanciers dont elle et son mari étoient chargés depuis l'jour qu'ils avoient fait hors du royaume, elle fut chargée de sepaier de biens d'avant lui des 1358, et M. Des Houlières abandonna tous les siens à S^g créanciers. » l.*» traitement que re-

cherches, Fléchier lui écrivait pour la consoler, et lui adressait en même temps d'excellents conseils : « Que c'est une triste occupation, lui dit-il, que d'écouter des gens d'affaires, et que les jours sont longs quand on les passe à l'aire des comptes et à débattre des intérêts! Je vous plains de vous trouver dans cet embarras, vous dont les destinées auroient sans doute été plus douces, si le bonheur s'accordoit toujours avec le mérite. Mais il faut songer à soi-même malgré soi ; et il y a dans la vie certains intérêts nécessaires qu'on abandonneroit volontiers et qu'on doit soutenir par

justice. Je sais la peine que font ces sortes de discussion à des âmes nobles et généreuses comme la vôtre. Mais il sied bien à chacun de savoir ce qui

avait M. Des Houlières comme officier du génie, une pension tardive de deux mille livres que Louis XIV accorda en 1688 à son père. Des Houlières, telles furent à peu près les seules ressources de la famille. Quant à M^{me} Des Houlières, sa situation fut loin d'être brillante : nous la voyons d'abord renoncer à la succession de son frère; et l'auteur de l'Éloge historique nous donne à entendre qu'elle dut renoncer aussi à celle de sa mère. Après nous avoir dit que le roi lui accorda, le 5 mars 1694, une pension de trois cents livres, une autre de pareille somme le 9 août suivant, et enfin une autre de trois cents livres le 10 janvier 1701, il ajoute: « C'étoit, à peu de chose près, les seuls biens qu'elle possédât; elle se crut néanmoins obligée d'acquitter les dettes de sa famille, et même de ses oncles, quoiqu'elle eût renoncé à tous ces héritages, et que cette résolution dût beaucoup lui coûter, dans l'état où étoit sa fortune. » Œuvres de M^{me} Des Houlières[^] p. XLIII, édition de 1764. L'auteur de l'Éloge historique semble avoir commis une légère erreur au sujet des pensions accordées à M^{me} Des Houlières. Voici ce qu'on lit dans le manuscrit Glairambault, cité dans le Dictionnaire de M. A. Jal : a 5 mars 1694. Brevet et ordonnance de quatre cents livres de pension pour D^{lle} Antoinette Des Houlières, en considération des services de son père » — ((Le 29 août 1694, le roi augmenta de deux cents livres la pension de M^{me} Des Houlières. «

lui appartient, et il y a un milieu entre le désintéressement et la nonchalance. »

M^{me} Des Houlières eut une vie assez triste et à laquelle Je man-
quèrent pas les épreuves : elle vit mourir jeune encore le seul
frère qu'elle avait; des trois projets de ma-riage dont nous avons
parlé, elle n'eut à recueillir que l'amère déception; enfin, à la
mort de ses parents, elle se trouva dans un état fort voisin de la
pauvreté, mais ce qui dut la faire souffrir bien davantage, ce sont
les contrariétés, les railleries ou les malices qu'elle eut à subir de la
part de sa mère. Serait-ce à l'un de ces chagrins intimes, à l'une
de ces douleurs dont il était le x^e n^e lident, que Fléchier fait allu-
sion dans la lettre suivante V l est permis de le croire, sans qu'il
soit possible de l'affirmer :

Paris le 1^{er} Mars 1701.

M^{lle} Que je crains, mademoiselle, que ce redoublement l'afflic-
tion qui vous est survenu ces jours passés n'ait altéré votre santé
1 Je sais ce que c'est que d'être sensible, et combien il en coûte
d'avoir un bon cœur. Le vôtre méritoit d'être moins éprouvé
qu'il n'est; mais on n'est pas toujours heureux parce qu'on mérite
de l'être. Si j'avois 3^e livre, et si j'eusse cru pouvoir vous être de
quelque secours en cette occasion, j'aurais été à Paris et me serois
satisfait moi-même en essayant de vous consoler. Mais il ne se-
roit peut-être pas à propos de quitter la cour dans un temps où il
y a de la tristesse. M^{gr} le Dauphin eut hier un accès, et c'est une
lièvre (quart bien réglée. M^{me} la Dauphine a toujours la fièvre;
avec des redoublements, et se trouve fort affoiblie. (c'est une
fièvre continue (jui a pourtant des intervalles de rémission. C^v
(\n\ y a de fà-

chcix, c'est (que cette princesse ne veut pas entendre parler
du reniement (l'anglais, parce ([u'on lui a dit que la reine d'Espagne,
pour en avoir pris, étoit en danger de n'avoir jamais d'enfant (1).

Aussi sa prévention n'est pas le moindre de ses maux. J'attends demain do; vos nouvelles; si j'en reçois, vous en aurez aussi des miennes, m

La correspondance de Fléchier ne jette sur ces événements qu'une lumière fort discrète; cependant, par certains endroits, on peut comprendre que la bonne Des Houlières n'avait pas toujours lieu d'être satisfaite des procédés employés à son égard. Voici l'extrait d'une lettre qui ne précise rien, mais qui en dit assez pour indiquer l'existence de quelques froissements intérieurs : ((11 me semble, mademoiselle, que je devrois avoir reçu aujourd'hui de vos nouvelles. L'arrivée de notre mère, sa conduite à votre égard et à l'égard des autres, les démaiches qu'a faites son ami, la visite que vous avez rendue à M. D. L. , la maladie de la dame dont vous me parlez,

(1) M"" de Sévigné parle, dans une de ses lettres à la date du 12 janvier 1089, d'une maladie de la Dauphine; mais, à cette époque, cette princesse était déjà accouchée trois fois : elle n'aurait donc pas refusé un remède par la crainte de se voir condamnée à la stérilité. Cette lettre se placera avec plus de probabilité au cours du mois de décembre 1680, époque où le remède anglais jouissait de la plus grande faveur. (Note de M. de Uizonnière.) A la date de 1680, quelle pourrait être cette affliction dont parle Fléchier? M"" Des Houlières ne pouvait alors être affligée ni de la mort de son père arrivée en 1693, ni de celle de sa mère qui eut lieu en 1694, ni du mauvais succès de ses différents projets de mariage, dont le premier ne commença pas de se négocier avant l'année 1686. S'agirait-il ici, par hasard, de la mort de l'un des parents de M"" Des Houlières? Ce n'est guère probable ; dans ce cas, Fléchier se serait servi de termes moins généraux.

euvent être des sujets d'une assez longue et assez imporin(e lettre. Vous pouvez bien vous iinagiFiei" que je pense tout et que je ne sais rien, et qu'ainsi vous devriez être n peu [D]lus exacte à m' apprendre ce qu'il me semble que our vous et pour moi je devrois savoir. Ne vous rebutez as des reproches que je vous lais sur cela. Il n'est pas jste que parmi toutes les peines (jue vous avrz dans le ours de votre vie, vous ayez encore celle de mes impaences, et ce n'est pas mon intention de vous fatiguer des oins et des inquiétudes même que j'ai pour vous. »>

Que veut dire ici Fléchier, (juand il semble se plaindre insi de la conduite de M"" Des Houlières à l'égard de sa ille et à iéjard des autres? Qaeh sont ces détails (ju'il ^nore et qu'il devrait savoir? 11 est impossible de rien iréciser; on peut cependant faire quelques conjectures. Vabord , nous pensons qu'il ne s'agit ici d'aucun de es graves dillerends qui attestent la désunion d'une fanille : le* langage de Fléchier est trop mesuré pour aïioriser une supposition de ce genre. Mais peut-être ne era-t-on pas loin de connaître la vérité, si l'on songe (jue fl"" Des Hnulién^s, vive, moidante et railleuse, ne ménageait guère plus sa lille (pie ses propres amis. Persoime l'échappait à ses traits : cr n'était pas méchanceté chez ille, mais elle trouvait un plaisir malin à décocher une 'pigrannne qui, si elle; déchirait rarement, égratignait)res(jue toujours, (/est ainsi (pie nous l'avons vue se venger de l'oubli de Fléchier par une pièce spirituelle et jui ne. maïupie pas de sel(I). Une autn* Wn^, v\U' s'en

(P \(>ii' \)\< liant, p. X\.

prend à M. de Gaze, et, avec une libre hardiesse, elle le plaisante au sujet du prénom de Jean que celui-ci portait. jyjme j)gg Houlières ne se gêne pas pour dire que ce nom est bien commun,

fju'il ne fournit rien d'agréable^ qu'il n'y en a aucun qui soit d^in plus ynaiwais augure^ et que le plus simple serait de se débaptiser (1). Il est probable que ces plaisanteries étaient fort peu du goût de M"* Des Houlières ; et c'est peut-être cette pièce ou quelque petite affaire de ce genre qui nous explique pourquoi Fléchier reproche à la mère de n'avoir pas assez d'égards pour sa fille et pour les autres.

Un tel langage put bien attrister M"* Des Houlières, mais nous ne voyons pas qu'elle en ait moins aimé sa mère et qu'elle lui ait été moins dévouée pour cela. Elle supportait doucement ces épreuves; elle souffrait en silence et ménageait ainsi une paix qu'elle eût eu l'occasion de rompre trop souvent. Les lettres de Fléchier ne permettent pas de croire à l'existence d'aucun grave démêlé ; entre ces deux femmes, Tune brusque, agressive et d'humeur assea emportée, l'autre toujours patiente et soumise, on peut bien supposer qu'il y eut de temps à autre quelque froideur, mais l'affection n'en demeura pas moins intacte jusqu'à la fin. C'est là ce que l'on peut conclure de certains passages de notre correspondance : ainsi, lorsque M""^ Des Houlières est malade, nous voyons sa fille empressée autour d'elle, lui prodiguer les mêmes soins qu'elle avait donnés autrefois à son père : « Je viens de recevoir votre billet, mademoiselle, lui dit Fléchier, et je vous écris celui-ci sur-le-champ. Si vous

(1) Voy. Œuvres de M"* Les Houlières y vol. II, p. /|9, édit. de

savez combien je suis sensible à tout ce qui vous touche, vous jup;ez bien de l'inquiétude et de la douleur où je suis. La maladie de M""^ votre mère, la connoissance que j'ai de la bonté de votre cœur, l'appréhension que j'ai que les soins et les peines que vous prenez auprès d'elle ne vous ruinent ce peu de santé qui vous

reste, l'aniictiun présente, l'incertitude de l'avenir, tout me donne un chagrin mortel. Faites-moi la grâce de me mander s'il y a quelque amendement à son mal, et surtout si je puis vous être bon à quelque chose. Je serois parti dès aujourd'hui pour allfr voir si je vous serois de quelque consolation, mais je crains que vous ne soyez entièrement attachée auprès de votre malade, et (\ue je ne vous fusse à charp;e. »

Ailleurs nous trouvons encore l'expression des mêmes sentiments. Le fragment que nous allons citer est daté de Narbonne le 8 janvier 1695, et nous |)rouve que M"" Des Houlières conservait fidèlement le souvenir de sa mère. Celle-ci était morte le 17 février 169'i ; plus de dix mois après ce malheur, Fléchier écrit à son amie : « Je vous souhaite, mademoiselle, une aimée qui vous dédouunage ou (lu moins (jui vous console des douleurs et des pertes de l'autre. Après la mort dv M"" votre uière, (pic nous avons tant regrettée, et celle de M. voirt^ lière que j'ignorois (1), il semble fje la pro\idence de Dieu doit à

(1) Le 8 septembre (l(il>/|V). l'"l«'H*iiiiep adresse à M"" Des Houli«"res une lettre de rondulcance ii l'occasion de la mort de son frrrre, arrivée le 11 août Ifi'J'i. Kii lisant cette lettre, il est facile de voir (pril s'a^'it d'une perte récente; voyez cette lettn' cili"e plus haut, |)a^'e 193. Or, ce qui est extraordinaire, «piaire aïols après, le 8 janvier 1695, Fléchier écrit à M"" Mes lloulicres el lui dit qji'il ignorait la mort de sou iirrv. I.a lettre de septembre se-

votre verlu et aux vœux de tous vos amis quelque bonheur inespéré. »>

rait-elle donc postérieure à celle du 8 Janvier 1005, et devrait-elle i)orter la date du 8 septembre 1695? Il est impossible de

Tadnietlro; car alors on ne comprendrait pas que Fléclhier, comiaissant la mort du frère de iM^{'''} Des lloulières le 8 janvier IC95, ne se décidât que huit mois aprrs à écrire une lettre de condoléance à son amie. Voilà encore une obscurité, qu'il est dillicile d'éclaircir. Sullit-il de dire que Fléchier s'est trompé? qu'il y a eu, de sa part, distraction ou défaut de mémoire? Ce sont là des hypothèses que l'on peut proposer, mais qui ne sont pas assez sûres pour résoudre une difficulté de ce i[^]enre. Décidément, nous aurions envie de croire que M^{'''} Des lloulières eut deux frères: l'un, dont nous ignorons le nom, l'ami de Fléchier, auquel se rapporte la lettre citée page 193 ; l'autre, Alexandre Des lloulières, officier du génie, mort le 11 août 169/i.

CHAIMTIIK VII

Voya[^]es d(3 Fléchier à la suite de la cour. — Kn 1G80, il visite la l'Iandro, où il accoin(Qagiie Louis \IV et la haupliiuc — Afrréable relation qu'il l'ait de ce voyapo à M^{''*} Des floulit'Tes. — Uetour à Versailles; nouvelles de la cour.

Mais la partie la plus intéressante de ces lettres est celle Jans laquelle Fléchier lious parle de la cour, des petites aventures dont il est le témoin ordinaire, ou encore des voyages qu'il a faits à la suite de la Dauphine. Parmi ces voyages, deux surtout méritent une attention particulière : celui que la cour fit en Flandre en 1(580, et celui qu'elle fit en Alsace vers la fin de l'année 1681.

Le traité de Nimègue (1078) nous avait donné Saint- Omer, Valenciennes, Maubeuge et plusieurs autres villes. Louis XIV chargea aussitôt Vauban de fortifier ces places destinées à protéger ce côté de nos l'rontières. Mais connue cette affaire était de la plus haute importance, le roi voulut voir par lui-même connnent

marchaient les travaux, et juger en même temps de» l'esprit des populations. Le 7^e juillet 1800, Louis XIV partit de Saint-Clermain, et, accompagné de toute sa cour, il se mit en route pour ne rentrer à Paris qu'après plus d'un mois d'absence. La

Dauphine lut de ce brillant voyage, et, en sa qualité d'aumônier, Fléchier dut suivre la princesse. Grâce à lui, nous connaissons parfaitement bien les différentes stations des illustres visiteurs. Nous les voyons passer tour à tour par Abbeville, Calais, Saint-Onier, Dunkerque, pour revenir ensuite par Ypres, Tournai, Valenciennes, Avesnes, Maubeuge et Stenay. Notre aimable abbé s'ennuie en route; à la longue, il finit par en avoir assez du spectacle de ces places fortes et de ces citadelles qu'on lui fait voir, et, afin de se distraire, il écrit à M^{lle} Des Houlières et lui trace le tableau des objets qui se déroulent sous ses yeux. Ces lettres n'offrent pas toutes un égal intérêt; nous voudrions quelquefois que Fléchier nous parlât un peu moins de lui et qu'il nous donnât plus de détails sur tout ce qui se passe à ses côtés. Mais, en somme, ces missives sont fort agréables à lire et méritent d'être connues. Selon son habitude, Fléchier cède trop aisément à l'envie de briller ; il veut avoir trop d'esprit, et c'est avec une coquetterie évidente qu'il embellit sa phrase et cadence ses jolies périodes. Mais on lui pardonne volontiers ces petites préoccupations, si l'on pense que ce journal de voyage n'était pas seulement pour M^{lle} Des Houlières ; qu'il était certainement destiné à passer de main en main, et devait charmer les loisirs des amis de Paris, qui avaient alors un goût si différent du nôtre. Nous ne citerons pas toujours ces lettres en entier; il est plus utile, croyons-nous, de supprimer les détails superflus, pour ne rapporter que les passages les plus intéressants. Afin d'interrompre le moins

possible le récit de l'ingénieux narrateur, nous ne prendrons que fort rarement la parole.

" A Abbeville, ce 17 juillet 1680.

U Enfin, mademoiselle, après quatre jours de marche continue, nous séjour-nons un jour ici. Je soupirois après es heureux moments de repos et je les destinois à nous crire... Le voyage jusqu'ici ne nous a pas beiiucoup inommodés. Nous avons eu un temps tel (jue nous pouvions 3 souhaiter. Un nuage rafraîchissant et une rosée contiuelle nous ont suivis depuis Paris. L'un couvre le soleil, autre abat la poussière, et le ciel et la terre sont pour eus. Chacun attribue au hasard ou à la fortune du roi une aison si douce et si tempérée; pour moi, je ne veux devoir e bonheur qu'aux vœux que je crois que vous avez faits, t vous seule à mon égard pouvez faire la pluie et le beau împs. Nous reprenons demain notre route, et les séjours, ui seront à l'avenir plus fré(quents, me donneront plus de ommodités de vous écrire de mes nouvelles. Donnez- moi, ï vous prie, promptement des vôtres. Prenez le soin 'adoucir ces chagrins inévitables que cause aux vrais ei incères amis une longue et fâcheuse absence, et soyez ersuadée que je ne |)uis avoir de joie plus vive que celle 'apprendre de vous que vous n'êtes pas insensible et que î ne vous suis pas indillérent. »

On arriva à Calais le 21 juillet ; malgré la fiitigue u'il peut éprouver, Fléchier s'empresse d'écrire à M"" Des loulières et lui raconte plaisamment les embarras de Jn voyage. « Etre incessamment par chemins, voir tous îs jours du fond d'un carrosse lever et coucher le soîil, ne savoir si on sera logé ou si on campera, être ccupé soir et matin à faire tendre ou détendre un lit, ce Dnt

des embarras dont la seule nécessité pouvnit me rendre capable
(1). » Trois jours après, le 1^{er} juillet, il

(1) Voir plus haut cette lettre, page 123.

t'était avec la cour à Saint-Omer, d'où il envoyait encore une lettre à M^{me} Des Houlières. Il paraît que celle-ci était peu exacte à répondre : aussi se plaint-il de sa négligence, et tout en la remerciant de donner enfin de ses nouvelles, il ne peut s'empêcher de railler sa humeur trop fière de son amie (1). Le 28 juillet, on arrivait à Dune kerque; et de là, Fléchier continue d'écrire fidèlement, comme il avait écrit déjà d'Ahbeville, de Lalais et de Saint-Omer. Tandis que les illustres voyageurs s'empressent de courir à la mer, que les uns vont visiter les vaisseaux qui sont au port, que les autres montent sur des chaloupes, Fléchier se retire à l'écart afin de méditer plus librement : ((Pour moi, dit-il, je suis allé rêver sur le rivage et je ne me suis point ennuyé. Rien n'entretient si agréablement l'esprit dans ses pensées que la vue de ce vaste élément et le murmure de ces ondes qui s'entre-choquent les unes les autres, et il n'y a point de solitude où l'on soit plus seul et plus recueilli qu'en celle-là. » Charmé de la beauté d'un si magnifique spectacle, peu désireux d'ailleurs de contempler toutes les curiosités militaires de la ville, Fléchier eût bien voulu se promener encore sur le rivage et donner un libre cours à ses réflexions. ((On m'est venu tirer de là, ajoute-t-il, pour me montrer les fortifications de cette place, (que la terre et l'eau, l'art et la nature à l'envi rendent imprenable, et qui met la France à couvert des mauvais desseins de deux ou trois nations voisines. Je n'ai ouï parler que de bastions, de demilunes et d'autres ouvrages que les gens du métier admi-

(1) Voir cette lettre plus haut, page 166.

ent, et que j'ai fait semblant d'admirer comme eux (1). »> Le roi denieura un jour à Dunkerque ; puis il se mit de louveau en route, et s'arrêta successivement à Ypres, à 'ournai , à Valenciennes et à Maubeuge. Fléchier fit ireuve de la plus rigoureuse exactitude , et de ces dierses stations il adressa à iM"* Des Houlières des lettres harmantes, les plus aimables que pût écrire un bel esprit.

• A Ypres, ce 30 juillet.

« Quoique je vous aie écrit depuis peu, mademoiselle, t que les séjours deviennent fréquents, je ne veux perdre ucune occasion de vous témoigner que vous avez part à 3US mes moments de repos, et vous aurez un billet de moi e tous les lieux où nous deuieurerons un jour entiei*. C'est ne précaution que je prends contre tous les accidents qui ouiroient aiii\er durant mon absence, et si vous m'ouliez, du moins je n'aurai pas manqué à mériter votre souenir. Nous avons passé toute la journée à voir des églises e cette ville; après avoir fait nos dévotions devant l'autel e saint Ignace, nous sommes allés prier Dieu sur le tomeau de Jansénius : ainsi tout le monde a sujet d'être conînt de nous. Si vous l'êtes de moi, mademoiselle, j'achèèrai mon voyage agréablement, et j'irai enfin rocevoui" [lez vous les louanges que j'aurai méritées, et vous faire Jus les remerciements que je vous dois. »

" A Tournay, ce 3 août.

((11 va si longtemps, mademoiselle, que je n'ai reçu de Ds nouvelles, (pie j'ai sujet di) craindre ([ue votre santé ne ous ait pas permis de m' écrire ou que votre cœur ne

(!) Voir plus haut, pac;e 13'i.

VOUS en ait pas sollicita. Je ne me consolerois pas aisément de Tmi ni de Tautre, et je serois également touché de vous savoir infirme ou infidèle. Je veux me flatter que vous ne manquez pas aux promesses que vous m'avez faites, et je ne veux pas m'imaginer que vous soyez malade, sans avoir quelque sujet de le soupçonner. Mais quelque soin que je prenne de mon repos, je ne laisse pas d'avoir sur ce sujet de grandes inquiétudes ; il ne tiendra qu'à vous de m'en délivrer en me faisant savoir que vous vous portez bien et que vous ne m'avez point négligé. Nous partons aprèsdemain pour Valenciennes. Depuis quelque temps nous ne voyons que troupes, que fortifications, que citadelles. Il n'y a pas une plaine ici où il ne se soit donné plusieurs batailles, pas une place qui n'ait été prise et reprise, et qui ne compte plusieurs sièges ; pas un endroit qui ne soit marqué de sang espagnol ou de sang françois, pas un homme qui n'ait été soldat pour l'un ou pour l'autre parti. Je vous avoue que je commence à m'ennuyer de toutes ces images militaires, et qu'il siéroit mieux à un homme pacifique, comme je le suis, d'être dans votre appartement où je trouve tant de douceur et de repos, que de marcher sur des remparts et des contrescarpes où il me semble que j'entends toujours le bruit des armes. Je commence à me consoler par l'espérance de vous revoir ; nous voici presque au milieu de notre course. Ce mois d'août passera comme celui de juillet, et vous reconnoîtrez qu'en tout temps et en tout lieu je suis également à vous, etc. »

« A Valenciennes, ce 6 août.

«Ce n'étoit pas sans raison, mademoiselle, que sur le retardement de vos lettres j'avois appréhendé pour votre santé. Comme je suis porté à toujours bien juger de mes amis, et que j'aime mieux croire qu'ils sont malheureux

ue de m'imaginer qu'ils soient coupables, j'avois soup-
nné que vous étiez indisposée, et je vois bien, parotre lettre que je re-
çus hier, que je ne m'étois pas 'ompé. Je suis bien aise de savoir
que le mal n'a pas été angereux, et que vous n'avez eu besoin
pour tout remède ue de deux ou trois jours de repos. Pour nous,
nous avanons toujours, mademoiselle, et nous allons de ville en
ille, de citadelle en citadelle, et si jamais nous arrivons à 'aris et
qu'il vous prenne envie de raisonner sur les derrières conquêtes
du roi, je vous ferai de belles leçons sur art militaire et sur le plan
des frontières. Mais je m'imaine que ce ne sera pas là votre pre-
mière curiosité, et vous urez bien d'autres choses à me deman-
der; au moins aurai bien d'autres leçons à vous faire. Nos pre-
mières onversations ne seront pas sur des plans de guerre, et je
Que prépare à vous entretenir d'autres aventures que des ombats
et des sièges qui sont arrivés en ce pays-ci. Je ne ne dédis pas de
ce que je vous ai mandé sur la confidence [ue vous m'aviez Riite,
et quelque réflexion que vous ayez aite, je suis assuré que vous
êtes revenue à mon opinion, iln voyez-moi les vers sur les fré-
quentes visites d'un voisin ; 1 faut qu'ils soient plaisants, puis-
qu'ils vous ont divertie. fe ne sais s'ils me doivent divertir autant
que vous. Je les irai pourtant, et surtout je vous assurerai ({u'on
ne peut itre à vous plus que j'y suis. »

t A Avesnea \\ ce 11 août .

((Si je ne craignois de passer pour un homme un peu ,rop
plaintif et trop pointilleux, je vous dirois, mademoiêlle, que voici
la septième ou la huitième lettre que je vous 5cris, et qu'à peine
en ai-je reçu trois ou quatre de vous. Depuis que vous m'avez
mandé par la dernière (ue vous

(1) Chef-liou d'arrontlis-semcnl, dans lo département du Nord.

avez été indisposée, vous ne devez pas douter qu'il ne itk reste un peu d'inquiétude, et que ce ne fût une asse; grande consolation pour moi de savoir que vous vous porte: entièrement bien. Mais je ne veux ni m'inquiéter ni voui importuner mal à propos. Je réserve tout ce détail à moi retour. Je viens de recevoir une très-sensible joie. Oi; m'assure que le voyage est accourci de trois jours, et que nous serons à Paris vers la fm du mois. Après avoir vu toutes les belles villes de ce pays, nous passons présentement par des places à peine commodes pour des soldats, et vous jugez bien que rien ne ralentit nos désirs d'arrivei à Paris. Je vous assure, mademoiselle, que j'en ai une trèsgrande impatience, et que personne ne peut être à vous plus que j'y suis. »

\i A Muubeuge (1), ce U acût.

« Je reçus hier votre lettre du huitième, mademoiselle, en partant d'Avesnes, deux heures après avoij' écrit. J'ai reçu de même celle du deuxième, dont vous me semblez être en peine. Il y a beaucoup de sûreté et beaucoup de diligence pour les lettres qu'on envoie sur notre route ; je n'ai aucune défiance des courriers, et il ne tiendra qu'à vous qu'ils ne m'en apportent plus souvent. Les vers que vous m'avez fait la grâce de m'envoyer m'ont assez réjoui. Mais, après y avoir fait réflexion, j'ai douté s'ils dévoient être réjouissants pour moi. N'y a-t-il pas dans cette fable quelque fond de vérité? tout y est-il dit en l'air et sans fondement? est-ce une malice qu'on vous a faite? est-ce une plaisanterie que vous vous êtes attirée? Je laisse à votre conscience à décider celte dilliculté. Je m'en informerai dès que je serai à Paris, dussé-je me repentir de m'en

(1) Clief-licu de canton, dans lo département du Nord ; cette ville fut forlifiéc par Yauban en 1680.

être informé. Je ne saurois assez vous remercier du bonsoir que vous m'avez écrit. Je connois à présent l'importance qu'il y a de vous laisser en partant quelque gage de mon louvenir. Pour moi, qui n'ai besoin que de mon cœur et de ma mémoire pour soutenir mon amitié, je vous assure que je songe très-souvent à vous et que je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur. »

Arrivé enfin à la dernière station de ce long voyage, l'échier salue joyeusement l'heure de son retour, et, avec l'accent d'un véritable enthousiasme, il annonce sa prochaine rentrée à Paris. Mais, en attendant, il revient sur l'une de ces petites querelles comme il en fait si souvent à l'■ Des Houlières; il lui reproche la trop grande brièveté de ses lettres, brièveté qui ferait supposer qu'elle ne leut trouver de quoi remplir deux petites pages :

«< A Stenay, ce 23 août.

«Huit jours, mademoiselle, huit jours et nous arriverons, Paris. Nous marchons demain, et plus de repos ni plus le séjour dans la route. Ce temps, quoiqu'il me paroisse encore assez long, ne laissera pas de passer bientôt, et vous devez déjà penser à la réception que vous avez à me faire. Après une absence de près de deux mois, il est juste que vous payiez le chagrin que j'ai eu d'être éloigné de vous par le plaisir que vous aurez de me revoir, et que je gagne en arrivant une partie de ce que j'ai perdu pendant le voyage. Je viens de recevoir votre lettre du 19 de ce mois. Elle est bonne, mais elle est courte. C'est ce que votre amitié ne sauroit vous fournir de quoi remplir deux lettres. Pour répondre à

deux lettres à la fois, royez-vous itre ([uite pour écrire un petit billet? Sous nétéxte tle ne [Duint faite de peine à mon esprit, vous

mécontentez hardiment mon cœur; et pour sauver votre modestie, vous ne craignez pas d'oftenser mon amitié. Mais je m'imagine que vous vous réservez à me dire bien des choses à mon retour. J'espère que je serai vendredi à Paris. Il ne tiendra pas à moi que je n'y arrive de bonne heure et que je n'aie l'honneur de vous voir le même jour. Ce ne sera jamais assez tost que je vous assurerai qu'on ne peut être à vous plus que j'y suis, c'est-à-dire avec plus de respect, plus d'estime et plus de sincère affection, »

Ce voyage fini , la cour se retira à Versailles , d'où Fléchier continua son aimable correspondance. Venu un jour à Paris, il était allé rue de l'Homme-Armé, chez M^{me} Des Houlières; mais celle-ci était absente, et il n'eut pas le plaisir de la voir. De retour chez lui, l'aumônier de la Dauphine écrit à son amie pour lui dire combien il regrette de ne pas l'avoir trouvée; il lui donne en même temps quelques détails pleins d'intérêt sur la vie paisible et retirée qu'il mène au milieu du tumulte de Versailles : « Je trouvais en arrivant ici toute la cour alarmée de la maladie de Mgr le Dauphin. La fièvre lui prit la nuit du dimanche, et il l'a encore ce mardi au soir que je vous écris (1) . Bien loin d'aller trouver nos gens à la campagne, ils sont eux-mêmes revenus ici, et je ne prévois pas que j'en puisse sortir de quelque temps. Quoique je sois ici comme dans le centre du monde, j'y vis comme dans une solitude. Les beaux jours m'y paroissent longs, et si je

(1) Cette lettre de Fléchier porte la date du 1^{er} septembre. Or, le 5 novembre 1680 , M^{me} de Sévigné écrit que M^{le} le Dauphin et M^{me} la Dauphine ont encore la fièvre. Le fait rapporté par M^{me} de

Sévigné autorise donc à croire que la lettre de Fléchier fut écrite au début de la maladie du Dauphin, le 24 septembre 1680.

L'appelois à mon secours certains souvenirs agréables qui éveillent de temps en temps ma gaieté, j'y serois toujours le mauvaise humeur. Vous pouvez, mademoiselle, en n'écrivant souvent de vos nouvelles, me donner d'assez ions moments. Il importe pour ma satisfaction et pour ma anté que je sache en quel état est la vôtre; et je vous ssure qu'il n'y peut avoir pour moi de meilleur préseratif contre l'ennui et le mauvais air de ce pays, que les filletsqui m'apprendront que vous vous souvenez de moi, le mon respect et de ma très-sincère amitié.

u La fièvre vient de prendre à M. de Montausier, j'en uis tout à fait affligé. »

Quelque temps après, dans une lettre d'ailleurs assez [isigniiante, Fléchier demande à M"" Des Iloulières des louvelles de son père; il lui donne aussi quelques détails ur la santé du Dauphin, et, eu passant, décoche un rait contre les médecins, qu'il n'aima jamais beaucoup ; (Je ne sais, lui dit-il, si la santé de M. votre père st entièrement rétablie; faites-moi la grâce de m'en oander des nouvelles, iMgr le Dauphin se porte un peu nieux, mais son mal sera long. Il est à la merci de cinq ou ix médecins qui ne se déferont pas sitôt d'une si illustre i'ati(jue (1). »

Ici se place une petite comédie qui n'a pas échappé i i"" de Sévigné, et que Fléchier raconte aussi avec beaucoup ['agrément. Il est amusant d(; v<>ir, d'un côté, la confiance vec laquelle Talbot allirme (ju'il triomphera dit la maidie;et de l'autre, le chagrin du premier médecin du roi,

(I) Cornnii' la pivcrdeutc, cette letlre hmik srniblo se rapporter raunée IGbO.

IG

ce pauvre Daqiiin, enragé de n avoir pas le bon remède « Nos malades se portent mieux, écrit-il ; la nécessité a fai recourir au médecin anglois (1), qui promet de rendre ei peu de jours une parfaite santé auprince et à la princesse.) Peu après, Fléchier donne encore de nouveaux détails ; c'es uniquement sur Talbot que l'on compte pour faire disparaî tre cette fièvre persistante qui met la vie du prince en danger ((On est ici fort embarrassé sur la santé de Mgr le Dau pliin. Il est extrêmement affoibli par une es- pèce de dyssen terie qui ne lui donne aucun repos ; il est devenu sec e atténué. Depuis trois ou quatre jours la fièvre lui a repris On l'a entièrement mis entre les mains du médecin anglois qui lui donne son remède et qui répond qu'en trois jour on verra un grand amendement, et peu de jours après um entière guérison. Pour notre maîtresse, elle se porte un pei mieux. Ne m'oubliez pas, je vous en prie, et croyez-ino tel que je suis. »

jy|ine ^g Sévigné confirme tout ce que dit Fléchier; mai c'est avec une tout autre vivacité qu'elle nous parle de promesses de Talbot, de l'attente de la cour et du succè prodigieux du remède. A la date du 8 novembre 1680 elle écrit à sa fille : « L' Anglois a promis au roi sur si tête, et si positivement, de guérir monsei- gneur dan quatre jours, et de la fièvre et du dévoiement, que s'i n'y réussit, je crois qu'on le jettera par les fenêtres mais si ses prophéties sont aussi véritables qu'elles l'on été pour tous les ma-

lades qu'il a traités, je dirai qu'il lui f[ut] un temple comme à Esculape. C'est dommage qu'

(1) Talbot.

Molière soit mort ; il feroit une scène merveilleuse de Daquin, (lui est enragé de n'avoir pas le bon remède, et de tous les autres médecins, qui sont accablés par les expériences, par les succès et par les i)rophéties comme divines de ce petit homme. Le roi lui a fait composer son remède devant lui, et lui a confié la santé de monseigneur. Pour M^{lle} la Dauphine, elle est déjà mieux; et le comte de Grammont disoit hier au nez de Daquin ;

Talbot est vainqueur du trépas, Daquin ne lui résiste pas; La Dauphine est convalescente. Que chacun chante, etc. (1)

Fléchier parle aussi de ce couplet, qu'il cite dans une lettre de ses lettres à M^{lle} Des Houlières : « Mgr le Dauphin se porte un peu mieux, et M^{lle} la Dauphine est sans fièvre et n'a plus besoin que de reprendre doucement ses forces. Nous avons la principale obligation de ces guérisons au sieur Talbot; ce qui a fait composer à M. le comte de Grammont cette belle chanson que vous aurez peut-être déjà ouï chanter :

Talbot est vainqueur du trépas.

Daquin ne lui résiste pas;

La Dauphine est convalescente.

Que chacun chante :

Talbot est vainqueur du trépas, etc. T,

(1) Lettres à M^{me} de S^{évigné}, vol. II, p. 1*28. L'édition de l'Académie, Paris, 18C^{XX}J.

(2) Ces vers sont parodiés d'un opéra de Quinault intitulé Alceste ou le Triomphe d'Alcide, après avoir arraché

« Voilà toutes les nouvelles que j'ai à vous mander, vous savez celles que je désire recevoir. »

Plus d'un mois après, le prince et la princesse n'étaient pas encore entièrement rétablis ; condamné à ne pas s'éloigner de Versailles, notre abbé se console des ennuis de ce séjour prolongé en écrivant lettres sur lettres :

o Ce vendredi au soir.

« Je vous avais écrit ce matin dans l'espérance que ma lettre vous seroit rendue dès aujourd'hui par le père Blandinière (1), qui m'avoit promis de me voir avant que de partir d'ici; mais soit qu'il ne soit pas venu, soit que je ne l'aie pas attendu moi-même, soit que nous nous soyons perdus l'un l'autre, il est parti, et mon billet est demeuré. Je vous l'envoie, et je ne crois pas qu'après trois messes, un long sermon et doubles vêpres (2) , il y ait du mal à

Alceste aux enfers, repaît avec celle qu'il a délivrée, Admète chante ces vers :

Alcide est vainqueur du trépas,

L'enfer ne lui résiste pas ;

Il ramène Alceste vivante.

Que chacun chante :

Alcide est vainqueur du trépas,

L'enfer ne lui résiste pas.

Cette pièce, qui porte le titre de tragédie[^] fut représentée par l'Académie royale de musique en 167[^]j. Voy. Tliéâlrc de Qui-
naidl[^] vol. IV, p. 181. Paris, 1739, 5 vol. in-12.

(1) Gabriel de Blandinière, religieux de l'ordre de la Merci, mort en 1720. C'était un bon prédicateur et surtout un habile politique. 11 eut une grande part au testament de Charles II, roi d'Espagne. Louis XIV le prit pour son prédicateur. Biographie générale de Didot.

(2) Ces détails indiquent le jour de Noël; les phrases qui suivent rattachent cette lettre aux précédentes. D'ailleurs, en 1680, le 25 décembre se trouvait un vendredi. (Note de M. de Buzonnicre.)

ous écrire encore deux ou trois mots. M^{""}[^] la Dauphine , eu assez grande fièvre encore toute la nuit et une partie [u jour. La fièvre a repris aussi à Mgr le Dauphin. Le oi a lait ses dévotions aujourd'hui, et moi j'ai pensé trèsouvent à vous. Je devine à peu près ce que vous avez fait le votre côté. »

Enfin, vers le commencement de Tannée 16SI, le Dauihin était en pleine convalescence, et Louis XIV eut un nstant l'intention de conduire son fils aux eaux de Bour- »on. L'aumônier de la Dauphine eût fait partie de ce 'oyage qui lui plaisait médiocrement : c'est là, du moins, e qu'il nous dit; croyons- le sur parole, tout en remar- [uant cependant que Fléchier n'était pas fâché de profiter de l'occasion pour glisser un petit compliment à l'a- Iresse de

M^{me} Des Houlières. « J'ai trouvé toute la cour assez réjouie. Monseigneur a repris un peu de force et de gaieté, et l'on a sujet d'espérer qu'il se remettra dans son naturel et qu'il ne nous alarmera plus. On parle aujourd'hui d'un voyage aux eaux de Bourbon (1) pour le printemps. Le roi a dessein d'y aller avec Mgr le Dauphin pour lui faire observer lui-même le régime établi par la Faculté. Vi je croyois que la résolution en fût bien prise, je n'en serois pas fort content. Vous savez que j'aime Fontainebleau, et que j'ai sujet de l'aimer et de le préférer à tout autre lieu. Mais vous ne doutez pas aussi qu'en quelque endroit de la Bourgogne, de l'Archevêché, du département de l'Allier. Potito et l'ancienne ville du bas normandais, célèbre par ses eaux minérales. Les eaux de Bourbon étaient fort renommées au dix-septième siècle; on s'en servait surtout dans les dysenteries et les coliques. C'est ce (lui explique le choix que Louis XIV fit de ces eaux pour le Dauphin.

droit où je puisse aller, je n'y suis également à vous (1). » Fléchier n'eut pas le désagrément de faire un long et ennuyeux voyage; Louis XIV changea de dessein, et aussitôt une lettre vint apporter cette bonne nouvelle à M^{me} Des Houlières. Le style en est toujours un peu traînant, il est vrai, mais malgré ce défaut que nous avons déjà signalé, cette prose nous plaît tout particulièrement: dans ce langage que l'on voudrait moins compassé, il y a bien de la douceur, de la politesse et de la distinction; ce sont là des qualités sérieuses et qui justifient l'indulgence de notre appréciation.

<< Ce mardi 1^{er} d'avril.

O Ne suis-je pas un peu indiscret, mademoiselle, d'aller troubler votre dévotion, et ne trouverez-vous pas ce billet sinon im-

portun, du moins inutile? Mais j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je réveille un peu votre souvenir, et que l'amitié vous fera excuser ce que l'amitié me fait faire. Vous savez que le voyage de Bourbon est rompu et que nous passerons le printemps à Versailles, Je voudrais bien savoir ce que vous avez pensé quand vous avez appris cette nouvelle. L'avez-vous écoutée avec attention ? Avez-vous fait quelque réflexion là-dessus ? Voulez-vous en êtes-vous réjouie en vous-même? Pour moi, j'en ai fait des feux de joie en secret, et je mérite bien que vous me fassiez un compliment sur ce sujet. Je ne sais pourquoi depuis deux ans j'ai perdu le plaisir de voyager. Quand j(suis à plus de quatre lieues de Paris, il me semble que j(suis relégué au bout du monde, et je ne puis plus vivre(

(1) La convalescence du Dauphin eut lieu dans les premiers mois de 1681 : la lettre citée est donc du commencement de cette année.

Si je n'ai pas satisfaction d'y aller souvent et la consolation d'y pouvoir aller tous les jours. Jugez par là du hagrini que j'avois de faire un long et ennuyeux voyage, et de la joie sensible que j'ai de me trouver arrêté ici. Cette joie est pourtant un peu modérée par le retardement du voyage de Saint-Cloud, et je n'espère avoir l'honneur de vous voir que le samedi avant mon sermon de saint-François de Paule (1). (Soyez que je penserai souvent à cet heureux jour, et que les douze que je suis obligé de passer ici me seront fort longs. Vous pouvez un peu soulager mon impatience en m'assurant que vous en aurez un peu de votre côté, et que vous n'oublierez pas, parmi d'autres vos occupations, que personne n'est à vous plus sincèrement ni plus constamment que j'y suis. »

rit'chier ne put jouir longtemps de son heureuse tranuillité: il avait évité les eaux de Bourbon, mais il deait suivre bientôt la cour une seconde fois; il allait se lettre en route pour l'Alsace et visiter ce pays, comme

avait visité la Flandre l'année précédente. Pour un bel sprit, voilà une riche matière à exploiter: tableaux, descriptions, anecdotes variées, il va avoir tout sous la main : ussi l'élégant abbé goûte -t -il à l'avance le plaisir d'in-)rmer les amis i\ (i:i dillérentes aventures du voyage. De .Mjr cntr, les intimes sont tout satisfaits d'avoir aupivs e la cour un chronicjueur aussi spirituel, un éc'ii\aiii îgénieux et connu depuis longtem[]s pour st)n habileie

(I) Ce fut, (Ml clVct, (iiu'hiiK's ji)iii-> apiv^ (liif KlécliiiiM' prêcha ce iscours. Sa lettre porto la date du 1" avril, et xoici le tiire de an iliscours tel que nous le trouvons dans ses (euvres complètes: amk(;yiukoik dk saint Kkançois dk Paule, fnonuHci' dans l't^ijlisc tics /lut mes (le lit }tlia(c linjalc^ Ir \\' un il U'.KI. (ICuvra ramplètrs lie ^lêdiic>\, vol. V, p. *_"|l.

dans l'art de conter. A cet égard, celui-ci avait fait ses preuves; on savait ce qu'on pouvait attendre d'un homme qui avait écrit autrefois les Mémoires sur les Gra?id's Jours^ et qui naguère encore avait envoyé de Flandre de si agréables missives. Nous nous l'imaginons volontiers, l'attente devait être assez vive rue de FHomme-Armé ; pendant quelques semaines, Fléchier allait divertir le cercle des amis : M"" Des Houlières et sa charmante fille, M. de Gaze, Ménage, la Monnaie et tous les habitués de ces aimables réunions.

CHAPITRE VIII

luisXIV part pour l'Alsace, accompagné de toute sa cour, 30 septembre 1681. — Firchier est encore du voyage. Jolies lettres qu'il écrit en route à M^{me} Des Houlières. — Du portrait de Kléchier; c'est pendant ce voyage que Fléchier commença d'y travailler. Ce portrait a été composé pour M^{me} Des Houlières et non pour M^{me} de la Vigne. — Du jugement de Huet et du P. de la Rue sur les lettres de Fléchier. Confusion à cet égard. — Des dernières lettres de Fléchier à M^{me} Des Houlières. Caractère bien différent de ces lettres avec celles qui précèdent. — Conclusion.

Hélas ! au moment de parler de l'Alsace, nous éprouvons une poignante douleur, et le deuil du présent obscurcit à nos yeux la gloire du passé. En 1681, dans tout le prestige de sa grandeur, environné de la plus brillante cour de l'univers, Louis XIV traversait en triomphateur les villes de la Lorraine et de l'Alsace, à Metz, Brisach, Strasbourg. Deux siècles se sont écoulés depuis; et maintenant, nous sonâmes avec une patriotique tristesse que ces fortes citadelles, ces opulentes cités ne sont plus à nous ; qu'un traité vient de les arracher violemment de notre sol; et l'enfin le pavillon allemand flotte aujourd'hui sur ces murailles où naguère encore flottait notre drapeau. Mais ! qu'un traité nous a ravi, un autre traité peut nous le rendre; non, malgré l'étendue de nos désastres et de nos ruines, malgré l'immensité de notre ruine actuelle, mal-

gré les déchirements et les fureurs de nos discordes civiles, nous ne désespérons pas de l'avenir : la France reconquerra un jour cette partie de son territoire ; et si, pour le moment, vaincue et mutilée, elle subit une spoliation qu'elle ne peut empêcher,

l'heure viendra où elle saura bien faire valoir ses droits et exiger la restitution de son antique patrimoine.

Le traité de Nimègue, qui nous avait donné la Flandre, nous avait aussi assuré la possession de l'Alsace, déjà cédée à la France par le traité de Munster, en 1648. Quoique ville libre, Strasbourg avait été compris dans cette cession; cependant cette ville avait gardé son indépendance, et, dans le cours de la guerre, elle n'avait pas craint de résister sourdement à Louis XIV. Le monarque, mécontent de l'opposition qu'il avait rencontrée, profita des loisirs de la paix pour en finir une bonne fois avec ces hostilités plus ou moins dissimulées. En 1681, sous prétexte de faire réparer les fortifications des places de la Lorraine et de l'Alsace, le roi envoie un nombre considérable de troupes dans ces deux provinces. Tout à coup, nos soldats abandonnent leurs travaux et investissent Strasbourg avant même que les habitants aient pu soupçonner le projet de notre armée. Toute résistance était impossible : la ville, sommée de se rendre, fit sa soumission, à la condition que ses franchises et privilèges seraient confirmés (septembre 1681) (1).

Louis XIV voulut prendre lui-même possession d'une place aussi importante. Il avait annoncé pour la fin de

(1) Sur l'occupation de l'Alsace par la France, voir M. Ilonri Martin, vol. MU, p. 580 et suiv. J-Alif. in-8°, Paris, 1865.

septembre un voyage à Chambray : tous les équipages tant préparés, il partit en effet le 30 de ce mois, mais pour l'Alsace, accompagné, comme en Flandre, du Dauphin et de la Dauphine. Fléchier, en sa qualité d'aumônier de la Dauphine, fut tout naturellement du voyage ; c'est lui qui va être notre guide. Ces lettres, en-

core plus gréables que celles qu'il avait écrites de Saint-Omer u de Calais, offrent un intérêt véritable ; on y trouve surtout le récit de charmants épisodes que l'ingénieux voya- ;eur semble prendre plaisir à décrire et à embellir de son mieux. Tout cela est arrangé, soigné avec un art presque parfait. On s'en aperçoit aisément , ce n'est pas seulement pour M^{me} Des Houlières qu'écrit notre chroniqueur ; il veut soutenir sa réputation de bel esprit, d'homme poli, galant et enjoué ; il veut répondre à l'attente de ses amis, il veut les amuser et leur plaire, et se préparer ainsi pour »on retour les éloges flatteurs de la compagnie qu'il a laissée. (Quelles jolies pages on pourrait écrire à l'aide de ces délicieuses lettres dont quelques-unes sont encore si délicates et si fraîches ! On intitulerait l'article : IV^e voyage (rnn :o\irlis(ni dans C Alsace en 1081; en retranchant quol[ucs Jétails superflus, en ajoutant aux détails insullisantsou vu sup])léant à ce rpie Fléchier ne nous dit pas, on aurait un récit vif, piciuant, aiiimé, et qui nous rendrait (juchpie chose du brillant spectacle que devait offrir alors un cortège dont faisaient partie le roi, la reine, le Dauphin et sa feimnc, ainsi ([ue les]lms illustres seigneurs de hi C(uir. Nous nous contenterons de mettre en ordre les documents que nous avons ; comme précédennnent, en parlant du voyage do Louis \l' en Flaiidi-o, nous inlerr<Mn|)rons

le moins possible le récit de Fléchier, afin de conserver plus fidèlement à cette correspondance sa véritable physionomie.

«< A Vitry (1), ce U^e octobre.

« Vous avez sans doute appris que la ville de Strasbourg s'est rendue à la première sommation, qu'il n'y a eu que deux coups de canon tirés, qu'on a confirmé aux habitants leurs privilèges, qu'ils reconnoîtront à l'avenir le roi pour leur souverain seigneur

et maître, et qu'ils ont écrit une belle lettre d'excuse à l'empereur pour l'avertir qu'ils n'avoient pu résister à une aussi grande puissance que celle de la France. Le roi a reçu celte nouvelle à la seconde journée et s'est arrêté ici. La reine et M^{me} la Daupline y doivent arriver ce soir, et lundi 6^e du mois toute la cour ensemble marchera pour aller visiter toutes les places d'AUSACE qu'on fortifie, et, selon les apparences, le voyage sera d'environ six semaines. Si ce temps-là vous paroît long, je serai consolé de toutes mes fatigues. J'arrive ici un jour après le roi et un jour devant la reine, et pour être plus à notre aise nous voyageons entre les deux cours. Jusqu'ici je n'ai eu d'autre chagrin que celui de n'avoir plus l'honneur de vous voir, d'autre inquiétude que celle de votre foible santé, d'autre fatigue que celle que je crois que vous avez eue en retournant à Paris de Fontainebleau, d'autre occupation que celle de penser à vous, ni d'autre plaisir que de m'imaginer que vous en avez un peu à vous souvenir de moi. Mandez-moi, je vous prie, si j'ai sujet de me réjouir là-dessus, et soyez persuadée que je ne le puis faire entièrement si je ne sais que vous vous portez bien. Je le souhaite de tout mon cœur. Bonsoir.

»

(1) Yit3^e-le-Français, aujourd'hui sous-préfecture du département de la Marne, à huit Heues de Châlons.

•< A Void (1), ce 7 octobre.

« Je VOUS écrivis de Vilry, où nous avons passé deux Jurs de repos, et je ne puis soulager l'impatience où je uis de recevoir de vos nouvelles, qu'en vous écrivant 'ici, deux jours après. Je n'impute pas ce silence au manue de soin ou de souvenir. Je sais que votre cœur ne se églige point et que votre amitié est à l'épreuve de Tabence. Ainsi, ne craignez pas t|ue je vous accuse, ni même

ue je vous soupçonne d'être indifférente ni paresseuse, mais si je n'ai point d'inquiétude sur ce sujet, j'en ai pour votre santé, et plus je vous connois exacte et officieuse, plus j'appréhende que vous ne soyez indisposée. Faites-moi la grâce de me tirer de la peine où je suis, c'est le moyen de rendre mon voyage heureux, que de me faire avoir que vous l'êtes depuis votre arrivée à Paris. Mandez-moi si vous avez pris l'air de la campagne, si votre chambre vous a paru agréable à votre retour, si votre cour est nombreuse, et si vos amis vous ont revue avec autant de joie que je sens bien que j'en ressentirai quand j'aurai l'honneur de vous revoir. Tout ce que vous m'écrirez et qui vous regardera, me fera un sensible plaisir. Je n'ai point d'autre curiosité, et quoique je voie tous les jours de nouvelles terres et un ciel nouveau, tous mes regards et tous les vœux vont au pays que j'ai quitté. Il ne se passe rien de considérable ici. Nous marchons, et c'est là tout. Le feu pris à Vitry la veille du départ du roi, et il y eut près de vingt maisons brûlées. On dit ici que Mademoiselle a donné ; l'écuyer de Châtellerault et trente mille livres de rente à L. de Lauzun (2), par la permission du roi. Je m'assure

(1) Voiti est un chef-lieu de canton du département de la Meuse, deux lieues de Comniercy.

(2) Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans, connue sous le nom de Mademoiselle,

que vous louerez cette générosité, vous qui êtes si capable de faire tout ce qui vient d'un cœur noble et généreux. Je travaille à l'ouvrage que vous m'avez demandé, et j'espère que je vous le porterai tout composé et tout écrit, et que vous connoîtrez que je ne manquerai jamais à rien de ce qui pourra vous plaire (1). »

' «< A Ramberville en Lorraine (2), ce 10^{er} octobre.

((C'est l'onzième jour de notre départ, c'est la troisième lettre que je vous écris. J'irai mon chemin, j'écrirai toujours, et j'attendrai sans murmure, mais non pas sans impatience, l'heureux moment que vous aurez pris pour me donner quelque marque de votre souvenir. Je ne demande pas de ces longues lettres où les amis absents se rendent compte de ce qu'ils font et de ce qu'ils pensent, où le cœur se répand, et où l'on cherche à se consoler de l'éloignement par des relations mutuelles de ce qui leur arrive. Ma curiosité vous coûterait peut-être un peu trop de peine et ce serait trop présumer de votre amitié. Je me contente d'un billet qui m'assure que vous vous portez bien. C'est la seule nouvelle qui me touche : que je sois informé de votre santé, et je devine tout le reste. Pour moi, depuis dix

avait plus de quarante ans quand elle devint éperdument amoureuse du comte de Lauzun, simple gentilhomme, mais alors en grande faveur auprès de Louis XIV. A la fin de novembre 1670, elle avait obtenu du roi la permission de Tépouser. Lauzun, comblé des présents de Mademoiselle, voulut donner à son mariage une pompe toute royale ; mais tandis qu'il perdait le temps en préparatifs, ses ennemis firent si bien qu'il fut arrêté et conduit au fort de Pignerol. A l'époque où Fléchier écrivait, sa prison venait enfin d'être convertie en exil. (INote de M. de Buzonnière.)

(1) Allusion au portrait de Fléchier fait par lui-même, et dont nous parlerons bientôt.

(2) Uambervillers, chef-lieu de canton des Vosges, à vingt-quatre kilomètres nord-est d'Épinal.

jours, je rêve dans un carrosse, je couche dans des granges, je me lève avant le soleil, et tout fatigué que je suis, trois lignes de votre main me délasseront. Ayez donc pitié d'un pauvre pèlerin qui ne souhaite rien tant que d'être à la (in de son pèlerinage pour aller chercher du repos auprès de vous et vous dire à quel point il vous honore. »

Lel/i octobre, on arrivait à Schelestadt (l), d'où Fléchier écrivait à M^m Des Houlières ; la lettre n'a rien de remarquable : nous en avons cité ailleurs le seul fragment ([ui pouvait être intéressant {'2). La cour faisait son entrée à Brisach le lendemain ; et Fléchier, en correspondant d'une scrupuleuse exactitude, envoyait à son amie deux lettres datées de cette dernière ville.

■ A Drissac (3 , ce 15 octobre.

((Je viens de recevoir votre lettre du jour de saint Denis, mademoiselle, et je me sers du peu de temps que le courrier nous donne pour vous assurer que je ne puis avoir de plus sensible consolation que d'apprendre de vos nouvelles. Que mon voyage seroit heureux, et que j'irois tranquillement de ville en ville, si je savois tous les jours que vous pensez à moi, et si j'espérois vous retrouver bien tost! (Iroyezque ce temps, quelque court qu'il fût, me paroîtroit long, et que le seul plaisir rpie je puis avoir, c'est

(l) Scieleslatlt, placo forlc île la haute Alsace; elle est ^sillée sur 1(; canal île l'Ill, à cinq lieues au nord de Colmar, à dix au suil d«^ Strashouri:. Avant noti-o mallicureuso guerre avec la Prusse, c'était une sons préfectiMV dn d/'partement du Has-nhin.

{'}) \o\v plus haut, pa;;e lO'J.

(ii) lirissac, qu'on écrit aujourd'hui lîrisach, autre place forte do la haute Alsace, fortifiée par Vauhan. ('.hef-Iieu do canton, département du Ilaut-Khin, à trois lieues au sud do Colmar

(le penser à mon retour. Nous passâmes hier le Rhin sur un pont tremblant, et nous partons demain pour visiter des places et pour voir des fortifications. Chacun se fera des plaisirs comme il pourra, ou songera comme il voudra à ses aïfaires. Je vous laisse h deviner quelle sera la mienne, car il est juste que vous deviniez ce qui vous regarde, et que vous sachiez qu'étant à vous comme j'y suis, je pense à vous comme je le dois. Bonsoir, mademoiselle, je vous écrirai de Strasbourg et je serai par toute la terre toujours, de tout mon cœur et de bonne foi tout vôtre. »

Après avoir visité les places et les fortifications des environs de Brisach, la cour retourna dans cette dernière ville. C'est de là que, le 17 octobre, Fléchier envoie à M"" Des Houlières l'une de ses plus jolies lettres; cette charmante page ne serait pas déplacée parmi les meilleures de celles qui se trouvent dans les Mémoires sur les Grands Jow's cT Aiwerigne : on ne saurait être plus aimable, plus enjoué et plus gracieux, comme aussi il serait difficile d'écrire dans une prose plus douce, plus abondante et plus colorée.

« A Brissac en Alsace, ce 17 octobre.

« Vous VOUS imaginez peut-être, mademoiselle, que je suis fort occupé de la diversité des lieux où je passe et des objets qui se présentent en voyageant, il est vrai que si je n'avois rien laissé à Paris qui me fût cher, je trouverois de quoi me divertir en ce pays-ci, ou pour le moins de quoi m' amuser. Mais ma curiosité a beau être satisfaite, mon amitié ne l'est pas, et je suis plus touché

de ce que je ne puis voir que de ce que je vois. Je regarde de ma fenêtre des montagnes qui sont connues des barrières c[^]ue la na-

ture a mises entre la France et l'Empire. Je vois ce Rhin dont on a tant parlé, qui semble avoir perdu toute sa fierté ! Il baissé ses eaux à l'approche du roi. Je considère ces campagnes si souvent teintées du sang français ou allemand, [ui sont présentement si fertiles et si cultivées. Je fais le tour de ces murailles que la nature et l'art semblent à l'envi avoir voulu rendre imprenables, et même inaccessibles aux ennemis de cet Etat. Tout cela auroit pu me divertir autrefois ; mais quand je pense que je suis à plus de deux cents lieues de Paris, le plus beau paysage me paraît triste et les montagnes les plus vertes ne valent pas à mon gré un vieil et sec rocher de Fontainebleau. Il nous reste encore beaucoup de provinces à voir, et nous changerons encore souvent de séjour. Mais sachez, mademoiselle, que rien ne change pour vous et pour moi. Il y a partout où je m'en trouve une petite région cachée où vous régnerez absolument - [lent, où l'on ne voit et n'entend que vous, et d'où j'espère [ue vous ne sortirez jamais et que vous ne voudrez pas même sortir. Je ferai tout ce qui me sera possible pour vous rendre la demeure agréable, du moins elle sera toujours sûre. Je me réjouis d'apprendre que vous allez commencer mon ouvrage qui vous servira d'amusement. J'attends ce que vous me manderez de votre santé, et je renonce à .M. Seignol, s'il est à Paris et si (u'il vous néglige. Je crains quelquefois ([ue la lecture que vous faites ne vous fût litigieuse ; mais il faut mêler vos occupations comme vous faites, et se délasser l'une par l'autre. Pour moi, je ne me suis jamais mieux orlé. J'ai eu pendant ([uelques jours assez d'embarras.) Il avoit eu le dessein de consacrer solennellement l'église de Strasbourg et doit, faire de cette action une chose c[^]élèbre - moi ; fort éclatante (!). \a' cardinal <le Bouillon dit.'voit

(I) Ce M. SiM'oii t'-lait li^ nn-dociii (ic Loiivois; M"" cit' S"vi^iu"" iwUi iU\ lui dans iii(> Icltn» à sa lilli», du 5 iU)ViMnl)ro lt>8'j. ,c//;t'.v de M de Sèvli^iit", noI. \II. p. .".(»;;; t'dilinii llacliolte.

(î2) A répoijue lie l'eiitréo des Kraurais, la calluHIralo Uo Sllras-

ûlrc le célébrant, et l'on m'avoit choisi pour prédicateur. J'ai rêvé, j'ai composé mon discours dans ma tête, et voilà (ju on vient de m'avertir que tout est changé, que M. de Strasbourg fera la cérémonie à petit bruit avant qu'on y arrive, et ({ue nous ne ferons rien et ne dirons mot. Je suis donc entièrement libre, c'est-à-dire tout à moi, et plus encore tout à vous (1).))

Enfin, Fléchler arriva à Strasbourg le 20 octobre, deux ou trois jours avant le cortège royal; rien de plus agréablement décrit que l'aspect de la ville et l'appareil déployé pour la réception de Moub' técêque de Strasbourg^ escorté de deux compagnies de cuirassiers, porté dans une espèce de char de triomphe^ suivi d'un grand nombre de carrosses, et s' avançant au milieu du bruit des tambours et des trompettes :

((S'il partoît des courriers sur notre route un peu plus souvent, mademoiselle, vous recevriez aussi plus souvent de mes nouvelles ; mais les postes ne sont pas réglées et nous faisons peu de séjour. Ce n'est pas que je ne vous aie écrit plusieurs fois, mais je ne compte plus et j'écris toujours. Je remarque seulement que voici la septième lettre et que je n'ai reçu que deux billets de vous. Si vous ne m'aviez mandé que vous avez été indisposée, je n'aurois pas moins d'impatience, mais j'aurois moins d'inquié-

tude. Je désirerôis autant et craindrois moins. Mais dans l'appréhension que j'ai que vous ne vous portiez pas bien, je

bourg, depuis plus de cent quarante ans, était en la possession des luthériens, qui y exerçaient leur culte. Le roi la rendit à l'évêque, tout en permettant aux protestants d'y faire leur office à des heures déterminées. (Note de M. de Buzonnière.)

(1) Cette lettre a été publiée en partie par M. Delacroix, *Œuvres de Fléchier*, p. 220, édition in-8".

ne consolerais si vous ne faites que me négliger, et je croiai gagner beaucoup si vous n'êtes que paresseuse. J'ai quitté la cour pour deux ou trois jours; et pour éviter quelques méchants gîtes, j'ai pris les devants, et depuis hier je me repose à Strasbourg. Quelle ville, modemoiclle! Belles rues, bonnes maisons, riches marchands, eau peuplée, tout y sent son bien. Mons' l'évoque de Strasbourg y lit hier son entrée entre deux compagnies de cuisiniers du roi. Il étoit dans une espèce de char de triomphe, suivi d'un grand nombre de carrosses assez semblables des chariots et remplis de toutes sortes de gens ramassés ; mais en récompense les trompettes et les tambours lisoient beau bruit. Aujourd'hui il a rebéni la grande église avec autant de bruit pour le moins. On y a dit la messe solennellement, et c'a été une consternation générale pour les juthériens. On a tracé entre la ville et le Rhin une citadelle qui dominera sur l'une et sur l'autre. Le roi doit arriver après-demain, et ne partira d'ici que le 11 du mois. Si vous saviez la joie que j'aurai de reprendre la route de France et de voir que chaque journée nous rapprochera de Paris, j'aurois mieux fait de dire de vous, vous m'en auriez sans doute quelque gré. Faites, je vous prie, que je n'aie pas sujet de me plaindre de votre négligence à votre retour et que je m'aperçoive que je n'ai rien perdu et

votre amitié, (juand j'aurai l'honneur de vous assurer ue je vous conserve toute la mienne.

« A Strasbourg, ce 21 octobre (I). »

Le roi n'arriva que le '1'^ dans la ville aux belles rues et n\' riches marchands, et il y séjourna jusrpi'au 27 avec la our tout entière. Pendant ce temps, Fléchier envoyait réulièrement de ses nouvelles à M"" Des Iloulières, et lui

1) riihlire c:i irrande partie p ir M. lu-laeroĬA. p. --7.

racontait les petites aventures dont il était l'acteur ou le témoin :

« A Strasbourg, ce 24» octobre.

« Que de biens à la fois, mademoiselle ! Je viens de recevoir trois de vos lettres, et je me sais bon gré d'avoir toujours bien jugé de votre amitié. Quelque crainte que j'eusse que l'absence ne me fît oublier, je me suis persuadé moi-même que votre cœur n'est pas sujet aux foiblesses ordinaires, et que vous êtes à l'épreuve de l'éloignement et du temps. Aussi je n'ai soupçonné de vous que votre mauvaise santé. L'inquiétude que j'avois sur ce sujet n'est pas entièrement passée, et je crains que vous ne me cachiez une partie de votre indisposition. Ce qui me console, c'est que nous sommes arrivés au terme de notre voyage, et que nous allons prendre la route de Paris en peu de jours. Si vous me connoissez, vous savez l'impatience où je suis de vous revoir, et si vous en avez encore un peu de votre côté, je redoublerai encore la mienne. Je suis fâché des persécutions qu'on vous foit; si vous en êtes tourmentée, vous savez bien les moyens de les faire finir. Mais vous aimez peut-être mieux souffrir en bonne chrétienne les

peines qu'on vous fait. Vous pardonnez à ceux qui vous persécutent, et qui sait si vous ne porterez pas votre vertu jusqu'à les aimer! Je suis bien aise que vous ayez pris le dessein de vous promener, pourvu que vous vous souveniez quelquefois des promenades que vous avez faites sur le canal de Fontainebleau. Que je serois heureux si je pouvois être de ces parties de récréation que vous faites avec vous seule, et quel plaisir pour moi de pouvoir m'entretenir ou même rêver avec vous! Nous partirons d'ici le 27^e et j'espère que nous serons vers le 15^e du mois prochain bien près de la rue de l'Homme-Armé. Je ne suis point fatigué de mon voyage. Je le fais fort commodément, et je ne me

prend aucune peine que celle qu'on ne peut éviter quand est où l'on est obligé d'être malgré soi, et quand on n'est pas où l'on voudroit être. Ma santé est fort bonne. Je n'ai rien à faire qu'à me divertir. Mon esprit et mon cœur sont occupés que de mes amis, et vous me trouverez à mon retour plus gras que vous ne m'avez jamais vu, si vous ne me donnez quelque chagrin d'ici ce temps-là. Le 1^{er} a été ce matin à la grande église. Jamais tant de trompettes, de tambours, de timbales, d'orgues et de toute sorte d'instruments. M. Peillon, à qui je demande quelques-unes de vos nouvelles, et qui m'en a dit, m'a promis qu'il vous enverra une relation de toute cette magnificence dont il est armé. Adieu, mademoiselle, honorez-moi toujours de votre souvenir, de votre estime, et surtout de votre amitié.

« A Strasbourg, ce 26 octobre.

Cl Dussiez-vous me trouver un importun faiseur de lettres, je ne prétends pas qu'il parte un courrier qui ne vous

porte quelque-une. Je veux vous satisfaire à vos dépens vous donner la peine de lire ce que j'écris avec plaisir (2) . lis non, ma-

demoiselle, oubliez cette dernière période qui est échappée; après un moment de réflexion, j'ai jugé l'une marque de mon amitié ne pouvoit vous être une ine, et que ce qui me fait plaisir vous en fera sans doute ssi. J'aime mieux pécher par présomption que par dénce, et je crois être en droit de m'estimer un |)eu, dclis que j'ai connu que vous a\iez quelque boiuie opinion 1 moi. Nous i)artons d'ici demain, et quand je pense qu'à Lvenir cha([ue journée que nous ferons nous rapprochera 1 vous, je voudr(»is {\\o\\ marchât toujours. Je virus de

(1) C'est sans doute \o nuMlociii dont Fléclhier parle dans une tre do SOS lottros. Voyez pins liant, pa^jo 113. (2; Cotte phraso est sonlipiiéo dans Pautographo.

l'aire une cérémonie solennelle dans la cathédrale de ccttuP ville. J'y ai reçu l'abjuration d'une fort jolie demoisellej' sœur du résident du roi, dont apparemment vous verre., un article dans la gazette. Comme c'est la première con ■ vertie depuis que la religion est rétablie en ce pays, la reiFii et M"" la Dauphin e ont assisté à la profession de foi) et l'assemblée a été noble et nombreuse. Vous m'eussiez vi revêtu pontificalement, assisté d'une partie du clergé di Strasbourg et de la cour, faire l'office d'un patriarche, prê cher, bénir et absoudre, présage certain de ce queje-doisètn sur mes vieux ans. Je suis bien aise de vous faire part de! honneurs que je reçois, afin qu'à mon retour vous me portiez plus de respect, pourvu toutefois que cela ne diminue rien de l'amitié que vous me devez par reconnoissance, puisque je vous honore infiniment (1). »

Le 27 octobre, nous dit Fléchier, Louis XIV quitta Strasbourg, revint par la Lorraine et s'arrêta à Pont- à-Mousson, où il fit une halte de deux ou trois jours. Lg pauvre pèle?in en avait assez de

son pèlerinage ; il lui tardait de reprendre la route de Paris : aussi éprouva-t-il une joie réelle lorsque, après avoir dit adieu aux poêles d'Allemagne, il se retrouva enfin aif pays des cheminées : j

« Ce 31 ociobic, à Pontaraousson (2).

« Si mes lettres vous sont de quelque consolation, mademoiselle, si vous jugez bien que je ne dois ni ne veux perdre aucune occasion de vous être de quelque secours, quejeserois content de moi, si je pouvois ou vous faire

(1) Publiée en partie par M. Delacroix, Histoire de Fléchier, p. 227.

(2) Petite ville située sur la IMoselle, chef-lieu de canton du département de la Meurtlic.

quelque plaisir, ou pour le moins adoucir quelques-uns de is chagrins! Je ne vous dis pas là-dessus tout ce que je !nse. C'est à vous à vous le dire à vous-même, et je ne u\ d'autre interprète de mon cœur que le \ôire. Quand iniitié est solide, sincère et tendre, on s'entend, et, cjuand le faut, on se devine. Je voudrois que votre santé fût issi bonne que la mienne. Ce n'est pas que je ne me sois)uvé indisposé pendant quelques jours. Les poêles d'Al-nagne, auxquels je n'étois pas accoutumé , m'avoient usé quelques maux de tête, et les premiers froids de ce ys-là m'avoient surpris; mais le temps s'est radouci et us sommes enfin arrivés au pays des cheminées. Ainsi, ne crains plus ni rhume, ni entêtement. Je rêve à loisir ns un carrosse. Je suis plus à Paris qu'ici, et je travaille [Tïon aise à l'ouvrage que vous savez. Le sujet ne fournit s de grandes idées, et je ne sais de quoi remplir autant écriture que vous en voulez. J'userai de tout mon esprit, je m'étudierai tant, que vous serez contente de moi (1) ; ites, je vous

prie, en sorte que je le puisse être de vous Tion retour. Je crains vos maux et vos remèdes, et plus core vos chagrins. Conservez votre santé, songez à des oses agréables, divertissez-vous et attendez-nous avec un u d'impatience. Nous passerons demain la fête ici, et us serons i\ Metz après-demain, et nous commencerons later nos lettres des villes de votre coniiioissance. Bonir, mademoiselle, j'ai bien envie d'être promptement à ris... Je viens de recevoir votre lettre du ^5"" de ce mois. IUS les jours que j'en reçois sont des jours de fête pour >i. Bonsoir encore une fois de tout mon C(cur. n

* A l*ont-à-.Mousson, ce 1" novembre.

((Pourquoi vous écris-je encore aujourd'hui, madeinoi- Ic, et (|u'ai-je de nouveau à vous dire? Nous avons passé

[1) Ici Flt'cliiiM' l'ait (Micor»' allusion à son jMtrtrait.

ici la fête en dévotion, la messe à la paroisse, vêpres au: jésuites. Je prends le temps qui me reste pour penser , vous et pour vous écrire, et je sens bien ce que vous m'ête après Dieu. 11 faut bien que dans l'ennui et dans les fad gués du voyage, je me fasse au moins quelque consolatioi et que je tâche d'adoucir les seize jours d'absence qui no4 restent, par les lettres que je vous écrirai ou par celles qui je recevrai de vous. Je vous prie de me tenir compte d(mes soins et de ma diligence, et de vous souvenir que j(suis naturellement paresseux. Ce n'est pas, mademoiselle que je prétende avoir beaucoup de mérite à fliire tout c((jue je dois à votre égard, j'y ai trop de penchant et troj d'inclination, ni que je veuille me vanter d'être exact être gulier. Je reconnois qu'après avoir accompli tous mes devoirs, je serai encore redevable à vous à qui je ne puis asse; témoigner de reconnoissance, et à moi qui

ne puis satisfaire à mon inclination ni à mes désirs. 11 me suffit que vou: soyez persuadée que mon amitié va plus loin que les témoignages que je vous en donne, et que vous compreniez qu'oi ne peut vouloir plus que vous voulez, et qu'on ne peut vou; estimer plus que je vous estime. Nous arriverons demain ; Metz, c'est le T du mois, et le il" viendra. Pourquoi faut-i qu'il y ait quinze jours entre deux? et pourquoi le 17" n(vient-il après le second? Vous jugez bien, mademoiselle que s'il ne tenoit qu'à moi, j'abrégerois le temps du voyage et j'irois de Metz à Paris en un jour. Mandez-moi si voœ seriez bien aise qu'on renversât ainsi l'ordre des jours, ol qu'on pût faire tant de chemin en si peu de temps. J'attendrai votre réponse là-dessus. Je suis à vous sans réserve. »

Ce fut en eflet le 2 novembre que la cour lit son entrée à Metz, et le lendemain r importun faiseur de lettres s'empressait d'écrire à M"" Des Houlières :

« < A Metz, ce 3* novembre.

(t Où sont ces menaces que vous m'aviez faites dans votre rnier billet, mademoiselle, de m'écrire si souvent que je serois pas longtemps sans me souvenir de vous. Ou vous ez oublié ce que vous me promettiez, ou vous ne craignez s que j'oublie ce que je vous dois. Vous avez raison de ne us délier pas de ma mémoire sur votre sujet, et vous ivez qu'à me laisser sur ma bonne foi. On nous donna îr une agréable nouvelle que le voyage étoit accourci de ux jours. Ceux qui n'ont pas d'inq)atience de revoir leurs lis ne trouveront pas la diiiiérencce considérable, mais Lîx (|ui comptent comme moi les moments, et ([ui ne penit ([u'à se rapprocher de ce qu'ils aiment, réduisent voiliers dix-sept jours à quinze, et tiennent que c'est un md espace de temps ([ue deux fois vingt-quatre heures ibsence. Je suis bien aise, mademoiselle, de vous

apîndre cette sorte de supputation, et de vous donner en ssant cette petite règle d'arithmétique aïiectueuse. J'esre que je recevrai demain un billet de vous. .Mgr le Dauin a passé une partie de la journée à la chasse par un iips froid et pluvieux. Mad" et Mad"- " la [Princesse de (lonti nt suivi à cheval en amazones, au grand étonnement île ites les belles de cette ville. M"" la Dauphine a été innniodée et n'est pas sortie de sa chambre. Elle ne laisa)as de marcher demain matin. Voilà tout ce (jui se sse ici. Le (iuinzième jour de ce mois, je saurai ce ciui se 5se chez vous, car vous savez bien (juej'y ai des al'aires is importantes (jue toutes celles de la cour, ({uand ce ne •oit que de vous dire à quel point je suis à \ous. »

La cour s'était arrêtée à Stenay à son retour de uuhe ; elle s'av arrêta aussi en revenant d'Als;ice. ('est !;s de cette ville ({u'arri-va une [letite aventure «[ue Fié-

chier s'empressa de raconter à M"" Des Houlières. M. Delacroix a déjà publié cette lettre (1) ; mais comme elle es certainement la plus agréable de toutes celles que nou avons rapportées, nous ne pouvons résister au plaisir di la citer à notre tour :

e A Stenay (2), ce G novembre. ' ^

((Ce fut hier une journée d'aventures pour la cour. Jus que-là le voyage s'étoit passé sans aucun incident fâcheu ou plaisant. Nous allions depuis plusieurs jours par le chemins qu'une longue pluie avait rompus : les équipage étoient arrivés à Thion ville avec assez de peine, et la march du lendemain étoit plus longue qu'on ne pensoit, soit parc que le roi de voit en passant visiter une de ses places, soi parce qu'on avait compté le nombre des lieues, et non pn leur longueur. Le roi partit dès le grand matin,

la rein quelque temps après. On marche, le vent se lève, la plu redouble. Les carrosses se dispersent selon qu'ils sont bie ou mal attelés, les chevaux s'embourbent, les charrelt(versent et les charretiers jurent de tous côtés. Dans ceti confusion, dîna qui put. Enfin le jour s'avança, et la plu: continuant, la plupart désespérèrent de pouvoir arrive au gîte. Le roi, après avoir fait le tour des fortifications c Longwi, voulut aller au village de Longuion où étoit son k gement; mais la nuit le surprit, les guides l'égarèrent, i il se trouva avec une troupe de courtisans, au milieu d'i] bois, percé de la pluie et crotté comme un postillon, à que ques lieues de Luxembourg où les Espagnols ont une for garnison. Le roi délibéra s'il coucheroit dans le bois, pei sonne ne pouvant lui enseigner le chemin. Quelques gard»

(1) Histoire de Fléchicr, p. 228.

(2) Chef-Heu de canton du département de la Meuse, t\ près i quatre heues au snd de IMontmédy.

pnt couru de côté et d'autre trouvèrent enfin la route, Humèrent quelques feux de paille, et, par ce moyen, le)i gagna son logement sur les huit ou neuf heures de nuui. a reine n'y.étoit pas encore arrivée, ce qui mit le roi en îsez grande inquiétude. 11 attendit ({uelque temps, et)mme on n'en avoit aucune nouvelle, il remonte à cheval /ec tous les courtisans pour aller au-devant des prinîsses qu'il trouva à pi es de deux lieues de là guidées ir quelques paysans, qui allumoient de la paille pour ;lairer; car les ofilciers n'avoient pu suivre, et connue 1 n'avoit pas prévu que la journée dût être si longue, 1 n'avoit pas pris la précaution d'avoir des (ambeaux. i reine pleuroit, et pleure encore aujourd'hui. Vous gez bien que l'on fut assez mal couché. Les seigneurs les dames dormirent sur la paille, et M"" de Monspan eut bien de la

peine à trouver un méchant malas pour M"" de Nantes qu'elle avoit amenée ici avec elle. jiJi- moi, mademoiselle, j'étois parti fort bon matin à desin d'aller coucher à l'abbaye de (Ihàtillon (I), où l'abbé ; l'ordre de Saint-lJernard, homme de grand mérite et lej'ai autrefois connu, m'attendoitavec im[D]atience, ets'êitfait un plaisir de me bien régaler. Je m'attendois à trou- 'r grande chère et bon feu; mais après avoir marché tout jour, la nuit me surprit à une lieue de Châtillon : et la uie étant plus forte, les chemins mauvais, et le carrosse)rs d'état d'aller plus loin, je pris le parti de m'arrêter au emier village (jui fut sur ma route, où ayant trouvé avec

(1) Voici ci; (ju'on lit (l:ins un D'ulionmiirc universel dr la Fiiinci\ V M. KoborLiic ilcscchi, t. II, p. 'JS.') ; Pari:,, Dcsaiiit, 1771 : « C.liàlon, paroisse, du Verdunois, sur la rivièrê d'Ostain, à cIihi lliMics roicliciait (riii\cr de I,Qiii,\vy et à si\ au levant (W'W de \er- II. Celtei conmuuiauté e>t reiuar(|iial)l(» par une al)liaye iv;;ure d'Iouuuues, ordre deCiteaux, de la liliatiou di^ Clairvauv, foue eu ll5i{, par AU'erou de Clai^juac, évùtjuo do Verdun. •

assez de peine à coucher sur la paille et k manger du paii bis, je passai la nuit i\ attendre le jour, et h songer à c< qu'il me plut. Enfin nous arrivons à Stenay. Ce qu il y ; de plus triste à tout cela, c'est que la cour est obligée di séjourner ici demain, pour attendre les équipages qui son demeurés, et qu'ainsi le voyage sera plus long d'un jour et qu'au lieu de vous voir samedi, je n'aurai cet honneur qu(dimanche. Vous croyez que ce n'est rien, et moi-jecompK pour beaucoup ce retardement. Je viens de recevoir votn lettre du 30. Je suis tout à vous, mais tout. »)

Enfin, voilà notre voyageur sur le point de terminer sef longues courses au milieu des barbares, c'est ainsi qui désigne les

peuples qu'il vient de visiter ; il lui tarde de retrouver une société plus polie, de reprendre auprès de ses amis sa place accoutumée, de se mêler comme autrefois à ces réunions qui le charmèrent toujours, et dont il était certainement l'un des membres les plus distingués. De Stenay, Louis XIV se dirigea vers Reims, où il arriva le 10 novembre. Avec sa régularité ordinaire, Fléchier écrit à Al[^] Des Houlières; il est facile déjuger, par le ton de sa lettre, combien il est désireux d'arriver au terme de son voyage et d'aller rue de f Hoînme- Armé ssivoiv un peu ce qui se passe :

w A Rheims, ce 10 novembre.

((Quand je vous ai écrit, mademoiselle, l'impatience que j'avois d'arriver à Paris, vous devez être persuadée que je n'ai pas exagéré, et votre cœur doit vous avoir dit ce que c'est que Paris pour moi. Ne faites pas ce tort à mes désirs de les partager entre vous et d'autres. Prenez-y librement

)uto la part que vous aurez envie d'y prendre, et quelque C'iicate et scrupuleuse que soit là-dessus votre conscience, e refusez pas un bien que j'ai intention de vous faire, et e divisez pas une bonne volonté que j'ai tout entière pour DUS. Usez de mon cœur selon que j'en ai disposé, et n'al- !z pas, sous prétexte de restitution, dissiper ce qui vous ppartient. Je vous assure, mademoiselle, que plus j'amce vers Paris, plus je sens d'envie d'y arriver, et que is six jours qui restent ne seront pas les moins fatigants B notre voyage. Je les adoucirai par l'espérance de vous îvoir, par celle que vous avez vous-même de me trouver il que vous me souhaitez, et par tous les sentiments de Duté que vous me témoignez dans vos derniers billets. Je •ois que ce sera ici le dernier des miens. Nous n'aurons lus aucun séjour dès que nous serons partis d'ici. La cour i droit à Saint-Germain, et j'irai droit à Paris.

J'espère y re dimanche de fort bonne heure, et par conséquent pas- !r l'après-dînée avec vous. Je vous demande audience, et vous prie, en attendant, de me croire tout à vous. »

Quatre jours après, Fléchier écrit enfin son dernier bilt à M"" Des Houlières; on s'aperçoi, en le lisant, de la ic qu'il éprouve de rentrer à Paris :

« A Villers-Coltei'cla (l), co veudrodi 14 novembre.

({ Je croyois vous avoir écrit mon dernier billet, madi'oist'llc, mais un courrier part et je veux que vous con-)i.ssez mon exactitude. (Juoifjue j'espère avoir l'homitur î vous voir dimanche, je ne puis m'empêcher dt» vous diriî u* avance le plaisir que j'aurai d'rtrc* auprès de vous. près sept semaines d'absence, il est doux de se relrou-

(1) Klécliii>r (îCi'tit Villers-Culrcis.

ver. Je ne sais quels sont vos sentiments là-dessus, mais je sens bien quels sont les miens. Puisque la seule espérance me louche si fort, que sera-ce quand je jouirai de mon bonheur? Je ne puis vous en dire davantage; j'arrive ici aujourd'hui, je marche demain, ai)rès -demain vous me verrez et vous saurez par moi-même qu'on ne peut être avec plus d'estime, plus de reconnaissance, plus de joie et plus d'amitié, si j'ose le dire,

« Votre, etc. »

Ainsi se termina, à travers la Champagne, la Lorraine et l'Alsace, ce long pèlerinage, qui, commencé le 1^{er} octobre 1681, dura jusqu'au 1^{er} novembre. Pendant tout cet intervalle, Fléchier fut le correspondant assidu de M"* Des Houlières; il écrivit fidèlement de tous les endroits où le cortège royal s'arrêta; si fatigué qu'il pût

être, ou si court que fût le séjour, il ne manqua pas une seule fois de raconter à ses amis les divers incidents du voyage, et s'acquitta de son rôle de chroniqueur officieux avec une si scrupuleuse exactitude, que nous pouvons suivre les illustres visiteurs depuis le moment de leur départ jusqu'à l'heure de leur retour. Quant au mérite de ces lettres, on a pu apprécier tout ce qu'il y avait d'élégance, de finesse et d'enjouement dans la forme du style ou l'attrayante variété des récits ; pour nous, si parmi toutes les hîttres de cette correspondance nous avions à choisir, nous n'hésiterions pas à préférer celles dans lesquelles Fléchier raconte les joyeux épisodes de son voyage en Alsace, à la suite de la cour.

Ce fut en 1681, pendant cette excursion, que Fléchier commença le portrait qu'il nous a laissé de lui-même, por-

mit charmant, que nous aimons à considérer et qui aujourd'hui encore n'a rien perdu ni de son agrément, ni de sa fraîcheur. On ignore longtemps à qui pouvait être destinée ce portrait, dans lequel le spirituel abbé nous fait connaître si volontiers ses mœurs, ses goûts et son caractère, l'un tard, sur la foi de M. Ch. Labitte et d'après les conclusions de M. Sainte-Beuve, on crut généralement que cette aimable peinture avait été faite pour M^m de la Ignc (1). La correspondance de Fléchier avec M^m Des (oulières fait disparaître toute obscurité à ce sujet : nous lions nous appuyer sur ces lettres, afin de bien préciser ce que d'autres avant nous n'avaient pu in(lir|uer d'une manière certaine {'2).

A cette époque, il était encore assez de mode de faire son portrait. Tous les beaux esprits du temps, les nobles âmes et Us grands seigneurs s'essayèrent dans ce genre [ui offrait plus d'un écueil : le mérite consistait à parler gréablement de soi, adonner de sa personne une image essemblante qu'il était bien permis

d'embellir, mais pour le fond, devait être fidèle. Dans le cercle de M^{me} et de l' Des Houlières on se mit à faire des portraits, comme on en avait fait autrefois chez M^{me} de Montpensier.

11

(1) Dans son édition des Mémoires sur les Grands Jours d'Auvergne, introducteur, par M. Saint-Houvé, M^{me} Des Houlières en entier le relirait de Fléchier. Nous lisons en note: « On a dit que ce portrait était adressé à M^{me} de la Vierge; les autres lettres et les vers que Fléchier adresse en mainte occasion à cette Iris rendent cela très-vraisemblable, » Paris, Hachette. 1804.

(2) M. Delacroix a rectifié le premier Terreur commune et montre que ce portrait avait été écrit pour M^{me} Des Houlières et non pour M^{me} de la Vierge. Voyez Histoire de Fléchier, p. 23 Volume III-S.

est fort probable que Fléchier fut invité à tracer le sien; et, comme il n'était pas homme à résister à la mode, il s'exécuta de bonne grâce. Voici l'extrait d'une lettre qu'il adresse à M^{me} Des-Houlières; il n'est pas possible d'en fixer la date, mais elle ne doit pas avoir été écrite longtemps avant les autres lettres dont nous allons parler. Fléchier fait une allusion évidente à son portrait; il annonce à son amie qu'il va se mettre à l'œuvre et tâcher de se faire connaître, « Depuis que je suis de retour ici, je me porte assez bien. Ce n'est pas que je ne sente je ne sais quelle langueur qui ne m'est pas ordinaire, et que je n'aie sujet de craindre que cette indisposition ne devienne enfin une maladie; mais je ne suis pas d'avis de m'inquiéter sur l'avenir, et je suis résolu de suivre les conseils que vous m'avez donnés. Ainsi, je ne suis pas assez malade pour ne vous donner aucune peine, et je ne me porte pas assez bien pour vous tenir dans une trop grande indifférence.

Voilà l'état où j(suis. Je vous manderai s'il y a quelque changement. Poui l'autre compte que vous me demandez, je vous le rendra fort exactement, et je m'assure qu'il sera très-avantageux et qu'il ne vous sera peut-être pas désagréable que je m(fasse connoître à vous tel que je suis, c'est-à-dire entière ment à vous.

»

En 1681, il est en route pour l'Alsace, et, le 7 octobre d< cette année, il lui écrit de Void : a Je travaille à rouvrag(que vous m'avez demandé, et j'espère que je vous le por terai tout composé et tout écrit, et que vous connoîtiez qu(je ne manquerai jamais à rien de ce qui pourra vous plaire.)i Après avoir visité Brisach, Schelestadt, Strasbourg, Fié chier arrive enfin, le 31 octobre, à Pont-à-Mousson, ai

wjs des cheminées : « Ainsi, je ne crains plus ni rhume, i entêtement, écrit-il à M"" Des Houlières; je rêve à loisir ans mon carrosse. Je suis plus à Paris qu'ici, et je traaille à mon aise à l'ouvrage que vous savez. Le sujet ne)urnit pas de grandes idées, et je ne sais de quoi rem[]lir utant d'écriture que vous en voulez. J'userai de tout mon sprit, et je m'étudierai tant que vous serez contente de loi. » Knlin, dans une autre lettre qui dissipera toute spèce de doute, s'il peut y en avoir encore, Fléchier i\ dit : ((Je suis le même que j'étois, il y a deux jours,)rs({ue je vous faisais mon portrait et que je vous montrois)ute ma confiance et ma bonne foi. Soyez aussi la même ue vous étiez quand vous receviez avec bonté les téuoinages que je vous rendois de moi-même. »

Nous ne pouvons dire si l'aimable épistoiiera tenu parole M"" Des Houlières, et si, comme il le disait lui-même, // use (le tout son esprit. Mais ce qui est certain, c'est qu'il Il a mis beaucoup et du meilleur dans ce portrait, vrai etit cliel-d'œuvre du genre et

l'une des pages les plus utiles qu'il ait écrites. Cette appréciation n'a rien d'exagéré ; elle s'appuie, d'ailleurs, sur l'autorité d'un juge dont on ne contestera pas la valeur. « Fléchier, nous dit M. Sainte-Beuve, a donné de lui-même, d'après la mode de son temps, un portrait accompli et dont on serait embarrassé de rien retrancher. L'abbé Ducreux, éditeur des Œuvres complètes de Fléchier (1782), l'a publié en entier pour la première fois ; seulement, il avoue (qu'il a cru devoir en quelques endroits substituer quelques termes à ceux de l'original : « Non (qu'ils aient rien de meséant, dit-il,

mais nous n'avons pensé (que cette attention était due aux

(à personnes d'une imagination qui se blesse aisément, et (à qui découvre, sous les expressions les plus innocentes, des sens détournés et peu modestes dont ne se doutaient pas (à ceux qui les ont employés. » Quel dommage pour les connaisseurs et les amateurs de la pure langue, que, cédant à de si vains scrupules, l'éditeur ait mis je ne sais quoi du sien dans ce portrait qui, tel qu'il est, nous paraît si charmant et de toute perfection, mais qui serait plus juste encore si l'on n'y avait rien changé ! car la diction de Fléchier, c'est la finesse, la justesse et la propriété même (1). »

Peut-être, pour les connaisseurs et les amateurs de la pure langue, devrions-nous donner en entier ce portrait délicieux et qui est bien de toute perfection, comme l'a justement dit M. Sainte-Beuve. Quoique fort embarrassé de rien retrancher, nous allons cependant essayer d'abrégé quelques détails ; nous choisirons çà et là les traits principaux de ce tableau, afin de bien mettre en relief cette sympathique physionomie. En se peignant lui-même, Fléchier a tracé un portrait d'une beauté achevée, un portrait remarquable de finesse, de grâce et de distinction. Le

doux écrivain est là sous nos yeux, et tel que nous pouvions nous le figurer : son visage, en effet, devait bien avoir ces airs fins et spirituels dont il nous parle ; on croit le revoir encore avec ses manières affectueuses et polies, avec sa bonté, sa douceur, avec sa gravité tempérée par une bienveillance naturelle, avec toutes sortes de qualités enfin, au-dessus desquelles il faut placer

(1) Mémoires sur les Grands Jours d'Auvergne, introduction, page XV.

— 2' »iJ —

il plus irréprochable probité. En vérité, Fléchier devait être d'excellente compagnie : tour à tour sérieux et enjoué, vif, spirituel, bien élevé, d'un caractère plein de modération et de droiture, il fut, comme on disait au dix-septième siècle, un honnête homme dans toute la noble acception du mot, un homme auquel on voudrait assembler et avec qui on désirerait avoir vécu.

Rien de charmant comme le commencement de ce portrait ; il n'est pas possible de rendre avec plus de précision et de bonheur toutes les finesses de sa pensée, d'en faire ressortir les plus légères nuances avec une habileté et une aisance plus consommées. On trouvera peut-être que Fléchier parle de lui avec assez de complaisance et qu'il ne se maltraite pas trop : sans doute ; mais il le dit avec tant de mesure et de bonne grâce, qu'il faudrait être bien sévère pour s'étonner de son langage. Il veut se présenter toi qu'il est sans ostentation et sans fausse modestie, désireux de dire la vérité sur son compte et de se défendre comme il se connaît : à défaut d'autre mérite, il voulait au moins avoir celui d'être sincère. Mais, dans cette confiance intime, Fléchier avait deux périls égaux à craindre ; il devait éviter de s'accuser trop vertement ou de

faire trop bien son apologie : dans le premier as, c'eût été montrer trop d'humilité; dans le second, lire paraître trop d'orgueil. On va voir avec quelle dextérité il a su échapper à ces écueils. « S: figure, comme eus le savez, dit-ilà M"" Des lloulières, n'a rien de tonliant ni d'agréable, mais elle n'a rien aussi de chofpiant. û |)h\sionoinie n'impose pas, et ne pioincL pas, au prolier runp (l'd'il, tout ce qu'il vaut; mais vu peut remar-

quer dans ses yeux et sur son visage je ne sais quoi qui répond de son esprit et de sa probité.

f« Il paroît d'abord trop sérieux et trop réservé; mais après il s'égaie insensiblement, et qui peut essayer ce premier froid s'accommode assez de lui dans la suite. Son esprit ne s'ouvre pas tout d'un coup, mais il se déploie petit à petit, et il gagne beaucoup à être connu... Il ne s'empresse pas à acquérir l'estime et l'amitié des uns et des autres; il choisit ceux qu'il veut connoître et aimer; et, pour peu qu'il trouve de bonne volonté, il s'aide après cela de sa douceur naturelle et de certains airs de discrétion qui lui attirent la confiance... (1). 11 n'a jamais brigué de suffrages; il a voulu être estimé par raison, non pas par cabale. Sa réputation n'a jamais été à charge à ses amis, et n'a rien coûté qu'à lui-même. Quand il a été louable, il a laissé aux autres le soin de le louer. Il sait se servir de son esprit, mais il ne sait pas s'en prévaloir; et quoiqu'il se sente et qu'il s'estime ce qu'il vaut, il laisse à chacun son jugement. Si l'on a bonne opinion de lui, il en est reconnoissant comme si l'on lui faisoit grâce; si l'on ne juge pas de lui comme on doit, il se renferme en lui-même et se rend la justice qu'on lui refuse. Il a un caractère d'esprit net, aisé, capable de tout ce qu'il entreprend. Il a fait des vers fort heureusement; il a réussi dans la prose ; les savants ont été contents de son latin.

La cour a loué sa politesse, et les dames les plus spirituelles ont trouvé ses billets galants (2). Il a écrit avec

(1) Ces points n'indiquent pas de suppression ; ils existent dans l'original.

(12) Ducreux avait modifié la phrase de Fléchier de la manière suivante, il a parlé en public, même avec applaudissement...

« Sa conversation n'est ni brillante, ni ennuyeuse; il abaisse, il s'élève quand il faut. Il parle peu, mais on aperçoit qu'il pense beaucoup. Certains airs fins et spirituels marquent sur son visage ce qu'il approuve ou ce qu'il condamne, et son silence même est intelligible...

((Quand il n'est pas avec des gens (qui lui plaisent, il demeure au dedans de lui-même; quand il est avec ses amis, il aime à discourir et à se répandre au dehors; lorsqu'il parle, on voit bien qu'il saurait se taire, et lorsqu'il est muet, on voit bien qu'il saurait parler... Il écoute les autres paisiblement, et les paye souvent de la patience ou de l'attention qu'il fait paraître à les écouter... Il leur pardonne aisément d'avoir peu d'esprit, pourvu qu'ils ne puissent pas lui faire accroire qu'ils en ont beaucoup... Ce qui fait qu'il est bien reçu dans les compagnies, c'est qu'il accommode à tous, et ne se préfère à personne. Il ne se préoccupe pas de faire valoir ce qu'il sait, il aime mieux leur offrir le plaisir de dire eux-mêmes ce qu'ils savent... il n'est pas fort vif au dehors; mais il a beaucoup de vivacité au dedans, et peu de chose échappe à ses réflexions... Il n'est pas naturellement curieux, il ne s'amuse pas à deviner les secrets d'autrui; mais lorsqu'un peu d'ouverture d'un lui donne, il va de son jugement en conjecture, et quand il le voit, il n'y a guère de mys-

tère ([u'il ne dé- Duvrc... il V(»i((oui d'un coup le ridicule dv.>
iiuunnes,

livante : « La cour a Ioik'- sa polilosso, vl los damos h!s plus
spiitucllcs ont trouvé srs Ictlros iiip'?iiiL*uscs et délicates.»
^OKuvros

Dinplî'tL's (.k' l'l('H'liici', vi>l. I, paire i,\.

et jamais personne ne remarqua plus promptement une
sotlise...

« Il est naturellement paresseux; mais quand il est pressé, il
trouve en lui des ressources dont il a été souvent étonné lui-
même... Quoiqu'il perde beaucoup de temps, il se rencontre qu'il
en a toujours assez; et, tout lent qu'il paroît, il y a peu de gens
qu'il ne rattrape, quelque diligents qu'ils puissent être. »

Nous passons l'endroit dans lequel l'ingénieux abbé parle du
style de ses ouvrages, où il y a, dit-il avec raison, de la netteté^ de
la douceur^ de r élégance» Mais lorsqu'il ajoute : « La nature y
approche de l'art, et l'art y ressemble à la nature » , son apprécia-
tion est un peu trop favorable, et ceux qui ont lu ses oraisons fu-
nèbres auront de la peine à accepter ce jugement (1). Dans le pas-
sage suivant, écrit en certains endroits avec une fermeté remar-
quable, on sent les mouvements généreux d'une grande âme que
l'envie ne troubla jamais et qui fut incapable de la plus légère
bassesse. C'est ici que l'honnête homme se révèle tout entier; il
n'y a pas un seul mot à retrancher dans cette page qui fait le plus
grand honneur à celui qui l'a tracée : a Pour son cœur, où je crois
que vous vous intéressez davantage, il n'est pas si aisé de le
connoître : il se modère quand il veut, il est secret et circonspect,

il se cache souvent sous les voiles d'une tranquillité et d'une indifférence apparentes. Mais je l'ai vu dans son naturel,

(1) Comme nous l'avons dit, il est probable que ce portrait fut terminé vers 1681; à cette époque, Fléchier avait déjà prononcé plusieurs de ses oraisons funèbres: celle de [^] de Montausier, le 2 janvier 1672; celle de W["] d'Aiguillon, le 12 août 1675; celle de Turenne, le 10 janvier 1676..

; l'observe depuis longtemps, et je suis dans sa condescendance : ainsi, mademoiselle, je vous ferai part de mes connaissances. li n'auroit pas de peine à vous faire lui-même sa confession ; et il est juste que vous sachiez comment tout est fait et comment se gouverne un cœur que je suis assuré que vous possédez.

(t Ce cœur donc, mademoiselle, n'est pas indigne de vous... 11 a de la grandeur et de la générosité. Aucun intérêt ne le touche, et il ne voudroit avoir du bien (que pour y être en état d'en faire. Son plus sensible plaisir, c'est de vouloir obliger ses amis ou de pouvoir reconnoître les obligations qu'il leur a. Il aimeroit pourtant mieux avoir des grâces à faire que d'en recevoir. Il a toujours cru que le mérite pouvoit se passer de la fortune; il s'est contenté lui-même l'un et ne s'est point inquiété de l'autre.

(i li-même n'est tant contre son humeur que d'être à charge qui (que ce soit; dans ses besoins, il n'a recours (qu'à sa patience ; et (quand il seroit plus éloquent qu'il n'est, il ne lit plus parler quand il s'agit de demander... Tous les honneurs du monde lui paroissent trop achetés, s'ils lui soient coûté quelque bassesse. 11 n'aime pas à contredire, mais il aime encore moins à flatter. Quoiqu'il n'y ait guère d'homme qui sache mieux louer que lui, il n'a jamais voulu se louer ni même donner mal à propos ses louanges.

(. H sait, (juand il le faut, jeter quelque grain d'encens ui ré-
crée et qui n'étourdit [Das : aussi n'en rc<;oit-il [kis ni ne soit aus-
si (in que celui (pi'il donne...

(. Il a de l'ambition, non pas de celle cjui s'empress<' et agile
pour parvenir; mais de celle qui attend paisibleient la justice
qu'on doit lui rendre, qui ne cherrho pas

les voies les plus courtes, mais les plus honorables, et qui veut
toujours mériter, longtemps avant que d'obtenir, ce qu'il peut lé-
gitimement prétendre. 11 se console aisément de n'être pas heu-
reux, pourvu que le public l'en juge digne, et il travaille à se faire
considéi'er par lui-même, plutôt que par l'état où on l'aura mis...

((Il n'envie la gloire de personne, mais il aime à jouir de la
sienne. Quoiqu'il n'ignore pas les talents qu'il a, il estime ceux
que les autres ont ; ainsi il a le plaisir que donne l'honneur, sans
faire souffrir aux autres les incommodités que donne l'orgueil. Il
est sensible aux approbations sincères et désintéressées. Un
homme qui le loue sans le connoître, un auditeur qui s'écrie, un
passant qui le montre et qui dit : Cest lui, ce sont les éloges qui le
touchent davantage. Quand on l'élève, il se lieit dans une hon-
nête modération, et sa pudeur est embarrassante; mais si l'on
veut l'abaisser, il lui prend une fierté qui le met audessus de tout.
Il est facile, populaire, officieux à ceux qui sont au-dessous de lui,
commode à ses égaux; pour les grands qui se prévalent de ce
qu'ils sont, il les respecte de loin et les abandonne à leur propre
grandeur. Il se possède dans les occasions, et les passions ne
peuvent rien sur sa raison, si elle n'y consent ou si elle n'est sur-
prise... Il lui importe plus qu'à d'autres de bien considérer le parti
qu'il prend, parce que difficilement il se résout de s'excuser ou de
se dédire, m

Fléchier se représente enfin ami facile , obligeant et plein de bonne foi. En cet endroit, on rencontre des traits heureux et d'une rare précision, des expressions originales et presque trouvées. C'est ainsi que parlant de la confiance

[u'il accorde aux autres, il déclare qu'on ne la regagne ilus quand on l'a perdue : «Il ne trompe jamais personne, lit-il, et n'est jamais trompé qu'une fois. » Si, par hasard, l vient à blessa' ses amis, il est le premier à reconnaître es torts; ((mais, si l'on se plaint de lui sans raison, il a ;ne innocence fière qui ne descend pas aux éclaircisselents et aux justifications. » Mais pourquoi morceler es phrases d'une si élégante précision? Voici tout ce as-sage d'un portrait, déjà fort connu (1). n II est de onne foi et il croit aisément que tout le monde est de lême; mais si l'on vient ta lui manquer, on ne regagne lus sa confiance : ainsi, il ne trompe jamais personne, L n'est jamais trompé qu'une fois... S'il a donné quelue sujet de plainte à quelqu'un, il n'oublie rien pour ; satis-faire; mais si l'on se plaint de lui sans raison, il une innocence fière qui ne descend pas aux éclaircisîments et aux justifications, et rien ne lui coûte tant ue de faire son apologie. Quand on roïïensc, il a le assentiment vif, mais il ne dure pas longtemps. L'enie lui déplaît, mais elle ne l'alllige pas. 11 souOre avec eine une injustice, mais il pardonne. Mais l'infidélité 'un ami est le pé-ché irrémissible pour lui. Lorsqu'on en se mal à son égard, il y a peu d'excuses qui le satisfasînt, et il a d'autant plus de peine à se réconcilier avec

[\\) Co portrait se trouve dans loscL'Uvrcscomplrtes do Klr-chiî'r. lilioii l)iiicr('»ix, vol. I, pai^o i.xix. Dans cos iUmmitimn temps, . Sainte-lUûve Ta reproduit do nouvoau, à la suite do son Introtedon aux Mémoires sur les (irands Jours iVAuvenjnc ;

vi\i|i\, on Uu), M. Dolarroix a publié ce portrait, d'après
rauto::rapiio im^mo ; Klôolior (pi(^ p issôdo M. L. de
riu/onuier»', (Voyo/ Ilisloire de !éc/iier, pa;;o 235 ot suiv. lidiliou
iu-b".)

ceux qui l'ont fâché, qu'il prend plus de précaution pour ne fâ-
cher personne.

« Il n'a pas de grands attachements au monde; comme il n'y a
pas beaucoup à gagner (1) ni beaucoup à perdre, il n'a ni de
grands chagrins, ni de grandes joies... Les devoirs extérieurs et
les bienséances de la vie lui sont à charge. Les visites qu'on se
rend, les lettres qu'on s'écrit, et ce commerce de société inévi-
table entre gens indifférents, sont des contraintes de sa part et
des importunités de la part des autres... Il ne compte avoir vécu
que le temps qu'il a passé avec ses amis ou avec lui-même, et ses
meilleures heures sont celles de ses entretiens familiers ou de ses
libres rêveries... Le nombre de ses amis est, comme celui des
élus, fort petit; il ne les choisit pas légèrement, mais il les ménage
et il les conserve soigneusement, quand une fois il les a choisis ;
et s'il en a peu, au moins a-t-il cet avantage qu'il n'en perd point.
Il est avec eux gai sans emportement, libre sans indiscretion, fa-
milier sans incivilité, complaisant sans foiblesse et sage sans aus-
térité. C'est ainsi qu'il est fait pour ses amis, et c'est ainsi qu'il
souhaite que SCS amis soient faits pour lui. »

En terminant, Fléchier prie M"" Des Houlières de ménager sa
modestie, et de cacher discrètement le portrait qu'il vient de tra-
cer; je retrouve le bel esprit, toujours un peu précieux et maniéré,
dans les recommandations qu'il adresse à son amie : « Voilà, ma-
demoiselle, lui dit-il,

(1) Ducreux a mis : « Il n'a pas de grands attachements au monde; comme il n'i pas beaucoup à gagner ni beaucoup à perdre... » Ainsi modifiée, la phrase de Fléclhier devient assez obscure.

icelles sont les mœurs et les habitudes de notre îiini. Si peinture (ju»; je vous en ai faite répond à l'idée que vous 1 aviez, je no me repentirai pas de vous avoir obéi : si-)ij, tenez-vous en à l'image que vous vous êtes formée)us-raîne, et laissez à votre cœur le soin de vous le rerésentei* avec les qualités que vous lui souhaitez. Surtout, ,ites-lui un secret de cet écrit que je vous envoie. Tenez mjours un voile tiré sur son portrait, et ne me brouillez as avec un homme qui rougit de ses vertus comme de îs défauts, et qui, faisant parler les autres de son méte, n'en parle lui-même jamais. »

Tel est ce portrait de Fléchier: il se rattache naturelleleiiit aux lettres ([u'il écrivit à Al"" Des Houlières ; il est de i même période, et se trouve mêlé à cette agréable corespondance (1); dans ce genre, c'est sans corïtredit ce ue le futur prélat nous a laissé de plus linement achevé. On se demandera peut- être avec quelcjue curiosité si le ublic goûta ces lettres, (jui ne sont pas toujours exempts d'une certaine alléterie, mais (pie relève si bien un ir d'élégance et de rare distinction. Le {ublic ne lut as ap[elé à les juger; on ne les lut jamais ([uc dans un ercle d'amis intimes, et elles ne furent ([uc le régäl des lames et des beaux esprits (jui fré-fuien talent le salon de 1"" Des Houlières. Dans le portrait d(; Fléchier, nous trouons cependant un iikiI ([ui peut jeter quel[ue lumière sur e j)oint : « La cour a loué sa)olitesse, nous dit-it, et les lames les plus s[)irituelles ont trouvé ses billets galants. »>

(1) Nous avons dit plii^ haut qio c'est \l. d-' lluzoïïïïèrt» qui ► Oïist'dc Pauto^'rapliodo ce portrait ut lt»s autographes Ue ia-corrci»- H)nd:uu'e adressée; à M"" Des HoulièrLy.

Or, quels sont ce.^ billets que les dames les plus spiri tuelles ont trouvés galants, c'est-à-dire ingénieux et déli cats, sinon les lettres adressées à M"" Des Houlières? 1 est vrai, c'est Fléchier qui parle ainsi de lui-même; mai nous pouvons le croire sur parole : il a trop de sincérité e de bonne foi pour qu'il soit permis de douter de la vérit d'une telle atïirmation. D'ailleurs, si on songe au goût d temps, au goût surtout des amis de Fléchier, on avouer que de telles missives étaient bien faites pour leu plaire.

Huet dit aussi son mot sur ces lettres. Après lui, près que tous les critiques ont répété la même chose ; ils ont aj: pliqué à la correspondance imprimée un jugement quel'é vêque d'Avranches,ami, lui aussi, de iM"" Des Houlières, n' pu porter que sur les lettres que nous publions aujourd'hui Voici l'opinion exprimée par Huet : « Un des plus fameu prédicateurs de ces derniers temps, dit-il, et qui s'est élev par la prédication, et avec qui j'ai été lié d'une étroite fam liarité pendant plusieurs années, étoit prédicateur partoi sans s'en apercevoir. \\ répandoit sa rhétorique jusques dan ses plus simples billets ; et les ordres qu'il donnoit à S6 gens, et les discours f[u'il tenoit dans son domestique étoient des enthy mêmes, des chries et des apostrophes (1). » Lorsqu'il nous dit que Fléchier répandoit s rhétorique jusques dans ses plus simples billets, le docl prélat songe évidemment aux lettres dont il a pu entendu autrefois la lecture chez M"" Des Houlières; c'est bie dans cette correspondance, en effet, que Fléchier a mu

(1) Ruetiana, page 182. Paris, Jacques Estienne, 1722.

ajplié les ornements, et répandu toutes les fleurs de sa ^hélori-
 quic. Il ne s'agit donc pas ici des lettres imprimées; :elles-ci ne
 sont guère pour la plupart que des lettres d'affaires écrites avec
 correction, mais simplement et sans cet ipprêt que Huet semble
 reprocher à son ami.

Le P. de la Rue a aidé à la confusion que nous sigiiaons : il a
 reproduit le jugement de Huet, sans avoir a î)récaution d'établir
 une distinction nécessaire; et, iprès cet orateur, on n'a cessé de
 redire que /es- moinaires billets de Flechier avaient du nombre et
 de Cari. [ietle appréciation est juste, sans doute, pour les lettres
 Justinées à M"" Des Houlières ; mais elle est presque fausse, ou
 du moins elle exige de grandes réserves pour celles que l'on
 trouve dans le dixième volume des œuvres ie l'évêque de Nîmes.
 « L'amour de la politesse et de la ustesse du style, dit-il, l'avoit
 saisi dès ses premières étuies. Il nesortoit rien de sa plume, de sa
 bouche, même en conversation, (jui ne fût ou f{ui ne parut tra-
 vaillé. Ses letres et ses moindres billets avoient du nombre et de
 l'art. Les beaux-arts ayant été sa première occupation, principae-
 ment la poésie, il s'étoit fait une habitude et pres(iue une lécessi-
 té de compasser toutes ses paroles et de les lier en nidence (1). o
 La Hue veut-il parler ici de la corresponlaiice imprimée de Flé-
 chier? Nous ne le croyons pas; il îous est dillicile, en elfel, de
 nous représenter le brillant)rateur iumt ses paroles en cadence
 pour écrire de simples étires d'aflaires, de condoléances ou de
 compliments. [(Ses lettres et ses moindres billets avaient du
 nombre et

(1) C.itr]rM' Diircux, cL'iivros complctea ilo I-'N-clUim*.
 vol. I,)afe'(î xcviî.

de l'art », nous dit le P. de la Rue; ce jugement e.^t vra: vsur-tout des lettres qu'il écrit comme bel esprit à Huet, à Bussy-Rabutiou, à M^m de la Vigne ou à M^m Des Houlières: c'est alors qu'il montre volontiers son savoir-faire et ses habiletés d'écrivain; qu'il est scrupuleusement attentif au choix des mots, et qu'il vise à la finesse du style et à la délicatesse du langage. Aussi ne serions-nous pas surpris que le P. de la Rue, comme Huet, n'ait voulu parler qu(des lettres envoyées à i^r de la Vigne ou à IM^m Des Houlières, de ces billets si élégants et si jolis, et qui portent encore si bien la trace du soin avec lequel ils furent écrits (1).

D'ailleurs il ne faut pas croire que Fléchier travaillât beaucoup ses phrases et se mît à la torture pour composer cette prose coquette et soignée que nous connaissons. Nous avons pu examiner à loisir les autographes de ces lettres : rien de plus net et qui atteste mieux cette heureuse facilité dont Fléchier nous a parlé dans son portrait. Parmi tous ces autographes, il y en a fort peu qui portent une légère rature (2). En voyant ces ma-

(1) Nous ne voulons pas dire pour cela que Fléchier ait péniblement élaboré ces lettres; il suffit d'examiner les autographes pour se convaincre du contraire.

(2) Voici à ce sujet une note que M. de Buzonnière a bien voulu nous communiquer; elle est d'une exacte vérité: « Ils sont tracés, dit-il, on pourrait dire peints, avec une netteté et une assurance remarquables. Ils ne portent ni ratures ni surcharges, et on serait tenté de croire qu'ils ont été mis au net sur des brouillons, si tout ce qui est sorti de la plume de Fléchier ne portait le même caractère. Je possède les premiers jets de plusieurs passages de ses sermons, presque tous sans ratures; et plusieurs autres lettres aussi soignées que celles-ci adressées à diverses personnes. En

les examinant, on peut se convaincre que les pensées naissaient dans

Duscrits dont récriture est si lisible , dont les lettres ^ont si bien formées, où tout enfin est disposé avec la plus parfaite ré^ularité, on sent que la plume a couru comme i'elle-même, et qu'il n'a pas fallu à l'auteur de grandes fatigues pour trouver les tours ingénieux et les finesses 3e langage qui font l'ornement de cette corresponknce.

Je ne veux pas dire cependant que Fléchier ne se soit)as mis en frais pour AI"" Des Houlières : il avait trop învie de lui plaire, ainsi qu'à la spirituelle société qu'elle 'éunissait dans sa maison, pour se permettre de ces négligences de style qu'on n'eut pas manqué de relever. « Souffrez que je vous adresse, écrit-il k son amie, tout ce que e pourrai penser de mieux, et, pour ainsi dire, toute la leur (le mf)n esprit » ; voilà la vérité. Fléchier a voulu)nrir à M"" Des Houlières tout ce qu'il pouvait />e/w^r de nieux, et il a voulu être avec elle aussi aimable que possible; mais en même temps il a le sourire si facile, il conlaît si bien toutes les ressources de sa langue, qu'il ne lui aut pas (l(î gi-ande efforts pour parler avec cette grâce et ette pureté (lui nous surprennent d'abord, et paraissent nen plus le fruit d'un long tiavail (jue d'un heureux laturel.

Au reste, comme nous l'avons remarqué déjà, au fond

an osprit rompIMos de substance et d'expression, ot qu'il trouait d'inspiration ces tours iii^t'-uicux et Cfs liuosbOs d»* ian-pa^o ni, pour tout autre, n'eussent ('•(»" (pie le fruit d'un long travail, nlin, à la régularité de son écriture on reconuait la nature

de on esprit, toujours inaitre de ses idées, et procédant à ses œuvres lus fougue et sans interruption. »

de ces pages légères, écrites en J)artle pour l'amusement de (quelques beaux esprits, on saisit çà et là un mot, un trait qui atteste la bonne et franche amitié de Fléchier pour M"" Des Houlières, quil appelle lapins fidèle et la melllcarc amie (ht monde. La meilleure amie du monde, en elîet, celle qui, pendant plus de trente ans, montra un si fidèle attachement. Commencée vers 1677, la correspondance continue encore en 1709. A cette dernière date, Fléchier est fort âgé; il est l'évêque aimé et respecté que la sagesse et la modération de sa conduite ont rendu vénérable à ses contemporains et à la postérité 5 de son côté, M'^ Des Houlières, jeune encore au début de cette douce et charmante liaison, touche maintenant à la vieillesse : elle a été éprouvée par bien des malheurs, elle a vu mourir tous les membres de sa famille; cette rue de Y Homme- Armé, théâtre de sa gloire et de ses succès, où elle réunit si longtemps ime cour nombreuse et choisie^ elle l'a quittée pour venir habiter, à quelque distance de Saint-Roch, un quartier qui ne lui rappelle aucun souvenir ; et il ne lui reste plus d'autre consolation que de recevoir, comme au temps de sa jeunesse, quelques-unes de ces lettres qui charmèrent si souvent ses loisirs. L'excellent prélat ne parle plus aujourd'hui comme le spirituel abbé d'autrefois, mais c'est encore le même ton affectueux et bienveillant que nous avons déjà signalé. L'ancienne amitié existe toujours ; et si l'expression a quelque chose de plus grave et de plus digne, c'est qu'à l'âge qu'avait Fléchier à cette époque, et avec le caractère dont il était revêtu, les frivolités passées n'eussent guère pu s'accorder avec cette bien-

éance dont il fat toute sa vie un si religieux observateur.

Ce qui est assez remarquable, c'est qu'à partir de 1605, Dûtes ces lettres sont signées, tandis que parmi les précédentes, il n'y en a qu'une seule qui porte le nom de l'échier. A cette époque, l'illustre prélat se sentait-il plus à aise et comprenait-il qu'il n'y avait plus alors d'inconénient à faire connaître son nom? Comme pour ses épîtres

M^{'''} de la Vigne, a-t-il redouté les libraires futurs et ■t-il voulu, par cette précaution, se mettre k l'abri de îurs indiscretions? C'est possible; mais si c'est réelleient dans ce but qu'il n'a pas signé les lettres que nous enons de rapporter, il faut avouer qu'il n'a pas trop bien éussi.

Parmi ces dernières lettres, en voici une qui ne manque as d'intérêt ; malgré sa longueur, nous la donnons tout ntière. Il est curieux de voir Fléchier corrigeant des vers e Ar*" Des Houlières: ses corrections ne sont pas toujours xcellentes ni ses critiques toujours justes; on ne sera pas iché cependant de savoir jusqu'à quel pointM^{'''} Des Houères tint compte des observations de son vieil ami, et omment elle modifia quelques-uns des vers de sa mère u'(^lle avait soumis à l'appréciation de l'évêque de Nîmes.)n s'étonnera peut-être que Fléchier n'ait établi aucune omparaison entre les beautés du texte et la faiblesse de i traduction; mais comme ses conseils ne s'adressaient as à un auteur encore vivant, sa critique ne pouvait uère porter que sur des détails.

" \ Narbonne, rc s î m vît i ^'O* Je vous souhaite, mademoiselle, une année (jui vous

dfklommage ou du moins (jui vous console des douleurs vl dos pertes de l'autre. Après la mort de M^{'''} votre mère que nous avons tant regrettée et celle de M. votre frère que j'ignorois, il

semble que la providence de Dieu doit à votre vertu et aux vœux de tous vos amis quelque bonheur inespéré. Personne ne s'y intéresse pluî que moi et par les souhaits que j'en fais, et par la part qui j'y prendrai. J'ai lu les trois psaumes que vous m'avez lai l'honneur de m' envoyer. Ils tiendront bien leur place dan le nouveau volume des poésies de M^{'''}^ votre mère, e feront honneur à sa mémoire par la beauté des vers e par des sentiments de piété dont elle a relevé ceux d David, auteur de ces cantiques. J'ai regardé ces trois petit ouvrages comme achevé?, et je n'ai pas cru qu'il fut né cessaire d'y rien changer; cependant, pour satisfaire au: devoirs de l'amitié et pour marquer que je n'ai oublié ii le zèle que j'avois pour la gloire de cette illustre amie, n la confiance dont elle m'honôroit, je \eux bien vous en voyer quelques petites remarques, comme je les lui auroi envoyées à elle-même (1).

P/VRAPHR\SE DU PSAUME Uo.

Lauda anima mea Dominnm.

1/^ STPOPIIE.

Ma bour/ic, louon.s le Seigneur ..

« Pourquoi ne pas dire littéralement: Mo}i âme, louons, etc., cela seroit plus noble (2).

2* STROPHR.

Ne nous assurons point sur les enfants des hommes, Ni sur leurs puissants souverains...

(1) Ces trois psaumes se trouvent dans les œuvres de M^{'''} De Honlières, vol. 11, p. 108 et suiv. I*aris, 1725.

(2) M^{'''}* Des lloulières a adopté la correction de Fléchier.

((L'épithète de puissants ne me paroît pas propre. J'ai ■ ne-
rois mieux dire :

Non plus que sur leurs souverains,

IU :

Ni même sur leurs souverains (1).

h* STnOPHK.

Oui par d'intarissables soins...

((Le mot (V intarissables no me semble pas bien convélir (2).
On pourroit dire infatiahU's, mais des hommes ilutùtque de
Dieu.

Fa qui, bion (jue no<> arurs vieillissent dans le crime...

H Ce vers me paroît un peu rude. Seroit-il mieux ainsi :

Kt qui, malgré l'horreur que lui donne le crime (3)...

u bien :

Kt qui, mal^Té l'excès où h; porte le crime ..

PARAPHRASE l)(i PSAUME 12.

Usqnoquè Domino...

;i' STROrriF.

jyu/i dangereux sommeil...

If un sommeil &àU^{iViH\ {!\})...

((Tout ce psaume est fort beau. Il n'y a rpjo les cin(j

(1) M"* Des lloulièros choisit la première variante :

Non ///*/s ijiir sur Irurs souverains,

(2) Cette èpitlicte lui conservée.

(3) M"* Dos lloulières remi)iaça le vers de sa mère par celui de 'lècliicr.

(Il) J)'iin d'ingereur sommeil n'a |>as été chanp'.

premiers de la cinquième strophe (1) , dont les rimes (\ effroi et de moi seroient bonnes à changer à cause de la consonnance de joie, envoie, proie; mais c'est une délicatesse sur laquelle vous déciderez.

PARAPHRASE DU PSAUME

Dixit insipiens...

Que la profonde mer enserre.

« Ce mot ;)ro/o/zf/e semble ne pas convenir. Ne vaudroit-il pas mieux dire :

Que le vaste Océan enserre (2) ?

Du sentier de la grâce ils se sont égarés. Tous sont pour le Seigneur devenus inutiles !

« David ne parloit pas de la grâce (3).

Des sentiers du Seigneur...

et en l'autre vers :

Ils sont tous devenus à sa gloire inutiles, ou:

Ils sont tous i\ tout J)ien devenus inutiles (Zi).

fi" STROPHE.

Que de souhaits qui font horreur ;

(1) C'est- dans la quatrième strophe que se trouvent ces rimes
elles ne furent pas modifiées.

(2) La correction était médiocre : M"" Des Houlières ne
l'adoptJ pas.

(3) Critique juste, dont M"" Des Houlières cependant n'a pas
teni compte.

(Zi) Variantes qui ne valent guère plus que le vers critiqué : ce-
lui-ci fut conservé.

« Ce mot de souhaita est trop foible : que de projets^ qiie "at-
tentats (1).

•£c5 presse et leur jyr/-le des ailes^

'airnerois mieux /es pousse.

Loin qiCentre eux se cultive une innocente paix,

audroit-il pas mieux dire :

Loin de s'entretenir dans une douce paix (2),

... Ils en sont devenus A m'offenser moins reterius,

e vers n'est pas assez coulant :

Moins saçes et moins retenus (3).

Prononcent-ils mon nom que dmis d'af/Yeux hla<!phèmes ?

Ce vers a quelque chose de rude. Scroit-il pas plus doux nsi :

C'est de mon nom sacrc^ qu'ils forment leurs blasphèmes (^}.

«Voilà, mademoiselle, les petites remarques quej'ai laites, ni ne sont, pour la plupart, que des minuties et plutôt Bs scrupules que des censures et des corrections. Receîz-les comme une marque de l'estime très-particulière lie j'avois pour M''' votre mère , et que j'ai maintemt pour vous, puisque vous succédez h. son esprit et \ m mérite, et que je suis avec le même attachement h tout

(1) Le mot mtentnt^ a été substitué à sou/ïnits. (*J) M''' Dos Iloulicros uo fit aucun chaneomoiïi a ro< doux vers. (l\) (U'ttc correction n\i pas ûté aclopti-e.

(U) Ce vers est moins rude t(ue le prt'Cédent, mais M''* \)c^ Honores a conservé c(»lui de sa nière.

ce qui vous touche, mademoiselle, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« Esprit, év. de Nismes. »

Le 26 décembre 1697, il écrivait à M''' Des Houlières pour la féliciter d'une j)ième qu'elle venait de lui envoyer. Nous ne sommes pas tout à fait de l'avis de Fléchier, qui fait le plus grand éloge de ces stances et n'y trouve ;?as vu mol qui puisse donner lieu à la critique : ce jugement nous prouve qu'à l'exemple de Chapelain, il n'était pas fort sévère pour les poètes, surtout quand ces poètes étaient de ses amis.

a A Montpellier, co 2G déc. 97.

((Si vous voulez, mademoiselle, remercier tous ceux qui vous louent, vous ne serez pas sans occupation. Je ne vous épargnerai pas de mon côté, et vous pouvez compter sur mes louanges toutes les fois que vous aurez la bonté de m'envoyer quelque ouvrage de votre façon. Ces stances sur la paix (J), dont vous avez bien voulu me faire part, méritent les éloges de tous ceux qui les liront. J'en ai été tout à fait touché, tant à cause de l'image agréable, quoique triste, de M^{o*} votre mère, que vous nous remettez devant les yeux, qu'à cause des louanges du roi, que vous avez si bien ménagées, soit à l'égard des victoires qu'il a remportées, soit à l'égard de la paix qu'il vient de donner au monde. Personne n'a si bien chanté la paix que vous,

(1) Il ne faut pas confondre cette pièce avec VHiimne à la Paix, qu'elle envoya à Fléchier le '2U octobre 1703. Les stances sur la paix se trouvent dans les œuvres de vr* Des Houlières, vol. II, page 254; en marge on lit la date de l'année 1097. Paris, J. Villette, 1725.

; quelque iiiagnificence (ju'il y ait dans la célébration du latriage de AJ. le duc de Bourgogne et de la princesse de avoie, aucune danrie, avec toutes ses pierreries, n'a mieux ,it les honneurs de cette fête que vous les l'uiés dans vos 3rs. Je n'y trouve pas un mot qui puisse donner lieu à la 'itique. Je vous prie de me conserver toujours quelque irt en l'honneur de votre souvenir, et de croire qu'on ne zut être plus sincèrement ni plus parfaitement fjue je lis, mademoui-tcUe, votre très -humble et très-obéissant irviteur.

« Esprit, év. de Nismes.

« M^{'''} DesOulières (1). »

Plus d'un an après, le 10 mai 1699, nous voyons l'éique de Nîmes consoler M^{'''} Des Houlières, que la mort un de ses oncles laissait probablement seule à l'aNonir.

« < A Nism » s, ce 10 mai 90.

(t J'apprends par votre lettre, mademoiselle, la perte que)us avez faite de M. votre oncle ('2), et je crois lacilement le vous en avez été fort touchée. Les raisons du sang et î la nature, jointes à celles d'une tendre amitié et d'une ngue habitude de vivre ensemble, intéressent sensibleent un cœur naturellement occupé de ses devoirs. On grette ce qu'on a longteiiq)s vu et aimé, et je comprends en (jue lorsqu'on a eu plusieurs déplaisirs dans la vie, il a toujours dans le dernier malheur un ci-riain point de)uleur (jui réunit et renouvelle tous les autres. Ahiis on ouve aussi de nouveaux secours et de nouvelles consola-

(1) C'est ahisi (juc k; nom val <"(;ril dans l'an tu ^'ra plu». (*i) M. (le la (îardc, sans doute, frère de M^{'''} Des Moulière.s, le 6nie (jui, en IGO/i, assiblait aux funérailles de sa sœur. Voyez plus lUt, j). ID/j, note 1.

lions chiiis la soumission qu'on a pour Dieu et dans 1 connoissance de la fragilité des choses humaines. Je n'j pas douté qu'il n'ait eu jusqu'à la (in le courage etlatrai quillité chrétienne que feu M^{TM*} votre mère lui avo ap})rise par son exemple. Je ne puis que vous oflrir m(foibles prières et compatir à votre douleur. Si les affain de la religion ne m'eussent retenu ici, je serois parti poi Paris, où j'aurois eu la satisfaction de vous assurer que quefois qu'on ne peut être plus parfaitement que je le suii mademoiselle, votre très-humble et très-obéissant servi leur.

((Esprit, év. de Nîmes.

((M^{^^} Deshoulières (1). »

On le voit, Fléchier n'écrit que de loin en loin, et h lettres ne se succèdent plus avec la même réguliir qu'autrefois. Ce n'est pas que l'affection se soit refroid avec le temps. Non; mais en 1699 Fléchier est déjà vieu: il est accablé par les fatigues de son épiscopat , qî la révolte des Cévennes rend chaque jour plus pénible; < dès lors on comprend que la correspondance soit moir fréquente et ne conserve pas le caractère qu elle avait t auparavant. L'ancienne gaieté a disparu; mais il reste lot jours un ton d'une extrême bienveillance, preuve d(bonnes relations qui continuent entre le prélat et se excellente amie. Voici un billet charmant qu'il lui envoya en 170J. Depuis longtemps Fléchier vit retiré dar son diocèse, loin de Paris et de la cour, qu'il charma ai trefois par l'élégante distinction de sa parole ; mais depu

(i) On remarquera que Fléchier écrit le nom de M["]* Des Ho[^] lières autrement que dans la lettre précédente.

ette gloiieuse époque, les années se sont écoulées, et, omme Mascaron, il ne se croit plus capable de reparaître ,vec honneur dans ces mêmes chaires qu'il avait illustrées.

« < A Nîmes, ce 20 aoù[^]. 1701 .

« On ne vient pas chercher si loin des orateurs, madenoiselle, pour faire l'éloge des princes (1). Une vieille élojuence rouillée dans la province n'est plus propre à latter les oreilles des courtisans, et c est assez pour moi de *aii(î quelque homélie ou quelc- jue instruction aux peuples le mon diocèse. Je suis bien aise ([u'une nouvelle iausse mus ait donné une vraie joie, et que cette

marque de votre unitié me donne lieu de vous renouveler les sentiments l'estime particulière avec lajuelle je suis, mademoiselle, lotie très -humble et très-obéissant serviteur.

« EsPR[r, év. de Nismes.

«M^{TM*}^ Des Uoulières (2). »

Le noble vieillard avait encore des attentions délicates pour son amie, et, <{uoique séparé d'elle depuis bien longtemps, il ne négligeait pas l'occasion de lui être agréable. Lin jour, il lui expédie du miel de Narbonne, comme il en avait expédié autrefois à M^{TM*} Des Houlières ; et à son envoi il joint six huukilles de la mcUlcuv aut de

(1) Allusion i\ la mort réconto {\o Monsloir, Pliillppo d'OrN^ms, fric unique du roi. Il mourut i\ Sainl-Cloud, le o juin 1701. Ce fut M. do Lanpres, Krairols-Loils de ('lerinont-Tonnerre, qui fit Poraison funèhre du prince.

(2) Il est ;iss('« ein*it'u\ de voir que Kli'cllier ccii iroi5 {v\< kw suite lo nom de MTM Des Uoulières au bas de ses lettres, et iryis fois il Pécrit d'une manière diflercnte.

— 27^ — la reine de Honc/rie^ qui était alors fort recherchée
(1)

« A Nisiues, ce 15 avril 1702.

« J'ai lu avec plaisir, mademoiselle, les vers que vou avez eu la bonté de m' envoyer, par lesquels vous de mandez au roi son histoire faite par médailles (2). Quani vous ne m'auriez pas appris le succès de cette pièce poé tique, je l'aurois facilement deviné. De tels vœux adressé à un tel prince ne peuvent. manquer d'être

exaucés. J suis bien aise qu'il ait commencé à vous faire du bien
(3)

(1) «L'eau de la reine d'Hongrie, dit le Dictionnaire de Trévoux, est une distillation qui se fait au bain-marie, des fleurs de romarin, sur lesquelles on a versé de l'esprit-de-vin bien rectifié. On l'appelle ainsi à cause du merveilleux effet qu'en ressentit une reine de Hongrie à l'âge de soixante-douze ans. » Dans ses lettres M^m de Sévigné en parle bien des fois; elle en fait souvent l'éloge avec enthousiasme : « J'ai dans ma poche de votre admirable rein d'Hongrie, écrit-elle à sa fille; j'en suis folle, c'est le soulagement de tous les chagrins. » Lettre du 20 octobre 1675. Lettres de M^m de Sévigné, vol. IV, page 193; édit. Ad. Régnier. Paris, Hachette 1862, 1^{er} vol. in-8°.

(2) Il s'agit de l'Épître au roi[^] que M^m* Des Houlières adressa Louis XIV à l'occasion de son histoire faite par médailles, et composée par l'Académie des belles-lettres. Dans les œuvres de M^m* Des Houlières, édition de 1725, cette pièce se trouve vol. H page 259, sans aucune indication d'année. Dans les œuvres de M^m Des Houlières, édition de 1761, 2 vol. petit in-12, cette pièce se trouve vol. H, page 285, avec la date de l'année 1712. On la trouve dans l'Éloge historique placé en tête de cette édition, page xlv « Elle adressa une épître au roi, en 1712, pour lui demander son histoire qui venoit de paraître, et qui finissoit alors à l'avènement de Philippe V au trône d'Espagne. » La lettre de Fléchier nous prouve que ce n'est pas en 1712, mais en 1702 que furent composés les vers de M^m Des Houlières.

(5) L'auteur de l'Éloge historique, page 11, nous dit que M^m Des Houlières reçut une pension de trois cents livres, le 30 janvier 1714, année où, d'après lui, fut publiée l'Épître au roi. Mai

ne faudrait-il pas croire plutôt que c'est en 1702 que cette pension fut accordée à M^{me} Des Houlières ?

Je ne doute [D]ûs qu'il ne vous accorde de [D]iu.s grandes grâces sans attendre rⁿêmo que vous les deuiaiidiez. Je rne suis réjoui du meilleur état de votre santé, et je nie fais un plaisir d'y contribuer de quelque chose, en vous envoyant au plus tôt le miel et Teau de la reine de Hongrie que vous souhaitez, et que je ferai choisir à Narbonne et à Montpellier. Je vous rends très-lmmbles grâces de l'honneur de votre souvenir, et suis plus que personne du monde, mademoiselle, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

((EsPRrr, év. de Nismes. »

Un mois après, Fléchier lui annonçait que son petit envoi était en route et qu'elle le recevrait bientôt.

« A Nismes, ce 18 mai 1702.

((J'ai fait mettre au messenger de Montpellier, mademoiselle, un petit baril de miel de Narbonne, choisi dans Narbonne même, et six bouteilles de la meilleure eau de la reine de Hongrie de ce pays. J'ai fait payer le port ici, et vous n'aurez (juà les envoyer prendre à l'adresse que j'ai chargé M. Bégaut (1) de vous marquer. J'ai regretté la perte que nous avons faite de notre doyen de l'Académie {'!}), mais j'ai été consolé par l'assurance que vous

d) C'était le secrétaire de Kléchicr ; il devint plus tard chanoiii; (!<' la cathédrale de iNîmes. Ducreiix cite de lui une lettre adressée à liaville, intendant d(î Lang:uedoc, à roccasion ilc la mort de l'"l<"chi('r. Œuvres coniplrtps do Klôchicr, vol. I, paire i.xxvni.

Cl) \ai Icltiv do FltH'hier daléo do Niuios lo 18 mai 170*J nous prouvo (pril s'agit ici de François Charpentier. Nô à l'aris le 15 février Ki'JO, roçu à IWcadômio française le 7 janvier 1650, il mourut lo 2'2 avril 170'J. Voyo/ son «"loirodans Vllisiinredes memhrts dr /'Anulnnit: frunmi^r, par (rAleinbert, \ul. Il, paf:o 127. (î vol. iii-rj. Paris, Moutard, 1787.

iS

nie donnez qu'il est nioit avec de grands sentiments de piété. Je loue aussi son jugement dans les marques d'amitié et de confiance qu'il vous a laissées en vous nommant exécutrice de son testament. Il ne pouvoit mettre ses dernières volontés en meilleures mains ; mais quoique vous soyez contente du présent qu'il vous a fait, je voudrois qu'il eût payé un peu plus largement les tristes et lugubres soins dont il vous a chargée. Je connois votre désintéressement, et je suis avec toute l'estime et la considération possible, mademoiselle, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

((Esprit, év. de Nismes. »

Dans sa jeunesse, Fléchier avait composé des vers fort agréables, mais qu'il n'avait jamais voulu publier. Des écrivains peu scrupuleux se mirent sans plus de façon à le voler, et firent paraître sous leurs noms des pièces dont ils n'étaient nullement les auteurs (1). M^m Des Houlières s'empressa d'informer son ami de ces larcins; mais celui-ci apprit cette nouvelle avec la plus complète indifférence, et répondit par une lettre qui sent parfaitement son honnête homme, comme dit M. Sainte-Beuve. A elle seule cette lettre prouverait combien on a raison d'apprécier avec indulgence ces légers délassements d'une muse un peu frivole.

(1) Les œuvres de Pavillon renferment une pièce qui est certainement de Fléchier. Elle se trouve, dans les œuvres de Pavillon ^ sous le titre de Relation de l'autre monde, et elle est adressée à M^{me} de la Vigne. Œuvres de Pavillon, vol. II, p. 73. Amsterdam, Zacharie Châtelain, 1737, 2 vol. reliés en un seul. Voir ce que dit à ce sujet M. Sainte-Beuve, Causeries du lundi, t. XV, p. 21, Paris^ Garnier, 1862.

« ' A Mîmes, ce 10 sept. 170. ».

((Votre attention, mademoiselle, sur ce qui me regarde st très-obligeante. Le vol qu'on me veut faire de queUjues ers que j'ai faits autrefois me touche fort peu. Ce sont des ruits de ma jeunesse, qui n'ont plus de goût ni pour moi li pour les auties. 11 y a (O)lusieurs circonstances et applicaioiis personnelles qui faisoient tout l'agrément de ces petits uvrages poétiques; ces sortes d'idées sont elVacées, et abandonne sans peine ces vers que j'ai oubliés à qui les oudra. Je suis très-sensible à la bonté que vous avez eue le me donner cet avis; ayez encore celle de me croire, avec oute l'esiime et la considération possible, mademoiselle, olre très-humble et très-obéissant serviteur (1).

« EspRrr, év. de Nismes.

M^{me}^ Des H(m)lières. »

Le 'Th octobre 1703, M^{me}DesHoulières envoie àFléchier on hymne à la Pau: ; et tout en li.i annonçant que le roi a eçu sa pièce le plus agréablement du monde, elle le prie le vouloir bien lui indiquer les fautes qu elle peut avoir aites. Quoique cette lettre soit imprimée dans les œuvres on)pIètes de Fléchier (2), nous la citons ici parce que,

1 Cette lettre de Flrbiorse trouve dans la collection que possède M. L. de Buzonnière, mais elle n'est pas inédite comme toutes

elles qui précèdent. M. Sainte-Ueuve Ta publiée dans ses Cuu-
du lundi, vol. \V, p. /|22. Paris, <;arnier, 186'2. On se de-
lera fXîut-être comment M. .Siiinte-lienve a pu, un 1862, pu-
cette lettre qui fait partie d'une correspondance demeurée
iiédite jusqu'ici, et que .M. L. de Buzonnière seul posMîde. M
Sainte-

kiuve, c'est lui-m(^me qui nous l'a atlirmé, avait re<;u de M.
de

'• ' uni«;re communication de ce^ lettres de Flt'cllier, et c'est
(lu'il aura pu an détacher celle qui précède.

Œuvres complètes de Fléchier, vol. \, p. HxS»

(!(toutes celles que M"" Des Houlièi'es a écrites à tillustre
prélat, c'est la seule qui nous ait été conservée,

((Comme je ne fais rien, monsieur, qui ne vous doive un hom-
mage que je vous rends toujours avec bien du plaisir, trouvez bon
que je vous envoie cette hymne que j'adresse à la Paix ; le roi l'a
reçue hier des mains de M. le Pelletier de Souzy (1) le plus agréa-
blement du monde pour moi, et je vous l'envoie aujourd'hui, pré-
venue qu'on ne sauroit trop tôt s'acquitter de ce (qu'on doit à un
aussi illustre prélat que vous. Comme vous m^avez toujours ho-
norée de vos bontés, monsieur, ayez encore celle, je vous en

conjure, de vouloir bien, dans un de vos moments de loisir, me marquer les fautes que je puis avoir faites dans ces vers. Je recevrai cette nouvelle marque de votre amitié, monsieur, avec tout le respect que je vous dois, et avec lequel je suis votre très-humble et très -obéissante servante.

((Deshouliehs (2).

:« A Paris, ce 2/| octob:e 1703. »

A cette époque. Fléchier voyait son diocèse profondément troublé par la révolte des Cévennes; il répond de Nîmes, le 11 novembre 1703 ; il remercie M^{^***} Des Houlières de son envoi, la félicite des vers qu'elle vient de faire, et appelle de ses vœux la fin des calamités dont il est le témoin attristé :

(1) Michel le Pelletier de Souzy, né à Paris, le 12 juillet 16/10, et mort le 10 décembre 1725. D'abord conseiller au parlement, puis conseiller d'État et intendant des finances. En 1701, il fut nommé membre de l'Académie des belles-lettres.

("i) On remarquera que cette lettre est signée Deshouliers. Voici une quatrième orthographe pour le même mot. M^{""} Des Houlières savait de quelle manière devait s'écrire son nom : cette dernière orthographe serait donc la vraie, à moins qu'on ne suppose une faute d'impression dans la reproduction de la signature.

((L'hymne à la Paix que vous avez composée, mademoiselle, et que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, m'a fait un grand plaisir (J). J'ai vu par là que vous avez toujours le même goût pour la poésie, le même zèle pour la gloire du roi, le même souvenir et la même attention pour vos amis. Vous ne pouviez choisir un sujet plus agréable, ni le traiter plus agréablement. La

paix, ce don de Dieu, dont les poètes ont fait une déesse, ne fut jamais plus nécessaire au monde. La guerre a tellement accablé les peuples, qu'on ne peut presque se réjouir que par la pensée et l'espérance de la voir finir. Il n'y a personne qui n'invoque cette fille du ciel et qui ne veuille la faire descendre sur la terre; mais personne ne l'appelle de si bonne grâce que vous. On s' imagine qu'elle va prendre l'essor pour voler jusqu'aux pieds du roi, à votre sollicitation. Nous joignons nos désirs et nos prières aux vôtres, avec d'autant plus de ferveur que nous avons en ce pays la plus triste et la plus cruelle de toutes les guerres. Je vous rends mille grâces de votre souvenir et de votre hymne, et je suis parfaitement, etc. (2).

• \ Nîmes, le 11 novembre 1703. > »

Les années suivantes la correspondance continue, mais avec une irrégularité toujours croissante: en 1704, les deux amis n'échangèrent aucune lettre. Ce ne fut que vers la fin de 1705 que Fléchier écrivit à M^{me} Des Houlières à propos d'un ouvrage dont l'auteur est entièrement inconnu aujourd'hui.

1) Cette pièce se trouve dans les œuvres de M^{me} et de M^{me} Des Houlières, vol. II, p. 261, édition de 1725. Cette pièce porte en marge la date de 1703.

C2) I/ajouté dans la collection de M. de Roussier; il a dû en être distrait en 1711, pour être livré à Pinoprosion. Les lettres complètes de Fléchier» vol. X, p. 15.

« A Nîmes, le 8 nov. 1705.

(t Je me souviens bien, mntlemoiselle, que je proposai h l'assemblée du cliM'go de 1695 la traduction des psaumes par M. iV-lélique (1), comme un ouvrage qui méritoit d'être mis sous la protection de l'Kglise. Je suis fâché que nous ayons perdu l'auteur qui auroit pu faire honneur plus longtemps à son siècle par son esprit et par son érudition; mais je suis bien aise que son livre soit imprimé, et que j\jme J^élique m'en ait destiné un exemplaire. J'ai un homme à Paris qui aura l'honneur de l'aller prendre chez vous, et de vous assurer, comme je fais ici, qu'on ne peut être plus parfaitement que je le suis, mademoiselle, votre très- humble et très- obéissant serviteur (2).

« EspRvr, év. de Nisraes. »

(1) Nouvelle traduction du livre de\$ Psaumes, selon la Vulgte et les différents textes, avec des notes littérales et grammaticales, par Jacques Mélique. Paris, 1706, in-8".

(2) De toute la collection que possède M. L. deï5uzonnière^ cette lettre est la seule qui porte au dos une suscription : toutes les autres avaient été renfermées dans des enveloppes qui ont disparu. Voici la suscription de la lettre: A mademoiselle Des Houllicres.rue de la Sourdine, près Saint-RocJi, à Paris. Cette adresse nous prouve que iM"" Des IJoulières n'habitait plus rue de riHomme-Armé. De plus, le nom de M"" Des Iloulières est écrit d'une manière différente pour la cinquième fois. On remarquera encore que Fléchier écrit rue de la Sourdine au lieu de la Sourdière. Appelée d'abord rue Guier CE}}ine, cette rue prit, en 166/i, le nom de rue de la Sourdière ; voyez Tableau de Paris, par J.-B. de Saint-Victor, vol. I, deuxième partie, page 1090. La rue de la Sourdière va de la rue Saint-Honoré à la rue Gomboust. « J'ai cherché à deviner, dit M. A. Jal dans son Dictionnaire critique,

quelle maison de la rue Traversière habita a famille Des Houlières, rue de la Sourdière, à la fin du dix -septième siècle; quand je vois M"" Des Houlières mourant rue de la Gorderie, je suis tenté de penser que le logis modeste où vivaient pauvres, ou à peu près, le soldat et les femmes poètes, était cette maison vieille, maussade et de triste apparence, qui fait le coin des rues de la Sourdière et de la Gorderie (nommée aujourd'hui rue Gombour), et porte le numéro 33. »

L'année 1706 s'écoula encore sans que Fléchier envoyât de ses nouvelles à la meilleure amie du monde; son grand âge et le nombre de ses travaux l'empêchaient sans doute d'écrire aussi souvent qu'il l'eût voulu. H n'est pas possible de croire que le moindre refroidissement soit jamais survenu entre eux. D'ailleurs les dernières lettres attestent que les relations restèrent toujours excellentes; celle qui suit nous en fournit une preuve certaine :

« A Nîmes, ce 18 avril 1707.

'(On connoît bien les bons cœurs, mademoiselle, et les gens fidèles qui n'oublient pas leurs amis. Votre lettre aussi m'a fait un véritable plaisir. Il auroit même été plus giand, si je l'avois reçue des mains de votre ami qui commande le bataillon du régiment des vaisseaux, de qui j'aurois appris de vos nouvelles et à (\u\ j'aurois pu o.Trir mes petits services. iMais ces messieurs ne sont pas toujours maîtres de leur temps. Tout ce qui vient de votre esprit est toujours sage, élégant, de bon goût : vous faites honneur à l'amour, et vous ne lui demandez autre chose, sinon (|u'il nous envoie la paix si désirée et si nécess<iire (1). Je vous envoie de mon coté un petit ouvrage de notre métier, pour exhorter les peuples de notre diocèse à demander à Dieu cette paix que lui

seul peut donner au monde i^l) , et je vous prie d'être persuadée qu'on ne peut être plus parfaitement que je le suis, mademoiselle, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« Esprit, év. de Msmes. »

(1) Cette pièce, intitulée Hymne à l'Amour, se trouve dans les Œuvres (le M^{me} Pos II<) de l'illustre, vol. II, p. 127. in^{im}ini^{vi}tion.

(J 11 s'agit sans (loite ici du inaiuloiiriu piit)lir par Flohirr-lo t^{re} avril 1707, o^u imprimé dans ses œuvres complètes, vol. VIII, p. 121, édition Ducri^{ux}.

Dans le courant de la même année, Fléchier faisait parvenir quelques mandements à M^{me} Des Houlières, et à son envoi il joignait le petit billet qui suit :

M A Nisniûs, ce l^{re} » oct. 1707.

((Vous avez souhaité, mademoiselle, de voir quelques mandements que j'ai publiés dans mon diocèse en diverses occasions. J'en ai retrouvé quelques-uns qui ont été imprimés, que je vous envoie, non pas comme des ouvrages d'esprit, mais comme des règles de discipline, et des marques de l'estime et de la considération avec laquelle je suis, mademoiselle, votre très-humble et très-obéissant

serviteur.

((Esprit, év. de Nismes. »

Enfin, dix mois à peine avant sa mort, le prélat écrit la dernière lettre qu'il ait envoyée à sa fidèle amie :

« A Nismos, ce 23 avril 1709 (1).

« On voit toujours, mademoiselle, dans tout ce que vous faites, votre bon esprit et votre bon cœur. Les vers que vous avez eu la bonté de m'envoyer marquent bien votre politesse et votre reconnaissance. Vous avez bien rendu à M. Corneille (2) ThoniiEUR qu'il vous avoit fait et

(1) Cette dernière lettre de Fléchier a été publiée pour la première fois par M. Delacroix, Histoire de Fléchier[^] p. 231, édition in-8°. Une faute d'impression a changé la vraie date de cette lettre; au lieu du 23 avril 1709, on lit le 23 avri[^] 1705.

(2) Il s'agit de Thomas Corneille, qui publia un Dictionnaire universel géographique et historique, Paris, 1708, 3 vol. in-folio. La pièce de M^{""}* Des Houlières, dont parle ici Fléchier, porte le titre suivant : Stances irrégulières. Sur Vhonneur que M. de Corneille m'a fait de me mettre dans son Dictionnaire universel. Œuvres de "SI"" et de M^{""}* Des Houlières, vol. H, p. 205; édition de 1725. C'est inutilement que nous avons cherché en quel endroit de son Dictionnaire 1\\\. Corneille faisait mention de M^{""}* Des Houlières,

l'il s'étoit fait à lui-même en vous citant dans ses écrits.)tre nom doit faire valoir un livre, et il n'y a point d'aEUR qui ne voulût à ce prix-là s'attirer un remerciement. vous en fais un de vous être souvenue de moi dans cette casion. Vous savez quelle estime j'ai pour tout ce qui e vient de vous, et avec quelle considération je suis, ademoiselle, votre très-humble et très-obéissant serleur.

« M^{""}[^] Des Houlières.))

Ici se termine cette amitié qui, commencée vers 1677, ira plus de trente années, sans que le temps ait jamais l'ou l'affaiblir ou la briser. Pendant plus de vingt ans 5 deux amis restèrent éloignés l'un de l'autre; c'est à fine si, dans ce long intervalle, ils purent se revoir deux is, et cependant, malgré une séparation aussi complète, ; demeurèrent toujours lidèlement unis, et leur amitié sista à cette rude épreuve de l'absence qui ébranle les us solides affections. Fléchier, traçant son portrait à "" Des Houlières, avait exposé en termes délicieux fjuels aient ses sentiments, ou pour mieux dire sa mélhude en nitié : « Il ne prend pas, lui disait-il, de ces feux subits li s'éteignent presque aussitôt qu'ils sont allumés. 11 va ed à j)ied et laisse mûrir l'amitié. Il ne s'engage pas sans voir bien à qui il s'engage, son cœur lui est trop cher Jur le donner au hasard. » Vw peu après il ajoutait : Quand l'affaire est une fois conclue et qu'il s'est donné, est pour toujours et sans réserve, n Conformément à sa léorie, Fléchier, sans doute, avant de prendre aucun cnigennMit, voulut savoir bien n «jui il s'enfttje-nit • il agit IQC une sage lenteur, // A//>s'/ tnùrir l'amitir; mais

quand une fois il se fut donné, il tint parole, et ce fut biëi pour toujours et sans réserve. |

De son côté, M'"" Des Houlières se montra digne d'unt si glorieuse aifection. Jeune encore, Fléchier l'appelait déji la plus fidèle et la meilleure amie du monde; bien des an nées après, en 1709, il lui rendait encore le même témoignage et louait à la fois son bon esprit et son bon cœur (1) Doués tous les deux des plus aimables et des plus sérieuse: qualités, ils n'eurent pas de peine à s'entendre parfaite ment : aussi contractèrent-ils une de ces trop rares amitié qui résistent à toutes les traverses, triomphent de toutei les épreuves et se continuent doucement, d'année en année

pour ne finir qu'avec la vie. M^{me} Des Houlières survécut à Fléchier (2) : la noble femme, qui fut constamment mal heureuse, eut encore cette dernière douleur de pleurer son ami, comme elle avait pleuré toute sa famille. Mais du moins, nous aimons à le croire, au milieu de son isolement et de ses tristesses, elle trouva quelque consolation à se chagriner dans les souvenirs du passé, et conserva pieusement dans son cœur la mémoire de l'illustre prélat heureux et fier d'avoir mérité une affection dont elle pou

(1) Lettre de Fléchier du 23 avril 1709. Voyez cette lettre p. 28C

(2) Elle mourut en 1718, huit ans après Fléchier. Voici l'acte de décès de M^{me} Des Houlières ; M. Jal l'a trouvé dans les registres de la paroisse Saint-Roch, dans les archives, aujourd'hui anéanties de l'état civil de Paris. « 9 août 1718, Antoinette-Thérèse de 1 Fond de Bois Guérin Deshoulières, fille âgée d'environ soixant ans, décédée hier rue de la Corderie, en cette paroisse, a été inhumée dans la cave de la chapelle de la Vierge en cette église présente Esprit Anfossy, exécuteur testamentaire, demeurant rue Traversière Saint-Roch. »]\I. A, Jal, Dictionnaire critique de biographie et d'histoire, article Des Houlières.

ait si justement s'honorer. On a pu le voir, cette liaison, que nous avons essayé de faire connaître, ne manqua à de charme ni d'agrément; elle eut de plus un autre avantage pour M^{me} Des Houlières : cette amitié lui a porté enfin quelque bonheur, à elle qui en eut si peu pendant sa vie. Son nom sera désormais inséparable de celui de Fléchier; on ne parlera plus de la gloire de l'un sans songer tout naturellement aux aimables qualités de l'autre; et c'est ainsi que, sous la conduite d'un guide aussi sympathique, elle passera à la postérité, mieux protégée qu'elle l'aurait été par ce doux

patronage que par la réputation de sa mère et par l'humble mérite de ses propres Œuvres.

CONCLUSION

(Irritiques, biographes, historiens, tous ceux enfin qui n'ont parlé de Fléchier l'ont regardé comme un habitué de l'hôtel de Rambouillet, et nous ont montré le futur orateur Tenant dans ces brillantes réunions ce goût précieux que l'on remarque dans ses œuvres. Après nous avoir dit que l'hôtel de M^{me} de Rambouillet était le rendez-vous des plus grands personnages de la cour, Ducreux ajoute ces paroles : « C'était aussi le lieu de ralliement de tout ce qu'il y avait dans ce temps-là de gens en réputation d'esprit et de savoir : des Godeau, des Bossuet, des Fléchier, des Loisel, des Voiture, des Sarrazin, des Ménage, des Chapelain et d'une infinité d'autres qu'il seroit trop long d'en nommer (1). » M. Ch. Labitte, lui aussi, a pensé que l'hôtel de Fléchier se forma à l'hôtel de Rambouillet, et y a laissé une empreinte qui ne s'efface jamais : « Sorti de l'hôtel de Rambouillet, nous dit-il, il en a gardé les délicatesses en tout (2). » Enfin, M. Delacroix nous représente

(1) Œuvres complètes de Fléchier, vul. IV, p. x.

(2) Revue des deux mondes 15 mars 1846.

Fléchier, jeune encore, admis aux célèbres mercredis, faisant l'admiration à la noble assemblée son art de poète et d'écrivain, qui payant sa bienvenue par des vers (1). Pour nous, nous croyons qu'il faut beaucoup moins chercher Fléchier à l'hôtel de Ram-

bouillet, où il n'est peut-être jamais venu, que dans des réunions]]luz modestes dont on n'a presque rien dit : les réunions de M^{'''} de Scudéry, celles de M^{TM'} de Cauniartin et de M^{''''} DesHoulières.

C'est surtout dans le salon de cette dernière que Fléchier a vécu : c'est là qu'il aimait à se rendre, au milieu de ces abbés, de ces cavaliers, de ces gens d'épée ou de robe dont il nous parle dans ses lettres ; auprès d'amis dont il partageait à peu près les préférences en littérature, qui avaient presque les mêmes idées que lui, et qui gardaient les traditions du passé en cherchant à imiter le genre mis en honneur par les hôtes de l'illustre marquise. Tel fut, en effet, le caractère du cercle de M^{''''} Des Houlières; de ce cercle qui, par goût autant que par dépit, prétendait se rattacher à Thôtel de Rambouillet, dont il affectait de paraître le continuateur. Gomme Ta dit M. Sainte-Beuve : ((Il y a eu toute une école poétique, au dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, pour laquelle, à certains égards essentiels, le siècle de Louis XIV n'a pas existé; elle se continue avec le goût Louis XIII et de la première iégence, et finit à la seconde, sous la Motte et Fontenelle ('2).)) C'est cette école poétique, cantonnée chez

(1) M. A. Delacroix, Histoire de Fléchier^ p. 32, édition in-8".
('2) M. Saintc-ljeuve, Portraits de femmes. Une ruelle poétique sous Louis XIV, p, ;517; Paris, Didier, in-12.

'''DesHoulières, fort amie encore des ballades, des sonnets des rondeaux, hostile à Racine et à Boileau, en guerre verte avec l'Académie française, que Fléchier a beauup connue. Ce n'est pas que le futur prélat ait pleiment partagé les rancunes ou les colères de ses amis.)n ; il était trop sage et d'humeur trop modérée

pour re un éclat et pour se jeter violemment dans la mêlée, lute-
 fois, s'il n'eut pas l'imprudence de se décL.rer tout ut l'ennemi do
 Boileau et l'adversaire de l'école que réésentait l'auteur des Sa-
 tires^ au fond, et tout en évitant i excès de Al"" Des Houlières ou
 ceux de l'abbé d'Aubiac, il n'en appartient pas moins par ses sym-
 pathies aux jemblées de la rue de X Homme-Aiiné. Il y appartient
 par i préventions contre Boileau, par ses préférences pour I écri-
 vains du fjoût Louis XNI, par l'abus de l'esprit, le 1 précieux de
 son langage et cette prose traînante qui)pelle la manière de Go-
 deau et de Conrart. 11 sulVii lilleurs de nommer ceux qui ve-
 naient chez Al"" Des ulières pour conjprendre le ton particulière-
 ment ads dans ces réunions. Huet, Benserade, Pavillon, l'abbé
 Lavaur, n'étaient pas des partisans de l'école nouile; et, malgré
 AIoHère et Boileau, ils continuaient de iperser sur mille baga-
 telles, épigranunes, sonnets ou idrigaux, un talent réel et dont ils
 auraient pu faire un lilleur usage. « Une certaine conscience inté-
 rieure, dit à sujet i\I. Sainte-Beuve, au inilieu de tous leurs succès
 société, semble avoir averti les poètes et beaux esprits ce bord,
 cju'ils n'étaient pas à leur vraie place dans le cle; (que leur mo-
 ment était passé ou n'était pas venu; e d'autres, véritablement
 grands, régnaient; (ju'iis

étaient évincés, en un mot. J'aime à croire que cette so de dé-
 couragement et de dépit ajouta, chez quelques-u; à l'incomplet
 du talent, et contribua au chétif emj: qu'ils en firent; c'est, du
 moins, une excuse. Chassés haut du pavé, ils prirent et gardèrent
 la ruelle. Rien grand chez eux, ni de haute haleine. Ils ont vécu au
 j(le jour, en épicuriens de la gloire, heureux des rosej des faveurs
 de chaque matin, gaspillant à des riens m grâces (1). »

D'autre part, si en cherche à résumer les traits prin

poux du talent de M^{me}* Des Houlières, on verra qu'elle é
réellement digne d'offrir l'hospitalité aux beaux esprits
son temps. D'un côté, elle possède de sérieuses qua
comme écrivain et comme poète : médiocre dans la po
bucolique, élégiaque et lyrique, elle excelle dans la po
descriptive, dans les pièces légères et les réflexions n
raies. Son style tour à tour doux, mordant, simple, col
nerveux et abondant, prend toutes les formes et v
selon les sujets qu'elle traite. Mais, d'un autre c
M^{me} Des Houlières demeure toujours précieuse, et ce n
nullement à tort que Somaize l'a placée dans son Dicti
naire {2). Comme Fléchier, elle a beaucoup d'esprit, n
elle en abuse souvent pour se permettre des pointes n
heureuses; comme lui, pour vouloir prodiguer les a
thèses, elle tombe dans des excès déplorables : son s
d'ordinaire alerte, incisif, remarquable par sa netteté e
(1) Portraits de femmes^ p. 318.

{}) Le Grand Dictionnaire des précieuses;; Paris, 1660. ÎM.
Cli. L en a donné une nouvelle édition ; Paris, P. Jannet, 1856, 2
in-1*

Drécision, devient alors confus, lourd, obscur, et touche quelquefois de bien près au galimatias. Moins sage et moins mesuré que son prudent ami, elle se jeta étouffée, et avec une passion toute féminine, au milieu de débats d'où elle revint assez tristement et avec une réputation amoindrie. Fléchier ne cachait pas ses préférences pour Conrart, pour Chapelain et M^{re} de Scudéry; mais il e garda bien de maltraiter les écrivains de l'école nouvelle. M^{lle} Des Houlières, en voulant attaquer Racine, en déclarant que sa tragédie de Phèdre était inférieure à celle de Pradon, montra qu'elle avait peu de jugement et qu'elle n'avait pas de goût.

Quant au caractère de M^{lle} Des Houlières, il offrait de singuliers contrastes avec celui de Fléchier. Notre abbé, toujours calme, inoffensif, aimable, poli, n'eût voulu causer le moindre chagrin à personne; tandis que M^{lle} Des Houlières, irritée par les souffrances et les malheurs, se laissait emporter (quelquefois jusqu'à des violences regrettables dont elle fut la première à subir la peine. C'est ainsi qu'au lieu de couper court aux vivacités de son langage, les Esagnols l'enfermèrent dans une forteresse où elle resta huit mois, et d'où elle ne fut enfin tirée que par une audacieuse tentative de son mari. Toute autre eût été à jamais dévorée par une si rude leçon; mais M^{lle} Des Houlières n'en eut pas pour cela plus réservée, et, dans la suite, elle n'en blessa pas moins de ses traits piquants et moqueurs. Fléchier lui-même, M. de Cazeau jusqu'à sa fille, la bonne sœur Des Houlières, qui eut souvent à souffrir des plaianteries et des malices de sa mère. Ce n'est pas que M^{lle} Des Houlières fût méchante; mais elle avait beaucoup

d'esprit, ce qui est parfaitement permis; ce qui l'est beaucoup moins, c'est quelle en usait sans aucune retenue; c'est qu'elle ne pouvait s'empêcher de décocher une raillerie qu'elle avait en tête,

et qu'elle eût mieux aimé perdre ses plus lidèles amis que de perdre un bon mot.

Aussi Fléchier, tout en estimant le mérite de la mère, semblait-il avoir eu plus de sympathie pour la lille, dont les douces et aimables qualités étaient plus en harmonie avec son propre caractère. On a vu avec quelle satisfaction il parle de la sensibilité, de la délicatesse, de la bonté de celle qu'il appelle quelque part la meilleure amie du monde, 11 prend jilaisir à vanter la facilité de son commerce, la tendresse de son cœur, la distinction de son esprit, l'égalité de son âme, le charme de ses conversations; et, quand il traite de pareils sujets, il a bien réellement, pour nous servir de ses paroles, une éloquence naturelle qui lui vient du cœur et n'est que l'expression sincèie de son amitié pour M[^] Des Houlières.

Mais ce que nous voulons signaler surtout, c'est le caractère général de ces lettres. On pouvait croire qu'à partir de 1666, ou peu de temps après la composition de ses Mémoires sur les Grands Jours d'Auvergne[^] Fléchier avait rompu, sinon complètement, du moins en partie, avec le genre précieux, pour se livrer à des travaux plus sérieux, plus en rapport avec son âge et avec les graves fonctions qu'il allait bientôt remplir. Or cette correspondance, qui, commencée en 1677 (1) au plus tard, se continue jusqu'au 23 avril :1709, nous montre que Fléchier demeura bel es-

(1) En 1677, Fléchier avait déjà quarante-cinq ans : il était né en 1632.

Ji'i(toute sa vie : il le lut dans sa jeunease, h l'école de liche-source et dans le salon de M^{""} de Cauinartin ; il le fut lans les

belles années de sa maturité, tandis qu'il était irateur célèbre et membre de l'Académie Française ; il le fut en fin jusqu'à dans son extrême vieillesse, où nous le voyons écrire encore des lettres si jolies et empreintes de ce parfum idéal qui donne tant d'attrait à son éloquentes. Ainsi s'expliquent pour nous les défauts du style de Fléchier : s'il est précieux, subtil quelquefois, s'il abuse de esprit jusque dans ses plus graves discours, c'est qu'il regardait comme des qualités ces petites coquetteries de langage. Ce genre avait été celui de ses amis; il l'avait adopté dans les écrits de Balzac, de Voiture et de M^r de La Rochefoucauld : il l'avait vu recherché et applaudi dans le salon de Madame Des Houlières; il l'avait cultivé lui-même avec succès ; il n'est donc pas surprenant que, (ju'il ne s'en soit jamais défait, et que son éloquence ait pris un caractère si conforme à son goût, à ses habitudes littéraires et aux traditions universellement admises dans les différents siècles (ju'il avait fréquentés. Nous ne craignons pas d'affirmer, si Fléchier est souvent trop affectueux dans ses lettres, il l'est même un peu trop dans ses oraisons funèbres et ses sermons, ce n'est nullement par erreur ou absence de tact ; il suit volontairement la tradition de la France, ((n'il e contraria jamais; il écrit d'après une théorie qui ne lui est pas personnelle, mais qui lui est commune avec les beaux esprits du temps, d'après cette théorie acceptée dans tous les cercles où il a vécu, et laquelle a toujours servi de loi à des grands écrivains (précisément elle avait même sa faveur*. Voilà pourquoi Fléchier ne s'est jamais corrigé des dé-

l'auts qu'on lui reproche ; jusque dans ses derniers discours, jusque dans ses dernières lettres, il demeure précicfix, il recherche volontiers les antithèses et les ingénieuses oppositions de mots, parce qii'(Mi cela il ne fait qu< suivre sa méthode ordinaire, celle que pratiquaient de; hommes estimables, entourés

depuis longtemps de la cour sidération publique, ses maîtres et ses modèles dans l'art d'écrire. Théorie mesquine et fautive, dira-t-on, et que Fléchier eût dû modifier avec le cours des années c'est parfaitement vrai; mais nous expliquons la manière de l'orateur sans prétendre la justifier. On comprend; seulement qu'après avoir discuté cette méthode avec ses amis, après en avoir fixé avec eux les principales règles il l'ait appliquée exactement et gardée jusqu'au bout de sa longue carrière, sans songer que ces finesses de style ces tours élégants, ces grâces un peu fades de son langage, pardonnables après tout dans un jeune écrivain paraîtraient un jour singulièrement déplacées chez un vieillard que l'on ne voudrait pas voir occupé de si frivoles détails.

Mais que d'aimables et solides qualités sous ces airs précieux et sous ce ton quelque peu maniéré ! Quelle vraie et sérieuse affection sous ces périodes si artistement arrangées et si attentivement conduites ! Fléchier est un ami fidèle, dévoué, qui sera présent aux époques de bonheur et ne fera pas défaut à l'heure de la tristesse. Tant que les jours seront sans nuages, tant que la joie régnera au modeste foyer de M^{me} Des Houlières, l'excellent abbé plainera gaiement et elle verra des missives délicieuses pour féliciter son ami sur son prochain mariage, pour lui raconter les nouvelles

de la cour ou pour lui décrire les divers incidents de ses voyages dans la Flandre et l'Alsace. Mais lorsque M^{me} Des Houlières pleurera la mort de M. de (^azo et verra s'évalouir tout à coup ses plus belles espérances ; lorsqu'elle, déjà privée de son père et de sa mère, elle perdra encore le seul frère qu'elle avait, et demeurera complètement isolée désormais, Fléchier sera là à côté de la pauvre femme pour la consoler et s'associer à ses douleurs.

A la longue, cette prose peut bien fatiguer par sa correction uniforme et ses délicatesses calculées; souvent on la voudrait moins conpassée, plus alerte et plus vive, avec quelques-unes de ces négligences que l'on pardonne si volontiers dans une lettre; et, comme M^{me} Des Houlières, on a plus d'une fois la tentation de reprocher à Fléchier d'être trop spirituel et trop élégant. Nous ne pourrions cependant nous empêcher d'aimer ce ton d'exquise politesse, cette urbanité, cette finesse qui révèlent dans Fléchier un homme de si bonne et si aimable compagnie. C'est bien toute la fleur de son esprit qu'il a mise dans ses lettres; et aujourd'hui encore, en les lisant, on est étonné de rencontrer une prose si noble, si polie, empreinte d'un tel caractère de grâce, de distinction et d'affabilité.

Fléchier était évêque de Nîmes, il touchait déjà à la vieillesse, et un jour il écrivait à M^{me} Des Houlières-, (qui lui avait envoyé quelques-unes de ses poésies : « Je croyais l'avoir plus de goût que pour les soins de l'épiscopat et pour les règles de la discipline de l'Église ; mais j'ai senti que j'aimais encore les sonnets, les stances et les idylles, et qu'au milieu des occupations les plus sérieuses j'étais encore capable d'amusement. Vous m'avez remis devant

les yeux l'image d'un monde que j'avais presque oublié, et ici même suis intéressé aux plaisirs et aux changements que vous avez exprimés dans vos ouvrages (-1). » Voilà bien Fléchier fidèle à ses goûts d'autrefois : il aime encore les stances, les idylles et les sonnets ; il jette volontiers un dernier regard sur l'image de ce monde qui lui rappelle de si agréables et si doux souvenirs, et, pour donner un bon modèle de morale à ceux qui la prêchent, ce sont les Conversations de M^{me} de Scudéry qu'il voudrait distribuer aux

prêtres de son diocèse (2). A cette date, la France est depuis longtemps en possession de tous ses chefs-d'œuvre. Sans parler de Corneille, de Pascal et de la Rochefoucauld, tous les autres écrivains du grand siècle ont donné leurs plus beaux ouvrages : Molière est mort en 1673, mais son nom est encore dans tout l'éclat de sa gloire ; Boileau a écrit *XArt poétique*, les premiers chants du *Lutrin* et ses plus belles épltres; on a savouré les fables de la Fontaine, et, par la représentation d'*Esclier* et d'*thalie*. Racine va bientôt arracher un dernier cri d'admiration à la cour et à ses contemporains. Mais pendant ce temps, Fléchier est demeuré avec ses anciens amis, avec M^{me} Des Houlières et M^{me} de Scudéry, qui, Tune et l'autre, repré-

(1) *OEuvres complètes de Fléchier*, vol. X, p. 356. Cette lettre, datée de Nîmes le 25 mai, est sans indication d'année; mais elle n'a été écrite ni avant 1687, ni après 1693. C'est en 1687 que Fléchier fut nommé à l'évêché de Nîmes, et M^{me} Des Houlières mourut le 17 février 1694.

(2) Lettre à M^{me} de Scudéry; *œuvres complètes de Fléchier*, vol. X, p. 359. Cette lettre est datée de Lavaur, sans indication d'année. Fléchier fut nommé à l'évêché de Lavaur au mois de novembre 1685, et quitta ce siège en 1687. C'est donc dans l'intervalle de ces deux années que cette lettre aura été écrite.

entent si bien les deux cercles où il s'est formé; il est resté en arrière, fidèle jusqu'au bout à ce premier idéal poétique qu'il avait conçu et cultivé dans sa jeunesse. » L'homme Voiture, Balzac ou Godeau n'auraient pas changé leur manière, s'ils eussent vécu trente ou quarante ans de plus, ainsi Fléchier conserva les mêmes goûts toute sa vie; il ne modifia rien à ses habitudes littéraires, et, on peut affirmer avec M. Sainte-Beuve, lorsqu'il eut pris son pli.

l'heure où son talent se forma, « il le garda toujours, (leine en se développant par la suite et en s'élevant; mais [ne se renouvela point. »

Vu et lu, m ^orbonne, par le doyen delà Faculté des lettres do Paris,

L>1 mai 1870,

LETTRES INÉDITES

DE FLECIHUKU (1)

Je ne scay, mademoisello, si je dois me scandaliser ou n'inrf-niéter de ce que je ne rerois point de vos nouvelles. e vous ay prié de m'en donner, je vous ay même donné les miennes. Je vous ay assurée que mes occupations n'étoient pas si pressantes que je n'eusse mes temps de repos, !t vous pouvez vous imaginer que je ne seray pas moins livrty et distrait de mon travail par rim[]atience où je uis d'attendre de vos nouvelles, que [].'ir le plaisir (jue aurois d'en avoir reçu. Mandés-moy du moins Testât de osire santé, et faites moy sçavoir après ce troisième billet i vous vous souvenez encore d'un de vos plus fidèles ser- ,'itours.

C.o 20 mai

(1) Nous ne piihlions ici que les lettres iiiinlites de KlechiiM' à il"* Des Iloulières. Mais comliieii d'aiitros lettres du prélat gi<(MU pnorées chiiis les dépôts publics ou les bibliothèques

priv«'es! I>e- Jiii louu^temps nous travaillons à réiuiir toutes ces pièrtvséparses:)eut-être un jour les livrerons- nous à rini-pression. Mais, en attenlani. nous avons besoin d'ùtre aid»', et ce sera avec reoonnais- «ince (|ne nous recevrons toutes les co-nuiuuications que l'on roudra bitMi nous adresser.

Ce jeudi soir.

Hé bien, mademoiselle, vous soiipçonneray-je de m'oublier, et vous diray-je à mon tour que je vous écris pour réveiller votre souvenir? non. Je ferois tort à votre cœur, si je me défiois de votre mémoire. Comme c'est à luy que j'ay réuni tous mes inté-rêts d'amitié, je crois qu'il vous réveille quand il faut, et que je ne pouvois choisir de plus fidèle avertisseur, ni de plus soigneux agent auprès devons. Faites-luy comprendre, je vous en supplie, qu'estant aussi généreux et aussi noble qu'il est, il doit estre franc et de bonne foy, et qu'il pécheroit contre toutes les règles de la fine chevalerie, s'il abusoit de la confiance que j'ay en luy. Mais non, ne lui dites rien. Laissez l'agir par son mouvement. Je ne veux devoir qu'à lui tout ce qu'il aura fait pour moy. Je serois mal dans mes affaires, s'il arrivoit que celuy que j'ay choisy pour mon solliciteur avoit besoin d' estre sollicité lui-même.

Mandés-moy seulement les bonsoffices qu'il n^aura rendus, et réglés-moy ma reconnoissance par les obligations que vous sça-vez que je luy ay. Je meurs d'envie de vou^ aller voir. Mandés-moy si vous n'avez point été indisposée. Je crains pour votre santé.

Le mercredy à Versailles,

J'ay reçu vostre billet, mademoiselle, vous vous portéi bien, je suis content ; je le serois bien davantage si vous m(parliez de

la simplicité que vous avez, et de la pitié que j(

lois avoir de vous. (Iroyez-moy, vous êtes plus habile que 'ous ne pensés ou pour le moins que vous ne dites. Vous ;onnoissez mes intentions aussy bien que les vostres, et vous levinés bien par quel inotifje vous écris. Je n'estois point rifjuet sur cet article, j'estois seulement en peine de votre anté. Que ces évô^^jues et ces abbés s(jnt heureux qui pasent les après dinées entières avec vous! Je leur envie le ilaisir qu'ils ont d'estre avec vous plus que leurs mitres 'ils en avoient. Qu'ils fassent leuis all'aires pendant que je uis icy, mais je retiens des audiences aussy longues que îs leurs, dès que je seray ix Paris. Voyez si vous me les roniettés d'aussy bon cœur que je les demande. Je suis guta vous, inademoiselhî, soyez en bien persuadée.

Ce vendredy malin.

Je vous écrivis hier, mademoiselle, j'espère avoir l'hoeur de vous voir demain; ainsy je pourrois me dispenser 'escrire aujourd'huy. Mais pourquoy ne me donneroie-je as à inoy-mtMne cette satisfaction? il me semble que plus ay pensé à vous, plus j'y veux penser ; et je ne sçay pouru(w plus j'approche du terme de mon (lé)art, plus j'ay 'impatience de partir pour aller vous voir. Clessentiments- L méritent bien ([ue vous me receviez avec quel<[ue joye, 5 vivray dans cette confiance. Il y a ce soir un bal et une lasc.uade. Je prendray ce temps pour rester ou pour parr, et (juoy (pi'il m'arrive je seroy demain chés vous sur !s trois Ij-cure-. Je verroy bien si vous m'avez attendu vec fpiehpie impatience, et si vous me verres avec quelque laisir. Bonjour, mademoiselle, je suis tout a nous.

Ce vendrcdy soir.

(lommeni passastes-vous la feste d'hier, mademoiselle' (Comment vous trouvez-vous aujourd'huy? Les processions les saluts et les autres cérémonies de l'église n'ont-ellei pas fatigué une pauvre santé languissante? Je sçay que est vostre courage, et je crains que sans avoir consulté vo forces vous ne vous soyez exposée à l'ardeur du soleil oi au travail d'une longue marche. Cette inquiétude me causi tous les jours de grandes distractions. Je songeay à vou plus (pi'à moy, je vous souhaitay un peu plus de santé oi un peu moins de dévotion. J'appréhenday mille fois ou qui vous fussiez malade ou que vous le devinssiez ; et moi cœur ne fut point en repos sur voire sujet. Je seray dans 1; mesme peine jusqu'à ce que vous m'en ayez tiré. Mandés moy donc, je vous en supplie, précisément en quel esta vous estes afin que je vous plaigne si vous souffres du mal ou que je me réjouisse avec vous si vous vous portés bien et pour me satisfaire entièrement, faites moy sçavoir comment je suis avec vous, afin que je déplore mon malheur ou que je jouisse de ma bonne fortune.

A Versailles, ce veiidredy 10' (1).

On diroit que vous avez un sermon à faire, mademoi selle, et que je vous ay priée de m'escire une seule foi: la semaine. Vous observés trop bien ce que vous m'or

(l) Fléchier fut nommé lecteur du Dauphin en 1670 et aumônier de la Dauphine en 1680. On ne peut donc tirer de son séjoui à Vorsailles aucune indication rehitivo à la date de cette lettre.

- :joi -

luuinés; pour i)»oy, je ne suis pas d'humeur ;i vous obéyr, ly à vous imiter tant que vous serés paresseuse ou que /ous me conseillères de l'estre. Que chacun suive les niou- /emens de son

cœur; oubliés-nioy si \ous voulés dans r'otie oisive retraite, mais souïrés (ju'au milieu de la cour jt au plus fort de mes occupations, a[)]iès avoir resvé longemps à vous, je quille tout pour vous escrire. (le n'est)as fjue j'aye rien de nouveau à vous apprendre, sinon (jue 'estime, l'amitié, le respect (pie vous scavez que j'ay pour mousse renouvellent tous les jours, et que ma persévérance le rabat rien de ma ferveur. Jugés par là de l'envie que 'ay de sçavoir de vos nouvelles, et de la passion avec afiuelle je suis à vous.

Je ne puis porler plus longtemps mon in([uiétude, malemoi-selle, je vous \is hier soullVii- et j<' soullrois avec rous. Je me le-lirayde Tort bonne heure et fort chagrin, l'ay passé une triste et ennuyeuse; nuit. Je seray consolé À j'apprens ([ue vous en ayez eu une meilleure, et je seray montent si je vous trouve connue je vous souhaite cette iprrs (linée. J(î me fais beaucoup de violence pour ne pas il 1er nioy- mesnie à vostre lever. Jugés par Testât où vous îstes de celui où je seray. l'ionjour, mademoiselle.

Mil

O jciidy soir.

Je ne sçay, mademoiselle, si mes billets vous plaisent)u vous importuneni. Du moins s^'ay-je bien ([ue vous

— 'Ml —

devez louer ma régularité et ina constance à vous escrire, Vous en pouvez compter le nombre par le nombre de jour; que je suis éloigné de vous, et vous avez de moy des date.* delà plus grande partie de l'année. Il me semble que vouj devez estre contente de mes petits soins. Il ne se pass(aucun jour que vous ne sçachiés que je suis en vie, et qu(j'ay pensé sérieusement k vous, et il y en

a quelquefois; deux ou trois que je ne sçay si vous estes encore au monde fFay résolu de l'aller apprendre, et d'estre moy-mesme moi messenger. Si je ne suis arrêté icy malgré moy, et je n(prévoiy pas que rien m'arreste, j'irai demain coucher â Paris, et samedy je retiens mon audience. Il y a si lon^ temps que je n'ay eu l'honneur de vous voir, que j'ay droi de vous la demander un peu longue. Aussy ay-je milh choses à vous dire et autant à vous demander. Préparezvous à m'écouter et à me répondre, et surtout à me croii(quand je vous assureray que je suis à vous autant que vous pouvez le souhaiter.

Ce vendreily au soir.

Que j*ay passé une agréable journée, mademoiselle Vous m'escrivez un billet aujourd'huy, et vous m'en pro mettez un autre pour demain. A moins que d'avoir l'honneur de .vous voir et de vous parler, je ne sache rien d(plus heureux ni de plus touchant. Vous avez trouvé k moyen de me satisfaire pour le présent et pour l'avenir, et de me donner en mesme temps le plaisir de la possession et celui de l'espérance. Mais ce qui m'a le plus réjoui c'est la diminution de vostre mal et l'assurance que vous me donnés de vostre prochaine guérison. J'en estois extrêmement en peine, et me voiLà présentement en repos.

"ous avez une mère ({ui est une fort jolie pei'sonne. Klle a le l'esprit et de la raison. Elle pense bien et s'exprime lien. Et qui peut mériter mieux qu'elle d'avoir une lille elle que vous? Je ne sçay si elle vous a bien étudié et si lie connoit vos sentiments aussi bien qu'elle srait expli- [uer les siens; mais je lui sçay toujours bon gré de croire [ue vous estes ce que vous devez estre, un peu sensible et ►eaucoup reconnoissante. Pour les avis qu'elle vous donne ur le danger où est voslre cœur, ils ne vous sont |)oint lé-

cessaires. Ce sont là des craintes et des précautions de àère qu'il faut pardonner à la tendresse fju'elle a pour ous ; mais le plus court, fjuand on a des filles faites connue ous Testes, c'est de leur laisser []rendre le cœur des autres it de souhaiter qu'elles eussent bien du leur. Alons' l'év. le... est encore icv. Je vous le renverrav demain. Je suis out à vous sans réserve...

Ce niardy à o heures du soir.

(Que vous escriray-je de ma santé? Ce seroil assez de rous mander qu'elle est bonne. Mais je connois votre)bligearite curiosité. Vous voulez tout sravoir; et vots avez Irnit de tout vouloir et de tout sravoir dans les choses qui ne regardent. J'ay passé lanni-ta^sez tranquillement, et si 'ay esté contraint d'interrompre deux ou (rois fois mon lommeil, j*ay regnigné sur quelques heures de la matinée :e que je ponvois avoir perdu de repos durant la nuit. Foute la journée s'est pjissée sans fièvre et mesme sans ncommo-dité. Il est bien vniy que je ne suis pas tout à fait Ml mon naturel, mars je ne puis pas dire que je \i\e port»' nal. Voilà précisément Testai où je suis. Je vous fais ma

confession de santé très -fidèle et très-sincère, et je vous prie après cela, au nom de ce que vous aimés le mieux, de ne point vous inquiéter. Vous sçaurés tous les jours, si je puis, de mes nouvelles, mais je ne prétends pas que ce soit gratuitement. Il faudra m'en donner des vostres. Je sçay une santé qui me touche plus que la mienne ne vous sçauroit toucher, et j'ay un cœur aussi bon qu'un autre. Faites-moy la grâce de le croire tel qu'il est : c'est-à-dire plein d'estime, de respect, de reconnoissance, de sou-mission et par dessus tout cela, d'amitié et de tendresse.

Ce inardy matin.

Que VOUS répondez mal, mademoiselle, à l'amitié qu'on a pour vous, et fju'il vous coûte peu de ne voir pas vos bons amis ! Vous reçeûtes samedy un billet de moy, je vous escrivis d'icy dimanche. Chagrin de vous quitter, inquiétude de vous sçavoir malade, impatience de vous revoir, tout y estoit et tout venoit du fond du cœur. Cependant pas un mot de vostre amitié, non pas mesmedevostre santé. Silence, et peut-estre indifférence de vostre part. Je suis affligé. Si vous n'avez pas les mesmes peines que moy, du moins pourriez-vous prendre quelque soin de m'en consoler. Je vous demande pardon de me plaindre ainsy. Je m'attendois à recevoir ce matin de vos nouvelles, et je suis au désespoir de m'estre trompé. J'appréhende que vostre mal ne soit augmenté, et je ne puis estre en repos, que je ne sois assuré de Testât où vous vous trouvés. J'envoye à Paris pour cela. Si je pouvois vous estre de quelque secours ou de quelque usage, un mot de vostre main, et je pars. Mais je n'ose presque espérer cette grâce.

Ce samedy ?m soir.

Non, vous ii'aurés jamais de bonnes raisons de me retrancher les marques de vostre amitié. Vous trouvères toujours en moy tant d'exactitude et de fidélité que vous ferés scrupule de me soupçonner de la moindre négligence, et (jue vous m'escrirez par inclination et non par complaisance, comme vous faites. Je ne croy pas que vous l'ayés fait, et je veux vous estre obligé malgré vous. Nostre mère (1) vous a donné de bons conseils, et vous y avez consenti, et }eut estre vostre cœur, sans y penser, a-t-il fait une partie de vostre billet. Laissés-moi cette bonne oi)inion que j'ay de vous ou de moy, et ne me plains pas un petit i)laisir qui est presfjue le seul c|ue mon imagination me donne. Je vous recommande la vostre. J'espère que j'auray l'honneur de vous voir

même avant mardy. L'impatience que j'en ay me fera prendre l'occasion.

Mil

Notre indisposition m'a fort incjuiété ceie nuit, mais elle ne m'a pas fort alligé. (Vest un mal, c'est un bien, (t le i)rolit (jue vous en tiierés pour vostre santé me console un peu de l'incommodité (pie vous en recevés. Je vous assure de l)oiï couir que je ne puis assez vous voir, ni assez entendre païKr de vous. Vostre prudence et la mienne me sont fort à charge, et je voudrois rpie tout ce (jui m'est agréable me fut permis, (hiehpie marfpic que

(1) Celte expression, (|ui se reproduit asse^ souvent, désigne M"" Des lloulières.

vous puissiés avoir de mon amitié, croyés que j'en retiens par-nécessité une partie au dedans, qui vaut bien celle que vous connoissés au dehors. Vous vous devés plus qu'à moy là dessus, et mon seul mérite estdeconnoitre et d'estimer le vostre comme il faut. Faitesmoy la giâce de me croire tel que je suis, c'est-à-dire à votre égard, car c'est par là que je m'estime et que je veux estre estimé. Je ne sçay si j'auray l'honneur de vous voir aujourd'huy un moment, mais je sçay bien qu'il ne s'en passera point dans la journée quejenele souhaite. Conservés-vous bien. Reposés-vous. Je n'ay veu personne ce matin. J'ay envoyé chés M. d'Acqs (1).

Me croyés-vous si occupé d'un sermon que je ne puisse trouver le temps d'crire un billet? Il y a certaines distractions que je me donne agréablement. Je me partage entre mes inclinations et mes devoirs, et mon cœur a ses heures d'application aussy bien que mon esprit aussy, mademoiselle. Vous aviez raison d' estre persuadée que je vous donnerois aujourd'huy de mes nouvelles;

mais vous avés tort de n'en vouloir apprendre que dimanche. Gardés votre tranquillité et laissez- moy mon impatience. Ce n'est pas assés pour un homme qui désire tous les jours de vous voir, de vous escrire une seule fois la semaine. Pour moy qui ne suis pas si discret ni si réservé que vous, je vous supplie de me mander le [l]us souvent que vous pourrés ce que vous faites, ce que vous dites, ce que vous pensés. Que ne puis-je aller vous dire moy-même ce que je pense, et avec quelle respectueuse passion je suis à vous? etc.

(1) Vo3^ez plus haut la note, page l/iU.

O mercredy au soir.

Que les joyos de ce monde soiii codrti's, mademoiselle, et f|u'il est dil'licile d'estre contt'iit ! Je n'eus jamais plus grande espérance d'heureuse journée qu'iiier. Deux billets de vous, une députation de vostre part, témoignages de vostre amitié, et assurance de vostre santé, tout à souhait. Je cherchois à passer le soir aussy agréablement (jue le matif) ; et pour continuer la joie d'avoir reçu de vos nouvelles, je m'estois retiré chés moy pour les relire, lorscjue j'aj)erçeus dans les replis d'un de vos billets deux lignes d'escriure qui m'ap[re]noient que vous estiés chagrine, im[al]iente, irifjuiète. Je vous avoue que je perdis en un moment toute ma bonne humeur, et que je fus tout ce (jue vous disiés que vous estes, (ionmie l'amitié est soupçonneuse, je m'imaginay que vous aviés ou (juelque indisposition ou (juelque déplaisir que vous me cachiés, ai moy qui vous avois louée tout le jour dans mon ca-ur, je commençai de vous y plaindre. Depuis ce temps, je n'ay point BU de plaisir ; et quoyque vous adjoutiés dans cette apos- Lillo (jue vous nY'Stes malade que d'humeur, et que vous [l']avés aucun sujet nouveau de tristesse, je crains ([ue vous ii'ayés

cherché ces adoucissements (jue pour ne me point illarmer. Quoy ([u'il en soit, je suis très-in([uiet de vostre inquiétude, et je vous prie de m' en tirer le plus tost que ^•()M8 pourrés. Les jours sont beaux icy, mais ils sont bien longs. J'îs cris à Paris pour Taire venir ({uehju'un à ma :)lace, et je ne sçay d'où me \ ient la [lus grande impatience ^ue j'ay jamais eue de vous voir et de vous dire, etc.

Nostre messenger ordinaire ne m'avoit apporté ce matin aucune nouvelle de vous. Vous m'aviez promis de m'en donner, et je sçay combien vous estes fidèle dans vos promesses. J'ay esté en peine toute la journée, mais je ne me suis jamais défié de vostre santé. Heureusement on vient de me rendre vostre billet qui m'apprend que vostre fièvre n*a point eu de suite, et que vous en avés été quitte pour une longue et ennuyeuse visite d'un personnage à donner la fièvre quand on ne l'a pas, ou à la redoubler quand on l'a. Ne sçauriés-vous user contre l'ennui de certains souvenirs agréables qui adoucissent le présent parle passé, et qui font qu'on est absent de ceux avec qui l'on est, et qu'on est, comme on peut, avec ceux avec qui l'on voudroit estre ? J'aime mieux pourtant que vous ayés une conversation importune qu'un accès de fièvre. Je suis très-content d'avoir contribué à vostre guérison. Je vous disois bien que le remède étoit excellent, et qu'il valoit mieux que celui de Talbot ou de Fagon (1). Vous en profiteriés bien autrement, si vous pou vies vaincre la difficulté que vous avez de le prendre dans sa force naturelle. Mais il faut tirer ce qu'on peut d'une malade aussi dégoustée que vous Testes. Il est bon qu'on en use de temps, et je me charge de vous en aller faire prendre. Je crains encore pour aujourd'huy, et je ne seray entièrement satisfait que lorsque je sçauray c[ue vous n'avés ni fièvre tierce, ni fièvre quarte. Si vous pouviés voir dans mon

cœur, je ne dis pas l'affiëction et la tendresse, mais seulement la reconnoissance que j'ay de toutes les bontés que vous avés pour raoy, vous n'auriés point de plus grande joye que de me les continuer. Croyés bien ce que je vous dis, et devinés ce que je ne vous dis pas.

Ce samedy soir.

(1) Sur Talbot et Fagon, voyez plus haut, note 1, page 122.

Je méritay, mademoiselle, par le déplaisir que j'eus de ne vous avoir pas rencontrée chés vous, que vous fussiés un peu fâchée d'en estre sortie. Vous ne devez pas vous repentir de m'avoir témoigné par vostre billet que les visites de vos amis ne vous sont pas indifférentes. Il est bon que j'apprenne que vous rendes justice à ceux qui vous estiment et qui vous honorent autant que je le fais ; je pars ce matin pour S^e Germain (1); et couune je suis beaucoup plus courageux que vous, je ne crains pas de vous dire que c'est avec regret que je pars, que je sens que j'auray i)lus d'impatience de revenir que je n'en avois avant que j'eusse l'honneur de vous connoistre, et que je souhaite que vous ayés la bonté de me mesler un peu dans vos pensées solitaires. Cependant, mademoiselle, je veux bien vous avenir qu'il est temps que la charité chasse la crainte, et rjue j'achette assez cher le billet que vous m'avés fait l'honneur de m'escire, puis[s]ue c'est par la perte du plaisir quej'aurois eu hier de vous voir, et de vous asseurer d<' l'estime particulière et du respect que j'ay, et que j'auray toute ma vie pour vous.

L'irdonnés, mademoiselle, si je vous écris en arrivant. Quand vous devriés me trouver trop empressé ou trop peu discret, laissés-n)oy jouir de la seul>? consolation (|U(' je]uis avoir au

monde, dans les temps où je n'ay pas l'honneur de vous voir. ,\v
nesray si vous vous estes dit à \ousmr'inc tout ce que je vous
eusse dit liitr au soir, si j'eusse

(I) r2 octobre IG79. le roi coicIh* à Sainl-(;i nnaii). Itunnure
(lr< loi'i (le Fninct'. Li' styln i;t lo coiitcim d(» colto letlri'
paraiss<«n(l;i rattacher à cotte, épotiic.

MO

eu mon audience libre. Je veux croire que vous devinés tout; mon
cœur est un pays si connu pour vous, que sans estre avertie vous
pouvés conjecturer tout ce qui s'y passe. Je puis vousasseurer que
de toutes les conquêtes que vous avés faites, il n'y en a pas de
plus seure ni de plus fidèle. Je vas chercher notre mère pour
avoir le plaisir de vous recommander à elle, et de parler de vous.
Parlés-luy, je vous j)rie, aussy quelquefois de moy. Plaignés-moy,
souhaités-moy, et si vous voulés porter plus loin vostre charité,
aimés-moy un peu l'une et l'autre, car il n'y a pas au monde un
frère plus tendre, ni un meilleur fds.

Ce mardy h midi.

Vous traités vos amys comme vos médecins, mademoiselle;
vous les laissés là, dès que vous commencés à vous bien porter.
Vous ne voulés plus voir les uns, et vous ne voulés plus escrire
aux autres. Ne recevray-je donc de vos billets, que lorsque vous
serés malade ? N'a\ és-vousrien à me mander, sinon que vous
n'avés point de fièvre; etn'estesvous destinée qu'à m' ester les in-
quiétudes que me donne de temps en temps vostre mauvaise san-

té? J'attends d'autre secours de vous que ceux que vous me don-
nés contre mes craintes, et vous avés plus d'esprit qu'il n'en faut
pour vous dcftendre sur vos fréquentes écritures. Il vous prend
par intervalles certains accès de prudence scrupuleuse qui ne
sont pas si fâcheux pour vous que ceux de la fièvre, mais qui ne
laissent pas d'estre sensibles pour moy. Guérissévous de ce mal
là, si vous pouvés, comme de vostre mal de teste. Ce n'est pas,
mademoiselle, que je veuille vous oster toute vostre raison, mais
vous pourries en perdre un peu sans cesser d'estre une des plus
raisonnables personnes du monde. S'il faut pourtant que je sois
privé du

plaisir de recevoir de vos nouvelles aus.sy souvent que je le
souhaite, comment ()rétenrés-v'jus me dédommager de la perte
que je vas faire? Que mettrés-vous à la place de vos billets? ne re-
gagneray-je point en autre cho^e ce que vous m'aurés retranché
de joye et de satisfaction? Je laisse à vostre amitié à trouver les
moyens de me récompenser des peines que me causera vostre
prudence. Je n'ay jamais esté si content que je le suis, depuis que
je sçay que vous estes entièrement guérie. Combien de fois le jour
m'a-t-il piis envie de m'en aller réjnuïr avec vous! Mais comme la
bienséance vous deflbnd di' m'escire souvent, peut-estre me del-
Tend-elle aussy de vous voir aussy fréquemment fjue je le vou-
drois. Il est vray que je ne sraurois tant me contraindre, ni deve-
nir si prudent. Je ne sçay pourfjuoy je vous écris si longuement.
!)evinés-le. Je vous donne le bonsoir. Je voudrois vous le pouvoir
donner autant de fois que je vous le donnai, il y a trois jours.

Ce samedy nintio.

Il y a longtemps, mademoiselle, f]ue je ne conviens pas [le
toutes vos règles de prudence, et (jue je m'aperçois que vous avés

quelquefois beaucoup plus de raison cju'il ne faut. Pourmoy, qui ne me pique f|ue d'une bonne franchise, je vous laisse cette prudence politicjue et mystérieuse (pie vous me donnés à deviner; et j'iray avec vostre permission toujours mon chemin. Je seray dimanche à trois heures chés vous, et si vous me fâchés, je vous verray dès le samedy au soir. Si vous estes aussi bonne fdle que vous (levés l'estre, vous serés bien aise que je ne vous aye point obéy, sinon vous serés au moins punie de m'avoir f|rilonné des choses injustes, et vous me verres malgré vous.

Pour rinterest que vous avés la bonté de prendre à ma santé, je vous en suis très- obi ii2;é, mais il faut sçavoir Testât de son malade, avant que d'ordonner comme vous faites. Quoy qu'il en soit, je ne vous ai poi)it choisie pour mon médecin, et je viens à Paris pour des affaires trèspressées, qu'il fjiut avant toutes choses vous communiquer. Vous me donnerés audience, quand même vous ne voudriés pas ; carje suis Vostre...

XXï

Ce samcdy au foir.

J'ay bien connu au commencement de vostre lettre ce que vous avoués sur la fm, mademoiselle, que vous ne sçavés pas trop ce que vous me dites. Vous avés eu beau faire l'inquiète et la chagrine, il a fallu en revenir à vostre bonne foy. Les bonnes consciences comme la vostre ne peuvent longtemps se démentir ; et quelque envie que vous ayés de feindre, la vérité vous échappe. Ces soupçons, ces craintes, ces défiances dont vous me parlés, ne peuvent estre que des imaginations que produit quelquefois un triste loisir et une sombre retraite. Car vous laissay-je quelque chose à souhaiter? Vous donnay-je quelque sujet de craindre?

mon attachement peut-il estre plus grand et ma fidélité plus exacte? Je ne me deffens point d' estre naturellement indifférent, mais l'ay-je jamais été pour vous? depuis que j'ay eu l'honneur de vous voir, m'avés-vous surpris un moment dans ces humeurs tranquilles que vous me reprochés? Si j'ay de la froideur pour le reste du monde, prenés-vous le party du genre humain, et voudriés-vous voir multiplier mes amitiés? mon cœur ne se donne point par morceaux ; oui l'a, l'a tout entier et pour toujours. Si

vousn'avés là-dessus la bonne opinion que vous devez avoir [le inoy, il faut que je n'aye pas eu l'esprit de me faire valoir; ou que vous ne me fassiés pas la justice de m' estimer ce que je vaux. Ne faites donc point, je vous en prie, des portraits de moy qui ne me ressemblent point, et commencés du moins à me connoître. Sur tout ne me croyés point insensible. Je n'nvois pas résolu do traiter cette affaire sérieusement, et la dernière ligne de vostre lettre [n'avoit rassuré; mais je suis un peu délicat sur le chapitre de l'amitié, et il y a certaines accusations dont je leux toujouiu's me justifier. Jugés par Là si je suis insensible. Vous i'estes vous-même, si vous continués à me donfier des chagrins et de l'inquiétude, et si vous ne connoisîés combien je suis à vous.

AMI

Ce mercredy soir.

J'ay reçu les nouvelles de vostre santé, mademoiselle, ît je dois vous en donner de la mienne. Depuis lundy au ;oir, je me trouve aussy indisposé que vous. J'ay senti à Jeu près le même mal, j'ay passé des nuits pareilles aux rosti'es ; je ne sçay si vos

inquiétudes durent encore, mais es miennes n'ont point fini. J'ay pitié de vous, mais aussy ivoués que je suis à plaindre. Ne croyés pas que je vous Jarle en homme de cour. Je suis le mesme qua j'élois il r a deux jours lorsque je vous faisois mon portrait (1), et

(I) Voici roriffiio, la i)r»'init'i-(> pnséi' du poi-trait tle Flér-liior crit par liii-iiu'ine. M''' Des llouli(''re.s avait prit* sun ami do se lévoilcr à ollo tout entier. Kilo eut tant do plaisir ù Teuteiidn', lu'cllc le pi'ia de rédiger cette étude si reniar(|urJ)le. On a \u lins liant, pai:»' '2\(|, (pie son drsjr ne fut n'inpli (pi'à la tin le 108L

que je vous montmis toute ma confiance et ma bonne oy. Soyés aussy la mesme (jue vous étiés quand vous receviés avec bonté les témoignages ({ue je vous renclois de moymesme. Je suis venu à la coui' avec regret : j'y demeure avec peine. Je ne me souviens que de ce que vous m'ordonnes d'oublier. Je ne cherche que ce qu'on ne tiouve point icy ; et, s'il faut estre ingrat ou infidelle à mes amis pour estre heureux, je renonce à cette misérable félicité. Ne me reprochés pas mon humeur tranquille ; il y a des occasions où je m'eslève au-dessus de mon tempérament, et j'ay un cœur dont vous devés estre contente. Je le seray du vostre, si vous estes telle que vous me souhaitez et que je suis eircctivement. Au nom de Dieu, ayés soin de vous et soyés assurée de moy. Mandés-moy de vos nouvelles souvent, vous aurés des miennes.

Ce vendredy à 9 heures du soir.

Voicy la deuxième lettre d'aujourd'huy mademoiselle; Mon^ de Vence (1) s'est chargé de celle dumatin, et j'envoye

(1) Nous ne croyons pas qu'il soit question ici de Godeau, qui fut évoque de Vence de 1638 au mois d'avril 1672 : cette corres-

pondance ne remonte pas si haut. D'ailleurs, en 1672, M^{me} Des Iloulières, née en 1656, n'aurait eu que seize ans ; et il est difficile de placer cette lettre dans le courant des années qui ont précédé 1672 : M^{me} Des Iloulières eût été bien jeune à ces diverses époques. Il s'agit plutôt de Louis Thomassin, évêque de Vence de 1672 au 2 février 1680, puis évêque de Sisteron de 1680 à 1718; voy. Gallia christiana[^] vol. JII, p. 1230. Fléchier parle ailleurs de l'évêque de Sisteron; voyez plus haut, page 193. La lettre dans laquelle il est question de Mom^e de Vence se placerait donc dans le temps que Louis Thomassin était évêque de Vence, c'est-à-dire entre 1672 et 1680.

Ille du soir par la poste, (i'ost aujourd'hui veulredy, et ut bien compté, depuis dinianclie au soir, c'est icy la ptième que je vous écris. Jugés si je mérite répriande. attends de vostre amitié et de vostre justice la réparation si rôdeuse (pje vous m'avés faite. Mais je crois qu'il vaut mieux pardonner cette faute en faveur de ce qui vous l'a it faire ; et vous dire de bonne foy (pi'encore que je m'en aif^ene, je ne laisse pas de l'excuser et même de l'aimer.)tre coliffue me donne une grande in(|uiétude. (lardés-lus encore le lit? SoullVés-vous encore? pourrois-je pas l'Us servir et vous soigner? ne me llati's point, surtout si me déguisés pas Testât où vous estes. Si vous avez receu es lettres, vous aurés peu ap(|iendre connue il faut se mmuniquer et se découvrir à ses amys. Pour moy, je me irte mieux que je n'ay fait depuis f|ue je ne vous ay veue; ais non pas tout-à-fait si bien f|ue je faisais auparavant. on incommodité n'est pas entièrement cessée. Elle m'a issé un peu de foiblesse. Les médecins que j'ay consultés [v vos ordres ont été d'avis de ne point arrester ce mal,

(le n'y faire encore aucun remède. J'espère rpi'il passera j luy-
mesme, et qu'il me tournera peut-estre à bicu. ifin vostre. guéri-
son sera la mirrune. Alon' l'évêque D... l) lus dira que je vis à l'or-
dinaire, que» je fais ma cour, (que

ne maïupir» l)as au service, et, ((u'au mauvais visage es, je
suis en santé.

WIV

Ce joudy IR (LVembro (1670 ou 1681).

,Je \Ous envoyé les vers (pie nous m'avr-s dcinandés, mamoi-
cille; je 1rs a) décrits [sir] de ma propre main, a.fm

(1) Mous"- r«"V«>qno (/\/ryv, sans doute, Lonis-riiilipp(> do
Chauvit, celui (loMl Kléchici' parle assez souvent ilans <a rorr-
pouni-'. Voyez l);iir.'s ri'.Jef.'Joi;. Ku Ki.V'i, il avait clé reçu iiiiem-
Ure de

que vous sçachiés qu'en tout ce qui peut vous plaiVe, j me
mets au-dessus de ma paresse ; et je n'ay point perd de temps,
affin de vous donner une bonne opinion de mo amitié par ma di-
ligence. Ordonnés -moy des choses pli diOicles, et vous verres
pai- la promptitude et par le plais que j'auray à vous obéir que
rien n'arreste une bonne v(Ion té, et qu'il y a dans les bons cœurs
certains ressort cachés qui les font agir au dehors, quelque diffi-
culté qui y rencontrent, quand il faut satisfaire ses amys. Si je n'^
tois pas aussi asseuré de vostre bonté, que je le suis, j'ai rois
quelque honte de vous donner pour la seconde fo cette élégie (l).
Comme je l'ay veue de près en la copian j'y ay trouvé mille dé-
fauts. C'est tout au plus au premii coup d'œil qu'elle peut paroître
jolie, et je doute quel puisse soutenir vos seconds regards. Vous

luy avez dé fait justice en lajettant au feu sans y penser, et le so plus sage que moy, m'avoit appris de faire de ma copie (qu'il avoit fait de la vostre. Je suis pourtant bien aise (l'avoir sauvée, et tout méchans que sont ces vers, ils soi les plus heureux que j'aye faits, puisqu'ils me sei'ventph d'une fois à vous témoigner avec quel attachement et quel déférence je suis à vous.

Ce diaianche (1(580).

Vous prenés donc les louanges que je vous donne poi des pièges que je tends à vostre modestie? N'ayés pas

P Académie française, et mourut le 2Zj mars 1G97. Voyez la noti(que lui a consacrée d'Olivet, HUtoire de V Académie [nin-rais vol. Il, page (323; édit. de ^^ . Ch. Livot. Paris, Didier, 1858.

(1) Fléchier parle sans doute ici de sa pièce intitulée I^laini DE LA Franck a 1\ome, élégie. CEurres complètes de Fléchier, vo IX, p. 151.

nauvaise opinion de vous et de moy. Vous oïïenseriés ma incé-riic, et vous fériés tort à vostre mérite. Jouisses du)luisir qu'il y a d'estre louable, et laissés-moy servir d'un)eu de discernement que Dieu m'a donné pourconnoître ce (ue vous valés. Je ne vous en dis pas davantage. Vous «tes si défiante sur tout le bien qu'on dit de vous, que ^ous prenés la vérité pour compliment. Un homme qui onge à déménager et qui se prépare à partir n*est pas en stat de vous en faire. Le roy a dispensé M' l'abbé des Lllcurs de prescher aujourd'huy. C'est une grâce que les ►ersonnes de nostre profession obtiennent icy très-facilenent. Nous partons domain matin pour S*-Germain (1). e vous escriray de là. Mon-seig' ne se porte pas trop bien, csuis très-cordialement à vous.

WVI

Ce mercredy malin.

Je passay hier six heures avec nostre mère, et je les lassay presque toutes à parler de vous. J'ay sur ce sujet ne espèce d'éloquence qui ne tarit pas, et vous le croirés isément si vous sraVés la source d'où elle coule. Je ne me issay pas de parler, et je remarquay qu'elle ne s'emmvoit

(I) Cette lettre et les quatre suivantes paraissent dater des pivilie's mois de 1080. Le mariage du Daupiiin, qui fut célébré au oiiHuoncement de cette année, donna lieu à uw lon^rue s<'rie de ites (pli lurent célébrées ii Saint-(îermain. Voir de (Hiinry, de la lodde, Mézeray. Keboulet, au contraire, et Daniel prétendent ue la cour se transporta à Versailles. Wllinérnire des rois de ymicc met tous ces historiens il'accord en montrant Louis .\IV tabli à Sainl-Cli'rmain, et faisant ce|)endanl de frétiuenU^^ s^'yours

Versailles. Suivant le^; lettres de M^m de Sévigné, H était à Sainlgermain les 10 et 125 janvier, et le 1*2 avril IGSO. , Note de M. de uzonnière.)

— :ii8 -

pas de m' entendre. Combien de fois interrompîmes-nou nostre discours par des souhaits ([ue nostrc cœur faisoit naturellement d'estre à Paris avec vous, ou de vous avoi avec nous à Saint-Germain ! je laisse à nostre mère à vou rendre compte de tout ce que nous avons dit ou fait, je m'j'éservé à vous raconter ce que j'ay pensé. De longtemps j n'auray d'aussy bonne fortune à la cour que celle que j' eus hier. Je me plonge dans ma triste retraite où n trouvant plus avec qui me consoler en parlant de vous, j

m'en parleray à moy-mesme. Je vous donne à penser c que je me diray. Songes un peu à moy de vostre costé, e croyés-moy bien tout ce que je vous suis.

Ce mai'dy au bOir (Ij (1680).

Non, mademoiselle, je ne prétends pas que vous mt soyés obligée de tout le bien que je puis dire et quejepuî: penser de vous. C'est une justice que tout le monde vou; rend comme moy, mais que j'aime mieux vous rendre qui tout le reste du monde. Ainsi je n'attens autie approbatioi que celle de sçavoir connoUre ce que vous valés; et queiqui louange que je vous donne, vous ne devés rien à ma chal'ité, vous devés tout à voslre propre mérite. Vous avêi raison de vous repentir enfin des reproches que vous m' avêi faits. Je ne les ay point mérités, et je sens en moy une s grande netteté de conscience sur tout ce qui vous regarde, ([ue vous n'aurés jamais rien à craindre, ny même à soup-

(1) La connexité qui existe entre cette lettre et la suivante permet de les supposer toutes deux écrites vers la même époque. Le ballet qui se répétait alors à Saint-derniain devait faire partie des fêtes du mariage du Dauphin. Dès lors on doit adopter la date de 1680.

WDQv liaisonnableinent tic moy. Je m'imagine à peu près uel est ce mess.'if^e dont vous me parlés. N'est-ce pas uelque importunité que vous avés soufTerte à ma considéition? j'en ay toute la reconnoissance que je dois. Etquoyue vous m'ayés accoutumé à recevoir des marques de 3stre généreuse bonté, je vous assure que j'y suis aussy însible que si je commençois à vous estre obligé. Continués m'honorerde vostre amitié. J'en connois le prix, et vous Duvés compter que je ne seray jamais ingrat. . . Vous sçavés

i part que je prens à vostre indisposition. J'es[]ère fju'eile B dure-
ra pas, et que je vous retrouveray, à mon premier }yage, dans une
parfaite santé. Faites-moy la grâce de l'en donner des nouvelles,
cl de me mander si je (ijis vous itrc de quelque consolation ou de
quelque secours. Oncomlence aujourd'huy à danser le ballet.
Chacun s*a[]presie 1 plaisir de voir ce spectacle. Pour moy, je se-
ray dans ma)litude comme vous dans la vostre, trop heureux si
vous passés (juelques momens comme j'y passeray toute la •ur-
née. Adieu, mademoiselle, je suis entièrement et trèsncèrement à
vous.

A St-Ciirinaii), ce merci edy.

Ihiisque VOUS n'oseriés sortir de vostre retraite, madcloiselle,
pour venir icy chercher le ballet, je prends la berté de vous en-
voyer le ballet dans vostre retraite. Ouoyue vous ne preniés au-
cune part aux vanités du monde, il est pas nécessaire que vous les
ignoriés. Faites-vou<^ un iiiusement des choses dont on se lait
icy de sérieuses ocipations, et donnés (juehpies mumens de \oslie
temps t^ i lecture de ces médians vers. Vous n'enlendrés peulture
pas le jargon de ce i)ays, mais vous devinorés à peu

près ce (lui ne sera pas iniinelligil)lc. Vous ne manquer pas
d'interprètes, quand vous voudrés. Le clergé vous (fournira, et
quelques abbés qui sont vos courtisans assidi VOLS prescheront
la morale (lue vous trouvères dans cet poésie. Pour moy, je me
contente de vous témoigner qi votre santé m'est précieuse, que je
cherche de quoy d(lasser un peu vostre esprit, et que suis Vostre

A Fontainebleau ce Ih may (1) (1680).

J'arrivay hier icy, mademoiselle, et je m'y suis prc mené toute
la journée ; j'ay visité tous les canaux et tout(les routes des bois,

et j'ay esté pour le moins aussy tris et aussy solitaii-e ici que vous pouvés l'avoir esté à Pari J'ay tâché quelquefois de me consoler ou par le souven de vous avoir veüe dans ces allées et sur les bords de C(fontaines, ou par l'espérance de vous y voir en peu (temps. Mais j'ay trouvé que c'est une foible consolatic que le souvenir d'un plaisir dont on est privé, et que quin; jours sont longs quand on attend avec impatience et que souhaite avec passion. La cour est encore icy fort petit(elle grossit à tous momens, et je ne la tiendray complè pour moy, que quand vous serés arrivée. Vous rires sai doute, mademoiselle, et vous dires en vous-mesme, qu rapport y a-t-il entie la cour et une solitaire? 11 est perm à un solitaire qui suit la cour de compter pour beaucou une fille retirée et recluse comme vous estes. Faites-mo^ je vous prie, sçavoir de vos nouvelles et croyés-moy, ai tant que je le suis, vostre très-humble et très-obéissai serviteur.

(1) Le 13 mai 1680, le roi arrive à Fontainebleau. Itinéraire d rois de France,

Ayés la bonté de rendre cette lettre à xM. le Grand (1))ar laquelle je le prie de me dispenser du sermon de la niséricorde pour le mois de juillet prochain.

Il faut estrc juste et vous louer comme vous le mérités. Juy, vous estes une bonne et aimable fille de m'escire, de ne croire et de me traiter comme un bon et fidèle amy. Juoyque je n'eusse pas besoin que vous prissiés la peine le réveiller mon souvenir, j*ay esté ravy de recevoir d(s nar({nes du vostre. Je grave dans mon cœur tout ce que /ous faites pour moi, et je paye toutes vos bontés d'une irompte et fidèle reconnoissance. Vous n'y perdes rien, nademoiselle, et vous ne sçauriés mieux employer une YdvÛG de vostre amitié qu'à vous conserver toute la mienne, [en-

core que vous ayés sujet d'en estre Irès-asseurée et pi'il ne soit plus en mon pouvoir de la dimimier, ne laissés)as de la regarder avec plaisir connn(. ' nue conquesle que k'ous avés faite, et de la recevoir connne un présent volon- :aire que je vous renouvelle tous les jours. (ue j'aime cette 'ésolution que vous avés prise (^e gousler le lepos si souhaité, mais je vous prie de la fonder sur la confiance :jue vous devés avoir en ma fidélité, plntost (jue sur cette bonne simplicité dont vous vous glorifiés si souvent. Continués à vous bien porter et à dormir iranfjuilhMncnl. [Quand vous auriés pourtant (juehiues légères injuiétudes, H quand vostre sommeil seroit interrompu par (pichpies visions agréal)les, je ne vous en tiendray pas plus malheu-

J) Nom sous loquel on clésiirnait le irraïul « "Ciiyrr dans l'aii-cieiHio moiiariliii' : liOuis iliî Lorrailiif, coiulf (.rAniagnac, fils aiiii! ilii cuintc; il'IIarcourt, fiviv du chevalier de Lorraine et du comte de Marsan. Il rtait né en KJ.'il. l't mourut en 1718.

•Jl

rcuse, et je n'en seray pas moins content de vostre santé. Bonsoir, mademoiselle, bonsoir encore une fois.

Ce lundy -23 juin.

Ce samedy matin (aoùl 1680).

Toutes les fois que vous voudrés bien vous éclaircir de mes intentions, mademoiselle, et que vous voudrés bier croire mon cœur qui vous parle toujours plus que mor esprit, je suis asseuré que j'auray raison et que vous nu rendrés justice. Il y a quelques plaintes dans mon billet, mais il n'y a point de complimens ; il convient quelquefois à l'amitié de se plaindre, mais il ne lui sied

jamais bien di mentir. Ainsy ce très-humble, etc, n'est pas une formule de bienséance, c'est une protestation d'estime, de respect, de cordialité (1). Comme je n'avois pas sujet d'être satisfait des reproches que vous me faisiés, j'avois cru que je devoi; me renfermer en moy-mesme, et que, puisque vous ne m(traitiés pas en bon amy, quoyque je sentisse bien que j(l'estois, je devois me réduire à m' appeler vostre serviteur Je suis bien aise de voir qu'il vous reste encore quelqu(bonté, et que vous pouvés quand il vous plaist juger e décider en ma faveur. Vous ne vous tromperez jamais quand vous croirés que je ne vous retranche rien de tou ce qui vous appartient, et que si vous jugés de moy pai vous , il faut que vous ayés bonne opinion de vous mesme. J'ay esté ravy de voir M"" Goujon, et si l'appari-

(1) La petite querelle sur ce très-humble, etc.^ paraît avoir et provoquée par la lettre que Fléchier écrivit de Maubeuge, le li août 1680 (voy. plus haut, p. 212). De toutes les lettres de cett époque, celle qui est datée de Maubeuge çst la seule qui renferma la formule de bienscaïcc : Je suis votre très-humble et très-ohéissan serviteur.

ion avoit esté double, j'auiois eu loutes les joyes du puadis. Si j' a vois à gronder, ce ne seroit pas elle de ne vous Lvoir pas emmenée, ce seroit vous de n'avoir pas voulu la luivre. AJais vous me donnés bien d'autres sujets de ;ronder. Je ne vous demande pour m'apaiser que de croire |ue je suis ce que je dois être à vostre égard, que je ne :esseray jamais de vous honorer sans complimens, et {u'encore (|ue vous fussiés injuste, je ne deviendray janais ingrat. J'ay gardé trois ou quatre jours la chambre)our (quelque légère incommodité; je n'ay osé vcus le liander en un temps où il me sembloit que vous n'aviés)oint d'amitié, et où je

souppçonnois que vous n'aviés pas nôme de compassion. Je me porte bien, et je suis de la nanière que vous l'entendes Vostre...

Ce 7 sepieaibre.

Je viens de quitter Mons' révesf[ue I). (1) , mademoiselle, 3t je vous écris avec [plus de plaisir (pie je ne luy ay parlé. r/est un bon et honneste prélat, je l'aime, vous m'avez asieuré (ju'il m'aimoit; heureusement nous n'avons presque [arlé ([ue de vous, et cependant deux heures passées avec luy m'ont plus duré que les six ([ue j'ay quehiuefois passées avec vous. Vous en devinerés aisément les raisons. Il m'a donné rendez-vous à vostre ruelle au premier voyage [[ue je feray à Paris; mais ne vous olênsés pas si j'y manque, et soullVés (jue je substitue à ma place ce galant hoiiiuiie ([u'il a si souvent trouvé chés vous, et (jui lui paroît Tort divertissant. Ce n'est pas rjue je n'estime comme je dois riionn ur (pi'il me [dropose, mais je lais grand cas

(1) LVîvôque '/'Atvyv prol)al)lenu'nt, Philippe de CIuiuiiumU.

de vos heures do solitude, et vous nie pennetlrés de vous demander mes audiences à part. J'ay esté quelques jours un peu indisposé; mais j'ay repris toute ma santé, et il ne me manque plus pour estre entièrement heureux que d'avoir le plaisir de vous voir.

A Versailles ce 15 septembre (1) (1680).

Si VOUS eustes hier quelques heures de soUtude, mademoiselle, et si je fus assez heureux pour avoir quelque part aux réflexions que vous fistes avec vous-mesme, ne pensastes-vous point que j'avois de l'inquiétude sur le sujet de votre santé? L'incertitude où je vous laissay si Ton vous saigneroit ou non ; la

peine où je suis si la saignée vous est bonne ou mauvaise, l'appréhension que j'ay que vous ne vous négligiés et le peu de confiance que j'ay aux medecins, tout cela m'a donné beaucoup d'embarras pendant ces deux jours. J'ay souhaité, j'ay craint, j'ay rêvé. C'est à vous, madeinoiselle, à me mander ce que vous avés fait et ce que je dois faire. Vous sçavés à quel point je m'intéresse à tout ce qui vous touche, et vous vous estes sans doute bien imaginée que mon repos dépend un peu du vostre, et que je m'estimeray toujours heureux ou malheureux selon Testât où je vous verrai. Bonsoir, mademoiselle, je suis entièrement à vous.

Ce 24 septembre (1680).

Que je suis fasché, mademoiselle, de n'avoir pas esté

(l) 13 septembre 1680, retour à Versailles après le voyage de Flandre. Itinéraire des rûi>> de France,

hier aussy paresseux que les autres jours ! Quelque voyage que j'aye à faire, il ne m'arrivera de longtemps d'estre aussy diligent que je le fus. J'ay regretté mon malheur, comme si ç'avoit esté ma faute. Il m'a semblé que mon cœur devoit deviner l'honneur que vous vouliés me faire; et que j'avois tort de n'avoir pas oublié ce matin -Là que je devois partii-. Je profiteray des bontés que vous avés pour moy toutes les fois que je pourray les espérer, et bon amy comine je le suis, il ne me manquera pour estre heureux que d'être prophète. Je trouvoy en arrivant ici toute la cour allarmée de la maladie de Mons' h» Dau]hin. La lièvre luy prit la nuit du dimanche, et il l'a encore ce mardy au soir que je vous écris (l). Bien loin d'aller trouver nos gens à la campagne, ils sont eux-mesmes revenus icy, et je ne prévois pas que j'en puisse sortir de quelque temps. Ouoyque je sois icy commedanslecentredu

monde, j'y vis comme dans une solitude. Les beaux jours m'y paroissent longs, et si je n'appelois à mon secours certains souvenirs agréables qui réveillent de temps en temps ma gayeté, j'y serois toujours de mauvaise humeur. Vous pouvés, mademoiselle, en m'escrivant souvent de vos nouvelles, me doimer d'assez bons moments. Il importe pour ma satisfaction et pour ma santé que je sçache en quel état est la vostre : et je vous assure qu'il n'y peut avoir pour moy de meilleur préservatif contre Tennuy et le mauvais air de ce pays que les billets qui m'apportent que vous vous souvenés de moy, de mon respect et de ma très-sincère amitié.

La lièvre vient de prendre à M. de Montausier; j'en suis tout à fait alligé.

(I) M^{me}* (In S^{te} vi^{ne} écrit, le 5 iioNcmhn* IfiS'O. «iiiio M. \o Dauphin ot M^{me} la haiipliiiK» ont encore la firvix^e - le 8 novonibre, eWo parle (le la fièvre et du dévoieniont qu'éprouve monsoi-jrneur, et eite à ce sujet une parodie dont il a été<" (ii'i."i (pies-tion. \(\V"/ plus haut, pa^e'e 'J17.

A Versailles ce samedy (1680).

Je suis bien aise^e mademoiselle, que vous leconnoissies enfin rinjustice que vous m'avés faite, et les chagrins que vous m'avés donnés. Je prends le pardon que vous faites semblant de m'accorder, pour des excuses honorables que vous me faites; et comme je suis assuré de mon innocence, je suis ravy que vous reconnoissies que vous avés sujet de vous repentir de l'avoir soupçonnée. Je vous supplie, au nom de nostre amitié, qui doit être inviolable et éternelle, de ne plus me donner de pareilles inquiétudes. Quand il vous reviendra de ces noires deffiances, re-

jettésles comme des tentations dangereuses. Il n'y a rien que je ne vous doive, et il n'y a devoir que je ne veuille vous rendre. Je seray toujours tel que vous me souhaités. Quand vous en jugerés autrement, soyés assurée que vous vous trompés et que vous m'offenses. L'un n'est pas d'une personne aussy éclairée que vous Testes ; l'autre n'est pas d'une fille aussy raisonnable et aussy juste que vous avéj accoutumé de l'estre. En voilà assez sur ce sujet. J'espèn que ce malheur ne m' arrivera plus... Quoy donc? voui avés eu la fièvre et vous ne m'en avés rien mandé positivement? je voy bien que vous n'avés pas voulu me fairi tant de peine à la fois. Mandés~moy tous les jours Testa de vostre santé, et délivrés-moy de la crainte continûelL où je seray. J'avois fort dessein d'aller à Paris dès aujour d'huy ; mais la maladie de madame la Dauphine et celL de M. le duc de Montausier m'ont arresté icy. Ils ont ei Tun et Tautre aujourd'huy un grand accès. Pour moy, ji suis tout languissant, je n'ay point pris de lait et je croi la saison passée. Je me porte mieux aujourd'huy, et il n tiendra qu'à vous que je n'aille de mieux en mieux. Nostr

voyage est rompu, et à moins qu'il arrive quelque chose d'extraordinaire, je seray à Paris rnardy ou mercredy pour le i)lus tard, et j'auray l'honneur de vous voir le jour mesmc que j'arriveray.

Ce mercredy uu soir (lb8o;.

Toutes les fois que j'ay pensé à l'heureuse et agréable journée que je passay il y a quinze jours à Paris, et vous pouvés croire, mademoiselk', que j'y ay pensé plusieurs fois, il m'a pris envie de partir d'icy. Pourquoi faut-il qu'on ne soit pas où l'on se souhaite, et où peut-estre l'on est souhaité? Sachés-moy gré de celte impatience quo j'ay de vous revoir, et pardonnés-inoy la vanité que

j'ay eue de m'imaginer que vous aurés aussy quelque plaisir de me recevoir chés vous. Vous me retrouverés le mesmc. La cour ne m'aura point gasté. L'absence n'aura fait qu'augmenter mes désirs, et j'entreray chés vous tel que j'en sortis. Pour vous, mademoiselle, qui sçait si vous ne serés pas un peu changée? Les afflictions que vous avés eües, vos bons amys qui vous ont environnée, les visites que je sçay que vous avés faites, et ce penchant que vostre cœur aura toujours vers l'indifferenco me font craindre sans cesse quelque révolution. Mandés-moy, je vous prie, les dispositions où vous estes, afin que sur cela je haste, ou je retarde mon voyage. En tout cas, je liray sur vostre visage, en vous abordant, ma bonne ou mauvaise fortune, et le premier quart d'heure décidera de ce que je dois me promettre de vostre amitié. — Mais peut-estre mon bilkt n'est pas assez sérieux. Je ne sçay si la santé de M. vosire père est entièrement rétablie. Faites-moy la gnke de m'en mamU'i- des nouvelles. Monseig' le Dauphin se porte un

peu mieux, mais son mal sera long. Il est à la mercy de cinq ou six médecins f{ui ne se déferont pas si tost d'une si illustre pratique, l'onsoir, mademoiselle, je suis entièrement à vous.

XXXVïI

Ce mercredy matin (t) (1G8 o).

Je ne croyois pas, mademoiselle, que vous vous meslassiés de tenter vos amys de vanité et que toute humble et toute modeste que vous estes, vous fussiés un esprit d'orgueil pour eux. Si je m'en tenois à ce que vous me dites de mon esprit, je serois perdu de présomption. Mais heureusement vous avés guéri le mal en le faisant ; et, comme vous n'avés eu d'autre preuve pour relever mon esprit, que de dire qu'il s'abaisse jusqu'au vostre, j'ay veu

tomber toute sa grandeur, et j'ay jugé qu'il falloit louer vostre humilité, et qu'il n'y avoit point d'orgueil à prendre de mon mérite. Je me tiendray donc dans une médiocrité raisonnable et puisque vous me defiendés d'avoir de ces humilités que vous n'aimés point, je tâcheray de me sauver de ces vanités que vous seule sériez capable de m'inspirer. J'ay pourtant en moy, mademoiselle, certains endroits glorieux dont je ne puis m'empescher de me sçavoii gré. La connoissance que j'ay de ce que vous valés, et la bonté que vous avés de croire que je mérite quelque part en vostre estime me rendent plus fier que vous ne pensés. Pour ce qui regarde l'énigme que je n'avois peu deviner, vous voyés bien mon peu de lumière. Je ne seau rois percei la moindre obscurité, et quand vous aurés intention d'€

(1) Cette lettre paraît se rcipporter, ainsi que la précédente, ai commencement de la longue maladie du Dauphin, c'est-à-dire aux premiers jours de novembre 1680.

vous faire entendre, les termes les plus clairs seront les meilleurs. Je ne sçay pourtant s'il est expt'idient que je vous entende toujours. Consultés là-dessus vous-mesme vostrc raison. Je vous suis obligé de n'avoir pas esté si occupée de votre voisin que vous n'ayés eu le temps en parlant à luy de penser à moy. J'aurois bien souhaité que de vous-mesme vous en eussiés fait autant dans vos entietiensavecL. P. (1., mais le sacrifice eust été trop grand, et vous n'aviés pas mesme envie de vous souvenir de moy. Que j'aime la bonne et importune personne qui vous y a forcée malgré vous! Nos malades se portent mieux. La nécessité a fait recourir au médecin anglois (1) qui promet de rendre en peu de jours une parfaite santé au prince et à la princesse (2). Je l'espère et le souhaite pour plusieurs raisons.

C.c jeiddy au ?oir |li

Vous n'aurés pour aujourd'imy qu'un petit billet, mademoiselle, et vous vous cont'^ntérés de sçavoir que je ne sçaurois vous oublier. Qu'on doit estre assuré de la mémoire quand on l'est de la volonté! et qu'on doit peu compter sur les lignes d'une lettre quand on connoît quels sont les sentiments du cœur de celui qui l'escrit! On est icy fort embarrassé sur la santé de Monseig' le Dauphin. Il extrêmement alfoibly par une espèce de dissenterie qui ne lui donne aucun repos. Il est devenu sec et alténur. Depuis trois on quatre jours la lièvre lui a repris.

(1) l.v. chovalier Talhot, qui ont ù cette époque un succt;^ pro-
(lifioux. Voyez plus haut, paire 'J17.

(i) On avait iral)ord attribut'? à une gross^-sso rindis|>osition
»lc la l)aii)hiuu\ \oyez M''' do .Sévipm*', lettre du 11 :?epteml)re
IfiSO.

On Ta entièrement mis entre les mains du médecin anglois qui luy donne son remède, et qui répond qu'en trois jours on verra un grand amendement, et peu de jours après une entière guérison. Pour nostre maîtresse elle se porte un peu mieux. Ne m'oubliez pas, je vous prie, et croyés-moy tel que je suis.

Ce dimanche au soir ^1680).

D'où vient, mademoiselle, qu'il y a longtemps que je n'ay sçu de vos nouvelles? Je me suis trouvé, sans y penser, engagé à pas-

ser deux jours hors de Versailles, pour prendre un peu de repos dans une retraite qu'on m'avoit ôtée et me j-emettre entièrement d'un rhume qui m'incommodoit depuis une semaine, et qui me menaçoit pour plus longtemps. Je croyois que je trouverois ce matin à mon retour un billet de vous, et que vous auriez récompensé au moins de quelques mots écrits à la hâte, tout le temps que j'avois employé dans ma solitude à penser à vous. Je serois tout à fait guéri si j'avois appris que vous vous portés bien ; mais tant que vous me laisserés dans cette incertitude, je puis avoir plus de santé que je n'en ay eu, mais je n'auray pas plus de repos, et quand je seray mesme guéri, je n'en seray guère mieux; ainsi, mademoiselle, voyés si vous voulés que je sois encore enrhumé et pis qu'enrhumé. Monseig' le Dauphin se porte un peu mieux et madame la Dauphine est sans fièvre, et n'a plus besoin que de reprendre doucement ses forces. Nous avons la principale obligation de ces guérisons au S' Talbot, ce qui a fait composer à M. le comte de Grammont cette belle chanson que vous aurés peut-estre déjà ouï chanter.

Talbot est vainqueur du trépas Daquin (2) ne lui résiste pas, La Dauphiie est convalescente :

Que chacun chante Talbot est vainqueur du trépas etc..

Voilà toutes les nouvelles que j'ay à vous mander, vous sçavés celles que je désire recevoir.

Xî.

Ce mardy au soir.

J'ay bien grondé nostre messenger, mademoiselle, et j'ay corrigé mon jugement, ainsy que vous l'avés souhaité. CiOmmme je croy

que je n'auray jamais l'aison de me plaindre de vous, j'auray soin de ne vous donner aucun sujet de vous plaindre de moy : ce n'est pas que je pense vous avoir beaucoup offTensée, il y a certaines délicatesses en amitié (jui incommode et qui ne fâchent pas, et l'on se fait entr'amys souvent des reproches qui peuvent estre déraisonnables, mais qui ne sont pas désobligeans. Ne me saches donc pas mauvais gré de mes empressemens. Quand ils seroient un peu indiscrets, ils viennent d'un principe qui doit les faire pardonner. J'y dit à vostre amy les conseils que vous luy donniés pour sa santé. Le soin que vous en prenés est capable tout seul de la lui conserver. Quoyciu'il soit ordinairement assez mélancolique, il est tout autre lorsqu'il a sçu de vos nouvelles. On lit sur son visage les billets qu'il reçoit de vous. Le messenger qui les luy rend le matin, lui donne un air de gayeté pour le jour; et trois lignes de votre main luy valent mieux ([ue toutes les pré-

(I; Antoine I)a(|Uin, priMijer nitiiocin ilt- Loui-^ \l\ , pdit-tils de IMiilIppe Daquin, savant rahhin dont lo véritable nom .'.' li» \»:iid(»kial. Antoine I)a(|uin mourut en 16Uo.

cautions que vous luy ordonnés de prendre pour se bien porter. C'est à vous, mademoiselle, à voir ce que vous voulés faire de luy après cela. Il vous est infiniment obligé, et je me suis chargé de vous écrire ses sentimens. N'allés pas dire, comme vous avés accoutumé, que c'est une exagération, et qu'il est difficile aux gens de cour de se défaire de leurs complimens. Je le connois, il est sincère, et je seray caution de sa bonne foy comme de la mienne, dont je suis persuadé que vous n'avés ni sujet, ni envie de douter.

Ce lundy oO*^ (septembre 1680).

Je ne sçay quelle main ennemie de ma joye et de mon repos m'a retenu jusqu'au lundy matin vostre billet écrit de du jeudy au soir? Vous aurés pu connoître par le dernier que vous avés reçu de moy, l'inquiétude où j'en estois. Je vous accusois et je vous justifiois presque au même temps, et j'aimois mieux me plaindre de mon malheur que de vous. Cependant je n'estois pas sans quelque chagrin. Je suis bien aise, mademoiselle, d'avoir une amie qui soit sans reproche et à qui je n'aye rien à pardonner ; et je voy bien que je dois estre aussy satisfait de vous, que vous m'en paroisses contente vous-mesme. Jouisses donc des fruits de vostre innocence et ne doutés pas que je n'aye une confiance entière en vostre amitié. L'assurance que vous me donnés que vostre cœur est porté pour moy et que rien mesme ne luy résiste, me met dans un très-grand repos. Quelque généreuse que vous soyés, j'ayme bien que sur mon sujet vous n'ayés point d'effort à vous faire. Je ne sçay si vous y aurés moins de mérite, mais j'y trouveray plus de seureté. Pourvu que je sois heureux, il ne m'im-

porte pas que ce soit au dépens d'un autre, et quoyque je u'aye point d'ennemy à combattre, je ne laisseray pas de triompher. Je ne vous suis pas moins obligé de cette bonne disposition que si vous aviés pris beaucoup de peine à vous vaincre; et j'estime d'autant plus la grâce que vous me faites, que c'est par choix et par inclination que vous voulés bien me la faire. Je vous assure, mademoiselle, que je ressens comme je le dois toutes vos bontés. J'en pèse toutes ka circonstances, j'en connois tout le prix, et s'il ne faut pour avoir le plaisir de faire du bien qu'un cœur qui le sente et qui le reconnoisse, croyés que vous l'avés trouvé. Je suis pourtant un peu offensé de la (in de voslre lettre où vous traités de complimens ce que je vous mandoisds certains souvenirs qui me sauvoient de tous les ennuy de ce pays-cy. iNe donnés pas de

ces méchans noms à la vérité quand je vous la dis, et ne refusés
|)as de croire ce que je suis aise de vous dire que je sens. Mon-
seig' le Dauphin n'a plus de fièvre continue, ce sont des accès ré-
glés de doubletierce. -M. de .Montausier a la fièvre tierce. 11 a
pris un remède semblable à celui du médecin anglois. 11 se porte
un peu mieux. Si ces deux malades sont en meilleur état je tâche-
ray de me dérober samedy ou dimanche pour vous idler dire que
je suis etc. (J).

»)e vous [)rie d'envoyer à M''' de Miramion ('2) le billet rjue je
luy écris.

(l) Le bulletin que donne cette lettre de la santé des malades
de Versailles peut la faire attribuer à la lin de septembre 1680.
Cette aniKîe là, le 30 septembre était en etlet un lundi.

(1>) Marie Bonneau de Mii'amion, née à Paris le 2 novembre
1629, DÛ elle mourut le 2/!i mars 161)6. Devenue veuve de
bonne heure, M''' de Miramion consacra sa vie à des œuvres de
charité. Afin de p(m\oir vrnir au secours du peuple dont la
guerre civile avait luiirmenté la misère, M''' de Miramion vendit
jusqu'à s^i vaisselle [l'argent et un collier, qui fut estimé vingt-
(juatre mille livres. KUe donna j)lus de soixante-dix mille livres à
sa paroisse de Saint-

Ce mardy matin (1681).

Je ne sçay, mademoiselle, ce que vous voulés faire de ces deux
volontés qui vous embarrassent. Réduisez-vous à une, et soyez en
repos. Je comprends bien qu'elles ne sont pas si opposées l'une à
l'autre, qu'il n'y ait quelque accommodement à faire enlr' elles, et
que celle qui me loue et celle qui me condamne ne viennent peut-
estre d'une mesme source. Mais il faut qu'un bon esprit comme le

vostre se détermine, et ne se partage point entre les plaintes et les louanges. Je donne pourtant aux unes et aux autres leur véritable nom, et vous avez sujet, si vous le devinés, de vous en contenter. Ne vous plaignez pas que mes billets soient bien écrits, et ne reprochés pas à mon esprit le peu de part qu'il y a. Je vous assure que ce n'est pas luy qui me les dicte, et que c'est par hasard qu'il y mesle quelque chose du sien. Il y a des occasions de gloire où je l'employé, comme je puis ; mais pour tout ce qui vous regarde, c'est mon soin favory que je ne confie qu'à mon cœur. Ainsy, mademoiselle, n'en soyez point épouvantée, et recevez avec confiance ce que je vous écris par amitié. Ce n'est pas mon dessein de me fiiire craindre ny de me faire admirer de vous. Je choisis mieux que cela et j'ay d'autres intentions. Je préchay icy dimanche, et croiriés-vous que je ne laissay pas de penser à vous ? C'est une assez terrible chose que de parler devant le plus grand roy du monde, mais vous ne sçavez peut-estre pas combien il est doux de se souvenir de ses amys. Les louanges dont vous avez ouï dire que la cour est assez prodigue ne m'ont point donné de vanité, et cer-

Nicolas du Ghardonnet, et dota le séminaire de trente^cinq millG francs. L'abbé de Ghoisy a écrit la vie de cette femme charitable : Vie de iW""* de Miramion, Paris, 1706^ in-Zi".

tains reproches obligeans que vous me faites quehjuefois me sont plus agréables que tous les complimens qu'on m'a faits depuis avant hier. J'avois fait dessein d'aller à Paris aujourd'huy. Vous sçavez la principale affaire que j'y ay; mais Mad' la Dauphine est malade, et \J. de Meaux part pour aller voir ses nouvelles maisons. J'espère que dimanche ou lundy prochain je seray libre. Si je puis, je me délivreray dès samedy, pour avoir l'hon-

neur de vous voir dimanche. Mandés-moy si vous me le permettez, et si vous consentez que je sois entièrement à vous.

Que ne puis-je passer toute l'année, mademoiselle, connue j'en passe de temps en temps (quelques jours! Mais je ne suis pas destiné à tant de bonheur. Ma vie sera toujours meslée, entre le plaisir de vous voir et le regret de ne vous voir plus, et je me trouve réduit à payer de l'absence de deux semaines (quelques heures de vostre agréable conversation. Quoyque je sois de mon naturel assez modeste, j'eus assez de peine, il y a quelques jours, à céder ma place au prélat que vous connoissiez; quand il s'agit d'avoir l'honneur d'estre auprès de vous, il n'y a ni mitre ni croix qui m'effraye, et pour peu de bonté que vous ayiez pour moy, vous verrez que je sçauray bien soutenir mon rang. J'ay trouvé toute la cour assez réjouie. Monseigneur a repris un peu de force et de gayeté, et l'on a sujet d'espérer (qu'il se remettra dans son naturel et (qu'il ne nous allarmera plus (1). On parle aujourd'huy d'un voyage aux eaux de Bouillon pour le printemps; le roy a dessein d'y aller avec v^{ostre} Mons^{ieur} le Dauphin pour luy faire observer luy-

(!) La convalescence du Dauphin eut lieu dans les premiers mois (ii> 1681.

niesiuc le régime établi par la faculté. Si je croyois que la résolution en fust bien prise, je n'en serois pas fort content. Vous sçavez que j'aime Fontainebleau, et que j'ay sujet de l'aimer et de le préférer à tout autre lieu. Mais vous ne doutez pas aussi qu'en quelque endroit où je puisse estre, je n'y sois également à vous.

Je pars, mademoiselle, sans avoir la consolation de vous dire adieu. Il a pris à M. de M. (1) une résolution subite de retourner à

la cour, et pour comble de malheur, il m'a mené de visite en visite et ne m'a pas laissé le temps que je croyois avoir pour aller prendre congé de vous. Que les bienséances sont fâcheuses, et que les gens sont heureux qui n'ont qu'un seul attachement, quand cet attachement est agréable! j'eïïace de mon journal le jour de demain puisque je le passeray loin de vous. Je veux oublier que je vive, plus tost que de vivre aussy tristement que je feray. Qu'est-ce qui peut me consoler de la perte que je fais de ma visite, et à quoy puis-je employer des heures que j'avois destinées pour vous? Soyez persuadée, mademoiselle, que je suis dans un extrême chagrin, et que vos douleurs ne vous seront pas si sensibles que vostre éloignement me le sera. Rien ne me peut soulager que si je sçay que vous me plaignez, et si j'apprens que vous avez passé la journée aussy désagréablement que moy, pourveu que vostre tristesse ne vienne pas toute entière de vos incommodités, et que vostre cœur souffre un peu de son costé. Voyez où me porte un excès d'amitié de vous souhaiter du chagrin et de vouloir bien moy-mesme en estre la cause. Je vous supplie de me donner régulière-

(1) M. de Montausier, sans doute.

mefrit (le vos nouvelles, je seroy dans une grande inquiétude sur le sujet de vostre santé, n'en ai-je pas raison'/ et n'aviés-vous pas tort de vous négliger dans les soins (jue vous en (levez prendre, etd;ms le besoin que j'ay d'en esltre averti. Bonjour, inademoisolle, songez à quel point je suis à vous, et plaignez-moy de ne pouvoir cstre avec vous.

Ce samrdy à iinn heure npîè^ inidy.

Vous ne sçauriés croire, mademoiselle, les remords que j'ay eus depuis que je vous eus quittée. Il m'a semblé que je r) c vous avois pas assez remerciée du présent que vous m'aviés fait. Vous sçavez qu'en matière d'amitié j'ay la conscience fort délicate, et qu'il m'importe extrêmement que vous ne me soupr.onniés i) as d'estre ingrat. Je m'acquitte donc aujourd'huy d'un devoir que j'oubliay hier, et je commence à me servir du bien ([ue vous m'avez fait par les remerciemens que je vous en dois faire. Il n'y a rien de si curieux, ni de si proprement fait. l'^lle seia d'un grand usage pour moi, et j'espère qu'à l'avenir je feray parler de mon écriture. Vous aurés part, mademoiselle, à toute la gloire ([ue je pourray acquérir par là, et je diray partout que c'est de vous que je tiens tout ce ([ue j'ecris. Je vous diray pourtant à vous-mesme qu'en me Iduant de la grâce que vous m'avez laiîe, j<' me plains un peu des intentions ([ue vous avi z eues. Si vous avez cherché un prétexte pour ne j)lus m'ecrire, vous m'ostez jjIus que vous ne me donnés. Si vous avez voulu m'engagcr à vous escrire plus souvent, vous vous estes chargée d'une assez grande fatigue : l'un est un peu injurieux pour moy ; l'autre pourra vous esltre à charge. Quoy (pi'il eu soit, je ne sçaurois m'empescher de vous aller riMurrcier aujiund'huy chés

VOUS et de l'c)pnrer la faute que je fis hier. Mais je crains bien que je n'oublie encore mon compliment, et qu'ayant l'honneur d'estre auprès de vous, je ne me souviennne que de vous, et de l'affection et de l'estime très-sincère avec laquelle je suis à vous.

J'ay esté fort en peine de vostre santé.

Ce vendredy.

Craignés-vous, mademoiselle, d'avoir trop de bonté pour moy, ou me croyez-vous capable d'abuser des grâces que vous me faites? D'où vient que vous prenés tant de précaution, et que vous m'avertissiez si soigneusement que vous ne m'escrivés que parce que je suis malade? N'estesvous donc sensible qu'à mes maux, et vous seray-je indifférent dès que je commenceray à me bien porter ? Vous me faites presque appréhender la bonne santé, et souhaiter un peu d'indisposition pour mériter un billet de vous. Quoy que vous puissies dire pourtant, je veux me flatter que la pitié n'est pas la seule raison des libéralités que vous me faites, et que l'inquiétude que vous avez eue estoit plus pour un homme de vos amys que pour un homme malade. Ne me détrompés pas, mademoiselle, et permettés-moy de vous avoir plus d'obligation que vous ne voulés. Depuis que je suis de retour icy, je me porte assez bien. Ce n'est pas que je ne sente je ne sçay quelle langueur qui ne m'est pas ordinaire, et que je n'aye quelque sujet de craindre que cette indisposition ne devienne enfin une maladie; mais je ne suis pas d'avis de m'inquiéter sur l'avenir, et je suis résolu de suivre les conseils que vous m'avez donnés. Ainsy je ne suis pas assez malade pour vous donner aucune peine, et je ne me porte pas assez bien pour vous tenir dans

une trop grande indifférence\ Voilà IVstat où je suis. Je vous aideray s'il y a (quelque changement. Pour l'autre compte que vous me demandés, je vous le rendray fort exactement, et je m'assure qu'il sera très-avantageux, et qu'il ne vous sera peut-estre pas désagréable [ue je me fasse coimôitie à vous tel que je suis, c'est-à dire entièrement à vous (1).

A St-Germain ce jedy au soir novembre 16si).

(îraiid mal de dents, et grand mal de teste, et pourtant vous vous portés bien, mademoiselle; comment accominodés-vous tout cela? Pour moi, avec un de ces maux je croirois estre malade, et j'ay toujours ouï dire que mal sur mal n'est pas santé. (Quelque tranfjuille que vous parois siés, et quelque assurance que vous veuilliés me donner, vous avez de quoy exercer vostre patience et la mieime, et sans que j'y trouve à redire, vous pouvez vous plaindre, et croire mesme ([uc je vous plaindray... En vérité, mademoiselle, il est bien triste de toujours soupirer et de trembler toujours pour vous, et que je serois heureux si je n'avois ([u'à vous aimer! Je n'aurois ([ue celte aïïaire, si vous aviés autant de soin ({ue vous le devez de votre santé. Travaillés-y , et cependant soyez persuadée que je m'acquitteray de tous mes devoirs, et que tout dilférens (ju'ils sont, je les réduiray tous au principal (jui est ma boime et (idèlo amitié. Quand je vous ay mandé (pie je n'irois pas si tost à Palis, co n'est pas une menace que je vous ay faite, c'est uiKî appréhension que j'ay ciie. Je ne sçay quand je seray efi libci lé d'y aller, mais vous ssavez rpie mes désirs y sont

(1} Alhisiun à son portrait l'aïl par lui-iuéliie.

toujours, quand je n'y suis pas, et si vous comptiés comme moy, vous coniprendriés bien que peu de jours sans voir ses amis, c'est toujours longtemps. Si c'est une consolation })our vous d'apprendre que je songe à ma santé, consolezvous par avance, et puisque vous me recommandez si obligeamment à moy-mesme, je vous feray voir le crédit que vous avez sur moy, et la déférence cjue j'ay pour vous. Tout ce que vous estimés me devient précieux, et je veux bien perdre le peu d'humilité qui meres-toit, pour satisfaire à la bonne opinion que vous avez de moy, et me croire encore bon et utile au monde, si je ne vous y suis pas

iiidilTérent. Vous aviez quelque curiosité de sçavoir s'il était vray que Mad. de la Chétard... (1) n'est plus chez Mad.de Aliram... J'ay appris qu'elle n'en est pas encore sortie, mais qu'on luy a signifié qu'il falloit s'y résoudre; qu'elle n'estoit pas faite pour estre renfermée, et qu'une communauté ne convenoit pas à une (ille d'un si grand commerce. On l'avoit avertie depuis longtemps à prendre garde à sa conduite, et de ne pas tant se communiquer, mais le zèle qu'elle a eu de former de jeunes prédicateurs, et la passion du bel esprit qui, comme vous sçavez, est violente en une fdle, ne luy ont pas permis de se contenir dans sa retraite. Entre* tiens longs et familiers, visites fréquentes et peu sérieuses, billets en vers et en prose, connoissances anciennes et nouvelles, tout cela a paru trop gay et trop galant à des personnes mortifiées, qui l'ont priée d'aller étaler son mérite ailleurs. On dit qu'elle se lamente beaucoup, et qu'elle a grand regret ou de quitter ce qu'elle quitte, ou de ne pas trouver ce qu'elle voudroit : jugés lequel des deux est le plus vraisemblable. On ajoute qu'elle est fort irritée contre

(1) M"* de la Chétardie. En 1661, M""* de Miramion avait fondé une communauté de douze filles destinées à tenir les écoles de campagne. Cett(3 petite réunion fut appelée la Sainie-Famille. M"" de la Chétardie devait faire partie de cette congrégation naissante.

une dame de mes amies qu'elle soupçonne d'avoir été scandalisée de ses honnestes libertés, et d'avoir donné de mauvais conseils contre elle. Voilà, mademoiselle, où l'affaire en est; cependant c'estoit une âme que je devois convertir! elle a ouy des sermons plus touchans que les miens qui ne l'ont pas convertie. Je ne sçay ce qui en arrivera. Si j'eusse trouvé les gens que j'allay

chercher au sortir de chés vous, je vous en dirois sans doute davantage. Au reste j'ay honte' d'avoir écrit une si longue lettre. Je laisse aller indiscretement mon cœur et ma main. Pardon, mademoiselle, je seray une autrefois plus retenu (1).

Ce lundy au soir (1681).

N'avez-vous point esté malade, mademoiselle, ou ne m'avez-vous point caché que vous l'avez esté? L'un ni'alligerail, l'autre me mettroit en colere. Voicy le quatrième jour que j'attens de vos nouvelles, et si je n'en recuis demain, je ne seroy pas content de vous ni de moy. L'amitié fjuand elle est sincere, et qu'elle tombe dans ul'i bon cœur, donne des inquiétudes et des impatiences qui ne sont pas pout-estre toujoursjustes, mais qui sont toujours pardonnal)I(. 's. Ainsi ne trouvés pas mauvais rpie je craigne, que je soupcoime, (pie j'importune mesme sans sujet. Quand on est sensible autant que je le suis pour tout ce qui vous regard<\ o!i ne se pi([ue pas d'estre raisonnable, et si vous n'estiés d'un aussi grand sens froid ('2) que vous estes, m)us

(I) Aprt'-s le voya'ço ilV\ls:iro, la cour sV-tablit à Saint-ricnnai», où elle passa une grando partie de Piilver. Itinéraire des rois de Frnnai'. Cette lettre peut doue être classée dans PamuM» IrtSI.

{*i) KI<"clii(M- avait d'abord é("rit mtKj froid; il a ratuiv le |>remier mot pour mettre it'«5.

verriés qu'on peut se passer quelquefois de cette exactitude de raison dont vous faites gloire. Ecrivés-moy donc un peu plus souvent, et tâchés d'adoucir au moins par ces marques de vostre souvenir une absence toujours longue pour moy, (juand elle ne seroit que de peu de jours. Le roy déclara hier qu'il n'y auroit

point de voyage l'année qui vient, que nous passerions l'hiver à St-Germain, le printemps et une partie de l'esté à Versailles, et le reste du beau temps à Fontainebleau ou à Chambort (1). Je ne puis avoir de plus grande joye que de passer ainsi ma vie à peu de distance de vous, et je ne crains rien tant que d'estre traîné dans des lieux où vous ne puissiés venir, et d'où je ne puisse vous aller trouver. Bonsoir mademoiselle, je suis tout à vous.

On m'a rendu vostre billet, mademoiselle, dès que j'ay esté icy. Jugés quelle a esté ma joye. Que peut-il m' arriver de plus heureux que d'apprendre que soit présent, soit absent vous me comptés pour quelque chose? J'ay un cœur fait à peu près comme le vostre. J'ay de la mémoire aussi bien que vous, et que je sois à Paris ou à la cour, je sçay jouir du bien que je possède, et je me console comme je puis, par le souvenir de l'avoir possédé et par l'espérance de le retrouver. Ce n'est pas que je sois sans inquiétude non plus que vous. Je voudrois avoir tous les jours un voyage à faire. Je regarde quinze jours comme un espace infmy. Je me sens glacé auprès de tout autre feu que le vostre, et je sens bien que je ne puis estre content à

(1) Ce projet fut exactement mis à exécution en l'année 1682. La lettre est donc des derniers mois de 1681.

quatre li'jues de vous. J'ay veu aujourd'huy un abbé qui sans doute auroit bien voulu estre à la rue de T Homme armé. J'ay remarqué qu'il estoit dans de grandes impatiences de partir, et je me suis imaginé qu'il étoit plus pressé d'aller vous faire sa cour, que de venir la faire icy. Peut-estre aura-t-il eu le temps de vous chanter une chanson, et de suivre vostre carrosse. Comme il se plaiirnoit dédaigneusement du froid de St-Germain, je luy ay dit que je trouvois aussi bien que luy le temps bien plus doux et plus

tempéré chés vous, et que les journées estoient bien mieux employées à Paris qu'icy. Il a pris son sérieux et m'a laissé rire tout seul. Je ne sçay s'il a raison d'en user ainsi. Je soupire après le sermon de l'abbé Anselme (1). Ce n'est pas que je croye qu'il me convertisse, mais j'espère que vous y serés touchée. Je suis à vous de tout mon cœur.

Co mardy au soir.

A bt-(i iinaiii, ce veadredy au soir Uiiî-j«

Je viens de recevoir vostre billet d'aujourd'huy, mademoiselle , et j'avois besoin de la consolation qu'il m'a

(1) Antoine Anselme, n<' en 165'i à rîle-Joupdaiiii, dans le département du iers;en 1710, il fut nommé membre de l'Académie des inscriptions. Le marquis de Mont«;span lui confia l'éducation de son fils 1<» marquis irAntin. Il prt"clKi plusieurs fois à la cour; il mourut le 8 août 1737, à l'abbaye de Saiiit-Sever, dans le d»"partement des Landes. On a de lui des sermons, des oraisons fun»'bres et de savantes dissertations insérées dans les ^lémoires de l'Académie des inscriptioHs et belli's-leitres, de 17'-'i à 17'i9. M"" de S'îvi^Mié parle plusieurs fois de lui b, sa fille. Le 9 mars 1689, elle écrit à M""* d(» Hrignan : « Je vous plains d'être obligée d'entendre de mauvais sermons : c'est une véritable peine. J'en entends de fort l)ojii>^ : le I». Soanen à Saiiit-(iervais, \\. Anselme à Saint- Paul. »

(lonnre. Ce que vous me mandiés hier de vou:^, et ce que m'en dit M. d'Ecquilly m'^lvoit laissé dans l'esprit une inquiétude qui a paru même sur mon visage. Je ne sçay pourquoy vostre consultation m'avoit eflVayé. Je m'estois figuré le mal pressant, et si je n'eusse eu ce soir de bonnes nouvelles, je partoais demain matin

pour aller auprès de votre lit souliVii' du moins avec vous. Mais sur l'asseûrance de votre procbaï ne santé, je diiiiéreray mon voyage d'un jour ou de deux. Ce n'est pas f{ue je ne sois aussi pressé d'aller prendre part à votre joye, que d'aller compatir à vos douleurs, mais je prévoÿ que parlant un peu plus tard, je pourray demeurer à Paris un peu plus longtemps. Attendez-vous donc à me voir lundy. Je verray bien par l'accueil que vous me ferés, si ces deux jours vous ont paru longs. Je prétens prendre possession de vous pour tout le reste de la semaine, si vous ne me chassez, ce que je ne croy pas, ou si vous ne permettes qu'on me chasse, ce qui pourroit bien arriver. Quoy qu'il en soit, je seray content si je puis vous laisser entre les mains de nostre bonne mère qui doit heureusement arriver au premier jour. Pour ma santé, elle est assés bonne. J'avois dessein de garder la chambre, mais l'incommodité de nostre princesse m'a obligé de sortir. Mon rhume ne me presse plus, mon rhumatisme se dissipe. J'aurois assez bien reposé la nuit, si je n'avois eu aucune inquiétude de votre mal, et je sens bien que la joye de vous voir achèvera de me guérir. Je ne connois pas de remède plus efficace pour moy que celuylà. Faites que je le prenne en repos et à mon aise ; autrement je recommenceraÿ à tousser, et vous répondrés à votre cœur de tous les accidents qui pourroient arriver à ma poitrine. L'indisposition de nostre maîtresse est peu de chose, on s'estoit allarmé trop légèrement, et les médecins la croient plus grosse que jamais (I). Adieu la plus

(1) Si ces expressions indiquent une première grossesse long-fidèle et la meilleure amie du monde Ce mot de ten-

diesse m'est échappé, et quelque réflexion que j'aye faite, je n'ay pu le retenir. Condamnés-le au feu, si vous voulés, vous pou-

vez bien me défendre de l'écriture, mais vous ne m'empêcherez pas de le dire et de le penser.

Quoique vous m'ayez ordonné de ne vous point écrire, mademoiselle, il m'en prend envie, et je veux aussi bien que vous suivre quelquefois mon inclination. Vous vous estes réjouie de ce que je n'ay pas esté à Paris ; et moy, je me réjouis de ce ((ue j'y seray demain au soir, et plus encore de ce que je seray chés vous dimanche sur les trois heures après midi. Voyés comme je m'explique nettement. Vous estes (ille à énigme, et je ne comprends qu'à force d'esluder ce fñue vous me voulez diie dans vos billets. J'espère que nous me résoudrés mes dillicultés. Pour moy qui suis toujours do bonne foy soit que je parle, soit que j'écrive, je vous assure ray toujours en termes intelligibles et sincères que je suis en tout temps également à vous..., etc.

Ce veniredy 11 nvr 1 (IG81) l).

;eînp douteuse, quoique (i<'*ji assez avancée, elles assignent à cette otii'ii kl date de^s premiers mois de 1G82, puisqu'» le Dauphin napiiL le (i août de la même aunée; si au contraire elles s'applipieut à une grossesse ultérieure, le calcul flonne mai ou juin 1083)our le duc d'Anjou, ou les premiers moi^ de WlSti pi-Mir le duc do ierri. I,es ternies de eett(^ lettre doivent, dans rincertiitude, la faire ittribuer à Taunt'e KKS'J. (Note de M. de Hu/onni«"re.)

(1) Les coïncideMices du (pantième du mois et du jour do la snaine indiquent les années 1G81 ou 1Q)S7. Kn KiST, Klrehier était 'vrqie de Livain* : ce m; fut (pi'au mi>is d'aoiU de et>lte mé(no miKM; (|uMl fut nommé à l'évt'^ chô de Nimes.],{" ton do ce billet lous porterait ù adopter la première date, celle de l(»81.

LU

Ce samedi.

D'où vient, mademoiselle, que depuis huit jours je n'ay reçu aucun billet de vous? Sont-ce vos chagrins qui vous occupent? Si vous vous portés bien, comme je le souhaite, et si vous me faites la grâce de vous souvenir de moy, comme je le croy, je me plains un peu de vostre négligence. Je devrois estre l'homme du monde le plus indulgent sur le sujet de la paresse, et l'on me l'a tant reprochée, que je n'oserois presque la reprocher à d'autres; mais le désir que j'ay de savoir Testât de vostre santé, et le grand intérêt que j'y prens me rendent plus hardy que je ne serois, et que peut-être je ne devrois estre. Je vous écrivis il y a trois jours. J'attendois un mot de réponse; peut-estre seray-je plus heureux cette fois. Faites au moins que j'aye quelque part à vos resveries, et croyezmoy d'aussy bon cœur et d'aussy bonne foy que je le suis, vostre..., etc.

LUI

L'estât où je vous vis avant hier, me donna beaucoup de chagrin hier toute la journée. J'espérois avoir l'honneur de vous voir un moment sur le soir, mais certains embarras imprévus m'en empêchèrent; mon cœur y fut au défaut de moy, et peut estre en fustes-vous moins importunée. On m'a dit ce matin confusément que vous vous portiés bien ; mais l'amitié est craintive et soupçonneuse, et je ne seroy pas en repos que je n'en sois informé par vousmesme. Pour moy , je songe à ma santé puisque vous voulés bien vous y intéresser. J'ay fait ce que vous m'avez or-

lonné, et je m'en suis bien trouvé. Je souhaite avec passion, et j'appréhende pourtant de vous aller voir. Alandésnoy avec sincérité s'il est vray qu'il vous faille des com-)agnies plus gaves que la mienne; je ne le trouveray pas mauvais, pourveu que vous soyez persuadée que vous ne raiiés avoir auprès de vous personne qui soit avec tant le justice, tant de raison, tant de respect et tant de ten- Iresse que moy, vostre..., etc.

Ce mardy matin.

Ce jeudi au soir (14 mars).

J'av rereu vostre billet d'hier au soir, mademoiselle, et 'y ay leu avec plaisir raj)probation que vous donnés à non exactitude. Ouoyque ce soit une grande joie pour moy le mériter quehiuefois vos louanges, j'en ay encore plus de ^ous satisfaire, et peut-oestre que tout ce que je fa'.s est moins i compter, que la volonté et le plaisir que j'ay à le faire, fe seray pourtant un peu plus modéré que je n'ay esté k lous escrire ; et puisrpi'il ne vous faut que suppciscr que 'en ay envie, il vous sulîra que je le fas.se quelquefois et |ue je le désire toujours. Knlin on in'a engagé à prescher mx lilles de la Miséricorde le jour de la Conception, (\m ;era de lundi en 8 jours (1). Je prendray cette occasion le vous aller faire ma cour. Vous no srauriés croire avec juelie passion je le souhaite.

(1) KIrcliior «'•(Tivait donc le joiidi l'i mars, Cotto roîncidenco lu f|uantirm(» avcr k; jour de la siMiiaii' rurrosjxmil aux années IG70, 1(380 ou 1686.

Ce mardy 17 septembre (1).

Vous estes de meilleur conseil que tous ceux qui vous conseillent, mademoiselle, et si vous me croyés, vous n'escouterés que vostre raison. Je n'en connois point de plus droite, ni de plus capable de vous gouverner. Que je vous sçay bon gré de vous en estre servie si utilement contre ceux qui vous avoient proposé la saignée, et que vous m'avez fait plaisir de l'éviter! Je compte le soin que vous avez pris de vous en cette rencontre pour une des plus grandes grâces que vous m'ayiez faites, et de toutes les obligations que je vous ay et que je vous auray encore à l'avenir, il n'y aura jamais rien que j'aime mieux vous devoir que vostre santé. Continuez-donc, mademoiselle, à la ménager; et connoissant combien j'y suis sensible, rendez-vous en un peu plus soigneuse. Ne faites pas ce tort à mon jugement de négliger une vie qui m'est si chère et si précieuse; et pensés quelquefois que vous ne sçauriez me donner de plus grande marque de vostre amitié que de vous aimer un peu vous-mesme, si j'ose le dire, pour l'amour de moy. Je suis bien aise que vous ayez reçu plusieurs visites. Il est bon qu'on interrompe un peu vostre solitude, et que le monde que vous fuyez vous aille chercher. Mais je ne sçay pourquoy je ne suis pas fâché que vous vous soyez un peu ennuyée, et que la compagnie que vous aviez, ne vous ayt pas fait perdre le goust de celle que vous eustes il y a quelques jours. J'ay dit là-dessus à vostre amy tout ce que vous m'avez ordonné de luy dire. Jamais commission n'a esté ni mieux exécutée, ni mieux reçue. J'ay expliqué vos sentiments, j'ay mesme deviné vos intentions. Je ne

(1) 1C80 ou 1686.

Je sçay si je n'ay pas un peu excédé le pouvoir que vous m'atiez donné de parler pour vous, mais j'ay cru que je ne pouvois vous faire paroistre trop obligeante, ni faire trop de plaisir à vostre

amy. Pour luy, soit que vous passiez pour iiii^e personne de bonne foy, soit qu'on s'imagine aisément :e qu'on souhaite, il m'a paru tout persuadé. Vous voudriez bien sçavoir, niadeuioiselle, ce qu'il a répondu, mais je veux vous laisser deviner jusqu'où va son respect, son imitié, sa reconnoissance. Ne vous lassez pas, je vous prie, de me mander de vos nouvelles. Je rendis moymesme vostre lettre à la princesse, dès que je fus arrivé.

FM

Ce vendredy matin (!•' novembre IGSO).

A'ous ne vous attendes pas sans doute à recevoir un billet de moy; mademoiselle, et vous croyés passer cette journée à lire vos heures, ou à dire vos chapelets. Je ferois scrupule de troubler vostre dévotion et d'interrompre vos [D]rières jusqu'à ce f^ue le soleil se soit couché sur vostre oraison; mais depuis que vespres sont dites, et que la ferveur de la piété est un peu ralentie par la longueur du sermon et des offices où vous avez ap|)aremment assisté, j'ay cru qu'il vous falloit donner un peu de n'ia^{che}, et que vous suulVririés sans peine une petite distraction sur le soir. Ausy bien, m'avez-vous peut-estre oublié durant tout le jour. Je ne sçay ce que j'en dois croire et ce (jue j'en dois souhaiter, llenouvellés pourtant vostre souvenir, et songes (ju'après avoir invoqué les saints, il n'est pas delTcnihi d'avoir (piohpie charité pour les pécheurs. J'ay trouvé en arrivant madame la I)au[D]hine l)eaucoup mieux que jt* ne pensois, et presque sans liè\re. La nuit du nicrcredy avoitélé

très-inauvaise. Fièvre, redoublement, resveric, tout faisolt trembler. Une sai<j;née du pied luy a esté fort favorable, et l'a mise hors de danger et nous hors de crainte. Adieu, mademoi-

selle, je porte envie au P. Blandinière (1) qui s'est chargé de vous rendre cette lettre, et au P. Ch. qui aura le plaisir de vous voir demain {'!).

Ce mercredi au soir (3).

Je finis l'année comme je Tay commencée; et je la recommenceray comme je la finis, en vous assurant de mon respect, de mon amitié, de ma sincérité et de ma constance, Je prens plaisir, mademoiselle, à compter le temps qu'il y a que j'ay l'honneur de vous connoître^ et comme c'est h partie la plus heureuse de ma vie, c'est aussy celle que j'ayme à repasser plus souvent dans mon esprit. Je com mence à avoir des droits d'ancienneté, et vous se-rés si accoutumée à me regarder comme vostre amy, qu'il ne vouî sera plus ni honneste, ni possible de vous défaire de moy Pour moy, qui sens bien que le temps n'usera jamais moi cœur, j'ay de la joie à vieillir dans vostre amitié ; j'aura^ le mérite de la persévérance, et ne perdray rien de ma pre mière ferveur. Je me ré-serve à vous dire vendredy au soi ce que je pense sur ce sujet. Je vous demanderay pou

(1) Dans une autre lettre, Fléchier parle du P. Blandinière? voyez pins haut, page 218.

(2) Les termes de cette lettre prouvent qu'elle fut écrite le jour de la Toussaint. La Toussaint tombait un vendredi en 1680 et 1(386. Le 5 novpmbre 1680, M"" de Sévigné écrit à sa fille que la Daupliine est souffrante; ce fait nous prouverait que la lettre de Fléchier est du 1" novembre 1680; voyez plus haut, page 214.

(3) Le 31 décembre tombait un mercredi en 1681.

cela plusieurs audiences; encore n'espéray-je pas pouvoir entièrement décharger mon cœur. Je vous souhaite une année agréable, heureuse, telle fût vous la souhaiterions vous-mêmes et telle que je vous la f. Tois, si j'étois le maître du temps. Bonsoir, mademoiselle, jusqu'après demain.

Ce mardi 25 février (1).

J'avois bien crû, mademoiselle, que vous me permettriez l'interpréter votre dernier billet en ma faveur, et je suis bien aise que vous ayez approuvé mes réflexions. Vous avez le cœur si généreux et j'ai reçu tant de témoignages de votre bonté, qu'il me semble que je dois croire tout ce que vous me dites d'honnête et d'obligeant, et que je puis même en penser un peu plus que vous ne m'en dites. Ne craignes pas pourtant que je sois homme à me flatter mal-à-propos. Je devinerai vos intentions, et j'userai de la retenue et de la modération que vous m'apprenez. Ma santé est assez bonne ; cette langueur où vous m'avez vu et qui n'a duré plusieurs jours est presque entièrement passée, et je reviens à mon naturel. Ainsi de tous les sentimens que vous avez pour moi, retranchés-en la moitié, et mettez ce que vous voudrez à sa place. Si j'avois pu suivre à Paris votre maître-se, je puis vous assurer que j'aurois mieux employé ma journée (j'en ai une, et que la foire ni l'opéra de M^r Malo n'auroient pas eu un moment de mon temps. Vous vous imaginez bien à quoy je l'aurois passé, je n'ai jamais eu tant d'impatience d'avoir l'honneur de vous voir. Mais vous savez les raisons que j'ai de le souhaiter, et je vous les expliquerai à notre première en-

(1) 1G81 ou 1C87.

trevue. Notre prédicateur n'a pas mal réussy. On a trouvé son sermon de bon sens. Quelques-uns ont applaudy pour faire honneur aux patrons du prédicateur, plutost qu'au prédicateur niesme. Le maistre en a paru assez content, car il est honneste; enfin le sermon et le compluijent ont été médiocres, et ont eu un médioci'e succès, et nos amis n'ont pas de quoy se désespérer lorsqu'ils viendront parler après luy. Nous l'entendrons encore demain, et je m'attens à vendredy. Faites-moy, je vous prie, sçavoir souvent de vos nouvelles.

Je viens de recevoir vostre billet, mademoiselle, et je vous écris celuy-cy sur le champ. Si vous sçavez combien je suis sensible à tout ce qui vous touche, vous jugés bien de l'inquiétude et de la douleur où je suis. La maladie de l'Aladame vostre mère⁽¹⁾, la connoissance que j'ay de la bonté de vostre cœur, l'apprehension que j'ay (que les soins et les peines que vous prenez auprès d'elle, ne vous ruinent ce peu de santé qui vous reste, l'affliction présente, l'incertitude de l'avenir, tout me donne un chagrin mortel. Faites-moy la grâce de me mander s'il y a quelque amendement à son mal, et surtout si je puis vous estre bon à quelque chose. Je serois party dès aujourd'huy pour aller voir si je vous serois de quelque consolation, mais je crains que vous ne soyez entièrement attachée auprès de vostre malade et que je ne vous fusse à charge. Mandés-moy sans façon quand vous voulés que je parte, et vous me verres bientôt.

(1) Dès l'année 1682, M^{lle} Des Houlières avait ressenti les premières atteintes d'un cancer au sein dont elle mourut en 1691, treize mois après son mari; en 1688, ses douleurs étaient déjà des plus violentes.

Au nom de Dieu, conservés-vous un peu; songes il{ie vous en avez besoin, et que je vous en prie.

Ce vendredy matin.

A St-Germain ce mardy malin.

Puisque je devois passer la journée sans avoir l'honneur de vous voir, et que je suis mandé pour les dévotions de nostre princesse, j'ay pris subitement la résolution de revenir icy, et ne pouvant satisfaire mon inclination je n'ay songé qu'à me rendre promptement à mon devoir. J'ay rompu deux ou trois parties qu'on avoit faites pour moy, et je vous assure que ce n'est pas ce qui m'a fait partir de Paris à regret. Je seray icy selon les apparences assez longtemps sans retourner à Paris; soyez persuadée que je n'y auray pas grand plaisir: j'ay fait mille réflexions sur nostre entretien sérieux d'hier au soir, et ces réflexions ont esté pour le moins aussi sérieuses que l'entretien. Je vous ouvriray mon cœur là-dessus, (pian d j'auray l'honneur de vous voir. Je suis entièrement vostre..., etc.

Ce sam'dy soir.

J'apprens avec joie les nouvelles de vostre santé, ol j'aliens avec impatience celles de la visite que vous avez faite. Je connois vostre esprit, et je no puis douter de vostre prudence. Je m'imagine à [Deu]rés comme tout se sera piussé, et je m'asst ure ({ue vous serés sortie heureusenu-nt de cette

conlorence embanassante (l). Je ne laisse pas d'avoir sur ce sujet quelque inquiétude, qui vient plutôt de la grande passion que j'ay pour tout ce qui vous touche, que d'aucune défiance de vostre sage et judicieuse conduite. Faitesmoy donc la grâce de

m'envoyer dè;5 que vous le pourrés, la relation de ce que vous aurés dit et résolu en cette occasion. Si je puis agir et parler icy aux personnes que vous connoissez, vous aurés lieu d'estre satisfaite au moins de mes bonnes intentions, et quand vous nĩ aurés donné le sujet, vous verres que je ne le traiteray pas mal. Rien ne me rend si persuasif que famitié; et j'ay souvent éprouvé que pour peu d'esprit qu'on ayt pour soy^ on en trouve beaucoup pour ses amys, quand on les honore, et pour mieux dire, quand on les aime, comme je fais. Si vous avés besoin de moy en quelque rencontre, mandés-le moy sans toutes les circonspections qui vous sont si ordinaires, et dont je vous prie de vous défaire à mon égard. Il me semble que vous devriés estre si asseurée de mon affection, que pour peu que vous en doutiés, ceseroit pour vous une grande faute et un fort grand malheur pour moy. J'ay esté un peu indisposé hier et aujourd'huy^ mais le plus grand mal que j'aye est un certain fond de chagrin que je ne saurois vaincre, quelque effort que je fasse pour cela. Vous pouvez beaucoup l'adoucir en me donnant de vos nouvelles, et en me faisant connoître que vous n'oubliés pas un de vos serviteurs qui pense souvent à vous.

Pardonnez, mademoiselle, si je préviens le temps que vous m'avez marqué, et si dans l'inquiétude où je suis de

(1) Dans cette lettre, il est question du uiariage projeté de M"* Des Houlières avec iM. d'Ecquilly. Voyez plus haut, pages 168 et suivantes.

vustre santé deux jours m'en paroissent trois. 11 y a des curiosités pressantes qu'on ne peut satisfaire assez prompt- Lenient, et l'impatience qui est un défaut dans les sociétés indifférentes, est une vertu dans les amitiés. Quoyque vous 16 soyez pas sujette à

de pareils empresses, et que l'ous comptiés jour par jour, ne trouvés pas mauvais que le vous sollicite à vous souvenir du moy, et dans le temps 3t avant le temps. 11 y a des cœurô un peu plus ardents les ans que les autres, et si vous voulés que j'excuse vos lenteurs, il faut que vous me pardonniés mes importunités. [ùiertes-moy donc la grâce de me mander si vous avez touours les mesmes peines, si vos irrésolutions continuent, ji vous succombés toujours sous vos tristes réflexions, et si :e grand cceur que je connois, ne sçauroit trouver en lui issez de force, ou de courage pour se déterminera quelque)arti. (ependant songes (quelque-fois(ju'en tout ce f{ui vous ,ouche, je ne suis guère moins à plaindre (jue vous, f|ue *ay pour vous un cœur inquiet (jui me fait sentir et prévenir mesme vos chagrins, r|ue mes propres maux me sel'oient moins dilliciles à supporter que les vostres, et que je mérite (jue vous me payiés d'un peu d'amitié et de recon-foissance l'attachement que j'ay à tout ce ((ui vous regarde, 3u que vous me rendiés du moins la pitié ({ue je sens pour vous. (Iroyez-moi tout vostre.

C»' niarily au soir.

lAIII

Ce samodv soir U>86^

Miiliii, inadeinois'.lle, vostr»^ alVain» est conclue, vos articl(\s sont dressés, la dispensa» arrivera au prcMuier jour, et vous serés madame d'Mc(piilly. J'ay fait tous mes rai- Bonne-mens, je vous ay souhaité toutes les prospérités, et il ne me reste (ju'à vous \oir dans le train d'estre heureuse.

J'auray bientôt cette satisfaction , et je n'en auray pas d'autre à chercher dans le monde après celle-là... Mais vous sçavés tous

mes sentimens mieux que moy, et il n'est plus nécessaire que je vous dise ce que je pense. Si l'on vous fait les conditions telles que vous les avés marquées, elles me paroissent raisonnables. Il est juste qu'on reconnoisse le bonheur qu'on a de vous posséder, et quoyqu'on ne puisse vous estimer ce que vous valés, on ne sçauroit assez témoigner combien on vous aime. J'ay cherché partout M. d'Ecquilly, outre les complimens que j'avois à lui f^{aire}, j'estois encore chargé de lui parler, mais je n'ay pu le trouver. Je m'imagine qu'il commence à user de ses droits et qu'on ne le trouvera plus guère que chés vous. Quoyque je doive estre attaché icy plus que jamais, et que j'aye dessein de me désaccoutumer un peu d'aller à Paris, si nostre princesse n'accouche pas promptement, j'iray vous faire mon compliment moy-mesme et vous rendre une visite de cérémonie aussy bien qu'à vostre famille... J'ay esté chés M. de Chasteauneuf (1), mais il a esté toute la journée à la chasse, je tâcheray de le voir demain ; je ne doute pas qu'il ne me dise qu'il rapportera l'affaire s'il peut, mais son secrétaire m'a mandé qu'encore qu'il ayt promis à M^{onsieur} l'archevêque (2) de la rapporter lundy prochain, il la remettra apparemment au lundy d'après. Il faut qu'il connoisse la disposition des choses. Ayez la bonté, mademoiselle, de dire à M^{onsieur} Goujon ce que je vous écris, et croyez que je suis tout à vous.

(1) Balthazar Phelipeaux, marquis de Châteauneuf, conseiller au parlement, secrétaire d'Etat en survivance de son père (1669). Voyez Saint-Simon, vol. II, p. 19. Paris, Hachette, 13 vol. in-12.

(2) Harlai de Champvallon, qui fut archevêque de Paris, du 1^{er} mai 1671 au 6 août 1605.

I.XIV

Ct- rlinmnhc au soir.

Parce f{ue vous sçavez que je devine rjelquefois, mademoi-
selle, i'aut-il m'escire des énigmes? (Jue veut dire cette leçon
fjue vous estudiés, et quel est ce mystère de trois mois qu'il faut
pour l'apprendre? Je ne veux pas gesner mon petit esprit, et puis-
qu'il ne vous plaistpas que je vous entende, je vous laisse vostre
secret. Pour les louanges que vous semblés exiger de moy, je me
réserve le droit de juger si vous les aurés méritées. Je n'ay pas ac-
coutumé de jeter mon encens au hazard, et je ne me fais pas si fa-
cilement des héroïnes. Ainsy, ne vous promettes rien de moy que
dans l'ordre et dans la justice; et craignes que dans vos plus Ittii-
dis desseins vous ne soyez pas aussy louable (|ue vous croyez
l'estre... Puisque vous m'avez fait la grâce de vous souvenir de
moy, je vous pardonne l'envie que vous avez eue de m'oublier. Je
vous arrache une partie des bontés que vous avez pour moy, et je
ne laisse pas d'avoir une extrême recoinioissance des biens que
vous me faites malgré vous. Si vous pouviés avoir un peu plus de
volonté et d'inclination à bien faire, n'en auriés-vous pas moins
de peine, et ne vous en serois-je pas plus obligé? Mais le plus
court est de vous laisser vivre à votre mode, et de jouir des témoi-
gnages quoyrjue forcés de vostre amitié. Je ressens comme je
dois ce renouvellement de douleur que l'arrivée des gens de M'
vostre frère a produit dans vostre cœur. Je sray combien vous
estes sensible, et vous ssavez (jue je suis plus touché dt» vos all-
lictions (jue des miemies propres. Monscig' le Dauphin n'a plus
de lièvre, et n'en a mesme presque point eu, mais il a une indis-
position (jui le contraint O1 i'alToiblit beaucoup. INmr .Mad** la

l>au[]hine, elle a de grands accès, avec des redoublemens et des vapeurs.

Sa lièvre n'est []as réglée, il y a très-peu d'intervalles; elle a pourtant doraiy la nuit passée près de dix heures. J'attens de vos nouvelles..., etc. (i).

Ce jeudi au soir.

Le croyez-vous, mademoiselle, que vos billets puissent m'en-nuyer? Vous ay-je paru si peu équitable ou si peu sensible que je ne sache estimer ou aimer ce qui le mérite? Mon cœurvous est-il encore si peu connu, et me soupçonnezvous d'estre de si mauvais goust, ou de si tiède amitié? Je m'imagine que vous avez meilleure opinion de moy, et je veux bien aussi avoir meilleure opinion de vous. Mais une fille aussi sage que vous ne doit jamais rien dire, tñ rien écrire qui puisse ofFenser ses amis ; écrivez-moy donc le plus souvent que vous pourrez. Si c'est pour vous consoler dans vostre affliction (2), vous savez la part que j'y

(1) Le renouvellement de douleur causée à M"" Des Houlières par l'arrivée des gens de son frère semblerait, au premier coup d'reil, avoir trait ù la mort de ceUii-ci ; mais cet événement eut lieu en 169Zi, et alors la Dauphine était morte depuis quatre ans.

D'un autre côté, la maladie du prince et de la princesse ne peut être celle de 1680, dont il a souvent été question dans cette correspondance; car alors le jeune Des Houlières, né en 1667, n'avait que treize ans. La fortune de son père était fort compromise ; il ne devait pas, à cet âge, avoir des gens. On peut tout au plus lui supposer une maison montée lorsqu'il entra au service, c'est-à-dire à l'âge d'environ dix-huit ans. Cette lettre doit donc

avoir été écrite entre cette dernière époque et celle de la mort de la princesse, c'est-à-dire entre 1685 et 1690.

(2) L'affliction dont parle ici Fléchier n'avait pour objet ni la perte de M. ou de \r'= Des Houlières, ni celle de leur fils, ni même celle de M. de Gaze, puisque tous survécurent à la Dauphine de plusieurs années; mais M"* Des Houlières avait deux sœurs qui mou-

preiis; si c'est pour me consoler de \otre absence, vous sçavez le besoin que j'en av. (Juand ce ne seroit que pour vous amuser, vous sçavez combien j'aime tout ce qui peut vous divertir, et vous obliger à penser à moy. Je ne m'estonne pas si vous estes un peu abattue ; ces tristes devoirs qu'on ne peut s'empescher de rendre ou de recevoir dans les afflictions domestiques sont une autre espèce d'affliction par l'incommodité et la fatiguent qu'ils donnent, et rien n'est si dangereux pour une santé^ délicate comme la vostre, que ces bienséances gesnantes qui viennent après une grande douleur. Usez -en donc modérément, mademoiselle, et songes qu'enore qu'il soit beau d'estre exacte, il est beau surtout de se bien porter. M"" Gou (1)... vous dira sans doute là-dessus les mesraes choses que moy. 11 me semble que je me sens un peu soulagé depuis que je la sçay auprès de vous ; elle a de l'esprit, elle vous aime, vous l'aimez. Que ne puis-je passer comme elle une semaine auprès de vous! je suis demeuré seul icy au service de nostre maîtresse, tout le reste est malade ou absent. Je vous assure que je porte mes liens fort impatiemment, et je ne répons pas que je ne les rompe au premier jour, pour vous aller trouver à Paris. Je crois que c'est là le plus grand de tous mes devoirs, au moins je sens bien que c'est le plus agréable et le plus pressant :

je ne vous en dis pas davantage; attendez-moy, et cependant ne m'oubliez pas.

Ouy, mademoiselle, f|uoy(ja ' je me porte aujourd'huy

niroiU an coiivoiit, on ignore vn i\[iv\U\ année; c'est i>ont-
être do l'une d'elles qu'il est ici question. Ancnn antre indic(' snr
lu date di; cett(^ Inttre, sinon qu'elle est antérieure à la niorr do
la HauphiuedOOO).

I) M''' ('.(MIJOIL.

assez bien, j'ay fort mal passé la journée, parce que je n'ay point eu de vos nouvelles. Je m'altendois à recevoir un billet; jugés si je suis chagrin; nostre messenger sera-t-il incorrigible?il y a une malheureuse destinée qui me fait ordinairement payer par avance l'honneur que vous me faites de m'escire par l'impatience que j'ay de recevoir vos lettres, et par la peine qu'on me donne de les attendre. M' l'Evcque d'A.... (1) est encore icy. Je l'ay veu trois fois aujourd'huy, et si j'avois osé, je luy aurois parlé de vous toute la journée; mais il n'est pas expédient pour luy ni pour moy que je luy tiennne de tels discours. J'espargne son imagination, et comme je suis de ses amys, j'aurois peur qu'il ne fust trop touché de vous, ou qu'il ne devint un peu jaloux de moy. Nous n'avons parlé que d'Esther et de Judith qui sont des beautés du vieil testament, qui ne sont pas capables d'embarrasser son austère vertu. Je tâche de l'arrester icy jusqu'à vendredy ; il vous dira de mes nouvelles à son retour, mais il ne sçauroit vous dire au vray à quel point je suis, et seray éternellement à vous.

Ce mercredy 9 octobre (2) .

A S-Germain ce jeudy 27 novembre (1687).

Ne comptés pour rien mes petits soins, mademoiselle; ce sont des offices d'amitié qui sont trop justes, et qui ne coûtent pas assez pour me, tenir lieu de quelque mérite

(1) M. iVAcqs, sans doute, dont il a été question plusieurs fois.

(2) 1675, 1680 et 168G. Philippe de Chaumont ne fut évêque de Dax que de 1671 à 1681/i: il faut donc choisir Tune des deux premières années. Fléchier ne nie paraît pas désigner ici Iluet, évêque d'Avranches, qui fut nommé à ce siège seulement en 1689.

auprès de vous. Vous devez estre persuadée que quoy que je fasse, je demeureray toujours au-dessous de mes devoirs et de mes désirs, et que si je suis assez heureux pour vous obliger, je ne le seray pourtant jamais assez pour me satisfaire. Ne laissez pas de compter pour quelque chose mon cœur et mon affection, ils sont tels que vous pouvez le désirer, et tout difficile que je suis, je suis là-dessus très-content de moy. C'est par là seulement que je mérite toutes les grâces que vous me faites, et que j'attends non-seulement de votre bonté mais encore de votre justice la continuation de votre amitié.... Vous me mandés qu'on vous trouve un peu mieux et qu'il n'y a rien de dangereux dans votre mal, mais vous souffrîtes et vous souffrirez encore quelques temps. Cela m'oullige, et me donne une grande inquiétude. Pour moy, je suis assez bien, et j'aurois esté purgé ces jours-cy ; mais (quelques ressentimens de rhumatisme m'en ont empêché, et l'on a craint d'irriter les humeurs. J'ay fait de grands reproches à M' Seron (1) de votre part et de la mienne. Il m'a juré qu'il n'avoit pas reçu vos billets, et qu'il n'a rien sçu de vos incommodités. Nostre cour est un peu mortifiée aujourd'huy. Lagrossesse de madame la Dau[h]ine qu'on avoit creu assurée est passée cette nuit (2).

Pourcejuoy faut-il que... je vous envoyé une lettre que j'écris à M"" Goujon plus pour vous que pour elle. Lisez-la, divertissez-vous en si vous pouvez, et faites-en après ce qu'il vous plaira. Bonsoir.

(1) Sur M. SiM'on, voyiv, jikis haut la noio, pape 2'M.

(2) 1G81 on 1087. Ki |)r(Miant jieur hase de calcul les trois accouchements (le la Dauphiuson voit (|u'ille ne put faire de fausse couche en novembre que pendant les années 1G8.i, IfiST. 1688 et IOM). Or, 1087 est la seule anin'i* fini ro nciile avec les inilications données par la lettre tlominicale pour ini jeudi *J7 noveujhre.

Ce mardy au soir.

Dans le chapjrin où j'estois hier de n'avoir point reçu de vos nouvelles, craignant que la fièvre n'eust repris ta M. vostre père ou à vous, j'avois résolu d'envoyer à Paris, et peut-être y fussay-je allé moi-mesme malgré tous les embarras ([ue la dévotion de nos maistres nous donne dans ces grandes festes. Mais Mons' de Cist ron(1) qui vint heureusement dhiei' chés nous, m'assura qu'il vous avoit veue le jour auparavant, qu'on ne craignoit plus de fièvre dans la maison, et qu'il vous avoit trouvée plus gaye, et plus tranquille que moy. Il me prit d'abord une joie de ce que vous vous port ies bien ; puis un dépit de ce que vous me n glig ies. Un moment après l'amitié raccommoda tout cela, et je ne sçay comment je ne sentis plus qu'elle. Le billet que j'ay reçu de vous ce matin m'a osté un reste d'appréhension que j'avois sur vostre santé, et les gens qui s avent bien de vos nouvelles m'ont entièrement rassuré là-dessus, mais ils m'ont donné d'autres craintes. Je vous en demanderay l'un de ces jours l'éclaircisse-

ment. Ma santé est assez bonne. Cependant je ne dors pas à mon ordinaire, et vous sçavez de quelle importance m'est le sommeil. Ce qui me console, c'est que j'en ay plus de temps à penser à vous. Je seray tout à fait bien dès que j'auray eu l'honneur de vous voir. Ç'auroit esté peut-estre aujourd'huy, mais il y a une ligne dans vostre billet qui m'a déterminé à demeurer icy. Je suis...

(l).Sur révèqae do Sisteron, voyez phis liaut, p. 193 et 314-

— ;jr)3 —

Ce veodredy au soir.

Vous n'avez peu vous mortifier, dites-vous, ni vous empescher (le in'esciire; je crains bien plutôt que la peine fiue vous avez prise, ne vous aj t esté une mortification, et ([ue le billet que j'ay reeeu ce matin, n'ayt esté une ()artie de vostre pénitence d'hier. La mienne fut au contraire de ne pouvoir vous escrire. eïe me serois délassé de toutes les fatif^ues de la journée, si j 'a vois eu sur le soir la liberté de vous dire un mot ; mais je fis mon devoir au dedans de moy, et je n'ay jamais tant pensé. Vous m'avertissez que vous avez réjoui vostre amy, et vous me paroisses contente de vous; je prens paît à vostre satisfaction, et à sa joye. Je l'ay aperçeu ce matin dans la foule des courtisans, et j'ay voulu lire sur son visage, une nouvelle que vous n'avez pas voulu m'expliquer dans vostre lettre ; mais soit ([ue le iL'spect du lieu le retînt dans son sérieux, soit qu'il renfennast sa bonne fortune dans son cœur, son visage ne m'a rien appris. Il m'a regardé plusieurs fois comme un homme qui a besoin de moy: mais un peu de sagesse que Dieu m'a donné m'a fait détourner les yeux, et je n'ay pas voulu r[u'il me soupçonnât de curiosité, et ({u'il crust que j'estois

pressé de sa confidence. Peu de temps après, il est venu à moy avec l'air d'un homme chargé de ([uelque secret (pji luy pesoit; il m'a fait deux ou trois questions sans dessein. Je luy ai laissé jouer son prélude, et je l'ay vcu hientost venir au fait, il m'a demandé s'il y avoit longtemps (pie 'Jv ne vous avois veue, si je vous verrois hientost. J'ay rcspondii assez froidement des oui et des non; alors il m'a dit(|u'il avoit eu l'honneur devons voir, ([ne r'a-voit esté une visite en robe détroussée. Il prenoil le i\\ pour me débiter ses dernières aNentiui'S; mais nos maîtres sont

venus, j'ay couru à ma fonction, et il est allé à ses affiiires. 11 avoit dessein de venir dîner cbés nous, mais on l'a retenu ailleurs. 11 y aura peut-être demain conférence nouvelle , et nous ferons peut-estre encore raisonner la cour sur nostre entretien (1). Vous estes une méchante (il le de ne me faire ainsi que des demy-grâces et de ne me dire qu'une partie de vos affaires. Vous méritiés que je fusse aussy réservé que vous, et que je regardasse l'avertissement que vous m'avez donné, comme une précaution que vous avez prise, et non pas comme une [confidence que vous m'avez faite. Mais je ne veux juger que favorablement de vous, et je me sens assez porté à bien interpréter ce que vous dites, et à approuver ce que vous faites. Je connois vostre sagesse, et je suis assuré de vostre amitié. Jugés après cela avec quelle estime et quelle reconnoissance je suis à vous.

Ce Inndy matin.

Je reçus hier au soir vostre lettre de vendredy, et je pensay retirer la mienne que j'avois desjà envoyée à la poste; mais je crus que l'inquiétude que je vous témoignois ne vous offenseroit pas, et que vous devineriés aisément la joye que j'ay d'apprendre de vos nouvelles par le chagrin où j'estois de n'en point sçavoir. Ju-

gés, mademoiselle, si ce n'est pas avoir bien du pouvoir sur moy que de faire ainsy, quand il vous plaist, ou mon plaisir ou ma peine. Qu'il me tarde d'avoir une satisfaction entière, de

(1} Il pourrait être ici question de M. de Gaze, ce qui autoriserait à classer cette lettre vers 1689 ou 1690. En septembre 1690, Fléchier écrivait de Paris à l'ancien évêque d'Avranches. (Œuvres complètes de Fléchier, vol. X, p. 57.)

— :JG5 -

vous voir, de vous parler! Je viens de recevoir une

lettre de M^r l'évêque d'A... (I) qui est un véritable panégyrique. Il me regarde en quatre manières, et c'est la division de son discours : comme un homme dont il est terni de bruit d'un empire des lettres, comme un aimable amy qui luy dit des choses tendres et obligeantes, comme un correspondant fidèle qui luy envoyé irès-spirituellement des nouvelles publiques comme un officieux cousin frère qui, à ce qu'il se flatte, parle possible quelquefois de luy en un des lieux de France où il souhaite d'estre un peu bien, Voyés, mademoiselle, s'il y a quelque chose qui vous regarde. Tout ce grand tour qu'il y rend ne tend qu'à venir enfin à vous, et je comprends bien que tout ce grand éloge seroit perdu pour moy, s'il ne me croyoit en état de vous parler de luy. Je fais plus, car je vous écris. Je vous aurois mesme envoyé sa lettre, mais un peu de modestie de mon côté et un grand gril-Tonnage du sien, m'ont fait croire qu'il n'estoit pas à propos de vous l'envoyer, et (qu'il ne vous seroit pas possible de la lire. Ce grand prélat est à Rheims, et moy, mademoiselle, je suis à Versailles. Je ne sçay si vous vous en apercevez quelquefois. Songes

au moins que je voudrois estre à Paris; mon rhume est tout à fait passé.

A Vt-rsailles ce 9 septembre.

Je VOUS escrivis hier par la poste, mademoiselle, et si M. de Condom arrive aujourd'huy icy, je partiray inconti-

(P Iliot, nommé à l'évêché (r.Vvranches eu insi), s.icrr on KiU'J; il fut rcru à rAcadémie» frunraisc v\\ l(i7ù. Fléliier, qui était alors directeur de rAcadémie, fit la réponse ù son discoui*s de rt'^cepliou, le 13aoiU l G 7. 'i. Œuvres complètes de Fléliier, vol. I\\, p. 53.)

lient pour Paris. Quelle apparence y auroit-il que je vous abandonnasse plus longtemps dans vostre ailliction? Je la ressens comme je dois, et il faut encore que je vous témoigne que je la partage avec vous. Je m'imagine que vous avez assez bomie opinion de mon cœur pour croire que vos joyes et vos tristesses luy seront toujours communes avec vous. Il me prend pour vous, dans Testât où vous êtes, un redoublement d'amitié que vous ne désapiouverés pas; la pitié, la tendresse, l'estime, mêlées ensemble fait un composé d'aïiections très-lbi'tes et très-sincères qui me lient à vous plus que jamais. J'auray l'honneur de vous voir demain pour le plus tard.

Ce vndrcdy dix*-' octobre (1G81) (1).

Non, mademoiselle, je ne crois pas vous faire tort que de juger de vos sentiments par les miens, et je fais peutestre honneur à vostre amitié de me la figurer comme la mienne. Je ne sçay ce que c'est que négligence, que paresse, moins encore qu'indifférence pour vous. Mon cœur, quelque scrupuleux qu'il soit sur

votre sujet, n'aura jamais rien à me reprocher, et je pourrois vous dire ce que vous m'avez dit autrefois : grondez votre messager qui porte mes lettres ou vos gens qui les reçoivent, et non pas votre amy qui vous a écrit ponctuellement. Pardonnez mademoiselle, ce peu de fierté à mon innocence. Vous devez avoir reçu depuis que je suis icy quatre billets de moy, un chaque jour. Je vous y rendois un compte trèsexact de mes petites incommodités; et je vous y faisois un

(1) le 81, 1687 ou 1692. Le ton général de la lettre semble indiquer une amitié encore récente. On pourrait donc supposer assez justement que cette lettre est de l'année 1681.

journal sincère de ma santé. Aurois-je [Du, après que vous me l'aviés ordonné, et demandé mesme au nom de ce que j'aime le mieux, le refuser ou l'oublier? N'est-ce pas un devoir et une nécessité mesme pour moy de faire tout ce que je puis penser que vous souhaités? Que ne vous doisje point? Que ne veux-je pas vous devoir? Je vous supplie de ne m'accuser et de ne me soupçonner jamais d'aucun déffaut d'effujité ou d'amitié à vostre égard. J'ay reconnu que mes lettres avoient esté mises icy à la poste ; et vous verres par celle d'hier, si vous la recevés, que je me plaignois de n'avoir reçu aucune réponse de vous; mais j'oublie tout cela et je pense seulement à ce que vous me mandés [Que vous avez une colique qui vous fait beaucoup souffrir. Hélas! faut-il que par moy ou par vous je continue d'estre malade? J'estois presque tout-à-fait guéry de cette inconunodité qui m'estoit restée après ma colique, et n'ayant plus ce mal me voilà réduit à sentir le vostre, (\u\ m'est beaucoup plus insupportable. Si vostre impatience et vostre in([uiétude sont aussi grandes que vous le dites, et je me persuade r[u]elles le sont, jugés des miennes. Au

nom de ce que vous aimés le mieux, mandés-moy précisément Testât où vous estes. Soyés aussi exacte que moy, vous ne serés pas peut-estre si malheureuse. Adieu, soyez contente, songes un peu à me contenter ; et croyez (jue si vous ne vous portés bien, je ne seray et ne me soucieray pas mesme d'estre en santé; si vostre colique continuoit, (|ue je le sache, et j'iray vous voii* (|uoy qu'il en arrive. Je suis....

l'IN DK LA COMu:SP()M).\NCK INÉDITI:.

Vjniverslla,

BIBLIOTHtCA PftivlBnpll

CHAPITRE PREMIER

^i"* Des Houli^res née en 1638. — Elle étudie le.*? lettres, cultive la poésie et la philosophie. — Elle s'attache de préférence aux doctrines de Ga.^sendi. — Son voyage à Bruxelles. Condé et M"" Des Ilouiières, — Embarras des affaires domestiques de M"* Des Houlières. — De la hardiesse de ses sollicitations auprès du roi. - Esprit chagrin de M"" Des Houlières; causes de cette tristesse. 1

CHAPITRE II

Les amis de M"* Des Ilonlière«:. — Caractère des réunions quo M"* Mes Ilouliéros tint chez elle. — .Vimablo correspondance de Fléchier avec M"* Des Iloulières. — Refroidiss^Mneiit survenu

entre les deux amis. — Des rapports de .M''' Des Houlières avec les esprits forts de son temps. Distinction importante à établir sur ce point . . . *J1

CHAPITRE m

l'os (I u\res de M''' Des lloilières; ses idylles et ses égloîrues ; leur défaut capital : absence de naturel. — S)n malht'ureux essai de ira^édie. — Mémo infériorité dans la poésie lyrique, — M''' l)<»s

Ilo^lli^os oxcoUc surtout dans la poésie familii^re : épîtres, chansons, l)allades, rondeaux, réfloxions morales. — Emprunts que INI^{TM*} Des lloulières a faits ii Sénèque. — Ce qu'elle doit à la Hoclicfoucauld. — Quelques-uns de ses vers devenus proverbes

55

CHAPITRE V

Du style précieux dans les lettres de Fléchier. — M^{TM*} Des lloulières lui reproche de mettre trop d'esprit dans ses lettres. — Du ton galant de cette correspondance; coton universellement en usage au dix-septième siècle. — Ces lettres étaient destinées à une lecture publique comme celles de Voiture, de Balzac et de M^{TM*} de Sévigné. — Brouille passagère entre les deux amis. — Légers débats qu'ils eurent souvent ensemble. — Au fond de toutes ces petites querelles on trouve une affection sincère. . . . 115

CHAPITRE VI

Un projet de mariage de M^{'''} Des Houlières dont les biographes ne parlent pas. Incertitudes de M[^] Des lloulières à ce sujet; dans cette grave affaire, Fléchier aide son amie de ses sages con seils. Tout était réglé lorsque ce mariage se rompit. Ce projet ne peut être postérieur au dernier accouchement de la Dauphine, c'est-à-dire h la fin d'août 1686. — Second projet de mariage de M^{'''} Des lloulières avec M. de Gaze. Celui-ci est tué au siège de Mons, en 1691. — Un troisième projet de mariage avec un gentilhomme provençal, M. d'Audiffret (1697). . . . 167

CHAPITRE VII

Vo3'açes de Fl(;chier h la suite de la cour. — En 1680, il visite la Flandre, où il accompagne Louis XIV et la Dauphine. — .\i,n"able relation (|u'il fait de ce voyage à M^{''*} Des lloulières. — lietour à Versailles ; nouvelles de la cour 205

CFÎAPITRE VIII.

Louis XIV part pour l'Alsace, accompagné do toute sa cour, 30 septembre 1081. Fléchier est encore du voyage. — Jolies lettres qu'il écrit ii M^{''*} Des lloulit'TCs. — Du portrait de Fléchier; c'est pendant ce voyage que Fléchier commença d'y travailler. Ce portrait a été composé pour AI^{'''} Des lloulières, et non pour M^{''*} de la Vigne. — Du jugement de Huet et du P. de la Rue sur les lettres de Fléchier. Confusion à cet égard. — Des dernières lettres de Fléchier ù M^{'''} Des lloulières. Caractère bien différent de ces lettres d'avec celles qui jjrécèdent 223

Conclusion . • . 285

Lktti'.es inédites de FLÉcniEn 21»7

p.\ni>. — iMiMi 1.. m: sovi: r.r rn.s. pi. mm* ni' panthéon. 5.

La Bibliothèque

Université d'Ottawa

Échéance

The Library

University of Ottawa

Dote due

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/delacorrespondaoofabr>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.